Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.

1. 23. 94

Division DS107
Section .G93
Shelf
Number v. 3

B. WESTERMANN & Co.
NEW YORK
812 BROADWAY

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Description de l'île de Patmos et de l'île de Samos, accompagnée de deux Cartes. Un volume in-8°. Chez A. Durand, libraire, rue Cujas.

Étude sur l'île de Rhodes, accompagnée d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

De Ora Palæstinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente, ouvrage accompagné d'une Carte. Un volume in-8°. Chez le même.

Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, ouvrage accompagné d'une grande Carte de la Régence. Deux volumes grand in-8°. Chez H. Plon, imprimeur-éditeur, 8, rue Garancière.

PARIS,

CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

30, RUE DES BOULANGERS, ET 27, RUE DE BELLECHASSE.

Tous droits réservés.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE,

ACCOMPAGNÉE DE CARTES DÉTAILLÉES,

PAR M. V. GUÉRIN,

AGRÉGÉ ET DOCTEUR ÈS LETTRES, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS
ET DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE.

JUDÉE.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIX.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

https://archive.org/details/descriptiongeogr03guer

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE LA PALESTINE.

DESCRIPTION DE LA JUDÉE.

CHAPITRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

DÉPART DE JÉRUSALEM. — KABR OUMM EL-A'MED. — KHIRBET EL-BORDJ. — NEBY SAMOUÏL. — BIR NEBALA. — KHIRBET A'DASA, JADIS ADASA. — KALANDIEH. — KHIRBET A'TARA, L'UNE DES A'TAROTH MENTIONNÉES PAR EUSÈBE. — EL-BIREH, L'ANCIENNE BEEROTH.

DÉPART DE JÉRUSALEM.

L'agitation du district d'Hébron n'étant pas encore calmée, je me mets en marche, le 6 juillet, avec la même petite escorte, pour parcourir, en attendant, le territoire qu'occupait jadis la tribu de Benjamin.

A sept heures quinze minutes du matin, nous sortons de Jérusalem par la porte de Jaffa, et nous prenons d'abord la route de Naplouse, dans la direction du nord.

A sept heures quarante-sept minutes, nous tournons vers l'ouest.

KABR OUMM EL-A'MED.

A huit heures cinq minutes, j'examine plusieurs anciens tom-

beaux, pratiqués dans le roc. L'un, entre autres, est fort remarquable, et les Arabes le désignent sous le nom de *Kabr Oumm el-A'med*, قبر امّ العمد. Il est précédé d'une cour, taillée dans le même massif rocheux, et qui mesure vingt pas de long sur treize de large. De là on pénètre dans un vestibule long de huit pas et demi et large de trois pas. La façade est ornée, dans la partie supérieure, de triglyphes alternant avec des patères. En outre, sur la surface du roc, on a figuré de grands compartiments rectangulaires, qu'encadrent des bandes d'une exécution irréprochable, et qui offrent l'aspect d'assises gigantesques, relevées en bossage. De ce vestibule, un grand arceau conduit dans une chambre sépulcrale carrée, mesurant huit pas en tous sens. A gauche, en entrant, on trouve cinq fours à cercueil, creusés dans les parois de la chambre; ils sont cintrés, mais l'ouverture en est extérieurement rectangulaire. Dans les parois du fond, cinq autres fours ont été également pratiqués; celui du centre, qui est par conséquent dans l'axe de l'entrée du tombeau, est un peu plus large que les autres et mène à une petite chambre. Enfin, dans les parois de droite, on n'observe que trois fours et un arceau cintré, qui occupe la place des deux fours qui manquent. Au milieu de l'enfoncement que recouvre cet arceau est une petite niche, pareillement cintrée.

Cette magnifique excavation sépulcrale, l'une des plus belles des environs de Jérusalem, après celles des Rois, des Juges et des Prophètes, sert actuellement de refuge aux bergers qui font paître leurs troupeaux en cet endroit. Je ne sache pas qu'aucune tradition judaïque tant soit peu authentique s'y rattache.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous continuons notre route vers l'ouest, en cheminant dans le lit d'un *oued* qui va se jeter dans un autre *oued* beaucoup plus considérable, appelé *Oued Beit-Hanina*. Il est bordé de rochers, dont quelques-uns ont été excavés pour l'extraction de blocs de construction; d'autres sont percés de grottes sépulcrales, soit intactes, soit en partie détruites.

A neuf heures vingt-cinq minutes, nous atteignons l'*Oued Beit-Hanina*, واد بيت حنينا, et nous en suivons le lit tortueux, vers le

nord-ouest, puis vers le nord. Le long des bords de ce torrent, je remarque de même plusieurs carrières et quelques tombeaux antiques creusés dans le roc.

KHIRBET EL-BORDJ.

A neuf heures quarante-cinq minutes, nous franchissons cet *oued*, et, quinze minutes plus avant, vers le nord-ouest, nous rencontrons, sur les flancs d'une montagne, un *birket* en partie creusé dans le roc et en partie construit avec des blocs de grande dimension, dont quelques-uns sont taillés en bossage, mais d'une manière très-grossière. Ce bassin mesure vingt et un pas de long sur quinze de large; un escalier taillé dans le roc permet d'y descendre. Les parois intérieures consistent en un blocage de petites pierres, revêtues d'un ciment très-épais et très-puissant, qui subsiste encore sur certains points. Les eaux de la montagne, à l'époque des pluies, découlaient, par plusieurs rigoles ménagées à dessein, dans ce réservoir, qui date probablement d'une haute antiquité, et de là, par un conduit que l'on pouvait ouvrir ou fermer à volonté, elles étaient distribuées plus bas. Là se trouve un autre *birket*, moins étendu; creusé dans le roc d'un côté, il est, de l'autre, construit avec des blocs énormes. Quelques pas plus loin, on voit une citerne et un tombeau antique, près de carrières également antiques.

A dix heures vingt minutes, nous prenons la direction du sud-ouest.

A dix heures trente-cinq minutes, nous parvenons à des ruines appelées *Khirbet el-Bordj*, خربة البرج. Elles couronnent une colline qui était jadis cultivée jusqu'au sommet, comme le prouvent plusieurs petits murs en pierres sèches, aujourd'hui aux trois quarts renversés, qui l'environnaient à différents étages et soutenaient les terres sur les pentes. Au centre du plateau supérieur s'élève un édifice rectangulaire, qui mesure en dedans vingt-sept pas de long sur sept de large, et dont les murs sont fort épais. La voûte est légèrement ogivale, et elle est surmontée d'une terrasse plate.

percée de trois ouvertures en forme de soupiraux ou d'orifices de citernes, afin d'y laisser pénétrer la lumière. Cette longue salle est en outre éclairée latéralement par plusieurs petites baies très-étroites, dont le cintre affecte également une forme ogivale peu prononcée. A cause de la solidité de cette construction et de sa position sur un point culminant, j'incline, d'accord avec la tradition des indigènes, à la regarder comme un ancien poste militaire. Elle doit remonter au moins au temps des croisades, si même elle n'est pas d'une époque antérieure. Le cintre de la voûte et des baies se rapproche, il est vrai, de l'ogive; mais la question est précisément de savoir si les Francs de l'Occident, au lieu de transporter cette dernière forme d'architecture en Palestine, ne l'auraient pas plutôt trouvée déjà en usage dans le pays. On sait, en effet, comme je l'ai dit ailleurs, que plusieurs anciennes mosquées du Caire ont des arcades à arcs brisés, qui datent d'une époque bien antérieure à l'arrivée des Latins en Palestine, et d'Égypte l'ogive a pu très-facilement se naturaliser en quelque sorte dans la Terre sainte avant l'invasion arabe. Il serait même, je crois, téméraire de prétendre que l'antiquité ne la connut jamais, surtout quand elle est à peine accentuée, ainsi que je l'ai observé dans beaucoup de vieilles constructions de la Palestine, et qu'elle se confond, pour ainsi dire, avec le plein cintre.

NEBY SAMOUÏL.

A onze heures quinze minutes, en descendant du Khirbet el-Bordj, nous nous dirigeons, au nord-ouest, vers la montagne sur le haut de laquelle est placé le village de *Neby Samouïl*, نبى سمويل, et nous en gravissons bientôt les pentes.

A onze heures quarante minutes, mon attention est attirée par un *birket* long de vingt pas sur douze de large; il est taillé dans le roc vif, ainsi que les auges latérales qui l'accompagnent.

A midi, nous faisons halte à Neby Samouïl, l'ancienne Ramathaïm-Sophim, comme j'ai essayé de le démontrer au chapitre XVI du tome I de cet ouvrage. Je ne décrirai pas de nouveau ce village,

les ruines qu'on y rencontre ni l'aspect incomparable dont on jouit du minaret de sa mosquée, jadis église chrétienne; je ne retracerai pas non plus les grands souvenirs qui se rattachent à cette localité intéressante, confondue, à tort suivant moi, par quelques critiques, avec la Mitspah de Benjamin.

BIR NEBALA.

A trois heures trente minutes, après avoir traversé plusieurs aires antiques pratiquées dans le roc, nous descendons vers le nord, par une pente rapide, au milieu d'âpres rochers.

A quatre heures, laissant à notre gauche *El-Djib*, الجيب, l'antique Gabaon, dont j'ai déjà parlé, nous arrivons, à quatre heures cinq minutes, à *Bir Nebala*, بير نبالا, autre village que j'ai pareillement décrit.

KHIRBET A'DASA.

A quatre heures trente minutes, des ruines peu considérables, sur un plateau, me sont indiquées sous le nom de *Khirbet A'dasa*, خربة عداسا.

Nous lisons dans le livre I des Machabées que, Nicanor ayant établi son camp à Bethoron, Judas alla dresser le sien à Adarsa.

39. Et exiit Nicanor ab Jerusalem, et castra applicuit ad Bethoron; et occurrit illi exercitus Syriæ.

40. Et Judas applicuit in Adarsa cum tribus millibus viris [1].

Ce dernier endroit est appelé *Adasa*, τὰ Ἀδασά, par les Septante et aussi par Josèphe, qui ajoute qu'il était à trente stades de Bethoron.

Ὁ δὲ Νικάνωρ ὡς ἐκ τῶν Ἱεροσολύμων ἐξελθὼν ἐγένετο κατά τινα κώμην Βεθωρὸν λεγομένην, αὐτόθι σϊρατοπεδεύεται, ϖροσγενομένης αὐτῷ καὶ ἄλλης ἀπὸ Συρίας δυνάμεως· Ἰούδας δὲ ἐν Ἀδασοῖς, ἑτέρᾳ κώμῃ σϊαδίους ἀπεχούσῃ τριάκοντα τῆς Βεθῶροῦ, σϊρατοπεδεύεται εἰς χιλίους ἅπαντας ἔχων [2].

[1] *Machabées*, l. I, c. VII, v. 39, 40. — [2] *Antiquités judaïques*, XII, x, § 5.

« Nicanor sort de Jérusalem, et, une fois parvenu au village appelé Bethoron, il y établit son camp, où le rejoint une autre armée, de Syrie. Judas, de son côté, dresse le sien à Adasa, autre village, éloigné de trente stades de Bethoron, n'ayant en tout avec lui que mille hommes. »

Cette distance de trente stades entre Bethoron et Adasa répond assez bien, à une légère différence près, à celle qui sépare le *Khirbet A'dasa* de *Beit-A'our el-Fouka* (Bethoron supérieure), où Nicanor avait dû certainement établir son camp, de préférence à Bethoron inférieure, aujourd'hui *Beit-A'our et-Thata.*

L'identité complète des noms et le voisinage de Beit-A'our el-Fouka me portent donc à reconnaître, dans le Khirbet A'dasa, le village d'Adasa où Judas Machabée vint se poster, avec trois mille hommes d'après la Vulgate et les Septante, avec mille hommes seulement suivant Josèphe, avant de marcher contre Nicanor et de remporter sur ce général syrien, qui périt dans le combat, une victoire si éclatante, que les Juifs la célébrèrent ensuite chaque année le treizième jour du mois d'adar.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe mentionne un village nommé Adasa, près de Gouphna :

Ἄδασα, φυλῆς Ἰούδα, καὶ ἐστὶ νῦν κώμη ἐγγὺς Γουφνῶν.

En réalité, le Khirbet A'dasa est à deux heures de marche, au moins, au sud de Djifna, l'ancienne Gophna ou Gouphna.

KALANDIEH.

A cinq heures, nous parvenons à *Kalandieh*, قلانديه, que d'autres prononcent *Kaloundieh*, قلونديه, et aussi *Kalandeh*, قلنده. J'ai déjà parlé ailleurs de ce village.

KHIRBET A'TARA.

Nous nous dirigeons ensuite vers le nord-est, et, à cinq heures trente minutes, je fais halte un instant au *Khirbet A'tara*, خربة عتارا.

Sur les pentes doucement inclinées d'une colline, on observe de nombreux amas de pierres, restes d'habitations renversées, et deux *birket*, en partie creusés dans le roc et en partie bâtis. Les matériaux avec lesquels ils ont été construits sont de moyen appareil. Séparés l'un de l'autre par un mur mitoyen, ils mesurent en longueur, l'un trente-huit pas, et l'autre trente-trois pas; ce dernier est mieux conservé. Leur largeur est de quinze pas. Près de là coule une source, appelée *A'ïn A'tara*, عين عتارا.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe mentionne une *A'taroth*, en hébreu עֲטָרוֹת et עֲטָרֹת, en grec Ἀταρώθ, en latin *Ataroth*, qui faisait partie de la tribu de Benjamin. L'auteur ajoute que, de son temps, il y avait encore deux *A'taroth* près d'*Ælia:*

Ἀταρὼθ, πόλις κλήρου Βενιαμίν· δύο εἰς ἔτι νῦν Ἀταρὼθ περὶ τὴν Αἰλίαν.

Le Khirbet A'tara est évidemment l'une de ces A'taroth, indiquées comme étant dans le voisinage de Jérusalem.

EL-BIREH.

A cinq heures quarante minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord.

A six heures vingt-cinq minutes, je remarque les traces d'une voie romaine très-dégradée, et, bientôt après, nous faisons halte à *El-Bireh*, البيرة.

Ce village renferme huit cents habitants. Les maisons sont petites et fort basses, et couvrent la pente d'une colline peu élevée. Au bas de celle-ci est une fontaine très-abondante, qui descend par un canal, probablement antique. L'eau est recueillie dans un petit réservoir, que surmonte un sanctuaire musulman. Autrefois, elle se répandait dans deux grands *birket*, construits en belles pierres de taille. L'un est aux trois quarts détruit; l'enceinte de l'autre est encore reconnaissable. L'emplacement qu'ils occupaient est aujourd'hui livré à la culture.

A quelque distance de là, sur les pentes de la colline, on voit

les ruines d'un grand et beau *khan*, qui, à l'époque de Quaresmius, était encore intact et fréquenté par les caravanes.

Est in ea [villa] diversorium, quod *Can* vel *Campum* vulgo appellant hujus regionis indigenæ, ad quod divertunt et hospitantur viatores, pulchrum, amplum et commodum[1].

Ce *khan* est actuellement abandonné ou, du moins, sert fort peu. Ses vastes galeries, voûtées intérieurement, sont éclairées par des espèces de regards pratiqués de distance en distance, ce qui les fait ressembler à des citernes. Elles sont soutenues par des piliers bâtis avec des pierres de taille d'assez grand appareil, dont beaucoup doivent être antiques.

Dans la partie haute du village sont les restes d'une église, qui mesure trente-deux mètres de long sur dix-huit de large. Elle forme un rectangle terminé à l'orient par trois absides. Les murs sont encore en partie debout, sauf ceux de la façade, qui sont démolis. Ils ont été construits, sur certains points, et principalement aux angles, avec de beaux blocs en bossage, qui proviennent probablement d'un édifice plus ancien. Cette église était divisée en trois nefs; celle du centre a complétement disparu. Des grenadiers croissent maintenant sur l'emplacement de cette nef ainsi que des deux nefs latérales.

L'édifice était éclairé par des fenêtres assez étroites, dont la forme ogivale est peu prononcée. Quant aux voûtes, elles étaient supportées par des arcs en tiers-point, et les arcs-doubleaux, comme le remarque M. de Vogüé[2], reposaient sur des pilastres interrompus avant d'arriver à terre, et reliés aux murs par des consoles.

D'après une très-ancienne tradition, rapportée par Quaresmius, cette église aurait été bâtie à l'endroit même où la sainte Vierge et saint Joseph, revenant de Jérusalem, où ils étaient allés célébrer la fête de la Pâque, s'aperçurent de la disparition de l'enfant Jésus, qui était resté dans le temple, au milieu des docteurs de la loi.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 787. — [2] *Les Églises de la Terre sainte*, p. 339.

43. Consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem; et non cognoverunt parentes ejus.

44. Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos.

45. Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum.

46. Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem eos[1].

En mémoire de la douleur que la sainte Vierge ressentit en ce lieu, quand elle eut constaté l'absence de son divin enfant, sainte Hélène y aurait élevé une basilique, qu'aurait ensuite remplacée, à l'époque des croisades probablement, l'église dont on voit encore les ruines.

Près de là est un petit bâtiment, qui semble avoir été une sacristie, et qui est maintenant transformé en *oualy;* les musulmans y vénèrent les restes d'un santon. Au-dessus d'une petite porte, aujourd'hui aux trois quarts enterrée, la pierre qui sert de linteau est élégamment sculptée. La décoration se compose de petites colonnettes couronnées de chapiteaux corinthiens, que surmontent six arcatures s'entre-croisant. M. de Vogüé croit y reconnaître une ancienne pierre tombale, qui aurait recouvert les cendres de quelque chevalier.

El-Bireh, à cause de son nom et de sa position, a été identifié justement avec l'antique *Beeroth,* en hébreu בְּאֵרוֹת (les Puits, les Citernes), en grec Βηρώτ, Βεηρωθά, Βηρώθ, en latin *Beroth,* désignation identique avec celle de البيرة, dont le sens est le même que celui du nom hébraïque. Ce dernier provenait, sans aucun doute, de l'abondance des eaux dans cette localité et de la grandeur des bassins que sa fontaine alimentait.

Lors de l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise, Beeroth formait, avec Gabaon, Caphira et Cariathiarim, une petite confédération qui, grâce au subterfuge imaginé par les Gabaonites, échappa à l'extermination dont elle était menacée[2].

Cette ville fut ensuite assignée à la tribu de Benjamin.

[1] *Luc,* c. II, v. 43-46. — [2] *Josué,* c. IX, v. 3 et suivants.

20. . . . . hæc est possessio filiorum Benjamin per terminos suos in circuitu, et familias suas. . .

25. Gabaon, et Rama, et Beroth[1].

Un passage du livre II des Rois nous apprend que les habitants aborigènes furent contraints de se réfugier à Gethaïm, où ils demeuraient encore à l'époque de David.

Et fugerunt Berothitæ in Gethaim; fueruntque ibi advenæ usque ad tempus illud[2].

Dans les deux livres d'Esdras, Beeroth est mentionnée, avec Cariathiarim et Cephira, parmi les villes qui furent repeuplées au retour de la captivité :

Filii Cariathiarim, Cephira et Beroth, septingenti quadraginta tres[3].
Viri Cariathiarim, Cephira et Beroth, septingenti quadraginta tres[4].

Elle existait encore à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme. Nous lisons, à ce sujet, dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Βηρὼθ, ὑπὸ τὴν Γαβαών· καὶ ἐστὶ νῦν κώμη πλησίον Αἰλίας κατιόντων ἐπὶ Νικόπολιν ἀπὸ ζ' σημείων.

Saint Jérôme traduit ainsi ce passage :

Beeroth, sub colle Gabaon. Ostenditur hodieque villa ab Ælia euntibus Nicopolim (*Neapolim*, d'après d'autres éditions), in septimo lapide.

Comme le savant Reland l'a fait observer depuis longtemps, les mots de saint Jérôme : *sub colle Gabaon* ne doivent pas signifier que Beeroth était voisine de Gabaon et dominée par la colline sur laquelle cette ville était assise. Effectivement, une distance de six kilomètres sépare ces deux points. Ou, si tel est le sens qu'y attachait saint Jérôme, il avait commis une véritable méprise, ainsi que le prouve la distance que je viens d'indiquer. Des termes d'Eusèbe il ressort seulement que Beeroth était l'une des trois villes qui étaient placées sous la dépendance de Gabaon, leur métropole.

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 20, 25.
[2] *Rois*, l. II, c. IV, v. 3.
[3] *Esdras*, l. I, c. II, v. 25.
[4] *Édras*, l. II, c. VII, v. 29.

Les mots ὑπὸ τὴν Γαβαών, que saint Jérôme rend ici par *sub colle Gabaon,* il les traduit lui-même ailleurs, dans l'article relatif à Chephira, par *vicus ad civitatem pertinens Gabaon;* et, en parlant de Gabaon, Eusèbe l'appelle μητρόπολιν. Quant aux mots κατιόντων ἐπὶ Νικόπολιν, il faut les remplacer évidemment, quoi qu'en dise Reland, suivi en cela par Robinson, par κατιόντων ἐπὶ Νεάπολιν, et la correction qui se trouve dans quelques éditions de saint Jérôme est ici très-fondée. El-Bireh, en effet, est sur la route de Naplouse, l'ancienne Neapolis, et nullement sur celle de Nicopolis, aujourd'hui A'mouas.

Une autre correction est aussi à apporter au texte d'Eusèbe et à la traduction de saint Jérôme, relativement à la distance qui séparait Beeroth de Jérusalem. Cet intervalle, au lieu d'être de sept milles, comme le prétendent ces deux écrivains, est au moins de neuf milles.

El-Bireh étant à trois grandes heures de marche sur la route qui conduit de Jérusalem à Naplouse, et par conséquent à Nazareth, et sa précieuse fontaine rendant ce lieu, de temps immémorial, la station naturelle de toutes les caravanes qui vont de la Ville sainte à Naplouse, ou de Naplouse à Jérusalem, je regarde comme très-vraisemblable, pour ne pas dire comme certaine, la tradition qui place dans cette localité l'endroit où la sainte Vierge et saint Joseph s'aperçurent de la disparition de l'enfant Jésus. Cet endroit n'est pas, à la vérité, indiqué dans saint Luc, qui se contente de dire, comme je l'ai rapporté plus haut :

> Existimantes autem illum esse in comitatu, venerunt *iter diei*, et requirebant eum inter cognatos et notos[1].

Néanmoins, cette expression *iter diei* marquant évidemment non pas tant le chemin que l'on peut faire en un jour que la première journée de marche qui avait été accomplie, et cette première étape, aujourd'hui encore, pour toutes les caravanes tant soit peu nom-

[1] *Luc*, c. II, v. 44.

breuses, ne dépassant pas d'ordinaire El-Bireh, on est en droit d'en conclure d'une manière qui me semble très-légitime que c'est bien là que s'est passé le fait mentionné dans saint Luc, et que, partant, la tradition dont j'ai parlé peut invoquer en sa faveur une probabilité qui approche de la certitude.

A l'époque des croisades, Beeroth était appelée *Birra* ou *Mahomeria*, quelquefois *Mahomeria Major*, on la distinguait ainsi d'une *Mahomeria Parva*, située plus au sud dans le territoire de Betsarieh[1].

Le nom de *Birra* n'est que le nom antique, très-légèrement modifié, et celui de *Mahomeria* date de l'occupation musulmane, comme le mot même l'indique suffisamment. Ce lieu est également désigné, dans le *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, sous la dénomination de *castrum Mahomeriæ* ou *Mahomariæ*[2].

En 1129, Guillaume, prieur du Saint-Sépulcre, acheta de Pierre de Gauthier un vignoble au nord de Mahomeria[3].

Nous apprenons par le même cartulaire qu'il n'y avait pas seulement à Mahomeria un château fort, mais encore une église et un hôpital, qui dépendaient du Saint-Sépulcre[4].

En 1210, Beeroth est mentionnée, dans l'Itinéraire de Samuel bar Simson, comme un lieu ruiné[5].

Vers 1280, le moine Burckard cite *Bira* comme appartenant à l'ordre des Templiers, et la confond à tort avec Machmas.

De Lebna quinque leucis contra austrum est oppidum Machmas, magnum satis, quod fuit terminus tribus Effraym contra austrum. Nunc dicitur Bira. Et fuit diebus istis milicie Templi[6].

Les ruines de son église sont signalées par plusieurs voyageurs ou pèlerins subséquents.

A l'époque de Quaresmius, l'hôpital ou monastère, dont Boniface de Raguse avait encore vu les débris en 1555, n'existait plus. De

[1] *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, p. 245-263.

[2] *Ibid.* p. 37.

[3] *Ibid.* p. 155.

[4] *Cart. du Saint-Sépulcre*, p. 37 et 155.

[5] Carmoly, *Itinéraires*, p. 130.

[6] Burchardus de monte Sion, VII, p. 56, édit. Laurent.

même que Burckard, ce docte religieux identifie par erreur El-Bireh avec Machmas.

Machmas sive El-Bir, olim civitas magna et nobilis, terminus tribus Ephraim contra austrum [1].

Cette méprise est d'autant plus surprenante que déjà quelques pèlerins juifs avaient très-justement reconnu dans El-Bireh la Beeroth des Livres saints.

Je lis, par exemple, dans les *Chemins de Jérusalem*, par Ishak Chelo, qui visita la Palestine en 1333 :

De Ramah on se rend à Beeroth, ville mentionnée dans Josué. On la nomme aujourd'hui Alberah [2].

Il est donc inutile de relever l'erreur précédente, qui maintenant n'est plus émise par personne.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 786. — [2] Carmoly, *Itinéraires*, p. 249.

CHAPITRE CINQUANTE-HUITIÈME.

BEITIN, JADIS BETH-EL. — KHIRBET EL-BORDJ. — HISTOIRE DE BETH-EL. — KHIRBET MESSEHA. — KHIRBET KEFR MOUR. — KHIRBET ARNOUTIEH. — DJIFNA, L'ANCIENNE GOPHNA. — HISTOIRE DE GOPHNA.

BEITIN.

Le 7 juillet, à sept heures quinze minutes du matin, nous descendons de la colline d'El-Bireh, vers le nord-est, en marchant sur des rocs qui semblent avoir été aplanis par la main de l'homme; puis, inclinant vers l'est-nord-est, nous franchissons une vallée, et, après avoir gravi une colline rocheuse, nous parvenons, à sept heures trente-huit minutes, sur un plateau cultivé.

A huit heures cinq minutes, nous longeons à notre gauche une montagne couverte de blocs énormes de rochers qui affectent toute espèce de formes, et dans les flancs de laquelle je remarque plusieurs grottes sépulcrales, dont l'entrée est obstruée; quelques-unes servent encore maintenant aux fellahs des environs pour y enterrer leurs morts.

Une autre excavation, qui avoisine la route que nous suivons, doit remonter également à une haute antiquité. Soutenue intérieurement par deux piliers ménagés dans la masse du roc, qui a été évidée, elle recueillait autrefois, par un conduit actuellement en grande partie bouché, les eaux d'une source abondante, qui s'écoulent aujourd'hui en cascade et forment un ruisseau limpide. Le guide que j'avais pris à El-Bireh appelait cette source *A'ïn er-Rha-zal*, عين الغزال. « Un jour, me dit-il, on trouva dans la grotte une gazelle avec son petit faon: de là le nom qu'elle porte parmi nous. »

A huit heures dix minutes, nous continuons notre marche dans la même direction, et, à huit heures quinze minutes, nous passons devant une seconde source, appelée *A'ïn A'kbeh*, عين عقبة. Elle jaillit d'une montagne dont les flancs rocheux sont, en certains endroits, taillés verticalement comme des murailles, et elle se répand dans un petit bassin circulaire, d'où elle est ensuite distribuée dans des jardins.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous arrivons à *Beitin*, بيتين. Ce village, qui renferme à peine quatre cents habitants, s'élève en étages sur les pentes d'une colline. La plupart des maisons sont fort délabrées et en partie détruites; toutes sont très-grossièrement bâties.

Sur le point culminant de la colline, on remarque les débris d'une tour, qui a dû être plusieurs fois renversée et reconstruite, et dont les assises inférieures seules sont antiques. Dans une autre partie du village, une seconde tour de défense, aux trois quarts ruinée, présente les mêmes caractères.

Plus bas, on observe les restes d'une église chrétienne; orientée vers l'est, elle n'avait qu'une nef, large d'environ huit mètres sur une longueur qu'il est difficile à présent de déterminer.

Enfin, au pied de la colline, l'eau d'une source excellente est recueillie dans un petit réservoir circulaire, situé au milieu d'un immense bassin aujourd'hui à moitié comblé. Ce *birket* mesure cent pas de long sur une largeur un peu moindre : je l'ai trouvé transformé en plusieurs aires et rempli de gerbes de blé. Les murs qui en délimitaient l'enceinte existent encore en partie; ils avaient été bâtis avec des blocs de dimensions très-considérables et peu réguliers; l'enduit qui les revêtait jadis a disparu.

KHIRBET EL-BORDJ.

A l'est-sud-est du village, à la distance de sept cents mètres environ, s'élèvent, sur une colline, des ruines connues sous le nom de *Khirbet el-Bordj*, خربة البرج. Le sentier que l'on suit, et qui des-

cend pour remonter bientôt après, est bordé, à droite et à gauche, de jardins plantés de vignes et de figuiers.

Les ruines d'El-Bordj consistent en une enceinte aux trois quarts renversée, qui avait été construite avec de beaux blocs régulièrement taillés; les assises inférieures sont en place sur plusieurs points; les autres ont été dérangées de leur assiette première ou ont été enlevées. Vers le centre de l'enceinte, une petite tour carrée est encore en partie debout; elle mesure treize pas sur chaque face, et ne paraît pas remonter au delà du moyen âge. Quelques pierres sont marquées d'une croix grecque. A l'un des angles, entre autres, on distingue un grand bloc, provenant sans doute d'une église byzantine, et orné de trois moulures circulaires concentriques; l'un des cercles renferme une croix, les deux autres sont décorés d'entrelacs.

Ailleurs, dans un autre endroit de cette enceinte, divisée autrefois en plusieurs compartiments, dont les arasements sont à peine visibles (les habitants de Beitin en ayant fait un verger planté de figuiers, de vignes et de légumes), j'aperçois un fût de colonne de marbre, qui est brisé, et, sur un magnifique bloc, une croix grecque, figurée entre deux petites pyramides.

HISTOIRE DE BETH-EL.

Beitin est l'ancienne *Beth-El*, en hébreu בֵּית־אֵל (maison de Dieu), en grec Βαιθήλ, en latin *Bethel*.

Le nom actuel est le même que le nom primitif; car, par suite de la permutation, si fréquente parmi les Arabes, du *lam* en *noun* et réciproquement, la terminaison *in* de la dénomination moderne, à la place de la terminaison *el* de la dénomination hébraïque, n'a rien qui doive nous surprendre ni soulever le moindre doute dans notre esprit relativement à l'identité des deux mots.

En outre, la position de Beitin répond très-bien à celle qu'occupait Beth-El.

Nous lisons, en effet, dans l'*Onomasticon*, au mot Βαιθήλ :

Βαιθὴλ, καὶ νῦν ἐστι κώμη Αἰλίας ἄποθεν σημείοις ιϛ· ἡ δὲ τὸ πρότερον

ἐκαλεῖτο καὶ Λουζά· ἣ καὶ γέγονε φυλῆς Βενιαμὶν, πλησίον Βηθῆς καὶ Νεφθαλεὶμ καὶ τῆς Γαΐ.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, le rend encore plus précis par l'adjonction de quelques nouveaux détails.

Bethel, vicus in duodecimo ab Ælia lapide, ad dexteram euntibus Neapolim, quæ primum Luza, id est *amygdalon*, vocabatur, et cecidit in sortem tribus Beniamin, juxta Betham et Gai.

De ce témoignage si net il résulte que Beth-El se trouvait à douze milles de Jérusalem, à droite de la route conduisant à Neapolis, et qu'elle appartenait à la tribu de Benjamin. Or Beitin est situé précisément à douze milles au nord de Jérusalem, et on laisse ce village à sa droite quand on se rend à Naplouse, l'ancienne Neapolis. L'identité de Beitin avec Beth-El est donc hors de toute contestation.

La première fois que cette localité est citée dans la Bible, c'est au chapitre XII de la Genèse.

Abraham, venant de Sichem et se dirigeant vers le sud, s'arrêta sur une montagne qui est à l'orient de Beth-El, et là il dressa sa tente, ayant Beth-El à l'occident et Haï à l'orient; il y éleva aussi un autel au Seigneur, et il y invoqua son nom.

Et inde transgrediens ad montem qui erat contra orientem Bethel, tetendit ibi tabernaculum suum, ab occidente habens Bethel et ab oriente Hai; ædificavit quoque ibi altare Domino, et invocavit nomen ejus[1].

Cette montagne où Abraham dressa sa tente et où il éleva un autel au Seigneur, étant à l'orient de Beth-El, doit être, à mon avis, identifiée avec la colline d'El-Bordj, dont je viens de parler, colline sur laquelle on voit à la fois les restes d'une forteresse et d'une église, qui a pu succéder à un sanctuaire plus ancien.

A son retour d'Égypte, Abraham fit de nouveau halte près de Beth-El, à l'endroit où il avait auparavant érigé un autel au Seigneur, et il y invoqua pour la seconde fois le nom de l'Éternel.

[1] *Genèse*, c. XII, v. 8.

3. Reversusque est per iter quo venerat a meridie in Bethel, usque ad locum ubi prius fixerat tabernaculum inter Bethel et Hai,

4. In loco altaris quod fecerat prius, et invocavit ibi nomen Domini [1].

Le chapitre XXVIII de la Genèse nous apprend ensuite que Jacob, se dirigeant de Bersabée vers le pays de Haran, en Mésopotamie, se reposa pendant une nuit près de Beth-El. Ayant pris une des pierres qui étaient là gisantes, il la plaça sous sa tête et s'endormit. C'est alors qu'il eut en songe la vision de cette échelle merveilleuse qui, par un bout tenait à la terre, et par l'autre touchait au ciel. Des anges du Seigneur montaient et descendaient les degrés de cette échelle; et Dieu lui renouvela les promesses qu'il avait faites à Abraham.

16. Jacob, en s'éveillant, s'écria : Vraiment Dieu habite cet endroit, et je l'ignorais.

17. Et dans son effroi il dit : Que ce lieu est terrible! C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte des cieux.

18. Jacob se leva donc de bon matin, prit la pierre dont il avait fait son chevet, l'érigea debout comme une stèle et répandit de l'huile dessus.

19. Puis il appela *Beth-El* la ville qui auparavant s'appelait *Louza* [2].

De ce passage il semble résulter que c'est par une sorte d'anticipation que l'auteur de la Genèse, en parlant des deux stations faites par Abraham dans le même endroit et de l'autel qu'il y avait érigé au Seigneur, mentionne la ville de Beth-El. Cette ville, en effet, s'appelait alors *Louza*, nom qu'elle tirait probablement des plantations d'amandiers qui croissaient alentour, et ce ne fut que plus tard qu'elle reçut de Jacob le nom de *Beth-El*, dans les circonstances que je viens de rapporter.

Au chapitre XXXV de la Genèse, Dieu s'adresse à Jacob et lui ordonne de monter de Sichem à Beth-El et de lui élever un autel au lieu où il lui avait apparu.

6. Jacob vint donc à Louza, ville du pays de Kanaan et surnommée *Beth-El*, lui et tous ceux qui l'accompagnaient.

[1] *Genèse*, c. XIII. v. 3, 4. — [2] *Ibid.* c. XXVIII, v. 16-19.

7. Il y bâtit un autel, et il appela ce lieu *maison de Dieu*, parce que Dieu lui avait apparu en cet endroit, quand il fuyait son frère [1].

Ce passage ne contredit nullement celui du chapitre XXVIII où il est dit que Jacob appela Beth-El la ville qui d'abord s'appelait Louza :

Appellavitque nomen urbis Bethel quæ prius Luza vocabatur.

Seulement cette appellation de *Beth-El* (maison de Dieu), déjà donnée précédemment par lui-même à Louza, il la renouvela et la consacra définitivement par l'érection d'un autel dans cette seconde circonstance.

Cet autel fut très-vraisemblablement élevé à l'endroit où Abraham, son aïeul, avait autrefois érigé le sien, c'est-à-dire sur la colline actuelle d'El-Bordj, emplacement qui devait être sacré à ses yeux, et qui conserva plus tard ce caractère, comme le prouvent les débris de l'église que j'ai mentionnée.

Pendant que Jacob se trouvait à Beth-El, Débora, nourrice de Rébecca, mourut; elle fut enterrée sous un chêne, au bas de cette ville, et ce lieu fut appelé *le Chêne des pleurs*, en hébreu אַלּוֹן־בָּכוּת, *Alôn-Bakouth.*

Eodem tempore mortua est Debora, nutrix Rebeccæ, et sepulta est ad radices Bethel subter quercum; vocatumque est nomen loci illius Quercus fletus [2].

Ce verset nous indique que la ville de Beth-El était située sur une hauteur. Quant au tombeau de Débora, il consistait probablement en une chambre sépulcrale pratiquée dans le roc et ombragée par un chêne, au pied de la colline de Beitin.

Dieu, apparaissant de nouveau à Jacob, lui réitéra les promesses qu'il lui avait faites, et le texte sacré parle encore une fois de l'érection par ce patriarche d'une stèle de pierre à l'endroit où il avait entendu la voix du Seigneur, et de la dénomination de Beth-El donnée par lui à la localité. Il s'agit toujours, sans doute, de la stèle déjà signalée précédemment [3].

[1] *Genèse*, c. XXXV. v. 6, 7. — [2] *Ibid.* v. 8. — [3] *Ibid.* v. 14. 15.

Beth-El était sur la limite des tribus d'Éphraïm et de Benjamin, comme nous le savons par le livre de Josué, qui détermine ainsi la limite méridionale de la tribu d'Éphraïm :

Et egreditur [sors] de Bethel Luza, transitque terminum Archi Atharoth [1].

Dans le même livre de Josué, à propos de la limite septentrionale de la tribu de Benjamin, nous lisons :

Atque pertransiens [terminus] juxta Luzam ad meridiem, ipsa est Bethel; descenditque in Atarothaddar, in montem qui est ad meridiem Bethoron inferioris [2].

Un peu plus loin, Beth-El est énumérée, avec Beth-Araba et Samaraïm, parmi les villes de Benjamin :

Beth-Araba, et Samaraim, et Bethel [3].

A l'époque de Samuel, Beth-El était l'une des places où le prophète avait l'habitude de se rendre dans sa tournée annuelle pour juger Israël :

Et ibat [Samuel] per singulos annos circuiens Bethel, et Galgala, et Masphath, et judicabat Israelem in supradictis locis [4].

Jéroboam plaça plus tard un veau d'or à Beth-El et un autre à Dan, afin d'empêcher ses sujets d'aller sacrifier à Jérusalem, dans le temple.

28. Et excogitato consilio fecit duos vitulos aureos, et dixit eis: Nolite ultra ascendere in Jerusalem : Ecce dii tui, Israel, qui te eduxerunt de terra Ægypti.
29. Posuitque unum in Bethel, et alterum in Dan [5].

Il institua une fête en l'honneur de cette idole, éleva un autel à Beth-El et y établit un collége de prêtres [6].

Où étaient placés cet autel et ce veau d'or? La Bible ne le marque pas; elle se contente de nous dire que c'était à Beth-El. Pour mon compte, j'inclinerais à reconnaître cet endroit dans la

[1] *Josué*, c. XVI, v. 2.
[2] *Ibid.* c. XVIII, v. 13.
[3] *Ibid.* v. 22.
[4] *Rois*, l. I, c. VII, v. 16.
[5] *Rois*, l. III, c. XII, v. 28, 29.
[6] *Ibid.* v. 32, 33.

hauteur d'El-Bordj, où jadis, comme je l'ai supposé, Abraham, puis Jacob, avaient érigé un autel au Seigneur. Cette colline était, en effet, consacrée par la tradition et par les souvenirs religieux qui s'y rattachaient, et Jéroboam, qui voulait introduire l'idolâtrie parmi son peuple, pour lui faire oublier Jérusalem et la famille de David, avait dû, selon toute apparence, ériger son autel sacrilége sur l'emplacement de celui qui avait été jadis dédié au vrai Dieu, ou du moins sur la même hauteur, afin de donner mieux le change aux anciennes croyances de ses sujets.

Le quinzième jour du huitième mois, jour qu'il avait rendu solennel, il était monté à l'autel qu'il avait construit et il y brûlait de l'encens, lorsque survint un prophète de Juda qui s'écria :

2. Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un fils dans la maison de David qui s'appellera Josias, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, qui t'encensent maintenant, et l'on brûlera sur toi des ossements humains.

3. Et en même temps, pour preuve de ce qu'il prédisait, il ajouta : Voici ce qui fera connaître que c'est le Seigneur qui a parlé : l'autel va se rompre, et la cendre qui est dessus se répandra par terre.

4. Le roi, ayant entendu ces paroles que l'homme de Dieu avait prononcées à haute voix contre l'autel qui était à Beth-El, étendit la main de dessus l'autel et dit : Qu'on l'arrête. Soudain la main qu'il avait étendue contre le prophète se sécha, et il ne put plus la retirer à lui.

5. L'autel aussi se fendit, et la cendre qui était dessus se répandit, conformément au miracle que l'homme de Dieu avait prédit, selon la parole de l'Éternel.

6. Alors le roi dit à l'homme de Dieu : Offrez vos prières au Seigneur votre Dieu, et priez-le pour moi, afin qu'il me rende l'usage de ma main. Et l'homme de Dieu pria le Seigneur, et le roi retira sa main à lui, et elle devint comme elle était auparavant [1].

C'est ce même prophète qui, contrairement aux ordres qu'il avait reçus du Ciel, ayant accepté le pain et l'eau d'un autre prophète, qui habitait Beth-El, fut rencontré, chemin faisant, et tué par un lion, lorsqu'il s'en revenait chez lui [2].

[1] *Rois*, l. III, c. XIII, v. 2-6. — [2] *Ibid.* v. 11-24.

Le livre IV des Rois nous raconte comment, trois cent cinquante ans plus tard, le roi de Juda Josias accomplit cette prophétie :

15. Pour ce qui est de l'autel qui était à Beth-El et du haut lieu qu'avait bâti Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, il détruisit et cet autel et le haut lieu; il les brûla et les réduisit en cendres, et consuma aussi par le feu le bois consacré.

16. Josias, retournant en ce lieu, vit les sépulcres qui étaient sur la montagne, et il envoya prendre les os qui étaient dans ces sépulcres et les brûla sur l'autel, et il le souilla et profana selon la parole du Seigneur qu'avait prononcée l'homme de Dieu qui avait prédit ces choses.

17. Il dit ensuite : Quel est ce tombeau que je vois? Les habitants de la ville lui répondirent : C'est le sépulcre de l'homme de Dieu qui était venu de Juda et qui avait prédit ce que vous venez de faire sur l'autel de Beth-El.

18. Josias dit : Laissez-le là, et que personne ne touche à ses os. Et ses os demeurèrent au même lieu, sans que personne y touchât, avec les os du prophète qui était venu de Samarie[1].

Vers la fin du règne de Jéroboam, Abia, roi de Juda, s'empara de Beth-El et des villages qui en dépendaient, et les reprit à ce prince[2].

Cette ville fut reconquise sur Asa, roi de Juda, par Baasa, roi d'Israël, puisque celui-ci fortifia Rama située au sud de Beth-El, et que Rama formait alors de ce côté, vers le nord, la limite du royaume de Juda[3].

Lorsque Élie et Élisée se rendirent à Beth-El, il y avait dans cette ville un collége de prophètes, dont les enfants, c'est-à-dire les disciples, allèrent à leur rencontre[4].

Pendant qu'Élisée remontait de Jéricho à Beth-El, après l'enlèvement d'Élie au ciel, des enfants sortis de cette ville se moquèrent de ce prophète, dont la tête était chauve, en lui disant : « Monte, chauve, monte, chauve. » Élisée les ayant maudits au nom du Seigneur, deux ours sortirent d'une forêt voisine et déchirèrent quarante-deux d'entre eux[5].

[1] *Rois*, l. IV, c. XXIII, v. 15-18.
[2] *Paralipomènes*, l. II, c. XIII, v. 19.
[3] *Ibid.* c. XVI, v. 1.
[4] *Rois*, l. IV, c. II, v. 3.
[5] *Ibid.* v. 23, 24.

Jéhu, le terrible exterminateur de la maison d'Achab, détruisit les temples et le culte de Baal dans Israël, mais il laissa subsister les veaux d'or à Beth-El et à Dan [1].

Sous le règne de Jéroboam II, Beth-El était l'une des résidences royales de ce prince, comme le prouve un passage d'Amos. Ce prophète prédit dans cette ville la chute d'Israël. Tandis qu'il prophétisait, Amasias, prêtre de Beth-El, effrayé de l'effet que produisaient ses prédictions parmi le peuple, en avertit Jéroboam.

Amos, lui fit-il dire par un envoyé, s'est révolté contre toi au milieu d'Israël, car voici ce qu'il annonce :

11. Jéroboam périra par le glaive, et Israël sera emmené captif loin du pays qu'il habite.

12. Amasias dit ensuite à Amos : Fuis dans la terre de Juda, homme de visions, mange là ton pain et fais-y entendre tes prédictions.

13. Mais cesse de prophétiser dans Beth-El, car c'est là qu'est le sanctuaire de la religion du roi et le siége de son empire.

14. Amos répondit à Amasias : Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, mais je mène paître les bœufs et je pique les sycomores [2].

15. Le Seigneur m'a pris, lorsque je conduisais mon troupeau, et il m'a dit : Va et parle comme mon prophète à mon peuple d'Israël [3].

Après la chute du royaume d'Israël, Salmanasar, ayant transplanté les dix tribus en Assyrie, fit venir des colons de Babylone, de Cutha, d'Avah, d'Émath et de Sepharvaïm, et les établit dans les villes de la Samarie, à la place des anciens habitants.

25. Mais lorsqu'ils eurent commencé à y demeurer, comme ils ne craignaient pas le Seigneur, le Seigneur envoya contre eux des lions qui les dévoraient.

26. On en porta la nouvelle au roi des Assyriens et on lui dit : Les peuples que vous avez transférés en Samarie, et auxquels vous avez commandé d'en habiter les villes, ignorent la manière dont le Dieu de ce pays-là veut être adoré, et ce Dieu a envoyé contre eux des lions qui les tuent.

[1] *Rois*, l. IV, c. x, v. 29.

[2] Pour hâter la maturité des fruits du sycomore, les anciens avaient coutume d'égratigner l'arbre avec des râpes de fer, de le piquer ou de le battre à coups de marteau, ces meurtrissures ayant pour but de faciliter la sortie des boutons à fruit.

[3] *Amos*, c. VII, v. 11-15.

27. Alors le roi des Assyriens dit : Envoyez en Samarie l'un des prêtres que vous avez emmenés captifs; qu'il y retourne et demeure avec ces peuples, afin de leur apprendre le culte qui doit être rendu au Dieu du pays.

28. Ainsi l'un des prêtres qui avaient été emmenés captifs de Samarie, y étant revenu, se fixa à Beth-El, et il leur enseignait la manière dont ils devaient honorer le Seigneur [1].

Ce dernier verset nous montre que Beth-El, depuis que Jéroboam Ier y avait placé l'un des veaux d'or, était toujours resté le principal centre religieux du royaume d'Israël.

A la fin de la captivité, la ville de Beth-El fut repeuplée par des Juifs revenus de Babylone.

Le livre I d'Esdras nous dit que deux cent vingt-trois hommes de Beth-El et de Haï furent ramenés par Zorobabel :

Viri Bethel et Hai, ducenti viginti tres [2].

Le livre II d'Esdras réduit ce chiffre à cent vingt-trois [3] :

Viri Bethel et Hai, centum viginti tres.

Sous les Machabées, Beth-El fut fortifiée par Bacchide [4].

Josèphe nous apprend que, plus tard, cette ville tomba au pouvoir de Vespasien, lorsque, dans sa marche de Césarée sur Jérusalem, ce général eut d'abord soumis, chemin faisant, la Gophnitique et l'Acrabatène [5].

J'ai déjà cité le passage d'Eusèbe tiré de l'*Onomasticon*, d'où il résulte que Beth-El existait encore de son temps à l'état de simple village, à douze milles d'Ælia, c'est-à-dire de Jérusalem; cette distance est très-exacte, comme je l'ai remarqué.

Dans le même siècle, le pèlerin de Bordeaux fait mention de cette localité sous le nom de *Betthar*, et il la place de même à douze milles de Jérusalem, à gauche de la route conduisant de Neapolis à la Ville sainte.

Saint Jérôme la signale également à douze milles de Jérusalem,

[1] *Rois*, l. IV, c. XVII. v. 25-28.
[2] *Esdras*, l. I, c. II. v. 28.
[3] *Esdras*, l. II, c. VI. v. 32.
[4] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 50.
[5] Josèphe, *Guerre des Juifs*, IV, IX, § 9.

sur la route qui mène à Neapolis. Seulement, prenant pour point de départ Jérusalem et non plus Neapolis, il mentionne Beth-El à droite de cette route, ce qui s'accorde parfaitement avec la réalité et avec la donnée du pèlerin de Bordeaux.

Cette position de Beth-El à gauche de la route qui conduit de Naplouse à Jérusalem et, par conséquent, à la droite de cette même route si l'on part au contraire de Jérusalem pour se rendre à Naplouse, est confirmée par Eusèbe, à propos du mot Ἀγγαί :

Ἀγγαὶ κατὰ δυσμὰς Βαιθήλ· διεστήκασιν ἀλλήλων οὐ πλεῖστον· κεῖται δὲ Βαιθὴλ ἀπιόντων εἰς Αἰλίαν ἀπὸ Νέας πόλεως ἐν λαιοῖς τῆς ὁδοῦ, ἀμφὶ τὸ δωδέκατον ἀπ' Αἰλίας σημεῖον· καὶ ἡ μὲν Βαιθὴλ εἰς ἔτι νῦν μένει.

Saint Jérôme, après avoir traduit ce passage, ajoute ce qui suit :

Sed et ecclesia ædificata est ubi dormivit Jacob pergens Mesopotamiam; unde et ipsi loco *Bethel*, id est *domus Dei*, nomen imposuit.

On n'a point oublié qu'en décrivant les ruines d'El-Bordj, situées à quelques minutes seulement, sur une hauteur, à l'est-sud-est de Beitin, j'ai signalé quelques débris appartenant à une ancienne église grecque. Cette église me paraît être celle dont parle saint Jérôme dans le passage précédent, et les vestiges qui en subsistent confirment, en outre, à mes yeux la conjecture que j'ai émise au sujet de l'emplacement, sur la colline d'El-Bordj, de l'ancien autel érigé par Jacob. Ce patriarche l'avait, en effet, élevé à l'endroit où il avait eu sa vision céleste, et où auparavant son aïeul Abraham avait dû construire son autel, qui était placé, comme nous l'apprend la Bible, sur une hauteur située à l'orient de Beth-El, et répondant, par conséquent, très-bien à la colline d'El-Bordj.

On voit pareillement, à la vérité, au bas du village de Beitin, les restes d'une petite église; mais ce n'est pas, très-certainement, dans Beth-El même que Jacob bâtit l'autel dont parle le texte sacré. Car il le dressa au Seigneur précisément dans l'endroit où il s'était endormi, et où il avait vu en songe cette échelle mystérieuse qui semblait relier le ciel à la terre. Or, s'il avait pour la

nuit cherché un refuge dans la ville de Beth-El, la Bible ne se serait point exprimée de la manière suivante :

Cumque venisset *ad quemdam locum*, et vellet in eo requiescere post solis occubitum, tulit de lapidibus qui jacebant, et supponens capiti suo, dormivit *in eodem loco*[1].

« Et, étant arrivé *dans un certain lieu*, comme il voulait s'y reposer après le coucher du soleil, il prit une des pierres qui étaient là gisantes, la mit sous sa tête et s'endormit *au même lieu.* »

Ces mots *ad quemdam locum, in eodem loco;* cette pierre que prend Jacob parmi celles qui gisaient à terre, pour la placer sous sa tête en guise de chevet, et que, le lendemain matin, à son réveil, il dresse debout pour la consacrer à l'Éternel; la vision elle-même qu'il avait eue, et qui, pour se produire, semblait réclamer plutôt un endroit solitaire qu'un lieu habité par les hommes; enfin la puissance des traditions de famille dans les vieilles races patriarcales, qui devait pousser Jacob passant près de Beth-El, alors Louza, à camper sur l'emplacement que son grand-père avait jadis occupé, à l'orient de cette ville : tout me porte à croire que c'est hors du village actuel de Beitin, l'ancienne Louza, et sur la hauteur d'El-Bordj, qu'il faut chercher les restes de l'église signalée par saint Jérôme; et comme quelques-uns de ces restes s'y trouvent encore et qu'ils accusent une époque bien antérieure à celle des croisades, je ne pense pas que le doute soit possible à ce sujet.

La Bible, d'ailleurs, distingue elle-même très-nettement l'endroit où s'est endormi Jacob de la ville qui en était proche, car elle appelle l'un *quemdam locum* (un certain lieu), et l'autre *urbem* (ville).

En souvenir de sa vision et de la sainteté du lieu où il l'avait eue, lieu que cette vision avait comme consacré au Seigneur, Jacob, comme nous l'avons vu, appela *Beth-El,* c'est-à-dire « maison de Dieu, » la ville kananéenne de Louza, qui en était peu éloignée. Les deux noms se conservèrent d'abord simultanément, mais celui de

[1] *Genèse,* c. XXVIII, v. 11.

Beth-El finit par survivre seul, et c'est celui qui s'est perpétué jusqu'à nos jours sous la forme légèrement altérée de *Beitin*.

KHIRBET MESSEHA.

A dix heures quinze minutes du matin, nous quittons cette localité célèbre, et, nous dirigeant vers l'ouest, nous franchissons l'*Oued el-Messeha*, واد المسّحا.

A dix heures vingt minutes, nous marchons vers le nord, et nous redescendons, bientôt après, dans le lit de l'*oued* précédent, qui se replie sur lui-même.

A dix heures trente minutes, nous passons à côté d'une source qui jaillit d'un rocher, et qui m'est désignée sous le nom d'*A'ïn Messeha*, عين مسّحا.

A dix heures trente-cinq minutes, nous parvenons aux ruines d'un ancien village, situé sur une colline rocheuse et appelé *Khirbet Messeha*. Il n'en subsiste plus que des restes de petites maisons, voûtées intérieurement. Au centre du village coule une source qui porte le même nom.

KHIRBET KEFR MOUR.

A dix heures cinquante minutes, nous nous remettons en marche vers l'ouest. D'autres ruines sur un plateau élevé attirent bientôt mon attention; elles s'appellent *Khirbet Kefr Mour*, خربة كفر مور.

Au milieu d'un amas confus de matériaux entassés sur le sol, et qui proviennent d'anciennes maisons renversées, on distingue les assises inférieures de deux enceintes plus étendues, construites avec des pierres d'un grand appareil mais irrégulières, et qui peuvent avoir eu une destination militaire.

KHIRBET ARNOUTIEH.

Notre direction est ensuite celle du nord-ouest.

A onze heures trente-cinq minutes, nous arrivons au *Khirbet*

Arnoutieh, خربة ارنوتية, grand village ruiné, sur une montagne. Il était composé d'un nombre assez considérable d'habitations, qui consistaient en une seule chambre voûtée à l'intérieur, et qui étaient bâties avec des pierres d'un appareil moyen et peu régulier. Une grotte sépulcrale creusée dans le roc date probablement d'une époque plus reculée que ces débris de maisons.

DJIFNA.

A midi, nous descendons par une pente rapide, vers le nord, des hauteurs d'Arnoutieh.

A midi cinq minutes, une source abondante formant ruisseau m'est signalée sous le nom d'*A'ïn Djelazoun*, عين جلازون. A notre gauche est un ravin dont une partie est cultivée.

En continuant toujours à descendre, nous faisons halte à *Djifna*, جيفنا, à midi vingt-cinq minutes.

C'est un petit village, situé dans une vallée fertile, plantée de vignes, de figuiers, d'oliviers et d'abricotiers. On y remarque aussi, ce qui est plus rare en Palestine, quelques pommiers, poiriers et noyers. Un certain nombre de maisons sont adossées à une colline et forment la partie haute du village. Il est alimenté d'eau par une source excellente, appelée *A'ïn Djifna*, à laquelle on descend par plusieurs degrés. Au-dessus de cette source s'élève un établissement catholique, fondé depuis quelques années par Mgr Valerga. C'est à la fois un presbytère, une paroisse et une école, le tout renfermé dans la même enceinte. Cette mission est desservie par un digne ecclésiastique français, M. l'abbé Coderc. A quelque distance de là se trouvent les débris d'une ancienne église byzantine, dont il ne subsiste plus qu'une partie de l'abside et deux colonnes encore en place. Elle était dédiée à saint Georges.

Au milieu du village on voit les restes d'un vieux château, qui ne remonte peut-être pas au delà de l'époque des croisades; il est actuellement divisé en plusieurs maisons particulières. Les murs en sont très-épais.

La population de Djifna se réduit à trois cents habitants, deux cent quarante Grecs schismatiques et soixante catholiques latins. Les premiers ont une paroisse sous le vocable de saint Georges, qu'ils ont rebâtie depuis peu d'années, en lui donnant le nom de l'église byzantine que j'ai mentionnée plus haut. On sait que ce saint est vénéré par les Grecs d'Orient sous la dénomination de *Mâr Djiris*, et par les Musulmans sous celle d'*El-Khadher*.

HISTOIRE DE GOPHNA.

Djifna a été identifié avec l'antique ville d'*O'phni*, qui n'est citée qu'une seule fois dans la Bible, comme faisant partie de la tribu de Benjamin.

20. ..... hæc est possessio filiorum Benjamin per terminos suos in circuitu, et familias suas...

24. Villa Emona, et Ophni, et Gabee[1].

Voici comment le nom de cette ville est écrit en hébreu : הָעָפְנִי, *Ha-O'phni*, avec l'article défini. Cette identification, grammaticalement parlant, n'a rien d'impossible, par suite du changement assez fréquent de la lettre *a'ïn* en *gamma*, dans la transcription des mots hébraïques en grec, et du *gamma* en *djim*, dans la reproduction des mots grecs en arabe. Toutefois M. de Saulcy[2] pense, peut-être avec raison, que, malgré la ressemblance frappante des noms, il faut se tenir sur la réserve, lorsqu'il s'agit de reconnaître O'phni dans Djifna, attendu que le passage de Josué assigne O'phni à la tribu de Benjamin, et que Djifna semble plutôt, par sa position, avoir appartenu à la tribu d'Éphraïm, Beth-El étant sur la limite septentrionale de la tribu de Benjamin.

12. Fuitque terminus eorum [filiorum Benjamin], contra aquilonem, a Jordane; pergens juxta latus Jericho septentrionalis plagæ, et inde contra occidentem ad montana conscendens, et perveniens ad solitudinem Bethaven,

13. Atque pertransiens juxta Luzam ad meridiem, ipsa est Bethel[3]...

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 20. 24. — [2] *Voyage en Terre sainte*, t. II, p. 222. — [3] *Josué*, c. XVIII, v. 12. 13.

Mais si l'identification de Djifna avec l'O'phni de la Bible peut inspirer quelque doute, celle de ce même village avec l'ancienne Gophna est regardée par tous les critiques comme certaine.

Pline[1] nous dit que la Judée était divisée en dix toparchies, au nombre desquelles il mentionne la Gophnitique, qu'il cite entre l'Acrabatène et la Thamnitique.

Josèphe signale pareillement Gophna comme le chef-lieu d'une toparchie; il la place entre Jérusalem et *Acrabatta*, aujourd'hui *Akrabeh*, dont je parlerai ailleurs.

Déjà, avant cette époque, Gophna était une ville importante, car nous lisons, dans les Antiquités judaïques, que Cassius réduisit en servitude quatre villes dans la Judée, dont les plus puissantes étaient Gophna et Emmaüs, ensuite Lydda et Thamna.

Καὶ τέσσαρας πόλεις ἐξανδραποδίζεται Κάσσιος, ὧν ἦσαν αἱ δυνατώταται Γόφνα τε καὶ Ἐμμαοῦς, πρὸς ταύταις δὲ Λύδδα καὶ Θαμνά[2].

Antoine rendit plus tard la liberté aux Gophnites ainsi qu'aux habitants des autres places qui viennent d'être nommées[3].

Au commencement de la guerre judaïque, Jean, fils du pontife Ananias, était à la fois préfet de la Gophnitique et de l'Acrabatène[4].

Titus, dans sa marche de Césarée à Jérusalem à travers la Samarie, s'arrêta une nuit à Gophna, dont son père Vespasien s'était emparé et où il avait laissé une garnison[5].

Pendant le siége de Jérusalem, un certain nombre de transfuges de distinction étant venus se livrer aux Romains, Titus les accueillit avec bonté et les envoya à Gophna, leur promettant qu'à la fin de la guerre il leur rendrait leurs biens. Le bruit se répandit bientôt qu'on leur avait ôté la vie. Pour étouffer cette rumeur, qui empêchait d'autres Juifs de faire défection, dans la crainte d'avoir à subir le même sort, Titus fit revenir de Gophna, afin de les montrer

[1] *Histoire naturelle*, V, XV.
[2] *Antiquités judaïques*, XIV, XI, § 2.
[3] *Ibid.* XII, § 2 et § 5.
[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, XX, § 4.
[5] *Id. ibid.* V, II, § 1.

aux assiégés autour des murs de la place, les transfuges qu'on croyait mis à mort[1].

Eusèbe semble identifier la vallée de Gophna avec la *vallée de la Grappe,* en hébreu נַחַל אֶשְׁכּוֹל, *Nahal Echkôl,* dont il est question dans le livre des Nombres :

24. Pergentesque usque ad torrentem Botri, absciderunt palmitem cum uva sua, quem portaverunt in vecte duo viri. De malis quoque granatis et de ficis loci illius tulerunt :

25. Qui appellatus est Neheleschol, id est torrens Botri, eo quod botrum portassent inde filii Israel[2].

Voici le passage de Josèphe :

Φάραγξ βότρυος, ὅθεν οἱ κατάσκοποι ἔλαβον καρπὸν εἰς δεῖγμα τῆς γῆς, ἥτις λέγεται εἶναι ἡ Γοφνὰ, ἄμπελος ἑρμηνευομένη, ἀπέχουσα Αἰλίας σημείοις ιε', κατὰ ὁδὸν τὴν εἰς Νεάπολιν ἄγουσαν· ζητεῖται δὲ εἰ ἀληθὴς, ὁ λόγος.

«La vallée de la Grappe, d'où les espions emportèrent du fruit comme spécimen de la fertilité du pays, est, dit-on, celle de Gophna, mot qui signifie *vigne.* Elle est distante de quinze milles d'Ælia, sur la route conduisant à Neapolis. On se demande si cette tradition est fondée.»

M. de Saulcy[3] fait remarquer que la vallée d'*Echkôl* doit bien plutôt être cherchée dans le voisinage d'Hébron, près d'une source qui porte encore aujourd'hui le nom d'*A'ïn Eskali,* et Reland, ajoute-t-il, étonné de l'assertion inattendue d'Eusèbe, se pose cette question :

Hauseritne hæc ex antiqua traditione, an ex convenientia vocis גפן, *vitis*, unde nomen Gophnæ duci potest, et אשכול, *botri*, ignoro[4].

Quant à la position assignée par Eusèbe, dans ce même passage, à la ville de Gophna, à quinze milles d'Ælia, sur la route conduisant à Neapolis, elle est parfaitement exacte et répond très-bien à la distance et à la situation de Djifna, ce qui, indépendamment

[1] *Guerre des Juifs,* VI, II, § 2 et § 3.
[2] *Nombres,* c. XIII, v. 24, 25.
[3] *Voyage en Terre sainte,* t. II, p. 224.
[4] Reland, *Palæstina,* p. 351.

des autres preuves, contribue à établir l'identité de ces deux localités.

Dans la Table de Peutinger, Gophna est marquée à seize milles de Jérusalem, indication qui est moins exacte que celle d'Eusèbe.

Dans le Talmud [1], il est fait mention d'une ville appartenant à la terre d'Israël et nommée *Gophnith*, גופנית. Cette Gophnith est probablement la Gophna de Josèphe et des autres écrivains profanes.

D'après la description que j'ai donnée de Djifna, on voit que ce village n'est plus qu'un faible reste de l'ancien chef-lieu de la toparchie Gophnitique. Les remparts dont cette place était entourée ont complétement disparu; elle était, en effet, fortifiée, puisque Josèphe [2] la désigne avec l'épithète de *δυνατωτάτη* (très-puissante), et que Vespasien, après s'en être rendu maître, y laissa une garnison. Or on n'établit guère de garnison, en pays ennemi, que dans les villes où ces garnisons peuvent facilement se défendre, en cas d'attaque.

A l'époque chrétienne, elle semble avoir eu pour patron saint Georges, sous le vocable duquel l'ancienne église, dont il subsiste encore quelques débris, avait été dédiée. Chose digne de remarque, la petite population que renferme actuellement Djifna ne compte aucun musulman, et elle est exclusivement composée de chrétiens, soit schismatiques, soit catholiques.

[1] *Gemara Beracoth*, fol. 44. — [2] *Antiquités judaïques*, XIV, xi, § 2.

CHAPITRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

BIR EZ-ZEIT. — KHIRBET BIR EZ-ZEIT. — ABOU-KOCH. — KHIRBET DEIR SAÏDEH. — ABOU-ACHKHIDEM. — KOUBAR. — KHIRBET ED-DOUAR. — DJIBIA', JADIS GIBEA'TH-PINEHAS. — KEFR ACHOUA'. — KHIRBET MIRIAM OU KHIRBET BOURRHAN. — KHIRBET SEIAA'. — KHIRBET DEIR EL-AKBAL. — RETOUR À DJIFNA.

BIR EZ-ZEIT.

Le 8 juillet, à sept heures vingt-cinq minutes du matin, je quitte Djifna, en me dirigeant vers le nord, puis vers l'ouest-nord-ouest.

A sept heures trente-cinq minutes, j'ai à ma droite l'Oued Mousa, belle vallée plantée de vignes, d'oliviers et de figuiers.

A sept heures quarante-cinq minutes, j'arrive à *Bir ez-Zeit*, بير الزيت, village considérable, situé sur un plateau. La population est de dix-huit cents habitants, parmi lesquels on compte seulement cent quarante catholiques latins, les autres sont Grecs schismatiques ou Musulmans.

La paroisse catholique est administrée par un jeune missionnaire français, M. l'abbé Joly, qui, depuis plusieurs années, a été envoyé dans cette localité par Mgr Valerga. Cet ecclésiastique me montre son humble presbytère ainsi que la petite église qu'il est en train de construire, et dont il est lui-même l'architecte. En attendant, il réunit dans une salle, qui sert de chapelle provisoire, le faible troupeau qui est confié à ses soins. Faisant ensuite avec moi le tour du village, il me signale l'emplacement d'une ancienne église grecque dédiée jadis à saint Georges. Les ruines en sont maintenant fort indistinctes. J'y observe un fût de colonne à moitié enfoui sous des décombres.

Deux sources coulent à Bir ez-Zeit; l'une s'appelle *A'ïn el-Ham-*

mam, عين الحمّام; l'autre, *A'ïn el-Felifleh*, عين الفليفلة. Les jardins qu'elles arrosent sont assez bien cultivés; le sol en est naturellement fertile. Ils abondent en vignes, en figuiers et en poiriers. On y voit aussi, comme à Djifna, quelques beaux noyers.

KHIRBET BIR EZ-ZEIT.

A neuf heures vingt minutes, guidé par un habitant du village, je tourne mes pas vers l'ouest-sud-ouest, puis vers l'ouest, et, à neuf heures trente minutes, je parviens au *Khirbet Bir ez-Zeit*, خربة بير الزيت. Ces ruines couvrent un plateau élevé, dont la partie culminante est couronnée par les restes d'une petite forteresse ayant la forme d'un carré et mesurant une cinquantaine de pas sur chaque face. Les murs sont très-épais; par leur construction, ils ne paraissent pas remonter au delà de l'époque byzantine, peut-être même sont-ils d'une date plus récente encore. En dehors, je rencontre plusieurs citernes et trois tombeaux en forme d'auges rectangulaires, creusés dans le roc, sur une surface préalablement aplanie.

Quant aux maisons du village qui s'étendait autour du *bordj*, elles sont complétement renversées, et il n'en subsiste plus que de simples vestiges.

ABOU-KOCH.

A neuf heures cinquante minutes, nous descendons, vers le sud, des hauteurs du Khirbet Bir ez-Zeit.

A dix heures vingt minutes, nous atteignons *Abou-Koch*, ابو قش, hameau d'une vingtaine de maisons, situé lui-même sur une colline élevée, dont les pentes sont en partie couvertes de vignes, d'oliviers et de figuiers.

KHIRBET DEIR SAÏDEH.

A dix heures vingt-deux minutes, nous redescendons vers le nord, à travers d'âpres rochers.

A dix heures quarante minutes, nous gravissons péniblement une autre montagne, dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

A dix heures cinquante-cinq minutes, j'examine des ruines qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Deir Saïdeh*, خربة دير صايدة. Elles paraissent pour la plupart musulmanes, à l'exception de quelques vieux pans de murs, qui semblent accuser une époque plus ancienne.

Il y avait là un petit village, dont quelques maisons sont encore debout, et qui est aujourd'hui complétement abandonné.

Plusieurs mûriers d'une extrême vétusté étendent au loin leurs rameaux au milieu des ruines.

ABOU-ACHKHIDEM.

A onze heures sept minutes, je repars vers le nord, puis bientôt après vers l'ouest.

A onze heures trente-cinq minutes, nous traversons, sur une montagne dont les flancs rocheux sont néanmoins parsemés de figuiers et d'oliviers, un petit village, appelé *Abou-Achkhidem*, ابو اشخيدم. Il se borne actuellement à une douzaine de maisons, les autres étant renversées.

Un *birket* antique, qui mesure huit pas de long sur sept de large, est revêtu, à l'intérieur, d'un bon ciment, et avec quelques réparations il pourrait servir encore. Près de là on observe les arasements de plusieurs anciennes constructions.

Les habitants sont contraints aujourd'hui de s'approvisionner d'eau à un puits situé au bas de la montagne dont le village occupe le sommet.

Nous faisons halte près de ce puits, qui s'appelle *Bir el-A'lak*, بير العلق.

A midi cinquante-cinq minutes, nous nous remettons en marche en suivant, vers le nord, l'*Oued Bir el-A'lak*, واد بير العلق.

A une heure quinze minutes, nous franchissons une colline que hérissent des blocs énormes de rochers, affectant les formes les

plus bizarres et au milieu desquels croissent des touffes de lentisques et d'arbousiers.

A une heure quarante-cinq minutes, nous rencontrons, dans une vallée appelée *Oued Merebba'*, واد مربّع, une source qui porte le nom d'*A'ïn Koubbeh*, عين قبّة, sans doute à cause de la construction voûtée qui la recouvre.

KOUBAR.

Une nouvelle ascension nous fait parvenir ensuite au village de *Koubar*, كوبار. Il renferme six cents âmes. Une mosquée est dédiée au *Cheikh Ahmed.*

La citerne creusée dans la cour qui précède ce sanctuaire alimente d'eau les habitants. Quand elle tarit, ils sont obligés d'avoir recours à l'A'ïn Koubbeh.

Un certain nombre de maisons doivent être fort anciennes, et je ne serais point étonné que quelques-unes fussent, en partie du moins, antérieures au moyen âge.

Sur les pentes de la montagne de Koubar, plusieurs aires pratiquées sur le roc aplani remontent probablement jusqu'à l'antiquité.

KHIRBET ED-DOUAR.

A vingt minutes au nord-ouest de Koubar, sur une montagne séparée de la précédente par une étroite vallée, on me signale des ruines appelées *Khirbet ed-Douar*, خربة الدوار. Je me dirige aussitôt vers le point qui m'est indiqué. Ces ruines consistent en une enceinte rectangulaire, longue de trente-cinq pas sur vingt de large, dont les assises inférieures, encore en place, sont formées de gros blocs mal taillés.

Un peu au-dessous de cette enceinte, on en trouve une seconde dont les dimensions sont plus étendues et dont les dernières assises reposent en partie sur le rocher. Elle contient un puits creusé dans le roc, appelé *Bir Kiria*, بير قيريا. Ces deux enceintes me paraissent avoir eu un but de défense.

DJIBIA'.

Du plateau où je suis placé, je distingue nettement et je puis même compter les maisons de *Djibia'*, جيبيع, petit village situé à une faible distance, à l'ouest-nord-ouest, sur une montagne très-rapprochée. Il ne renferme maintenant qu'un nombre très-restreint d'habitations, au milieu desquelles j'aperçois un *oualy*, consacré au *Cheikh Baiezed.*

Ce village me paraît répondre par son nom et par sa position à la ville appelée jadis en hébreu *Gibea'th-Pinehas*, גִּבְעַת־פִּינְחָס, en grec Γαβαὰρ et Γαβαὰς Φινεές, en latin *Gabaath Phinees*, dont il est question dans le livre de Josué :

Eleazar quoque filius Aaron mortuus est, et sepelierunt eum in Gabaath Phinees filii ejus, quæ data est ei in monte Ephraim [1].

Cette même localité est désignée sous le nom de *Gabatha*, Γαβαθά, dans Josèphe :

Θνήσκει δὲ ὑπ' αὐτὸν τὸν καιρὸν καὶ Ἐλεάζαρος ὁ ἀρχιερεὺς, Φινεέσῃ τῷ παιδὶ τὴν ἀρχιερωσύνην καταλιπὼν, καὶ μνημεῖον αὐτῷ καὶ τάφος ἐν Γαβαθᾷ πόλει τυγχάνει [2].

« A cette époque, Éléazar, le grand prêtre, meurt, laissant à Phinées son fils le suprême pontificat. Il a un monument et un tombeau dans la ville de Gabatha. »

Saint Jérôme rapporte, dans son Épitaphe de sainte Paule, que cette illustre Romaine alla vénérer sur la montagne d'Éphraïm les tombeaux de Josué et d'Éléazar, situés, dit-il, l'un vis-à-vis de l'autre :

Sepulcra quoque in monte Ephraim Jesu filii Nave et Eleazari filii Aaron sacerdotis e regione venerata est, quorum alter conditus est in Thamnath Sare a septentrionali parte montis Gaas, alter in Gabaa filii sui Phinees, satisque mirata est quod distributor possessionum sibi montana et aspera delegisset [3].

[1] *Josué*, c. XXIV, v. 33.

[2] *Antiquités judaïques*, V, 1, § 29.

[3] *Hieronymi opera*, t. I, p. 288, édition Migne.

Ce dernier passage est très-précieux. Il nous apprend, en effet, que, à l'époque de saint Jérôme, les tombeaux de Josué, fils de Noun, et d'Éléazar, fils d'Aaron, existaient encore, et étaient l'objet de la vénération publique, et qu'en outre ils se répondaient, en quelque sorte, sur deux hauteurs voisines au milieu du massif d'Éphraïm, comme cela ressort des mots *e regione venerata est.*

J'ai essayé de prouver, dans un article publié dans la *Revue archéologique* en 1865 et intitulé *le Tombeau de Josué,* qu'il fallait identifier la montagne de *Deir ed-Dham,* دير الضام, avec le Gaas de l'antiquité; j'ai dit aussi qu'on remarquait encore sur le flanc septentrional de cette montagne une magnifique excavation, qui me paraît être celle du monument funéraire de Josué. La *Gibea'th-Pinehas,* ville où fut enterré Éléazar, devait donc être « en face, » *e regione*, de la hauteur que couronne actuellement le petit village de Deired-Dham, et, attendu que, à deux kilomètres à l'est de cette montagne, s'élève, sur une autre éminence qui lui correspond, le village de *Djibia',* dont le nom arabe جيبيع est évidemment dérivé du nom hébraïque *Gibea'h,* גִּבְעָה, l'identification que je propose de ce village avec la *Gibea'th-Pinehas,* située, comme le mont Gaas, dans le massif d'Éphraïm, vient en quelque sorte se présenter d'elle-même à l'esprit et forcer la conviction. S'il en est ainsi, le tombeau d'Éléazar, qui existait encore dans cette localité à l'époque de saint Jérôme, pourrait se retrouver en cet endroit, même de nos jours, à moins qu'il n'ait été détruit par les hommes ou enseveli sous des décombres: car une cave sépulcrale creusée dans le roc, comme l'était sans doute ce tombeau, semble devoir braver impunément l'effort des siècles. Je regrette de n'avoir pas moi-même fait cette recherche. Mais, quand du haut du plateau où se trouvent les ruines d'Ed-Douar j'aperçus Djibia', le passage précédent de saint Jérôme ne s'offrit pas à ma pensée, et c'est seulement à mon retour en France que, en l'étudiant de près, je me convainquis de l'identité de ce village de *Djibia'* avec la *Gibea'th-Pinehas* de la montagne d'Éphraïm. Je me contentai donc alors d'observer de loin sa position, sans aller le visiter.

KEFR ACHOUA'.

Du sommet de ce même plateau, mon guide me signale un autre petit village, situé à trois kilomètres environ vers le nord, et appelé *Kefr Achoua'*, كفر اشوع.

M. de Saulcy[1] fait mention de cette localité sous le nom de *Kafr Aissoua,* et il rappelle que le livre de Néhémie[2] cite une ville réhabitée après la captivité par les enfants de Juda, appelée *Iechoua'*, יְשׁוּעַ, dénomination identique avec celle d'*Achoua'*, اشوع; mais cette ville, comme ce savant le remarque très-justement, ne peut avoir occupé l'emplacement du village dont il s'agit ici. Elle devait se trouver, en effet, dans la tribu de Juda, et probablement même dans le sud de cette tribu, à en juger par les noms des autres villes au milieu desquelles elle est comprise.

Dans tous les cas, le nom d'*Achoua'* est certainement antique, le village qui le porte a succédé, sans aucun doute, à une ville ou bourgade ainsi appelée.

A trois heures, je suis de retour à Koubar.

KHIRBET MIRIAM OU BOURRHAN.

Descendant alors vers l'est-nord-est les pentes de cette montagne, nous traversons une petite vallée semée de dourah.

A trois heures dix minutes, nous commençons une nouvelle ascension vers l'est, et, bientôt après, nous rencontrons une source qui m'est désignée sous le nom d'*A'ïn Charkieh*, عين شرقية, apparemment parce qu'elle est à l'orient par rapport au village de Koubar. Elle est recueillie dans un réservoir antique, actuellement très-dégradé. Le canal par où l'eau s'échappe est voûté; il a été creusé dans un massif rocheux, qui se dresse comme une muraille.

A trois heures vingt minutes, nous passons devant une autre

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. II, p. 225. — [2] *Néhémie*, c. XI, v. 26.

source, appelée *A'ïn Bourrhan*, عين برّهان, que d'autres prononcent *A'ïn Bourrham*, عين برّهام. Elle coule dans une étroite vallée. Une belle plantation d'oliviers l'avoisine et couvre les flancs d'une colline.

Nous gravissons les pentes de cette hauteur vers le nord-est, et, à trois heures trente minutes, nous parvenons à un village aux trois quarts ruiné, dont une quinzaine de maisons seulement sont encore habitées; il s'appelle indistinctement *Khirbet Miriam*, خربة ميريام, *Khirbet Bourrhan*, خربة برّهان, ou *Bourrham*, برهام. La première dénomination semble indiquer que, à l'époque chrétienne, une église y avait été élevée en l'honneur de la sainte Vierge, d'où sera venu le nom de Sainte-Marie, en arabe *Miriam*. Quant à la seconde appellation, elle est commune au village et à un santon que les habitants vénèrent dans un *oualy*. On observe en cet endroit un tombeau antique, creusé dans le roc. Il consiste en une chambre sépulcrale qui ne contient qu'un seul four à cercueil, et qui est précédée d'un vestibule. On rencontre aussi çà et là les arasements de plusieurs vieilles constructions, bâties en gros blocs assez mal équarris. Les restes d'un édifice plus étendu passent pour être ceux d'une ancienne église.

KHIRBET SEIAA'.

A vingt minutes au nord-ouest du Khirbet Miriam, je vais examiner d'autres ruines, qu'on appelle *Khirbet Seiaa'*, خربة سياع; elles sont peu importantes et se bornent aux arasements de plusieurs vieilles bâtisses en pierres mal équarries, au milieu d'un bouquet d'oliviers.

KHIRBET DEIR EL-AKBAL.

A trois heures cinquante-huit minutes, nous suivons, vers le sud-est, un sentier étroit sur un plateau rocheux, en laissant à notre gauche, au sommet d'une montagne dont nous sépare un profond ravin, l'*oualy Katraouany*, qu'environne un bosquet d'oliviers et de chênes verts.

A quatre heures vingt minutes, nous traversons quelques amas de décombres, appelés *Khirbet Deir el-Akbal*, خربة دير الاكبال. Une source jaillit en ce lieu d'un rocher et forme un petit ruisseau.

RETOUR À DJIFNA.

A quatre heures quarante-cinq minutes, nous passons près de Bir ez-Zeit; enfin, à cinq heures quinze minutes, nous sommes de retour à Djifna.

CHAPITRE SOIXANTIÈME.

DOURA. — A'ÏN YABROUD. — KHIRBET KEFR A'NA. — KHIRBET OUMM-ACH-CHAN A'ÏN AROUN. — KHIRBET KEFR HALÎK. — DEIR DJERIR. — THAYEBEH (O'PHRAH, ÉPHREM, ÉPHRAÏM, ÉPHRON). — HISTOIRE D'O'PHRAH. — RIMMOUN, JADIS SELA HA-RIMMON. — ARRIVÉE À DEIR DIOUAN.

DOURA.

Le 9 juillet, à six heures du matin, je quitte Djifna, et je me dirige vers l'est.

A six heures quinze minutes, après avoir franchi une colline, je parviens à *Doura*, دورا, village de deux cent cinquante habitants. Deux sources sont recueillies dans de petits *birket*, qui paraissent antiques. L'eau s'écoule ensuite de là dans des jardins, qu'elle fertilise. Ces sources intarissables, et d'une grande limpidité, jaillissent d'un massif rocheux, et sont ombragées par de vieux térébinthes, dont les racines profondes se sont fait jour violemment à travers les fissures du roc et attestent, par leurs replis multipliés, la puissance végétative de ces arbres.

Plusieurs maisons du village ont été bâties, en partie du moins, avec des pierres antiques légèrement relevées en bossage. Doura a gardé certainement le nom d'une bourgade antique, mais qui n'est nulle part mentionnée dans les Livres saints. Il faut, en effet, distinguer cette localité d'une autre ainsi appelée, dans la montagne de Juda, non loin d'Hébron, et qui est l'ancienne Adoraïm : je la décrirai ailleurs.

A'ÏN YABROUD.

A sept heures, je continue à marcher dans la direction de l'est,

en suivant le lit de l'*Oued Doura*, واد دورا, autrement nommé *Oued Ballouth*, واد بلّوط. Il est bordé de vignes, d'oliviers et de figuiers, cultivés par étages successifs sur des pentes parsemées de blocs de rochers.

A sept heures quinze minutes, je rencontre deux vieux ballouths (*quercus ballota*) tombant de vétusté. Ce sont ces chênes qui ont fait donner à l'Oued Doura la seconde dénomination que j'ai marquée.

Une montée âpre se présente ensuite devant nous; il nous faut gravir péniblement un sentier étroit, qui, en quelques endroits, a été pratiqué dans le roc vif. Notre direction est celle de l'est, puis de l'est-sud-est.

A sept heures trente-huit minutes, nous atteignons le village d'*A'ïn Yabroud*, عين يبرود. Il compte huit cents habitants. Un certain nombre de maisons sont construites avec des matériaux antiques, dont quelques-uns sont taillés en bossage.

KHIRBET KEFR A'NA.

En face d'A'ïn Yabroud, vers le nord, on me signale, sur une montagne voisine, des ruines appelées *Khirbet Kefr A'na*, خربة كفر عانا.

Dans les Paralipomènes il est question, parmi les descendants de Benjamin, de Samad, fils d'Elphaal, qui bâtit Ono, Lod et ses filles, c'est-à-dire les villages qui en dépendaient :

Porro filii Elphaal : Heber, et Misaam, et Samad; hic ædificavit Ono et Lod et filias ejus[1].

Ono, en hébreu אונו et אנו, offre une ressemblance de nom assez grande avec عانا. Toutefois, ce qui doit empêcher de l'identifier avec notre *Khirbet Kefr A'na*, c'est que la ville d'Ono, ainsi que cela semble ressortir du verset précédent et d'autres pas-

[1] *Paralipomènes*, l. I, c. VIII, v. 12.

sages de la Bible[1], était probablement située dans le voisinage de Lydda. Par conséquent le *khirbet* susdit n'a rien à voir avec cette Ono, qu'il faut plutôt reconnaître dans un autre *Kefr A'na*, dont j'ai parlé en son lieu et qui est effectivement très-rapproché de Lydda.

KHIRBET OUMM-ACHCHAN A'ÏN AROUN.

Au sud d'A'ïn Yabroud, à quinze minutes de distance, on m'indique d'autres ruines, mais peu importantes, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Oumm-Achchan A'ïn Aroun*, خربة امّ الشّان عين ارون.

KHIRBET KEFR HALIK.

A huit heures dix minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A huit heures vingt-sept minutes, notre direction incline vers le nord-est, pour redevenir celle de l'est à huit heures cinquante-cinq minutes. Nous traversons une contrée triste et sévère. Le sol, hérissé presque partout de rochers, est naturellement fort ingrat; néanmoins, il est cultivé en quelques endroits, et çà et là on remarque des plantations de figuiers.

A neuf heures quinze minutes, j'examine les débris d'un petit village, depuis longtemps sans doute renversé. Quelques grosses pierres de taille sont gisantes au milieu de menus matériaux disposés par tas. Ces ruines s'appellent *Khirbet Kefr Halik*, خربة كفر هاليك.

DEIR DJERIR.

A neuf heures quarante-huit minutes, nous arrivons à *Deir Djerir*, دير جرير, village de deux cents habitants, qu'entoure de trois côtés un ravin très-profond. Quelques pierres de taille d'une dimension moyenne, ainsi qu'une citerne, paraissent dater de l'antiquité.

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 33; l. II, c. VII, v. 37.

THAYEBEH.

Descendus de la hauteur de Deir Djerir, nous commençons, bientôt après, vers le sud, l'ascension de la montagne de *Thayebeh*, طيّبة, et, à dix heures quinze minutes, nous faisons halte dans le village du même nom.

Sur le point culminant de la montagne, on observe les restes d'une belle forteresse, construite en magnifiques blocs, la plupart taillés en bossage. Ce qui en subsiste encore est actuellement divisé en plusieurs habitations particulières. Au centre s'élève une petite tour, qui semble accuser un travail musulman, mais qui a été bâtie avec des matériaux antiques. Cette forteresse était elle-même environnée d'une enceinte beaucoup plus étendue, dont une partie est encore debout. Du côté du nord et du côté de l'ouest, celle-ci est presque intacte sur une longueur d'une soixantaine de pas. Très-épaisse, et construite en talus incliné et non point par ressauts successifs en retraite les uns sur les autres, elle est moins bien bâtie que la forteresse antique, à laquelle elle semble avoir été ajoutée à une époque postérieure. L'appareil des blocs qui la composent est assez considérable, mais peu régulier; les angles seuls offrent des pierres bien équarries ou relevées en bossage.

Au-dessous de la forteresse, le village couvre les pentes de la montagne. Presque toutes les maisons sont intérieurement voûtées; quelques-unes paraissent très-anciennes. On rencontre en beaucoup d'endroits des citernes et des silos, creusés dans le roc vif, qui datent très-certainement de l'antiquité, et prouvent, avec les débris de la citadelle, l'importance primitive de cette localité.

Thayebeh, bien que réduite maintenant à l'état de simple village, où beaucoup de maisons sont en ruine, renferme encore huit cents âmes. La population, sauf une soixantaine de catholiques, est tout entière grecque schismatique. L'église grecque a été construite en partie, principalement dans ses assises inférieures, avec

des matériaux antiques, parmi lesquels se trouvent plusieurs fragments de colonnes encastrés dans la bâtisse. Elle n'offre, du reste, rien qui mérite d'être signalé. Les soixante catholiques dont j'ai parlé forment, depuis quelques années, une petite paroisse, que Mgr Valerga a fondée par la création d'une mission latine en cet endroit. Le prêtre qui la dirige est un ecclésiastique français, M. l'abbé Courtois. Son presbytère renferme en même temps une école et une chapelle provisoire, qui va bientôt être remplacée par une petite église.

La montagne de Thayebeh domine au loin tous les environs. De son sommet on jouit d'un coup d'œil très-vaste et singulièrement imposant. Le regard plonge, à l'est, dans la profonde vallée du Jourdain, et, au delà de ce fleuve, il découvre les chaînes de l'antique pays de Gilea'd et d'Ammon. Il embrasse ainsi une partie du bassin septentrional de la mer Morte et des montagnes de Moab. A l'ouest, au nord et au sud, l'horizon, quoique moins grandiose, est encore très-remarquable.

Au bas du village, vers l'est-sud-est, à la distance de quelques minutes seulement, s'élèvent, sur un monticule, les restes d'une petite église, consacrée à saint Georges et appelée pour cela *Kniseh Mâr Djiris*. Elle n'avait qu'une seule nef, terminée à l'orient par une abside; d'origine byzantine, sans doute, elle a subi des remaniements très-grossiers, les pierres ayant été, sur plusieurs points, replacées à la hâte les unes au-dessus des autres, sans ciment. La porte d'entrée vers l'ouest est basse et étroite; un beau bloc antique sert de linteau. Cette église est entourée d'une enceinte construite avec des pierres d'un appareil considérable. Six fûts de colonnes sont engagés transversalement dans l'épaisseur de l'une des faces de cette enceinte, qui a dû être bâtie dans un but de défense, à une époque que je ne puis préciser.

En continuant à descendre dans la direction du sud, on rencontre plusieurs citernes et silos creusés dans le roc, et aussi une caverne célèbre, vénérée à la fois par les chrétiens et par les musulmans sous le nom de *Merharet Mâr Elias*, مغارة مار الياس (caverne

de Saint-Élie). D'après une tradition conservée dans le pays, ce prophète y aurait cherché un refuge en se rendant à Jéricho.

HISTOIRE D'O'PHRAH.

Remontons maintenant à Thayebeh, et demandons-nous à quelle ville antique ce village a pu succéder.

J'incline beaucoup, avec Robinson, qui a, je crois, le premier proposé cette identification, à y reconnaître la cité d'*O'phrah*, en hébreu עָפְרָה, en grec Ἐφραθά et Ἀφρά, en latin *Ophera*, *Ophra* et *Aphra*, mentionnée dans la Bible parmi les villes de la tribu de Benjamin :

Et Avim, et Aphara, et Ophera[1].

Il faut distinguer cette O'phrah d'une autre place du même nom, qui était la patrie de Gédéon et appartenait probablement à la tribu de Manassé[2].

Eusèbe, en parlant de l'O'phrah qui nous occupe en ce moment, s'exprime ainsi, au mot Ἀφρά :

Ἀφρὰ, κλήρου Βενιαμὶν, καὶ νῦν ἐστι κώμη Ἀφρὴλ, ἀπὸ.....

Le reste manque, mais cette lacune est comblée par saint Jérôme :

Aphra, in tribu Beniamin. Est et hodie vicus Effrem, in quinto milliario Bethelis, ad orientem respiciens.

Cette dernière indication répond assez bien à la position de Thayebeh, située à l'est-nord-est de Beitin, l'ancienne Beth-El, à une distance qui, sans atteindre, il est vrai, cinq milles, dépasse néanmoins quatre milles, à cause des détours de la route.

Il est question évidemment de cette ville d'O'phrah dans le passage suivant du livre I des Rois :

16. Et Saul, et Jonathas filius ejus, populusque qui inventus fuerat cum eis, erat in Gabaa Benjamin; porro Philisthiim consederant in Machmas.

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 23. — [2] *Juges*, c. VI, v. 15.

17. Et egressi sunt ad prædandum de castris Philistinorum tres cunei. Unus cuneus pergebat contra viam Ephra [1] ad terram Sual.

18. Porro alius ingrediebatur per viam Bethoron; tertius autem verterat se ad iter termini imminentis valli Seboim contra desertum [2].

Pendant que les Hébreux, commandés par Saül et Jonathas, son fils, sont réunis à *Geba' de Benjamin* (en latin *Gabaa Benjamin,* aujourd'hui *Djeba'*), les Philistins, séparés d'eux par un ravin profond et escarpé, l'*Oued es-Soueinit* des Arabes, sont campés à *Mikhmach* (en latin *Machmas,* actuellement *Moukhmas*). De là ils envoient trois bandes dans trois directions différentes, pour ravager et piller les environs. Comme elles ne pouvaient pas s'avancer vers le sud, où se trouvait l'armée de Saül, les trois routes qui restaient libres étaient celles de l'ouest, du nord et de l'est. A l'ouest, effectivement, l'une de ces bandes prend la route de Bethoron, dont la position est parfaitement connue; quant aux deux autres, elles s'engagent, la première sur la route d'O'phrah, conduisant au pays de *Sual* (en hébreu *Choua'l*), la seconde sur celle qui mène à la colline au-dessous de laquelle s'étend la vallée de Séboïm, du côté du désert. Cette dernière route est évidemment celle de l'est, bien que l'on n'ait point encore retrouvé d'une manière certaine la vallée de Séboïm. Toutefois, le mot *Séboïm,* en hébreu *Tseb'oïm,* צְבֹעִים, signifiant « hyènes, » on peut reconnaître, avec quelque vraisemblance, cette vallée dans le ravin dont on longe le bord supérieur en descendant, par un district montagneux entièrement désert, de Mikhmach à Jéricho. Ce ravin, qui est, en effet, d'un aspect sauvage, et qui traverse un pays auquel la qualification de *midbar* (désert) convient parfaitement, porte aujourd'hui le nom de *Chouk edh-Dhoubba',* شق الضبّع (ravin de l'Hyène), ce qui est la traduction arabe du mot hébreu. Si cette identification est admise, la troisième route suivie par la troisième bande de maraudeurs est forcément celle du nord. Or, en allant de Moukhmas, jadis *Mikhmach,* dans la direction du nord, on rencontre, au bout de deux

[1] Le texte hébreu porte *O'phrah;* la version grecque, Γοφερά. — [2] *Rois,* l. I, c. XIII, v. 16-18.

heures quinze minutes de marche, le village de Thayebeh, dont le nom arabe, ayant le sens de « bonne, agréable, » semble lui-même la traduction du nom *Éphrata*, *Éphrem*, *Éphraïm*, *Éphrain* et *Éphron*, que portait également la ville d'O'phrah, où cette troisième route conduisait. Ces diverses formes du même nom marquent la fertilité de la vallée méridionale que domine Thayebeh, vallée qui est encore aujourd'hui assez bien cultivée et couverte de figuiers et d'oliviers.

A la vérité, Éphron, identifiée par Eusèbe et par saint Jérôme avec Éphraïm, elle-même identique avec Éphrem, que ce Père de l'Église écrit *Effrem*, et qu'il regarde comme étant la même ville qu'*Aphra*, l'*O'phrah* du texte hébraïque, est placée par ces deux écrivains à vingt milles au nord de Jérusalem, bien qu'ils l'assignent à la tribu de Juda, qui, évidemment, ne s'étendait pas si loin au septentrion; et cette distance de vingt milles nous reporte un peu au delà de Thayebeh, qui n'est guère qu'à quinze milles de Jérusalem par la route de Moukhmas, et à dix-sept milles au plus par celle de Beitin. Mais, d'un autre côté, les évaluations que nous fournit l'*Onomasticon* en ce qui concerne les distances sont quelquefois peu exactes, et données en chiffres ronds, d'une manière purement approximative.

Voici le passage où il est question d'Éphron :

Ἐφρὼν, φυλῆς Ἰούδα· καὶ ἐστὶ νῦν κώμη Ἐφραΐμ μεγίστη περὶ τὰ ὅρια Αἰλίας (d'autres éditions portent περὶ τὰ βόρεια Αἰλίας), ὡς ἀπὸ σημείων κ'.

La leçon περὶ τὰ βόρεια Αἰλίας a été adoptée par saint Jérôme, comme le prouve sa traduction :

Ephron, in tribu Juda. Est et villa prægrandis Ephræa nomine, contra septentrionem, in vicesimo ab Ælia milliario.

En résumé, aucune autre position ne me paraît mieux répondre que celle de Thayebeh aux indications fournies par ces différents textes : d'où il résulte que l'antique ville d'O'phrah, sous les diverses formes de dénomination qu'elle a portées, doit être cherchée non-

seulement au nord de Jérusalem, mais encore au nord de Mikhmach et à quelques milles de Beth-El, en tirant vers l'orient, comme le prouve le passage de l'*Onomasticon* relatif au mot Ἀφρά. Si le nom arabe *Thayebeh* ne ressemble en rien pour la consonnance au nom hébreu *O'phrah*, il paraît, du moins, traduire le sens des autres formes nominales sous lesquelles cette ville était également désignée. L'identification proposée par Robinson me semble donc d'une extrême vraisemblance, et je l'adopte sans hésitation.

Dans le livre II des Paralipomènes, nous apprenons qu'Abia, roi de Juda, ayant défait Jéroboam, roi d'Israël, s'empara sur ce prince des villes de Beth-El, de Jesana et d'Éphron, ainsi que des villages qui en dépendaient :

Persecutus est autem Abia fugientem Jeroboam, et cepit civitates ejus, Bethel et filias ejus, et Jesana cum filiabus suis, Ephron quoque et filias ejus[1].

Cette ville d'Éphron, mentionnée avec Beth-El et Jesana, est bien certainement celle qu'Eusèbe place à vingt milles au nord de Jérusalem; il la nomme également Ἐφραΐμ, et saint Jérôme *Ephræa*, identique, comme je l'ai dit, avec *Aphra* ou *O'phrah*.

D'ailleurs, dans le verset précédent des Paralipomènes, le texte hébreu porte à la fois *E'phron*, עֶפְרוֹן (au *kethib*), et *E'phraïn*, עֶפְרַיִן (au *keri*), différence fort légère, qui consiste uniquement, sous le rapport des lettres, dans le changement de l'*iod*, י, en *vav*, ו. D'*Éphraïn* à *Éphraïm* la distance est presque insensible, et *Éphraïm*, à son tour, est identique avec *Éphrem*.

C'est à Éphrem que, après la résurrection de Lazare, et peu de temps avant sa passion, Notre-Seigneur se retira momentanément avec ses disciples :

Jesus ergo jam non in palam ambulabat apud Judæos, sed abiit in regionem juxta desertum, in civitatem quæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis[2].

L'évangéliste signale cette ville comme étant proche du désert,

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XIII, v. 19. — [2] *Jean*, c. XI, v. 54.

prope desertum. Or Thayebeh est véritablement, du côté de l'est, sur le seuil du désert qui, de là, mène aux bords du Jourdain.

A l'époque de la guerre des Juifs, cette même ville, nommée par Josèphe Éphraïm, tomba au pouvoir de Vespasien :

Ἐν δὲ τούτῳ καὶ Οὐεσπασιανὸς, ἀναστὰς ἐκ τῆς Καισαρείας πέμπτῃ Δαισίου μηνὸς, ὥρμησεν ἐπὶ τὰ μηδέπω κατεσταλμένα τῶν τῆς Ἰουδαίας χωρίων. Ἀναβὰς δὲ εἰς τὴν ὀρεινὴν, αἱρεῖ δύο τοπαρχίας, τήν τε Γοφνιτικὴν καὶ τὴν Ἀκραβατηνὴν καλουμένην, μεθ' ἃς Βηθηλᾶ τε καὶ Ἐφραΐμ πολίχνια, οἷς φρουροὺς ἐγκατασήσας, μέχρις Ἱεροσολύμων ἱππάζετο[1].

« Cependant Vespasien, ayant quitté Césarée le cinquième jour du mois dæsius, s'avance vers les districts de la Judée qu'il n'avait point encore soumis. Il gravit donc la partie montagneuse, s'empare de deux toparchies, appelées l'une Gophnitique et l'autre Acrabatène, puis il prend les villes de Beth-El et d'Éphraïm, où il place des garnisons, et ensuite il pousse avec sa cavalerie jusqu'à Jérusalem. »

La forteresse dont les ruines couronnent le sommet de la montagne de Thayebeh est une preuve que cette localité était jadis d'une assez grande importance au point de vue militaire, ce qui a pu motiver le choix de cette ville par Vespasien, dans sa marche sur Jérusalem, pour y établir une garnison.

Depuis lors, il n'en est plus question dans l'histoire.

RIMMOUN.

A quatre heures dix minutes de l'après-midi, je descends de Thayebeh, pour me diriger vers le sud.

Après avoir traversé successivement deux vallées, que sépare une colline, et dont la première est plantée de figuiers et d'oliviers, et la seconde semée de sésame, je gravis, à quatre heures quarante minutes, la hauteur de *Rimmoun*, رمّون. A quatre heures cinquante minutes, nous atteignons le village du même nom. Il compte cinq cents habitants. Les flancs calcaires de la montagne dont il occupe

[1] *Guerre des Juifs*, IV, IX, § 9.

le sommet sont percés de nombreuses grottes. Plusieurs de ces cavernes artificielles servent encore aujourd'hui de refuge aux bergers et à leurs troupeaux. Çà et là on rencontre d'anciennes citernes, creusées dans le roc. Les maisons sont en partie bâties avec des matériaux antiques, parmi lesquels je remarque quelques gros blocs taillés en bossage.

Rimmoun, à cause de son nom et de sa position sur une montagne escarpée qu'entourent de trois côtés des ravins profonds, a été identifié, d'une manière incontestable, avec *Sela' ha-Rimmon*, en hébreu סֶלַע הָרִמּוֹן (le rocher de Rimmon), en grec ἡ πέτρα τοῦ Ῥεμμών, en latin *petra Remmon*, ce qui signifie «le rocher du grenadier,» comme le traduit Josèphe dans ses Antiquités judaïques[1], πέτρα Ῥοὰ καλουμένη, sans doute à cause des grenadiers dont les pentes de la montagne, dans leur partie cultivable, étaient plantées.

C'est sur ce rocher, comme dans une citadelle naturelle, que les malheureux restes de la tribu de Benjamin, presque entièrement exterminée par les enfants d'Israël, se réfugièrent pendant quatre mois. On sait, en effet, que les Benjamites n'ayant pas voulu livrer les coupables qui avaient indignement outragé, à Gabaa, la femme du Lévite d'Éphraïm, toutes les autres tribus se réunirent contre eux et vinrent les assiéger dans Gabaa même, le théâtre de ce crime. Gabaa prise et livrée aux flammes, la tribu de Benjamin fut presque anéantie. Six cents hommes seulement, qui avaient pu échapper au massacre, parvinrent à se retirer sur le rocher de Rimmon, dans le désert :

45. Quod cum vidissent qui remanserant de Benjamin, fugerunt in solitudinem, et pergebant ad petram cujus vocabulum est Remmon. In illa quoque fuga palantes, et in diversa tendentes, occiderunt quinque millia virorum. Et cum ultra tenderent, persecuti sunt eos, et interfecerunt etiam alia duo millia.

46. Et sic factum est, ut omnes qui ceciderant de Benjamin in diversis locis essent viginti quinque millia, pugnatores ad bella promptissimi.

[1] *Antiquités judaïques*, V. II, § 12.

47. Remanserunt itaque de omni numero Benjamin, qui evadere et fugere in solitudinem potuerunt, sexcenti viri, sederuntque in petra Remmon mensibus quatuor[1].

La montagne rocheuse de Rimmoun s'élève effectivement dans une véritable solitude, comme le marque la Bible : *fugerunt in solitudinem, et pergebant ad petram cujus vocabulum est Remmon.* Là il était facile à une poignée d'hommes bien déterminés de se défendre longtemps encore contre un ennemi beaucoup plus nombreux.

Israël se repentit bientôt d'avoir détruit une tribu presque entière, et, pour réparer ce désastre, on offrit la paix aux six cents Benjamites retranchés sur le rocher de Rimmon.

On leur donna quatre cents filles du pays de Jabès Galaad, et il leur fut également permis d'enlever, à Silo, le jour de la fête nationale qui s'y célébrait chaque année, deux cents autres vierges d'Israël, au milieu des danses qu'elles y exécutaient, afin qu'ils pussent avoir chacun une femme, et rétablir ainsi, au moyen des enfants qui naîtraient de ces unions, leur tribu, menacée de disparaître complétement.

ARRIVÉE À DEIR DIOUAN.

A cinq heures trente minutes, pendant que mon drogman et l'un de mes bachibouzouks se dirigent au sud-ouest, avec mon bagage, droit vers Deir Diouan, où nous devons passer la nuit, je fais un détour vers l'ouest-nord-ouest, pour aller examiner le Khirbet el-A'lia, dont on m'avait indiqué l'emplacement du haut de la montagne de Rimmoun. Mais le bachibouzouk qui m'accompagne se perd dans les détours des ravins et des montagnes que nous avons à traverser, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que, à huit heures trente-cinq minutes du soir, par des sentiers extrêmement pénibles et des gorges affreuses, nous finissons par rejoindre notre petit campement de Deir Diouan, au milieu d'une obscurité profonde.

[1] *Juges*, c. xx, v. 45-47.

CHAPITRE SOIXANTE ET UNIÈME.

DEIR DIOUAN. — KHIRBET EL-A'LIA. — KHIRBET OUED EL-DJAIEH. — KHIRBET TELL EL-HADJAR. — KHIRBET OUMM EL-A'MDAN OU KHIRBET EL-KNISEH. — KHIRBET EL-MOKATER. — KHIRBET ABOU'L-CHOUKOF. — BOURKA. — KHIRBET EL-KOUDEIREH, JADIS PROBABLEMENT A'Ï. — HISTOIRE D'A'Ï. — MOUKHMAS, L'ANTIQUE MIKHMACH. — HISTOIRE DE MIKHMACH. — KHIRBET EL-HAYEH. — KHIRBET ED-DOUEIR. — DJEBA', JADIS GEBA'. — HISTOIRE DE GEBA'.

DEIR DIOUAN.

Le 10 juillet, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, je commence par jeter un coup d'œil sur *Deir Diouan*, دير ديوان, village de cinq cents habitants, situé sur un plateau rocheux. Le point culminant du plateau est occupé par les vestiges d'une ancienne construction, que les habitants désignent sous le nom d'*Ed-Deir* (le Couvent). Plusieurs citernes creusées dans le roc doivent dater de l'antiquité.

KHIRBET EL-A'LIA.

Comme, la veille, j'avais vainement cherché le Khirbet el-A'lia, que je ne voulais pas laisser derrière moi sans l'avoir examiné, je prends un guide à Deir Diouan pour m'y conduire.

A cinq heures, nous nous mettons en marche vers l'est-nord-est.

A cinq heures vingt-deux minutes, nous descendons au fond d'un ravin très-escarpé ; puis nous gravissons des pentes extrêmement roides, dans la direction du nord, pour redescendre ensuite d'autres pentes non moins abruptes. Une nouvelle ascension, vers le nord-ouest, nous mène à une source appelée *A'ïn el-A'lia*, عين العليا, dont l'eau est recueillie dans un petit *birket* cimenté et oblong.

En continuant à escalader les flancs rocheux de la même montagne, au-dessus de la source, nous parvenons, à six heures trente minutes, sur un plateau où sont éparses des ruines nommées *Khirbet el-A'lia*, خربة العليا. Ce sont celles d'un ancien village. Il y avait là une agglomération de petites maisons grossièrement bâties avec de menus matériaux, et qui jonchent le sol de leurs débris. On n'y remarque aucune trace d'enceinte ni de fortifications. Les restes d'une petite mosquée indiquent que ce village a été habité depuis l'époque musulmane. Ce *khirbet*, par sa position à l'est-nord-est de Beitin et dans le voisinage de cette localité, répond assez bien à l'emplacement d'A'ï par rapport à Beth-El (*Beitin*), tel qu'il résulte des diverses données de l'Écriture sainte; mais, d'un autre côté, El-A'lia n'a jamais dû être une ville de l'importance d'A'ï, qui ne put être emportée que par toutes les forces de Josué réunies : il faut donc chercher ailleurs les vestiges de cette place célèbre.

KHIRBET OUED EL-DJAIEH.

A six heures trente-cinq minutes, nous quittons les hauteurs d'El-A'lia, en tournant nos pas vers le sud, et, à six heures quarante-cinq minutes, nous franchissons l'Oued el-Kenabiz.

Après une nouvelle ascension, nous descendons, à six heures cinquante-cinq minutes, au fond de l'Oued el-Djaieh. Quelques ruines insignifiantes m'y sont indiquées sous le nom de *Khirbet Oued el-Djaieh*, خربة واد الجاية.

KHIRBET TELL EL-HADJAR.

A sept heures quinze minutes, une montée très-âpre nous conduit au sommet d'une colline escarpée, appelée *Tell el-Hadjar*, تلّ الحجار. Elle doit son nom à un amas de pierres informes de petites dimensions, qui en couronnent le plateau supérieur. Ce sont les restes d'habitations détruites de fond en comble. On y observe aussi deux citernes creusées dans le roc. Quelques vieux oliviers croissent çà et là au milieu de ces menus matériaux brunis par le temps.

M. Van de Velde identifie ces ruines avec celles d'A'ï. Sans doute, Tell el-Hadjar s'élève dans un voisinage très-rapproché de Beitin vers l'est-sud-est, et l'*oued* qui l'environne au nord et à l'est rappelle, dans le nom qu'il porte, *Djaieh*, que l'on prononce également, à la manière égyptienne, *Gaieh*, la dénomination antique d'*A'ï*, un peu altérée; mais, pas plus que le Khirbet el-A'lia, le Khirbet Tell el-Hadjar n'offre les ruines d'une ville véritable : ce sont les restes d'un simple village, composé d'un petit nombre de maisons, et qui n'a jamais dû renfermer même la dixième partie de la population que la Bible attribue à A'ï. Je ne puis donc y reconnaître davantage les traces de cette cité.

KHIRBET OUMM EL-A'MDAN.

A huit heures, nous poursuivons notre marche vers le sud-est.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous rencontrons, sur un plateau, au delà de l'Oued el-Meraah, des ruines connues sous le nom de *Khirbet Oumm el-A'mdan*, خربة امّ العمدان (ruine mère des Colonnes), ou de *Khirbet el-Kniseh*, خربة الكنيسة (ruines de l'Église). Ce sont effectivement les débris d'une ancienne basilique chrétienne. Cet édifice, tourné de l'ouest à l'est, forme extérieurement un rectangle long de vingt-deux pas sur dix-sept de large. Il était divisé en trois nefs; celle du centre était séparée des deux autres par des colonnes monolithes, dont quelques-unes gisent à terre. Trois portes à l'ouest répondent à chacune des nefs. A l'est, la basilique se terminait par trois absides, qui ne faisaient point saillie en dehors. Dans la nef latérale du nord, on remarque une citerne, qui servait aux besoins du culte. Les assises inférieures de cet édifice sont seules en place. Il avait été construit avec des pierres d'un appareil moyen et très-régulier à l'intérieur; à l'extérieur, cette régularité est moins grande.

Il était précédé d'un atrium long de vingt pas sur dix-sept de large, et orné pareillement de colonnes monolithes, dont les fûts intacts ou brisés sont renversés sur le sol.

Une enceinte plus grande, également rectangulaire, environnait cette basilique ainsi que l'atrium. Il en subsiste encore quelques parties.

KHIRBET EL-MOKATER.

A trois cents pas à l'est de l'église, un amas de pierres confusément éparses sur le sol s'appelle *Khirbet el-Mokater*, جربة المكاتر. Là était un petit village, aujourd'hui complétement rasé. Cinq citernes creusées dans le roc l'alimentaient d'eau.

KHIRBET ABOU'L-CHOUKOF.

A huit heures quarante minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous traversons le *Khirbet Abou'l-Choukof*, خربة ابو الشقف, restes d'un autre village dont il ne subsiste plus que des tas de matériaux, au milieu desquels je remarque une meule de moulin.

BOURKA.

A neuf heures trois minutes, nous arrivons à *Bourka*, برقا, petit village situé sur une faible éminence, et qui se compose seulement d'une trentaine de maisons. Un sanctuaire musulman y est consacré au *Cheikh Youseph*.

KHIRBET EL-KOUDEIREH.

A neuf heures dix minutes, nous inclinons vers le nord-nord-est.

A neuf heures vingt minutes, nous gravissons une colline couverte de rochers, dont nous redescendons les pentes vers l'est, à neuf heures vingt-cinq minutes.

A neuf heures trente-cinq minutes, une nouvelle ascension nous conduit sur une vaste plate-forme où ont été pratiqués dans le roc

quatre *birket*. Le plus grand mesure quarante pas de long sur quinze de large. Un escalier permet de descendre dans chacun de ces réservoirs. Sur les points où le rocher manque, il est remplacé par un mur épais, construit en gros blocs et revêtu intérieurement d'un excellent ciment.

Près de là, une dizaine de tombeaux ont été creusés également dans le roc; les uns sont ouverts, les autres, obstrués de pierres et de terre. On y descend par plusieurs degrés. Ils renferment soit une, soit deux chambres sépulcrales, où les corps étaient déposés dans des auges taillées dans l'épaisseur du roc, sous des arceaux voûtés.

Au-dessus et au-dessous de cette plate-forme s'étendent des jardins, appartenant aux habitants de Deir Diouan, et divisés en un grand nombre de compartiments. Ils sont séparés les uns des autres par des murs grossièrement bâtis avec des blocs enlevés à des constructions antiques. En parcourant successivement ces divers enclos, j'y rencontre une vingtaine de citernes antiques, et les traces de maisons ou même d'édifices rasés complétement et remplacés par des plantations de figuiers. Dans un jardin, entre autres, j'observe une grande quantité de petits cubes de mosaïque, formant autrefois le pavé d'un édifice dont quelques arasements sont encore visibles, et que décoraient des colonnes monolithes, comme le prouvent plusieurs fûts qui gisent aujourd'hui sur le sol.

Plus loin, de nombreux tombeaux creusés dans le roc sont, pour la plupart, obstrués par des éboulements. Un habitant de Deir Diouan, qui me sert de guide dans cette exploration, se glisse à plat ventre dans l'un de ces sépulcres, dont l'entrée est extrêmement basse, et il en sort bientôt avec deux crânes, l'un de dimension ordinaire, mais l'autre réellement colossal. Je lui dis alors de m'apporter le reste des ossements appartenant à ce dernier cadavre, et, d'après les proportions de la partie subsistante de ce squelette, je lui trouve une taille d'au moins deux mètres.

Ces *birket*, ces citernes, ces tombeaux et les divers débris antiques épars dans le jardin dont j'ai parlé, et en outre le nom d'*Oued el-Medineh*, واد المدينة (*oued* de la ville), donné à un ravin

voisin assez considérable, tout atteste qu'il y avait là jadis, non pas un simple village, mais une cité importante. L'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui connu sous le nom de *Khirbet el-Koudeireh*, خربة الكديرة.

Robinson[1] est le premier, je crois, qui ait identifié ce *khirbet* avec l'antique ville d'A'ï, détruite par Josué. Cette conjecture me semble très-plausible. A la vérité, El-Koudeireh est au sud-est de Beitin, l'ancienne Beth-El, bien que la Bible nous dise qu'A'ï était à l'orient de cette ville. Mais il ne faut pas prendre au pied de la lettre ces mots des Livres saints : *ad orientalem plagam oppidi Bethel.* Ils marquent uniquement que c'est à l'orient de Beth-El, soit au nord-est, soit à l'est proprement dit, soit au sud-est, qu'il faut chercher la ville d'A'ï. Or, près de Beth-El, dans la direction de l'est, aucune autre ruine n'égale en importance le Khirbet el-Koudeireh. Si le village actuel de Deir Diouan, situé plus au nord et à l'est-sud-est de Beitin, répond mieux à la position que la Bible assigne à A'ï; d'un autre côté, d'après les traditions conservées dans le pays, Deir Diouan a été construit avec les débris d'El-Koudeireh, et c'est un village relativement moderne, tandis qu'El-Koudeireh présente tous les caractères d'une cité antique rasée, mais dont la nécropole, les citernes et les *birket* prouvent la primitive grandeur. Je me rallie donc complétement à l'hypothèse de Robinson, qui me semble très-plausible.

HISTOIRE D'A'Ï.

A'ï, en hébreu עַי, et, avec l'article défini, הָעַי, en grec Γαί, ἡ Γαί, Ἀΐα, Ἀΐ, dans l'historien Josèphe Ἀΐνα, en latin *Hai*, est mentionnée pour la première fois dans le passage suivant de la Genèse :

Et inde transgrediens [Abraham] ad montem qui erat contra orientem Bethel, tetendit ibi tabernaculum suum, ab occidente habens Bethel, et ab oriente Hai; ædificavit quoque ibi altare Domino, et invocavit nomen ejus[2].

[1] *Biblical Researches*, t. I, p. 575. — [2] *Genèse*, c. XII, v. 8.

Ce verset nous apprend qu'A'ï ou, avec l'article, Haï était à l'orient de Beth-El, et qu'Abraham dressa sa tente et un autel au Seigneur sur une montagne située entre ces deux villes.

Je crois avoir retrouvé cette hauteur, comme je l'ai dit précédemment, dans le voisinage de Beitin, et elle s'élève précisément entre cette dernière localité, à l'est-sud-est, et le Khirbet el-Koudeireh, à l'ouest-nord-ouest, ce qui ne contredit point, mais confirme, au contraire, l'hypothèse de ceux qui placent A'ï à El-Koudeireh.

Après la prise de Jéricho, Josué envoya des explorateurs pour examiner le site et l'importance d'A'ï. Ceux-ci, à leur retour dans le camp de Guilgal, prétendirent que deux ou trois mille hommes suffiraient pour s'emparer de cette ville. Trois mille hommes donc marchèrent contre A'ï; mais ils lâchèrent pied aussitôt devant les habitants de la place, qui en tuèrent un certain nombre et poursuivirent les autres jusqu'à Sabarim.

A la nouvelle de cette défaite, Josué déchira ses vêtements et se prosterna devant l'arche du Seigneur. Il apprit alors que cet échec était un châtiment céleste, parce que, contrairement à l'ordre de Jéhovah, les Israélites avaient dérobé quelque chose de l'anathème de Jéricho. On eut recours immédiatement à la voie du sort pour découvrir les coupables, et le sort tomba sur Achan, fils de Zaré, de la tribu de Juda. Achan, ayant avoué son crime, fut lapidé dans la vallée d'Achor, avec ses fils et ses filles, et tout ce qui lui appartenait fut consumé par le feu.

Après avoir apaisé ainsi la colère divine, Josué entreprend une nouvelle attaque contre A'ï. Il place plusieurs milliers d'hommes en embuscade à l'occident de la ville. Pour lui, il s'avance contre l'enceinte d'A'ï, du côté du nord, avec tout le reste de ses forces. Afin d'attirer les habitants loin de leurs remparts, il feint une fuite à la première sortie que font les assiégés. Mais, à un signal donné, le détachement posté en embuscade envahit la ville désertée par ses défenseurs, qui s'étaient précipités à la poursuite des assiégeants, et il la livre aux flammes. L'armée des Hébreux cesse en même

temps sa fuite simulée, et les malheureux habitants d'A'ï, pressés et enveloppés de tous côtés, tant par le gros des Israélites, sous la conduite de Josué, que par le détachement qui s'était emparé de la ville, sont complétement exterminés, au nombre de douze mille. Leur roi, tombé entre les mains de Josué, est pendu à un gibet; le soir, au coucher du soleil, son cadavre est descendu de l'instrument de supplice et jeté à l'entrée de la ville. On amasse dessus un monceau de pierres, suivant la coutume antique [1].

La position d'El-Koudeireh et les *oued* qui l'entourent permettent de comprendre parfaitement les différentes circonstances du récit biblique, et notamment le fait du détachement posté en embuscade à l'ouest de la ville.

Josué, maître d'A'ï, la réduisit en cendres et, dit la Bible, la transforma en un sépulcre éternel :

Qui [Josue] succendit urbem et fecit eam tumulum sempiternum [2].

Néanmoins elle fut plus tard rebâtie; car le prophète Isaïe, décrivant la marche de Sennachérib sur Jésusalem, signale la ville d'A'ïath, qui, d'après les noms des autres places avec lesquelles elle est mentionnée, paraît être identique avec A'ï :

Veniet in Aiath, transibit in Magron; apud Machmas commendabit vasa sua [3].

Dans le texte hébreu, cette ville est écrite עַיָּת, *A'ïath*. La version des Septante porte *εἰς τὴν πόλιν Ἀγγαί*. Or ce nom est le nom même d'A'ï, comme cela résulte du passage suivant de l'*Onomasticon*, au mot *Ἀγγαί* :

Ἡ δὲ Ἀγγαὶ τόπος ἔρημος αὐτὸς μόνον δείκνυται· καλεῖ δὲ αὐτὴν Γαὶ καὶ ἡ Γραφή.

Saint Jérôme traduit ainsi ce passage, en le commentant :

Aggai vero vix parvæ ruinæ resident, et locus tantummodo monstratur : et sciendum quod in hebræo *g* litteram non habet, sed vocatur *Ai*, scribiturque per elementum quod apud nos dicitur *aïn*.

[1] *Josué*, c. VII et VIII. — [2] *Ibid.* c. VIII. v. 28. — [3] *Isaïe*, c. X. v. 28.

Au retour de la captivité, A'ï est mentionnée avec Beth-El parmi les villes qui furent réhabitées :

Viri Bethel et Hai, ducenti viginti tres[1].
Viri Bethel et Hai, centum viginti tres[2].

A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, comme le prouve le passage de l'*Onomasticon* que je viens de citer, A'ï était déserte, et l'on ne montrait plus que quelques ruines sur l'emplacement qu'elle avait occupé. Seulement ces deux écrivains, par erreur ou peut-être par une faute de copiste, la placent à l'occident de la ville de Beth-El :

Ἀγγαὶ, κατὰ δυσμὰς Βαιθήλ· διεστήκασιν ἀλλήλων οὐ πλεῖστον[3].

Aggai ad occidentalem plagam vergit Bethelis, non multum ab ea distans[4].

La Bible, au contraire, ainsi que nous l'avons vu, dit positivement qu'A'ï était à l'orient de Beth-El.

Aujourd'hui l'emplacement désert de cette ville n'est plus désigné à l'attention des voyageurs par la tradition des indigènes, mais je crois qu'on ne se trompera guère en le fixant au Khirbet el-Koudeireh. Cette opinion me paraît, en effet, beaucoup plus vraisemblable que celle de ceux qui l'identifient avec le Khirbet Tell el-Hadjar, dont j'ai déjà parlé, ou avec le Khirbet el-Hayeh, dont il sera question bientôt.

A onze heures, nous descendons d'El-Koudeireh vers le sud.

A onze heures deux minutes, nous rencontrons d'autres tombeaux, creusés dans le roc. Dans l'une de ces excavations, je remarque une belle chambre sépulcrale avec deux arceaux cintrés se répondant réciproquement, et sous chacun desquels deux auges à cercueil ont été ménagées dans l'épaisseur du roc.

Près de là sont des carrières antiques, puis encore d'autres tombeaux avec vestibule, dont quelques-uns de dimensions considérables, taillés le long d'une grande muraille de rochers.

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 28.
[2] *Esdras*, l. II, c. VII, v. 32.
[3] *Onomasticon*, texte d'Eusèbe.
[4] *Ibid.* traduction de saint Jérôme.

MOUKHMAS.

En poursuivant notre marche vers le sud, nous côtoyons, à notre droite, l'Oued el-Medineh, dont les flancs rocheux sont, çà et là, percés de grottes funéraires; sur plusieurs points on les a aussi exploités pour en extraire des matériaux de construction.

A onze heures, après une montée graduelle et peu rapide, nous parvenons au sommet d'un plateau du haut duquel notre regard plonge dans le profond bassin de la mer Morte.

Nous redescendons ensuite, pour remonter encore, et, à onze heures trente-cinq minutes, nous faisons halte à *Moukhmas*, مخماس.

Ce village est assis sur une colline qui s'élève entre l'Oued el-Hayeh au nord et à l'est, et l'Oued Soueinit au sud. J'observe, dans les maisons modernes qui le composent, un grand nombre de pierres de taille antiques. Une trentaine de citernes et de silos creusés dans le roc et divers arasements de constructions renversées datent également de l'antiquité.

La ville à laquelle Moukhmas a succédé, et dont le village actuel a fidèlement conservé le nom, s'appelait, en hébreu, *Mikhmach*, מִכְמָשׂ, en grec, Μαχμάς, en latin, *Machmas*.

HISTOIRE DE MIKHMACH.

Il est question pour la première fois de cette ville dans l'histoire de Saül, à l'occasion d'un poste de Philistins qui s'y était établi, tandis que Saül et Jonathas, son fils, avec le peuple qui s'était rallié à eux, occupaient au sud, au delà d'un ravin très-profond, Gabaa de Benjamin, *Geba'*, d'après le texte hébreu.

Et Saul, et Jonathas filius ejus, populusque qui inventus fuerat cum eis, erat in Gabaa Benjamin; porro Philisthiim consederant in Machmas [1].

La Bible nous raconte ensuite l'exploit héroïque de Jonathas et

[1] *Rois*, l. I, c. XIII, v. 16.

de son écuyer, qui, franchissant seuls le ravin qui les sépare des Philistins, escaladent hardiment à travers les rochers les hauteurs escarpées de Mikhmach, et fondent sur les avant-postes ennemis, où ils tuent une vingtaine de Philistins et sèment partout la fuite et l'épouvante.

Voici en quels termes l'Écriture sainte décrit le théâtre de cette attaque audacieuse :

4. Erant autem inter ascensus per quos nitebatur Jonathas transire ad stationem Philistinorum eminentes petræ ex utraque parte, et quasi in modum dentium scopuli hinc et inde prærupti, nomen uni Boses, et nomen alteri Sene.

5. Unus scopulus prominens ad aquilonem ex adverso Machmas, et alter ad meridiem contra Gabaa.

13. Ascendit autem Jonathas, manibus et pedibus reptans, et armiger ejus post eum[1].

Les rives de l'Oued Soueinit, qui séparent Gabaa de Mikhmach, sont effectivement très-profondes et très-abruptes; dans quelques endroits même, notamment vers l'est, elles sont presque verticales. En outre, de l'un et de l'autre côté de cet *oued,* se dressent deux collines rocheuses, qui se répondent, l'une au nord, l'autre au sud, ce qui s'accorde très-bien avec la description de la Bible.

Dans les siècles suivants, il n'est plus fait mention de Mikhmach avant la prédiction d'Isaïe, qui annonce en ces termes la marche future de Sennachérib sur Jérusalem :

28. Veniet in Aiath, transibit in Magron; apud Machmas commendabit vasa sua.

29. Transierunt cursim, Gaba sedes nostra, obstupuit Rama, Gabaath Saulis fugit[2].

Dans la version grecque des Septante, qui reproduit ici le texte hébreu avec plus de fidélité que la Vulgate, nous lisons pour le commencement de ce dernier verset :

Καὶ παρελεύσεται φάραγγα...

[1] *Rois*, l. I, c. XIV, v. 4, 5, 13. — [2] *Isaïe*, c. X, v. 28, 29.

« Et il traversera la vallée escarpée. . . »

Les mots du texte hébreu sont : עָבְרוּ מַעְבָּרָה, « ils ont franchi le passage. »

Il s'agit du grand ravin appelé aujourd'hui *Oued Soucinit*, qui s'interpose entre Mikhmach au nord et Gabaa au sud, et qui devait offrir beaucoup de difficultés pour le transport du bagage. Aussi Sennachérib laissa-t-il le sien à Mikhmach :

Veniet in Aiath, transibit in Magron; apud Machmas commendabit vasa sua.

La nature des lieux s'accorde donc très-bien avec le verset d'Isaïe.

Mikhmach fut réhabitée au retour de la captivité, comme le témoignent les deux livres d'Esdras.

Viri Machmas, centum viginti duo [1].

Plus tard, Jonathan Machabée choisit Mikhmach pour sa résidence et pour le siége de son administration :

Et cessavit gladius ex Israel; et habitavit Jonathas in Machmas, et cœpit Jonathas ibi judicare populum, et exterminavit impios ex Israel [2].

A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, Mikhmach était encore un bourg important, éloigné de neuf milles de Jérusalem et voisin de Rama :

Μαχμὰς, εἰς ἔτι νῦν κώμη μεγίστη ἐν ὁρίοις Αἰλίας, Μαχμὰς ἐπικαλουμένη, ἀπὸ σημείων θ' πλησίον Ῥαμά.

D'après un passage du Talmud [3], cette localité était célèbre pour l'excellence de son froment.

Au moyen âge, sa position véritable était méconnue, car on identifiait alors Moukhmas avec El-Bireh, l'ancienne Beeroth. Quaresmius et d'autres ont partagé cette erreur, qui est depuis longtemps tout à fait abandonnée.

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 27; l. II, c. VII, v. 31.

[2] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 73.

[3] *Menachot*, VIII, § 1.

KHIRBET EL-HAYEH.

Quinze minutes à l'est de Moukhmas, je vais visiter le *Khirbet el-Hayeh*, خربت الحية, restes d'un ancien village, situé sur une colline que bordent, à l'est, l'Oued el-Hayeh, et, au sud, l'Oued el-Bradieh. On y observe un certain nombre de citernes et de caveaux pratiqués dans le roc. Les arasements d'une trentaine de petites habitations sont également reconnaissables; à en juger par les débris qui subsistent, les unes avaient été construites avec de gros blocs, les autres avec de menus matériaux.

Le docteur Krafft[1], à cause du nom attaché à ces ruines, les identifie avec la ville d'A'ï. Mais cette hypothèse me semble peu soutenable, et Robinson[2] l'attaque, à mon avis, avec raison.

D'abord un intervalle de deux heures de marche au moins sépare le Khirbet el-Hayeh de Beitin, l'antique Beth-El; ces deux localités ne sont donc pas voisines, comme A'ï l'était de Beth-El et comme le Khirbet el-Koudeireh l'est actuellement de Beitin.

En second lieu, le nom d'*El-Hayeh* n'a qu'un rapport apparent avec celui d'*A'ï*, El-Hayeh s'écrivant avec un *ha*, ح, et A'ï commençant, au contraire, en hébreu, par un *aïn*, ע.

Enfin les ruines d'El-Koudeireh sont celles d'une ville jadis importante, comme l'était A'ï, tandis que celles d'El-Hayeh paraissent avoir appartenu à un simple village.

Je souscris donc beaucoup plus volontiers à l'opinion de Robinson, qui place A'ï à El-Koudeireh, qu'à celle de Krafft, qui l'identifie avec le Khirbet el-Hayeh.

KHIRBET ED-DOUEIR.

De retour à Moukhmas, je ne quitte ce village qu'à une heure. Nous nous mettons alors en marche dans la direction du sud-est.

[1] *Topographie of Jerusalem*, p. 9. — [2] *Biblical Researches*, t. III, p. 288.

A une heure seize minutes, nous parvenons à une petite ruine située sur le sommet d'une montagne et appelée *El-Koubbeh*, القبّة. Cette construction, peu considérable, avait été bâtie avec de gros blocs sans caractère, mêlés à des matériaux moins considérables.

A une heure vingt minutes, d'autres ruines me sont désignées sous le nom d'*Ed-Doueir*, الدوير; ce sont celles d'un village peu étendu, dont il ne subsiste plus que de misérables vestiges d'habitations détruites et quelques citernes antiques creusées dans le roc.

DJEBA'.

A deux heures, nous franchissons l'Oued Soueinit, qui, à l'endroit où nous le traversons, est profondément encaissé entre des rives très-abruptes. Là avait été construit un poste de défense, encore en partie debout; il mesure quatorze pas de long sur onze de large. Il avait été bâti avec de gros blocs polygonaux, dont quelques-uns sont gigantesques. Deux citernes l'avoisinent. On le désigne actuellement sous le nom de *Bordj el-Maktha'*, برج المقطع (le fort du Gué, du Passage).

Nous gravissons ensuite péniblement, au delà de l'*oued*, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, un sentier très-roide, pratiqué, sur plusieurs points, en escalier, le long des flancs rocheux de la montagne que couronne *Djeba'*, جبع.

Nous atteignons ce village à deux heures trente minutes.

Nos chevaux étant très-fatigués, nous y faisons halte.

Pendant que nous dressons nos tentes pour la nuit sous de vieux oliviers, les habitants, qui, depuis quelque temps, étaient divisés en deux camps hostiles, paraissent prêts à en venir aux mains; et, au milieu des clameurs confuses qui retentissent, des menaces échangées de part et d'autre, et des pierres qui commencent à voler, il ne m'est guère possible d'étudier cette localité intéressante.

Enfin, à quatre heures du soir, surviennent une vingtaine de bachibouzouks, dépêchés en toute hâte par le pacha de Jéru-

salem, qui avait été prévenu, le matin, par l'un des deux cheiks de Djeba'.

A l'arrivée des cavaliers, le tumulte cesse peu à peu; plusieurs paysans sont garrottés, et je parcours alors tranquillement ce petit village, qui compte à peine deux cents âmes.

Beaucoup de maisons sont renversées; une trentaine seulement sont maintenant debout. Sur le point culminant du plateau où elles s'élèvent, on observe un petit fort ou *bordj*, dont les assises inférieures sont, sinon antiques, du moins composées de pierres de taille qui le sont. Çà et là des citernes et des caveaux creusés dans le roc datent évidemment de l'antiquité. Il en est de même d'un mur d'enceinte en gros blocs rectangulaires, dont quelques vestiges sont encore reconnaissables.

HISTOIRE DE GEBA'.

Djeba', à cause de son nom et de sa position, a été identifié d'une manière incontestable avec la ville de *Geba'*, en hébreu גֶּבַע, en grec Γαβαά, en latin *Gabaa*, *Gabae* et *Gabee*, cité de la tribu de Benjamin qui avait été adjugée aux prêtres avec ses faubourgs :

13. Dedit ergo filiis Aaron sacerdotis Hebron confugii civitatem ac suburbana ejus...

17. De tribu autem filiorum Benjamin, Gabaon et Gabae[1].

Le même fait est rapporté dans les Paralipomènes :

57. Porro filiis Aaron dederunt civitates ad confugiendum Hebron, et Lobna, et suburbana ejus...

60. De tribu autem Benjamin, Gabee et suburbana ejus[2]...

Le livre I des Rois nous apprend que les Philistins, sous le règne de Saül, avaient à Geba' un poste que Jonathas, fils de ce prince, repoussa :

Et percussit Jonathas stationem Philistinorum, quæ erat in Gabaa[3].

[1] *Josué*, c. XXI, v. 13, 17. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 57. 60. — [3] *Rois*, l. I, c. XIII, v. 3.

Les Philistins s'étant ensuite emparés de Mikhmach, Samuel monta de Guilgal à Gabaa de Benjamin, en hébreu *Gibea'th Biniamin*, et Saül, avec Jonathas son fils, s'établit, à la tête de six cents hommes seulement qui étaient restés autour de lui, sur une hauteur, au sud de l'ennemi. C'est de là que Jonathas, accompagné de son seul écuyer, osa un jour, comme nous l'avons raconté d'après la Bible, franchir le ravin escarpé appelé de nos jours *Oued Soueinit*, et attaquer le poste que les Philistins avaient placé à Mikhmach.

Dans le livre IV des Rois, il est dit que le roi Josias détruisit et souilla tous les hauts lieux depuis Gabaa, en hébreu *Geba'*, jusqu'à Bersabée :

Congregavitque [Josias] omnes sacerdotes de civitatibus Juda; et contaminavit excelsa, ubi sacrificabant sacerdotes, de Gabaa usque Bersabee [1].

Ces deux noms de villes indiquent les deux extrémités, l'une septentrionale, l'autre méridionale, du royaume de Juda. L'Oued Soueinit, qui serpente au nord de Djeba', est, en effet, une ligne de démarcation profonde, très-propre jadis à séparer, de ce côté, le royaume de Juda du royaume d'Israël.

Le passage célèbre d'Isaïe dans lequel la marche de Sennachérib sur Jérusalem est marquée d'avance, étape par étape, à son approche de la Ville sainte, mentionne Geba' immédiatement après Mikhmach et comme séparée de cette dernière place par une gorge difficile à traverser, puisque Sennachérib laissa son bagage à Mikhmach [2].

Ce défilé important étant commandé, du côté du royaume de Juda, par Geba', le roi Asa avait autrefois fortifié cette ville, en se servant des pierres et des bois réunis par Baasa, roi d'Israël, pour élever une forteresse à Rama [3].

Geba' fut réhabitée au retour de la captivité, ainsi que le témoigne le livre I d'Esdras, qui la cite avec Rama, sa voisine.

[1] *Rois*, l. IV, c. XXIII, v. 8.

[2] *Isaïe*, c. X, v. 28, 29.

[3] *Rois*, l. III, c. XV, v. 22. — *Paralipomènes*, l. II, c. XVI, v. 6.

Filii Rama et Gabaa, sexcenti viginti unus[1].
Viri Rama et Geba, sexcenti viginti unus[2].

Ces deux versets prouvent que Gabaa et Geba' étaient une seule et même ville, sous deux appellations très-légèrement différentes.

Dans les passages correspondants du texte hébreu, on lit pareillement *Gaba'*, גָּבַע, identique avec *Geba*, גֶּבַע.

Il faut distinguer cette ville de la Gabaa de Benjamin, en hébreu *Gibeah* ou *Gibea'th-Biniamin*, où la femme du Lévite d'Éphraïm fut indignement outragée, et qui, à cause de ce crime, fut détruite par les onze autres tribus réunies, et entraîna ainsi la ruine de la tribu de Benjamin, à laquelle elle appartenait : j'en parlerai plus tard.

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 22. — [2] *Ibid.* l. II, c. VII, v. 30.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

KHIRBET EL-KHARDJEH. — TELL EL-FARAH, JADIS PARAH. — KOBOUR EL-ISRAÏN, OU KOBOUR EL-A'MALIKAH. — HAZMEH, PEUT-ÊTRE JADIS A'ZMAVETH. — KHIRBET A'LMIT, L'ANCIENNE A'LMON OU A'LLEMETH. — A'NATA, JADIS A'NATHOTH. — KHIRBET RAS KHARROUB. — EL-A'ÏSAOUÏEH. — RETOUR À JÉRUSALEM.

KHIRBET EL-KHARDJEH.

Le 11 juillet, à cinq heures trente minutes du matin, nous prenons, en abandonnant Djeba', la direction de l'est-sud-est.

A six heures, nous traversons le *Khirbet el-Khardjeh*, خربة الخرجة, restes d'un village, sur une colline. Trois citernes et plusieurs magasins souterrains pratiqués dans le roc attestent un travail antique.

Quant aux habitations dont les vestiges sont épars sur le sol, elles avaient été bâties avec des matériaux assez grossiers, qui n'offrent aucun caractère; quelques pierres néanmoins sont régulières. Les assises inférieures d'une petite tour de défense, de forme carrée, sont également visibles, et elles consistent en blocs plus considérables et mieux équarris.

KHIRBET TELL EL-FARAH.

A six heures cinquante minutes, après avoir longtemps attendu un guide qui s'était offert pour me conduire au Khirbet Tell el-Farah, je me mets enfin en marche sous sa direction. Laissant à notre gauche l'Oued Soueinit, nous tournons nos pas vers l'est, puis vers le sud-sud-est. Une descente très-rapide nous mène, à sept heures quinze minutes, au fond de l'Oued el-Farah. Nous gravissons alors

une colline appelée *Tell Farah*, تلّ فارة. Elle domine d'une centaine de mètres la vallée au milieu de laquelle elle s'élève, et elle est elle-même commandée par plusieurs montagnes voisines. Son sommet, divisé en deux parties par une petite dépression centrale, est couvert de menus matériaux appartenant à des habitations complétement rasées.

Au bas du *tell*, vers l'ouest, près du confluent de l'Oued Soueinit et de l'Oued el-Farah, je remarque les débris de plusieurs constructions, entre autres d'un aqueduc, dont je suis les traces jusqu'à son origine, en remontant, l'espace de quatre cent soixante pas à l'ouest, les bords de l'Oued el-Farah. Le lit de ce torrent est rempli de roseaux gigantesques et de magnifiques touffes d'agnus castus. Bientôt j'arrive à une source très-abondante, qui tombe en cascade et dont les eaux étaient autrefois en partie dérivées dans le canal de l'aqueduc que je viens de mentionner. L'*oued* est, en cet endroit, resserré entre deux énormes masses de rochers, qui se dressent, presque verticalement, à une très-grande hauteur. Les parois sont percées, à différents étages, d'un certain nombre de grottes artificielles, qui ont peut-être servi jadis de retraite à des anachorètes. Quelques-unes de ces grottes sont situées à une telle élévation, qu'elles sont actuellement inaccessibles, et qu'on ne pouvait y monter ou en descendre qu'à l'aide de longues cordes ou d'échelles. Rien de plus austère et de plus saisissant que cette gorge sauvage, où l'on n'entend que les cris des oiseaux de proie qui ont élu domicile dans ces cavernes, depuis longtemps abandonnées, et dont la source solitaire est, vers le soir, le rendez-vous des bêtes fauves qui hantent les montagnes voisines.

Le Khirbet Tell el-Farah me paraît devoir être identifié avec la localité qui, dans la Bible, est désignée sous le nom de *Parah*, ou, avec l'article défini, *ha-Parah*, en hébreu הַפָּרָה, en grec Φαρά, en latin *Aphara*, dénomination dont la ressemblance ou, pour mieux dire, l'identité avec celle de *Farah* est frappante. Cette ville est mentionnée une fois seulement dans les Livres saints, avec d'autres places situées dans la partie soit septentrionale, soit orientale

de la tribu de Benjamin, ce qui s'accorde bien avec la position du Khirbet Tell el-Farah :

Et Avim, et Aphara, et Ophera[1].

KOBOUR EL-ISRAÏN OU EL-A'MALIKAH.

A huit heures quarante minutes, nous quittons les ruines de Farah, pour remonter par le même sentier les pentes que nous avions descendues.

A neuf heures, notre direction est celle de l'ouest, puis de l'ouest-sud-ouest.

A neuf heures cinquante minutes, nous parvenons à des tombeaux célèbres, connus sous le nom de *Kobour el-Israïn*, قبور اليسرايين (tombeaux d'Israël); d'autres les désignent sous celui de *Kobour el-A'malikah*, قبور العمليكة (tombeaux des Amalécites). J'ignore sur quelle base réellement historique repose cette double tradition. Quoi qu'il en soit, voici en quoi consistent ces singuliers monuments :

Ils forment cinq grands parallélogrammes, placés les uns au-dessus des autres, sur les pentes d'une colline.

Celui que j'examine le premier mesure cinquante-six pas de long sur trois de large. Il est construit avec de gros blocs polygonaux, non cimentés et rongés par le temps. L'une des longues faces latérales a un mètre cinquante centimètres de hauteur, tandis que la face correspondante s'abaisse presque jusqu'au niveau du sol. L'intervalle compris entre ces deux faces est rempli par de menus matériaux mêlés de terre, de manière à constituer une plate-forme oblongue.

Un deuxième parallélogramme a quarante pas de long sur sept de large. Il est bâti de même avec des blocs irrégulièrement taillés, dont quelques-uns affectent des proportions gigantesques. L'un des longs murs latéraux a deux mètres d'élévation; le mur correspon-

[1] *Josué*, c. XVIII, v. 23.

dant n'a plus qu'un mètre soixante centimètres. L'intervalle qui les sépare est pareillement comblé par un amas de petites pierres.

Un troisième parallèlogramme a trente-six pas de long sur six de large; sa hauteur dépasse deux mètres. Construit comme les deux précédents, il offre cela de particulier que, au lieu d'être complétement rempli, il renferme dans sa partie centrale une chambre actuellement vide, dont le plafond est formé de cinq énormes blocs placés horizontalement comme des dalles.

Le quatrième est long de quarante-deux pas et large de trois. L'une des longues faces latérales s'élève peu au-dessus du sol, tandis que la face correspondante est haute d'un mètre soixante centimètres et, sur quelques points, de deux mètres.

Le dernier parallélogramme enfin ou le cinquième a une longueur de soixante-trois pas sur une largeur de quatre et demi: d'un côté, il affleure presque au sol; de l'autre, il a deux mètres d'élévation.

Ils passent tous les cinq pour être d'anciens tombeaux contenant les restes de nombreux cadavres, ensevelis sous les monceaux de petites pierres qui remplissent les enceintes délimitées par ces parallélogrammes.

HAZMEH.

A dix heures quinze minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud, et, bientôt après, franchissant l'Oued el-Farah, nous gravissons la montagne blanchâtre et crayeuse que couronne le petit village de *Hazmeh*, حزمة. Il compte à peine deux cents habitants. Quelques maisons paraissent construites, au moins dans leur partie inférieure, avec des matériaux antiques; plusieurs citernes creusées dans le roc doivent également dater de l'antiquité.

J'incline à identifier ce village avec l'antique ville d'*A'zmaveth*, en hébreu עַזְמָוֶת, en grec Ἄζμώθ, en latin *Azmaveth*, mentionnée, dans le livre I d'Esdras, à côté de celle d'A'nathoth, comme ayant été réhabitée au retour de la captivité :

23. Viri Anathoth, centum viginti octo.

24. Filii Azmaveth, quadraginta duo [1].

Le livre II d'Esdras la signale également avec celle de Geba', et nous apprend que, lors de la dédicace de la nouvelle enceinte de Jérusalem, elle fut au nombre des villes qui envoyèrent des chantres sacrés à la Cité sainte :

27. In dedicatione autem muri Jerusalem requisierunt Levitas de omnibus locis suis, ut adducerent eos in Jerusalem, et facerent dedicationem et lætitiam in actione gratiarum, et cantico, et in cymbalis, psalteriis et citharis.

28. Congregati sunt autem filii cantorum de campestribus circa Jerusalem et de villis Nethuphati.

29. Et de domo Galgal, et de regionibus Geba et Azmaveth; quoniam villas ædificaverunt sibi cantores in circuitu Jerusalem [2].

Hazmeh étant situé entre Djeba', jadis Geba', au nord-est, et A'nata, l'ancienne A'nathoth, au sud, répond parfaitement par sa position et assez bien par son nom aux indications des deux passages précédents, desquels il semble résulter qu'Azmaveth était à la fois dans le voisinage de Geba' et d'A'nata.

KHIRBET A'LMIT.

A dix heures trente minutes, nous descendons vers l'Oued es-Selam, dont les bords sont très-escarpés; puis, à dix heures quarante-cinq minutes, nous gravissons les flancs d'une montagne dont le sommet est couvert de ruines appelées *Khirbet A'lmit*, خربة علميت. Là s'élevait une petite ville, aujourd'hui complétement détruite, à part une vingtaine de citernes et de magasins souterrains creusés dans le roc. Ce nom d'*A'lmit* rappelle celui d'*A'lmon*, en hébreu עַלְמוֹן, en grec Γάμαλα, en latin *Almon*, ville que mentionne le livre de Josué avec celle d'A'nathoth, sa voisine, comme appartenant à la tribu de Benjamin et étant assignée aux prêtres :

Et Anathoth et Almon cum suburbanis suis [3].....

[1] *Esdras*, l. I, c. III, v. 23, 24. — [2] *Ibid.* l. II, c. XII, v. 27-29. — [3] *Josué*, c. XXI, v. 18.

Cette même ville est indiquée dans les Paralipomènes sous le nom d'*A'llemeth*, en hébreu עַלְמֶת, en grec Γαλεμάθ, en latin *Almath :*

De tribu autem Benjamin: Gabee et suburbana ejus, et Almath cum suburbanis suis, Anathoth quoque cum suburbanis suis [1].

Tels sont les seuls renseignements que la Bible nous fournisse sur A'lmon ou A'llemeth. Avait-elle été fondée par A'lemeth, en latin *Alamath,* l'un des descendants de Benjamin, qui lui aurait donné son nom? La chose est fort possible.

Et Ahaz genuit Joada, et Joada genuit Alamath, et Azmoth, et Zamri [2].

A'NATA.

Descendus des hauteurs d'A'lmit dans la direction du sud-sud-ouest, nous traversons une vallée; puis une nouvelle ascension nous conduit à *A'nata,* عناتا, petit village de deux cents habitants, situé sur une colline élevée.

Une dizaine de maisons ont été récemment construites; d'autres, très-délabrées, ont été bâties en partie avec des matériaux antiques, trouvés certainement sur place. Des citernes, des caveaux creusés dans le roc et quelques tronçons de colonnes proviennent également de l'ancienne cité à laquelle A'nata a succédé, et dont le nom survit dans la dénomination actuelle. Cette ville est celle d'*A'nathoth*, en hébreu עֲנָתוֹת, en grec Ἀναθώθ, en latin *Anathoth.*

Elle est mentionnée, dans le livre de Josué [3] et dans les Paralipomènes [4], parmi les villes de Benjamin attribuées aux prêtres. J'ai déjà cité tout à l'heure ces deux passages.

Abiézer, l'un des trente capitaines de David, était originaire d'A'nathoth :

Abiezer de Anathoth, Mobonnai de Husati [5].

[1] *Paralipomènes,* l. I, c. VI, v. 60.
[2] *Ibid.* l. I, c. VIII, v. 36.
[3] *Josué*, c. XXI, v. 18.
[4] *Paralipomènes,* l. I, c. VI, v. 60.
[5] *Rois,* l. II, c. XXIII, v. 27. — *Paralip.* l. I, c. XI, v. 28; c. XXVII, v. 12.

C'était également la ville natale de Jéhu, l'un des vaillants hommes qui s'attachèrent à la personne de ce prince, lorsqu'il fuyait devant Saül, et qui contribuèrent à l'établir roi à Hébron :

1. Hi quoque venerunt ad David in Siceleg, cum adhuc fugeret Saul filium Cis, qui erant fortissimi et egregii pugnatores.

3. Princeps Ahiezer, et Joas, filii Samaa, Gabaathites, et Jaziel, et Phallet, filii Azmoth, et Baracha, et Jehu Anathothites [1].

A peine monté sur le trône, Salomon, pour punir Abiathar, qui avait favorisé le parti d'Adonias, priva ce pontife du sacerdoce, et le relégua à A'nathoth, sa patrie, dans le domaine de sa famille :

26. Abiathar quoque sacerdoti dixit rex : Vade in Anathoth ad agrum tuum, equidem vir mortis es; sed hodie te non interficiam, quia portasti arcam Domini Dei coram David patre meo, et sustinuisti laborem in omnibus in quibus laboravit pater meus.

27. Ejecit ergo Salomon Abiathar, ut non esset sacerdos Domini, ut impleretur sermo Domini, quem locutus est super domum Heli in Silo [2].

Isaïe, dans le passage où il trace la marche de Sennachérib sur Jérusalem, fait mention de la ville d'A'nathoth, qu'il appelle *la pauvre :*

Hinni voce tua, filia Gallim; attende Laisa, paupercula Anathoth [3].

Mais cette petite ville doit surtout sa célébrité au nom de Jérémie, qui est associé au sien, car elle fut le berceau de ce grand prophète.

Au commencement du chapitre I de Jérémie, nous lisons :

Verba Jeremiæ, filii Helciæ, de sacerdotibus qui fuerunt in Anathoth in terra Benjamin [4].

Ailleurs, au chapitre XI, nous voyons ce prophète se plaindre au Seigneur de l'incrédulité des habitants d'A'nathoth, qui refusent d'ajouter foi à ses prédictions, et menacer ses compatriotes de la colère du Tout-Puissant, qui doit les visiter au jour de sa fureur.

[1] *Paralipomènes,* l. I, c. XII, v. 1, 3.
[2] *Rois,* l. III, c. II. v. 26, 27.
[3] *Isaïe,* c. X, v. 30.
[4] *Jérémie,* c. I, v. 1.

Les jeunes gens périront par le glaive; leurs fils et leurs filles mourront de faim :

21. Propterea hæc dicit Dominus ad viros Anathoth qui quærunt animam tuam et dicunt: Non prophetabis in nomine Domini, et non morieris in manibus nostris.

22. Propterea hæc dicit Dominus exercituum : Ecce ego visitabo super eos; juvenes morientur in gladio; filii eorum et filiæ eorum morientur in fame.

23. Et reliquiæ non erunt ex eis : inducam enim malum super viros Anathoth, annum visitationis eorum [1].

Pendant que Jérusalem était assiégée par les Chaldéens, Jérémie, pour montrer qu'il espérait qu'un jour Dieu, dans sa miséricorde, rendrait l'indépendance à son peuple de Juda, racheta, conformément à la loi mosaïque, le champ de son cousin Hanameel, à A'nathoth. Après avoir rédigé le contrat de vente, qui fut cacheté en présence de témoins, il le remit à son ami Baruch, en ajoutant :

14. Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Prenez ces contrats, ce contrat d'acquisition qui est cacheté, et cet autre qui est ouvert, et mettez-les dans un pot de terre, afin qu'ils puissent se conserver longtemps.

15. Car voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : On achètera encore des maisons, des champs et des vignes en cette terre [2].

Effectivement, nous lisons dans le livre I d'Esdras que la ville d'A'nathoth fut repeuplée, au retour de la captivité, par une partie de ses anciens habitants ou de leurs descendants :

Viri Anathoth, centum viginti octo [3].

Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, place la ville d'A'nathoth à trois milles d'Ælia :

Ἀναθὼθ, πόλις κλήρου Βενιαμὶν, ἱερεῦσιν ἀφωρισμένη, περὶ τὴν Αἰλίαν ὡς ἀπὸ σημείων τριῶν· ἐντεῦθεν Ἱερεμίας ὁ προφήτης.

[1] *Jérémie*, c. XI, v. 21-23.

[2] *Ibid.* c. XXXII, v. 14, 15.

[3] *Esdras*, l. I, c. II, v. 23; l. II, c. VII, v. 27.

Dans son Commentaire sur le prophète Jérémie, chapitre I, saint Jérôme s'exprime ainsi :

Qui habitabant contra septentrionem Jerusalem in tertio milliario et viculo Anathoth.

Les mots *contra septentrionem Jerusalem* fixent d'une manière précise la position d'A'nathoth, que l'*Onomasticon* marquait d'une manière plus vague, en indiquant seulement, comme le répète, en outre, saint Jérôme, que cette localité était à trois milles de Jérusalem.

Cette position et cette distance répondent très-bien à celles du village d'A'nata, situé qu'il est à une heure de marche au nord-nord-est de Jérusalem.

L'historien Josèphe diminue un peu l'intervalle qui séparait A'nathoth de la Ville sainte, en l'évaluant à vingt stades :

Δόξαν δὲ αὐτῷ ϖου εἰς τὴν ϖατρίδα ϖαραγενέσθαι, λεγομένην Ἀναθὼθ, σταδίους δὲ ἀπέχουσαν Ἱεροσολύμων εἴκοσι, συντυχὼν κατὰ τὴν ὁδὸν τῶν ἀρχόντων τις συλλαβὼν κατέσχε [1].

« Jérémie, ayant résolu de se retirer dans sa patrie, nommée Anathoth, éloignée de vingt stades de Jérusalem, l'un des magistrats, le rencontrant au milieu de la route, mit la main sur lui et l'arrêta. »

Le chiffre de trois milles ou de vingt-quatre stades est plus exact.

KHIRBET RAS KHARROUB.

A onze heures vingt minutes, nous abandonnons le Khirbet A'nata, en descendant, du côté du sud, au fond d'une vallée, que nous traversons, pour recommencer aussitôt à gravir, vers le sud-ouest, une autre montagne, appelée *Ras Kharroub*, راس خرّوب. De son sommet on aperçoit l'embouchure du Jourdain et la moitié de la mer Morte. Quelques ruines et plusieurs citernes creusées dans le roc portent le nom de *Khirbet Ras Kharroub*.

[1] *Antiquités judaïques*, X, VII, § 3.

EL-A'ÏSAOUÏEH.

Nous poursuivons notre marche vers le sud, et, à midi, nous atteignons le village d'*El-A'ïsaouïeh*, العيساوية.

Il est situé sur les pentes orientales d'une montagne crayeuse, et consiste uniquement en une vingtaine de maisons.

Ce village est identifié par plusieurs critiques avec l'ancienne ville de Nob, mentionnée dans le livre II d'Esdras avec A'nathoth et A'nania :

Anathoth, Nob, Anania[1].

Mais d'après un passage d'Isaïe, auquel j'ai déjà fait plusieurs fois allusion, cette petite ville de Nob, qu'il faut, je crois, distinguer d'une autre ville du même nom où l'arche d'alliance demeura quelque temps, et que Saül détruisit parce qu'elle avait donné asile à David, devait être sur une hauteur.

Sennachérib s'avance du côté du nord vers Jérusalem, et le prophète, parlant de la dernière halte de ce prince avant de parvenir à la Cité sainte, s'exprime comme il suit :

Adhuc dies est, ut in Nobe stetur; agitabit manum suam super montem filiæ Sion, collem Jerusalem[2].

« Il ne lui faut plus qu'un jour pour être à Nob; il menacera de la main la montagne de la fille de Sion et la colline de Jérusalem. »

Pour que Sennachérib pût, de Nob, menacer de la main Jérusalem, il fallait que, de là, la capitale fût visible, ce que saint Jérôme, du reste, nous dit très-clairement dans son Commentaire sur ce passage d'Isaïe :

Stans in oppidulo Nob et procul urbem conspiciens Jerusalem.

Or le village d'A'ïsaouïeh est adossé à une montagne du sommet de laquelle, il est vrai, on distingue Jérusalem; mais il est

[1] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 32. — [2] *Isaïe*, c. X, v. 32.

lui-même sur le revers d'une vallée qui n'a de vue que sur la mer Morte, vers l'est, et qui, de tous les autres côtés, notamment vers le sud, c'est-à-dire vers Jérusalem, est commandé par des hauteurs.

On est donc obligé, à mon avis, de chercher ailleurs l'emplacement de la Nob de ce passage d'Isaïe.

RETOUR À JÉRUSALEM.

A midi deux minutes, nous laissons derrière nous El-A'ïsaouïeh, et, marchant presque directement vers le sud ou vers le sud-sud-ouest, nous descendons d'un plateau qui se rattache, d'un côté, vers l'ouest, au Scopus, et de l'autre, vers le sud, au mont des Oliviers.

A midi trente-cinq minutes, enfin, nous rentrons dans Jérusalem par la porte Saint-Étienne.

CHAPITRE SOIXANTE-TROISIÈME.

DÉPART DE JÉRUSALEM POUR LE DISTRICT D'HÉBRON. — SOUR BAHER OU SOUR BAHEL. — KHIRBET OUMM-THOUBA. — DEIR LOUKA. — DEIR SEIAR ER-RHANEM. — ARRIVÉE À BETHLÉHEM.

DÉPART POUR LE DISTRICT D'HÉBRON.

Pendant la reconnaissance que je venais d'accomplir à travers l'ancien territoire de la tribu de Benjamin, le pacha de Jérusalem avait apaisé l'insurrection du district d'Hébron, en se portant de sa personne à Doura, le principal centre de la révolte, avec toutes les forces dont il pouvait disposer. Le lendemain donc de mon retour dans la Ville sainte, je fis mes préparatifs pour repartir immédiatement dans la direction d'Hébron, afin d'explorer la partie de la Judée que les circonstances m'avaient empêché d'étudier. Cette nouvelle tournée, que je poussai jusqu'aux dernières limites méridionales de la Palestine et dans des sens divers, me mit à même de visiter cette région assez complétement, et d'y reconnaître un certain nombre de localités antiques qu'aucun voyageur européen, que je sache, n'avait jusqu'ici examinées.

Le 13 juillet, à sept heures quinze minutes du matin, je prends la route de Bethléhem.

Un peu avant d'arriver au couvent de Saint-Élie, autrement dit en arabe *Deir Mâr Elias*, qui partage en deux parties à peu près égales l'intervalle qui sépare Jérusalem de Bethléhem, je tourne vers l'est. Là, près de la jonction de deux routes qui forment presque un angle droit, je remarque les restes d'un *birket* antique. Construit avec des pierres d'un appareil moyen et assez régulier, il mesure une quinzaine de pas de chaque côté.

Je traverse ensuite, dans la direction de l'est-sud-est, un plateau élevé, du haut duquel on distingue parfaitement Jérusalem au nord, Bethléhem au sud, et à l'est une grande étendue des montagnes de la Moabitide, au delà de la mer Morte.

SOUR BAHER OU SOUR BAHEL.

A huit heures quarante minutes, nous parvenons à *Sour Baher*, صور باهر, que d'autres prononcent *Sour Bahel*, صور باهل, d'autres enfin, *Sour Bahil*, صور باهيل. On sait qu'en arabe, surtout à la fin des mots, les lettres *ra*, ر, et *lam*, ل, se permutent souvent. Ce village, situé sur les pentes sud-est d'une colline, compte quatre cents habitants. Plusieurs maisons sont bâties avec des blocs provenant d'anciennes constructions, et dont quelques-uns sont taillés en bossage. Ce nom de *Sour Baher* ou *Sour Bahel* ne rappellerait-il pas celui de *Baa'l*, et, dans ce cas, la divinité ainsi désignée n'aurait-elle pas été jadis adorée en cet endroit? La chose est possible. Toutefois, une assez grave objection rend cette conjecture moins plausible qu'elle ne le semble au premier abord. Le mot *Baa'l*, en effet, s'écrit en hébreu בַּעַל, et le nom *Baher*, *Bahel* ou *Bahil* en arabe ne renferme plus la lettre *aïn*, ع, mais la lettre *hé*, ه, qui a son analogue dans le ה de la langue hébraïque. Dès lors la ressemblance des deux mots est beaucoup moins grande qu'on pourrait, au premier aspect, se le figurer.

KHIRBET OUMM-THOUBA.

Une descente très-rapide vers le sud me conduit dans une vallée où l'on observe des ruines appelées *Khirbet Oumm-Thouba*, خربة امّ طوبا. Il y avait en ce lieu un village, dont il subsiste encore quelques arasements de maisons, des souterrains, des citernes et des tombeaux creusés dans le roc. L'un de ces tombeaux, qui a été en partie déblayé par M. Guarmani, offre cela d'intéressant qu'on y voit encore le disque de pierre qui autrefois en fermait l'entrée.

Quant au nom de la vallée et des ruines qui s'y trouvent, nom qui signifie « mère de béatitude, » il viendrait, d'après une ancienne tradition, de ce que sainte Marie de Cléophas, mère de saint Jacques le Mineur, aurait séjourné et aurait été ensevelie dans l'une des grottes, soit naturelles, soit artificielles, qu'on rencontre en cet endroit. A côté de l'une de ces grottes gît, sur le sol, une cuve baptismale à moitié brisée, et qui a été creusée en forme de croix grecque. L'entrée de cette même grotte est actuellement obstruée, et, pour y pénétrer, il faut se glisser en rampant à terre. Elle a été découverte, il y a quelques années, par M. Guarmani. Elle est divisée intérieurement en trois compartiments. Celui du centre est éclairé par un soupirail et contient une citerne. Le dernier est une ancienne chapelle souterraine, qui remonte peut-être aux origines du christianisme. Cet oratoire est de forme carrée. Quatre colonnes en soutenaient les voûtes, qui sont maintenant en partie écroulées, par suite de la chute de l'une de ces colonnes, brisée depuis peu par les Arabes. Des décombres recouvrent maintenant le tombeau qu'avait vu M. Guarmani, et qui avait été pratiqué en forme d'auge dans le sol. Suivant lui, la grotte dont je parle aurait servi de demeure à sainte Marie de Cléophas, qui s'y serait retirée après la mort du Sauveur, et le sanctuaire en question aurait été son oratoire, consacré plus tard par les premiers chrétiens et changé en chapelle. Cette sainte, après sa mort, aurait été elle-même ensevelie dans le tombeau signalé par M. Guarmani et aujourd'hui caché sous un amas de pierres. Le nom arabe de sainte Marie de Cléophas est *Miriam et-Thoubanieh*, ميريام الطوبانية (Marie la Bienheureuse), nom qui aurait amené celui d'*Oumm-Thouba*, donné à la vallée. Au-dessus et autour de la grotte, d'après le témoignage de saint Cyrille, saint Marin construisit dans la suite un monastère, près d'un village appelé, dit-il, *Metopa*, mot grec qui signifie « fronts, » ce qui n'offre aucun sens, et que, pour cette raison, M. Guarmani pense être une corruption d'une dénomination hébraïque identique avec celle que les Arabes ont conservée jusqu'à nos jours.

Les fonts baptismaux dont j'ai parlé ont fait donner également, par les indigènes, à la chapelle souterraine le nom de *Kniset el-Ma'moudieh*, كنيسة المعمودية (église du Baptême). Rien n'empêchait, en effet, le couvent de Saint-Marin d'être en même temps la paroisse du village à côté duquel il s'élevait. C'est ainsi maintenant que, en Palestine et en Syrie, beaucoup de communautés chrétiennes, latines et grecques, ont pour paroisses des couvents appartenant à leur rite respectif.

DEIR LOUKA.

A dix heures quinze minutes, je poursuis ma marche vers le sud.

A dix heures vingt minutes, je traverse l'*Oued Saleh*, واد صالة.

Cinq minutes plus loin, deux citernes qui communiquent ensemble, et dont l'une sert de filtre à l'autre, me sont désignées sous le nom de *Bir Louka*, بير لوقا. Des ruines appelées *Deir Louka*, دير لوقا, les avoisinent. Ce sont les débris du monastère de l'abbé Luc. Saint Cyrille a parlé de ce monastère, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques tas de pierres épars sur le sol.

DEIR SEIAR ER-RHANEM.

Après avoir dépassé une assez riante vallée, j'arrive, à dix heures cinquante-cinq minutes, sur un plateau que couvrent les restes d'un autre couvent, appelé *Deir Seiar er-Rhanem*, دير صيار الغانم : il en a été question suffisamment dans le tome I de cet ouvrage.

ARRIVÉE À BETHLÉHEM.

J'examine de nouveau les vénérables débris de cet ancien monastère, et, à onze heures vingt minutes, je prends à l'ouest la direction de Bethléhem.

A onze heures cinquante-cinq minutes, je fais halte au couvent des bons pères franciscains.

J'ai consacré précédemment d'assez longs développements à cette petite ville, qui doit aux grands souvenirs qui s'y rattachent et aux immortels sanctuaires qu'elle renferme une célébrité toujours durable. Il est donc inutile d'entrer ici dans des redites superflues.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

DÉPART POUR LE COUVENT DE SAINT-SABA. — KHIRBET OUMM ET-TALAA'. — KHIRBET RAS OUED EL-A'RAÏS. — DEIR EBEN-A'BID OU DEIR DÔSI. — BORDJ EL-HOUMAR. — DEIR MÂR SABA. — DESCRIPTION DE CE COUVENT. — KHIRBET DJINDJES. — KHIRBET MOUNTAR. — KHIRBET ARKAK BERR. — KHIRBET DEIR EL-A'MOUD. — KHIRBET CHEIKH SA'D. — RETOUR À BETHLÉHEM.

DÉPART POUR LE COUVENT DE SAINT-SABA.

Avant de poursuivre ma route vers le sud, je résolus d'explorer vers l'est plusieurs ruines qui m'avaient été signalées de ce côté et d'aller visiter le célèbre couvent de Saint-Saba.

Le 14 juillet donc, à cinq heures dix minutes du matin, laissant mon bagage à Bethléhem, je quitte cette ville avec mes deux bachibouzouks. Notre direction est celle de l'est.

Une fois descendus de la montagne que couronne Bethléhem, nous voyons bientôt à notre droite, sur une faible colline, le village de Beit-Sahour; je l'ai déjà décrit précédemment.

Un peu plus loin, je salue en passant, mais sans les examiner de nouveau, les ruines du Deir er-Ra'ouat, dont j'ai également parlé.

KHIRBET OUMM ET-TALAA'.

A cinq heures cinquante et une minutes, nous franchissons l'*Oued el-Halouah.* واد الحلوة.

A six heures, abandonnant la direction de l'est, nous commençons à monter dans celle de l'est-sud-est, puis du sud-sud-est, et enfin du sud.

A six heures trente-huit minutes, nous parvenons au *Khirbet*

Oumm et-Talaa', خربة امّ التلاع, que d'autres prononcent *Oumm-Atlaa'*, امّ اتلاع.

Situées sur une montagne qui sépare deux vallées profondes, où campe la tribu des *Ta'amereh*, تعامرة, ces ruines semblent les restes d'un ancien établissement militaire; plusieurs citernes creusées dans le roc attestent un travail antique.

Les Ta'amereh ont pour voisins les *A'bdieh*, عبدية, dont les douars sont dispersés dans les environs du couvent de Saint-Saba.

KHIRBET RAS OUED EL-A'RAÏS.

A six heures cinquante minutes, nous continuons notre marche vers l'est-nord-est, puis vers le nord, en cheminant sur un plateau couvert çà et là de gros silex ferrugineux. Notre regard plonge à l'est sur la mer Morte, dont nous distinguons un bon tiers.

A six heures cinquante-six minutes, nous rencontrons un puits antique, qui m'est désigné sous le nom de *Bir Infis*, بير انفيس.

A sept heures, nous traversons quelques ruines peu considérables, appelées *Khirbet Ras Oued el-A'raïs*, خربة راس واد العرايس.

DEIR DÔSI.

A sept heures trente minutes, notre direction devient celle du nord-est. L'*Oued en-Nar*, واد النار, serpente à notre gauche; il est très-profond, et ses rives, sur ce point, sont blanchâtres et crayeuses.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous apercevons tout à coup, au nord-ouest, Jérusalem, qui se montre tout entière à nos yeux. L'apparition soudaine de cette cité au milieu du désert désolé où nous sommes a quelque chose de singulièrement imposant. Mes bachibouzouks eux-mêmes en sont frappés, et s'écrient *El-Kods! El-Kods!* القدس (la Sainte).

A sept heures cinquante minutes, nous arrivons aux ruines du *Deir eben-A'bid*, دير ابن عبيد, autrement dit *Deir Dôsi*, دير دوسى. Ce dernier mot est une abréviation du mot *Théodôsi*. Là, en effet,

florissait autrefois le couvent de Saint-Théodose. Comme la tribu des A'bdieh a son centre principal en cet endroit, on donne également à ces ruines la première dénomination que j'ai indiquée. Assez étendues, elles couvrent une montagne élevée, du haut de laquelle on distingue Jérusalem, Bethléhem, une partie du bassin de la mer Morte et les principaux plateaux de la Moabitide. Ce site était donc parfaitement choisi pour la pureté de l'air, pour la solitude qui l'entoure, pour les vastes horizons qui de là se déroulent devant le regard, et pour les grands souvenirs que rappelle à la pensée la vue de la ville qui fut le berceau du Sauveur et de celle qui renferme encore son tombeau.

Les débris du monastère de Saint-Théodose consistent en voûtes et en pans de murs bâtis avec des pierres de différentes grandeurs, et dont quelques-unes paraissent provenir de constructions antiques. L'emplacement de deux églises est très-reconnaissable. L'une, qui est aujourd'hui transformée en aire, était pavée avec de gros cubes de mosaïque, comme le prouvent de nombreux échantillons encore épars sur le sol. Cet édifice est, du reste, presque entièrement rasé. De forme rectangulaire, il était tourné de l'ouest à l'est.

La seconde église, bouleversée elle aussi de fond en comble, mais toutefois moins complétement détruite, renfermait une crypte maintenant à moitié ensevelie sous des monceaux de décombres. Cette crypte, s'il faut en croire une tradition fort ancienne, aurait été primitivement une grotte naturelle, où les mages se seraient réfugiés, lorsque, après avoir adoré l'enfant Jésus à Bethléhem, ils retournèrent par un autre chemin dans leur pays :

Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam[1].

Ce serait également dans cette grotte que saint Théodose, fondateur du monastère auquel il laissa son nom, se serait d'abord

[1] *Matthieu*, c. II, v. 12.

retiré, comme nous l'apprenons par saint Cyrille, qui a écrit sa vie[1].

Théodose, né en Cappadoce vers l'an 432, quitta, jeune encore, sa patrie, dans le dessein d'aller vénérer les sanctuaires de Jérusalem et de vivre ensuite en ermite au fond de quelque désert. Chemin faisant, il visita saint Siméon Stylite, qui lui prédit qu'un jour Dieu se servirait de lui pour diriger les âmes dans la voie du salut. Après avoir retrempé sa foi et sa piété à Jérusalem, il alla cacher sa vie et ses vertus dans la caverne dont je viens de parler. Là, quelque soin qu'il prît d'échapper aux regards des hommes, il fut découvert, et plusieurs disciples, attirés par le renom de sa sainteté, demandèrent à vivre sous sa conduite. Bientôt le nombre en augmenta à tel point, qu'il fut obligé de bâtir un vaste monastère. En dehors du couvent, il y avait de grands bâtiments, destinés aux étrangers, et une infirmerie pour les malades. Afin de préserver ses moines de l'oisiveté, il les assujettissait tous au travail des mains, et il les gouvernait avec tant de prudence, de fermeté et de douceur, que Salluste, évêque de Jérusalem, frappé de ses rares qualités d'administrateur, le nomma supérieur de tous les moines cénobites de la Palestine, d'où lui vint le surnom de *Cénobiarque* ou *chef des cénobites* (moines qui vivent en communauté). Parvenu à un âge très-avancé, il osa lutter courageusement contre l'empereur Anastase, qui, par des édits sanglants, cherchait à propager l'erreur des Eutychiens, lesquels ne reconnaissaient qu'une seule nature en Jésus-Christ. Exilé par Anastase, il rentra, quelque temps après, dans son monastère quand la mort de l'empereur eut rendu la paix aux catholiques. Il s'éteignit en 529, chargé d'années et de vertus, au milieu de ses moines éplorés. Il fut enseveli dans la grotte où il s'était d'abord retiré, et qui ensuite avait été comprise comme une crypte dans l'enceinte de l'une des églises du couvent.

L'higoumène russe Daniel, qui voyagea en Palestine au com-

[1] Bollandi *Acta sanctorum*, 11 januar. 683-686.

mencement du XIIe siècle, de 1113 à 1115, trouva encore debout, à cette époque, le couvent de Saint-Théodose. Voici ce qu'il en dit :

A six verstes de Jérusalem, est le couvent de Saint-Théodose; il est situé sur une montagne; des murailles l'entourent. On y voit, au haut de la montagne, dans l'enceinte du couvent, une caverne qui a jadis servi d'abri pour la nuit aux mages, lorsqu'ils fuyaient Hérode. C'est là que reposent maintenant les reliques de saint Théodose et de plusieurs autres saints Pères, ainsi que celles de sa mère et de la mère de saint Saba[1].

Le moine grec Phocas visita ce monastère vers la fin de ce même siècle. Il nous apprend[2] qu'il était défendu par des tours contre les déprédations des Arabes, et que, au centre, s'élevait l'église, couronnée d'une coupole; elle renfermait une crypte où, entre autres reliques, on vénérait celles de saint Théodose et de saint Basile, l'un des plus célèbres disciples du fondateur.

Actuellement, comme je l'ai dit, il ne subsiste plus de ce monastère que des ruines informes, au milieu desquelles habitent une centaine d'Arabes appartenant à la tribu des A'bdieh. Ils s'alimentent d'eau à deux citernes qui sont peut-être antiques, ou qui, du moins, datent de la fondation du monastère.

A huit heures dix minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est.

A huit heures vingt minutes, nous descendons dans une vallée sur les pentes de laquelle les restes d'un mur ancien et un beau *birket* attirent mon attention. Ce bassin, appelé *Birket Deir Eben-A'bid*, بركة دير ابن عبيد, est en partie creusé dans le roc et en partie construit avec de magnifiques pierres de taille; il mesure trente-six pas de long sur quinze de large. Sa forme est légèrement elliptique. On y remarque intérieurement, vers l'est, un enfoncement voûté, et, de ce même côté, mais en dehors, une chambre à voûte cintrée, bâtie en pierres de taille et assez bien conservée.

[1] *Pèlerinage en Terre sainte de l'higoumène russe Daniel*, traduit par Abraham de Noroff, p. 57.

[2] Phocas, *Compendiosa descriptio urbium ab Antiochia ad Hierosolymam*, p. 17.

Vers l'ouest, il est dominé par des débris de constructions présentant le même appareil.

BORDJ EL-HOUMAR.

A huit heures trente minutes, nous continuons à nous avancer vers l'est par un sentier très-accidenté.

A huit heures trente-deux minutes, nous rencontrons plusieurs anciennes citernes pratiquées dans le roc.

A neuf heures, un amas de blocs plus ou moins grossièrement équarris, restes d'une petite enceinte maintenant renversée, m'est désigné sous le nom de *Bordj el-Houmar*, برج الحومار. Ce fortin, situé sur le plateau d'une montagne, commandait au loin les alentours.

En descendant de ce point, j'observe sur le sol de nombreuses pierres à feu; puis nous commençons une nouvelle montée vers l'est-sud-est.

DEIR MÂR SABA.

A notre gauche, nous côtoyons de très-près l'*Oued en-Nar*, واد النار, dont le ravin est très-profondément encaissé entre des rives abruptes.

A neuf heures vingt minutes, nous cheminons sur une bande étroite, qui domine, à gauche, l'Oued en-Nar, et, à droite, une vallée, au fond de laquelle j'aperçois un campement de Bédouins appartenant à la tribu des A'bdieh. Du point où nous sommes, toutes les montagnes du massif de Juda nous paraissent s'abaisser vers la mer Morte d'une manière quelquefois très-brusque et très-heurtée.

Une descente assez rapide par un sentier en lacet nous amène enfin, à neuf heures trente-cinq minutes, en face du monastère de Saint-Saba, en arabe *Deir Mâr Saba*, دير مار سابا.

Cette espèce de forteresse monastique est flanquée, vers l'ouest, de deux tours; l'une, celle de droite, est séparée du couvent et est

réservée aux femmes qui veulent avoir une idée du monastère, l'entrée de cet asile sacré leur étant sévèrement interdite; l'autre, celle de gauche, beaucoup plus haute que la précédente, est aussi plus solidement construite. Les murs sont très-épais, et elle est bâtie extérieurement avec des pierres taillées en bossage. On l'attribue généralement, ainsi qu'une partie du couvent, à l'époque de Justinien. De son sommet le moine qui est de garde peut plonger son regard sur tous les alentours et donner l'alarme au monastère, en cas d'attaque de la part des Bédouins. C'est près et au-dessous de cette tour qu'est l'unique porte par laquelle on peut entrer dans une première cour intérieure. Cette porte est basse et bardée de fer. Après y avoir frappé à plusieurs reprises, nous vîmes un panier attaché au bout d'une longue corde descendre devant nous. J'y mis la lettre de recommandation que le patriarche grec de Jérusalem m'avait donnée, et le panier remonta. Cette lettre fut montrée par le moine qui était en vedette à l'*higoumène* ou *supérieur*, et, quelques minutes après, la porte du couvent nous fut ouverte. On fit beaucoup de difficulté pour laisser passer mes deux bachibouzouks; mais comme dans ce désert affreux la chaleur était alors excessive, le soleil répercutant sur des rochers nus et blanchâtres des rayons enflammés, j'insistai vivement pour qu'on voulût bien les admettre avec moi, et l'on finit par céder à ma demande.

Toutes ces précautions de la part des moines de Saint-Saba peuvent paraître d'abord exagérées. Néanmoins, dans la solitude profonde qui les entoure, et au milieu d'Arabes nomades qui seraient tout prêts à les piller, s'ils en trouvaient l'occasion, on comprend les mesures de prudence qu'ils prennent pour ne laisser pénétrer dans le couvent que les hôtes qui leur sont recommandés d'une manière toute particulière.

Procédons maintenant avec ordre dans la description de cette *laure* célèbre, nom que les Grecs de Byzance donnaient autrefois à plusieurs des monastères les plus considérables de la Palestine et de la Syrie, et montons d'abord dans la grande tour dont j'ai parlé. Selon une tradition qui s'est transmise jusqu'à nos jours, elle aurait

été bâtie par la mère même de saint Saba, qui l'aurait habitée. De son sommet, on domine le lit de l'Oued en-Nar d'environ deux cents mètres, et sur les flancs opposés de ce gigantesque ravin, qui est le *Cédron* de l'Écriture sainte, on distingue un grand nombre de grottes taillées dans le roc, dont quelques-unes sont à peu près inaccessibles et où vivaient, dans les premiers siècles du christianisme, une foule d'anachorètes, qui ne pouvaient y monter qu'en s'aidant de cordes ou d'échelles ou au moyen d'escaliers pratiqués le long des parois abruptes de l'*oued*. Cette étrange ruche de cellules distinctes, séparées les unes des autres par d'affreux précipices et suspendues toutes au-dessus de l'abîme, est, sans contredit, l'une des plus étonnantes créations de l'austérité ascétique. Là chaque ermite, penché sur les bords du ravin, dont l'escarpement naturel établissait entre le monde et lui une scission profonde, pouvait, à loisir, se livrer à la prière, à la méditation et à tous les exercices de la pénitence. Un peu d'eau et quelques aliments grossiers, dont il renouvelait de temps en temps la provision, suffisaient aux besoins de son corps; et son âme, dégagée ainsi de presque tous les soucis matériels qui travaillent le reste des hommes, devait s'élever d'un essor plus libre vers le ciel. Toutes ces cellules sont maintenant vides et silencieuses; mais les petites murailles en pierres sèches qui en garnissent encore l'entrée prouvent qu'elles ont été jadis peuplées, comme le racontent la tradition et l'histoire.

Pour en revenir à la grande tour de Saint-Saba, elle renferme intérieurement un oratoire, dédié à saint Siméon Stylite, l'un des principaux coryphées de la vie ascétique, et une salle de bibliothèque, qui contient, à ce qu'il paraît, un certain nombre de manuscrits. Comme je n'avais pas de permission spéciale pour y entrer, le moine qui me servait de guide me dit que, sans cette autorisation préalable émanée du patriarche grec de Jérusalem, il lui était sévèrement défendu de m'en ouvrir la porte, à cause des abus qui avaient eu lieu plusieurs fois. « D'ailleurs, ajouta-t-il, vous devez d'autant moins regretter ce contre-temps, que nos manus-

crits les plus précieux ont été transportés à Jérusalem. » Je savais, en outre, que cette bibliothèque avait été visitée avant moi par plusieurs savants voyageurs, entre autres par l'illustre M. Tischendorf, et il m'était impossible d'espérer trouver, dans un examen rapide et nécessairement très-superficiel, quelque ouvrage inédit, d'une réelle valeur, qui eût échappé à leurs doctes recherches.

Une fois descendu de cette tour, on arrive, en suivant plusieurs escaliers coupés par des paliers, à une cour, qui recouvre sous ses dalles les corps des moines qui meurent dans le couvent. Au milieu de cette cour s'élève un oratoire surmonté d'une coupole, et dédié à saint Saba; on y vénérait autrefois le tombeau de ce saint, dont les reliques ont été ensuite transportées à Venise.

Non loin de ce sanctuaire, vers le nord-ouest, est une petite église sous le vocable de saint Nicolas. Taillée en grande partie dans le roc, elle remonte à la fondation même du couvent, et contient une chapelle où sont entassés un grand nombre de crânes humains, placés les uns au-dessus des autres derrière une grille. « Ce sont, me disait le moine qui m'accompagnait, les têtes d'autant de cénobites martyrs et massacrés à différentes époques, mais principalement sous Chosroès. » Il en faisait monter le chiffre à quatre mille, ce qui m'a paru fort exagéré. En le réduisant à quatre ou cinq cents, on serait, je crois, plus près de la vérité. A l'époque de Quaresmius, en effet, les moines n'avouaient qu'un chiffre de six cents têtes.

Ibidem [in ecclesia Sancti Nicolai] in cubiculo vel capella, omnino tamen clausa et murata, jacere corpora sexcentorum monachorum ab infidelibus pro Christi fide interfectorum narraverunt mihi ibi habitantes monachi, quando sanctum locum invisi, addideruntque jussu ipsorum patriarchæ locum sanctum fuisse omnino clausum, ne sacra illa pignora auferrentur et in alias partes portarentur[1].

Un peu plus à l'est, s'élève l'église principale du monastère. De forme rectangulaire, elle est tournée de l'ouest à l'est et mesure

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 688.

quarante-deux pas de long sur quatorze de large. Sauf les contre-forts extérieurs et probablement aussi la coupole qui la couronne, elle est, dit-on, l'œuvre de Justinien. Le *narthex*, à cause sans doute des exigences de l'emplacement, au lieu de regarder l'ouest, est placé vers le nord. Bien que très-ancien, il est néanmoins postérieur à l'église proprement dite. De vieilles peintures byzantines, curieuses à étudier, mais d'une exécution grossière, en revêtent les parois. A l'intérieur, le pavé de la nef se compose de marbre rougeâtre, de marbre noir et de pierres dites *de Malte;* il est d'époque très-récente. Il en est de même de l'*iconostasis*, qui sépare l'*hagion* du *catholicon* ou nef réservée aux fidèles, et que décorent de beaux tableaux et des dorures. C'est un don de la Russie, ainsi que deux grosses cloches qui retentissent au loin dans ce désert, et dont les échos du Cédron répercutent les sons harmonieux jusqu'aux bords de la mer Morte.

Les autres sanctuaires qui méritent encore d'être visités, et qui sont situés dans diverses parties du couvent, sont : la chapelle de Saint-Jean-Damascène, celle de Saint-Georges, celle aussi de Saint-Pierre et Saint-Paul.

La première renferme à la fois, dit-on, la cellule et le tombeau de Jean de Damas, qui naquit dans cette ville l'an 676 de notre ère, et qui dut au lieu de sa naissance le surnom par lequel on le distingue. Après avoir renoncé à sa patrie et aux grands biens qu'il y possédait, il vint s'ensevelir dans le monastère de Saint-Saba. C'est là qu'il composa les différents ouvrages qui le rendirent célèbre comme l'un des plus savants théologiens de son temps et l'un des plus fermes défenseurs de l'Église, attaquée alors avec fureur par l'hérésie des Monophysites et des Iconomaques. C'est là également qu'il mourut, dans un âge avancé, et qu'il fut enterré près de sa chère cellule, où il avait passé de si longues années dans l'étude et dans la méditation.

A en croire le moine qui me faisait les honneurs du couvent, ses reliques reposeraient encore dans la crypte où elles furent déposées. « Un jour, me dit-il, on voulut pratiquer des fouilles dans

la chapelle pour en extraire le corps du saint; mais, au moment où l'on allait parvenir à son tombeau, une flamme mystérieuse en sortit qui dévora l'un des ouvriers. »

La chapelle de Saint-Georges n'offre rien de remarquable.

Quant à celle de Saint-Pierre et Saint-Paul, elle passe pour avoir été l'oratoire particulier de saint Saba, qui habitait à côté une cellule taillée dans le roc, où il eut quelque temps pour compagnon fidèle un lion, que la légende nous représente comme s'étant attaché à lui et ne le quittant jamais.

Les étrangers qui viennent visiter le monastère, et à l'époque de Pâques ils sont fort nombreux, à cause de l'affluence extraordinaire des pèlerins grecs et russes dans la Ville sainte, reçoivent l'hospitalité dans un divan assez vaste qui leur est réservé. Ils sont toujours servis en maigre, aucune viande n'entrant dans le couvent.

Astreints à la règle de Saint-Basile, les moines de Saint-Saba sont soumis à un régime très-austère et à des jeûnes fréquents. En dehors des devoirs journaliers que leur impose leur règle et de ceux qu'à certains moments leur occasionne la réception des hôtes qui viennent les visiter, leur principal passe-temps consiste à cultiver de petits jardins, dont la terre a été apportée d'ailleurs, car les flancs de la vallée auxquels les constructions du couvent ont été adossées sont entièrement rocheux et d'une aridité extrême. C'est pour embellir un peu ce désert et faire fleurir en quelque sorte leur solitude, qu'ils entretiennent avec soin des plates-bandes verdoyantes, bordées de thym, de sauge et de basilic, et quelques bosquets de grenadiers, de figuiers et d'orangers. On remarque aussi un vieux palmier qui dresse sa tige élancée à une assez grande hauteur, et qu'on prétend avoir été planté par saint Saba lui-même.

Une autre distraction des moines, non moins innocente que la précédente, leur est fournie par de nombreux merles apprivoisés, à ailes jaunes, et par de jolies colombes, qui voltigent partout en chantant et viennent se poser sur leurs épaules ou manger dans leurs mains.

Quelques religieux pareillement, en souvenir de la vieille amitié de saint Saba pour son lion, l'hôte de sa cellule et son commensal, ont l'habitude de jeter, de temps en temps, dans la vallée du Cédron, des morceaux de leur pain, afin que les chacals et les autres animaux féroces qui viennent le soir se désaltérer à la source qui coule dans le lit de ce torrent puissent participer à cette aumône, espèce de lien fraternel établi et perpétué d'âge en âge entre la nature humaine et la nature sauvage.

La source à laquelle je viens de faire allusion s'appelle *A'ïn Mâr Saba.* Elle est réputée miraculeuse, parce qu'elle aurait jailli tout à coup, autrefois, à la prière du saint fondateur. Comme elle est située en dehors et au pied du couvent, on doit pour y arriver descendre une suite d'escaliers différents, qui, depuis le sommet de la grande tour, correspondent entre eux et se rejoignent les uns les autres, bien que coupés par une foule de paliers, de détours et de corridors. Quand on est parvenu ainsi à la boulangerie, qui occupe l'un des angles de l'étage inférieur du monastère, l'escalier cesse brusquement, et, pour descendre plus bas, il faut appliquer extérieurement une échelle à l'une des fenêtres de la boulangerie. Cette échelle, que les moines ne placent qu'à bon escient et lorsqu'aucun Arabe ne rôde dans les environs, établit ou rompt toute communication entre le monastère et le Cédron. Par ce moyen on peut gagner, quatre mètres plus bas, un autre escalier, qui conduit jusqu'au torrent lui-même. Là, au milieu d'une grotte assez basse, sourd une eau fraîche et limpide, qui est recueillie dans un petit bassin et dont le surplus s'écoule dans le lit de l'*oued.* C'est l'unique source qui existe dans le voisinage immédiat du couvent. Il n'en possède lui-même aucune dans l'intérieur de son enceinte, mais seulement plusieurs citernes où se rassemblent les eaux pluviales.

Cette description sommaire suffit pour donner une idée de cette laure célèbre, qui s'étage d'une manière si pittoresque sur des pentes rocheuses où il semble que l'homme n'aurait jamais pu fixer son séjour ni asseoir les divers bâtiments d'un grand monastère, tant

elles sont abruptes. Mais c'est l'âpreté même de cette solitude sur les bords et sur les flancs du Cédron qui a déterminé le choix de saint Saba.

Ce saint, dont la vie nous a été racontée par l'un de ses disciples, Cyrille de Scythopolis, naquit dans un village voisin de Césarée en Cappadoce, l'an 439 de l'ère chrétienne. Il entra de bonne heure dans un monastère peu éloigné du lieu de sa naissance; puis, à l'âge de dix-huit ans, il demanda à son supérieur la permission de se rendre en pèlerinage en Palestine.

Après avoir passé un hiver à Jérusalem, dans le monastère de Saint-Passarion, il alla se mettre sous la direction de saint Euthyme, qui, par l'éclat de ses vertus, avait attiré autour de lui, sur les bords du Cédron, de nombreux disciples. A la mort de ce saint, Saba se retira dans une grotte solitaire, près de ce torrent, et il y vécut dans une retraite profonde, jusqu'au moment où il se vit lui-même entouré de plusieurs disciples, dont le nombre augmenta bientôt et qui le prièrent instamment de les conduire dans les voies de la mortification et de la pénitence. C'est alors qu'il fonda la laure qui porte encore son nom. Il devint peu à peu le chef spirituel non-seulement des cénobites qui habitaient ce monastère, mais encore de tous les anachorètes qui peuplaient les innombrables cavernes dont sont percés, sur une grande étendue, les flancs de l'Oued en-Nar, appelé aussi en cet endroit, par les Arabes, *Oued er-Rahib* (la vallée des Moines). Malgré son amour du silence et du désert, il quitta plusieurs fois sa solitude pour aller défendre l'orthodoxie menacée et soutenir les catholiques persécutés. Sous l'empereur Anastase, protecteur des Monophysites, il osa, en 513, bravant les troupes de ce prince, prononcer publiquement l'anathème contre ceux qui propageaient cette hérésie, au mépris des décrets du concile de Chalcédoine.

Vers l'année 530, sous l'empereur Justinien, les Samaritains de Naplouse, s'étant révoltés, avaient massacré un grand nombre de chrétiens et brûlé leurs églises. L'empereur, pour arrêter et punir leurs cruautés, envoya contre eux une armée, qui exerça à son

tour à leur égard de terribles représailles. Arsenius, partisan des Samaritains, se rendit alors à Constantinople, afin d'implorer en leur faveur la clémence de Justinien. A l'entendre, les chrétiens avaient été eux-mêmes la première cause de ces troubles. Pour détruire l'effet de cette accusation, les chrétiens de Palestine prièrent saint Saba d'aller défendre leur cause auprès de l'empereur. Ce vénérable vieillard, alors âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, se mit aussitôt en marche pour Constantinople. Sa mission fut couronnée d'un plein succès. L'empereur se jeta à ses pieds avec un pieux respect, et lui accorda tout ce qu'il demandait dans l'intérêt des chrétiens de Palestine. La mort de saint Saba, qui suivit de près son retour, fut un deuil pour toute l'Église de cette contrée, et surtout pour les moines de la laure dont il était le fondateur.

En 614, lors de l'invasion de la Terre sainte par les Perses sous la conduite de Chosroès, le monastère de Saint-Saba fut pillé par une bande dévastatrice, et un certain nombre de moines y furent massacrés. Leurs crânes figurent, à ce qu'il paraît, parmi ceux qui sont conservés dans la chapelle Saint-Nicolas, dont j'ai parlé plus haut.

En 796, ce couvent fut de nouveau livré au pillage par les Sarrasins, et une grande partie des religieux qui y étaient furent égorgés.

Les mêmes scènes de dévastation et de carnage eurent lieu en 812, après la mort de Haroun er-Raschid, qui, en qualité d'ami de Charlemagne, avait pendant son règne protégé les chrétiens.

Les croisés trouvèrent cette laure encore habitée par des moines de l'ordre de Saint-Basile. A la fin de la domination franque, elle était dirigée par Jean Stylite, qui avait sous ses ordres une quarantaine de religieux.

Ravagée et rougie encore du sang de ses moines par Saladin, elle compta un plus grand nombre de martyrs sous Sélim II, comme nous l'apprenons par une lettre du prince Radzivil[1].

[1] *Hierosolymitana peregrinatio*, epistola II.

Ce monastère se releva néanmoins bientôt de ses ruines, et de nouveaux moines vinrent remplacer ceux que les Turcs avaient égorgés.

Le patriarche grec Nectarius, entre les années 1664 et 1668, fit réparer les murs du cloître, afin de le mettre mieux à l'abri d'un coup de main, ce qui ne l'empêcha pas, en 1832 et 1834, de subir derechef les dévastations des Arabes.

En 1840, il fut restauré et agrandi par la Russie. Depuis, quelques nouveaux bâtiments ont été construits à l'intérieur, tels qu'une infirmerie pour les malades et une salle de réception pour les étrangers.

KHIRBET DJINDJES.

A deux heures quarante-cinq minutes, il me fallut songer à retourner à Bethléhem; je saluai donc les bons moines, et je sortis du monastère. Notre direction est celle du nord, puis de l'ouest-nord-ouest. Nous côtoyons presque constamment, à notre gauche, l'Oued en-Nar.

A trois heures quarante-cinq minutes, nous rencontrons sur une montagne les restes d'un village; on les appelle *Khirbet Djindjes*, خربة جنجس. Ils consistent en huit citernes antiques creusées dans le roc et en une vingtaine d'habitations renversées.

KHIRBET MOUNTAR.

Nous continuons à monter vers l'ouest, en laissant à notre droite, sur un sommet assez élevé, une autre ruine, du nom de *Khirbet Mountar*, خربة مونتار.

KHIRBET ARKAK BERR.

Cette ascension est suivie d'une descente vers l'ouest-sud-ouest.

A quatre heures dix minutes, nous rejoignons les bords de l'Oued en-Nar, que nous avions abandonnés quelque temps. Près

de ce ravin, des débris peu importants de constructions renversées se nomment *Khirbet Arkak Berr*, خربة اركاك برّ.

Nous poursuivons notre marche vers l'ouest, le long de l'*oued*.

KHIRBET DEIR EL-A'MOUD.

A quatre heures cinquante minutes, nous franchissons l'Oued en-Nar, et notre direction incline alors vers l'ouest-sud-ouest.

A cinq heures quarante-cinq minutes, les vestiges d'un ancien couvent arrêtent un instant mon attention; on les appelle *Khirbet Deir el-A'moud*, خربة دير العمود (ruines du Couvent de la Colonne). Ces ruines, éparses sur un plateau, se réduisent à quelques tas de décombres amoncelés çà et là.

Plusieurs citernes creusées dans le roc datent peut-être d'une époque antérieure à la construction du monastère. Les chrétiens de Jérusalem pensent qu'il a été jadis dédié à saint Siméon Stylite: ils prétendent même, d'après une ancienne tradition, que ce saint y aurait séjourné quelque temps sur une grosse colonne, dont il subsiste encore des tronçons, et qui a fait donner au couvent le nom qu'il porte.

KHIRBET CHEIKH SA'D.

De ce plateau nous descendons dans une vallée, en laissant derrière nous, sur une montagne, à notre droite, d'autres ruines peu considérables, appelées *Khirbet Cheikh Sa'd*, خربة شيخ سعد.

RETOUR À BETHLÉHEM.

A six heures trente minutes, nous traversons Beit-Sahour, et, à six heures quarante-huit minutes, nous sommes de retour à Bethléhem.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

DÉPART DE BETHLÉHEM. — TOURS DE GARDE. — OUED OURTHAS, JADIS VALLÉE D'E'TAM, L'*HORTUS CONCLUSUS* DES LIVRES SAINTS. — A'ÏN OURTHAS. — VILLAGE D'OURTHAS. — KALA'AT EL-BOURAK. — A'ÏN SALEH, JADIS *FONS SIGNATUS*. — VASQUES DITES DE SALOMON. — A'ÏN A'THAN. — KHIRBET EL-KHOUKH OU L'ANCIENNE E'TAM. — RETOUR À BETHLÉHEM.

DÉPART DE BETHLÉHEM.

Le 15 juillet, à deux heures quarante-huit minutes de l'après-midi, nous descendons vers le sud, des hauteurs de Bethléhem, par une pente rocheuse et assez difficile, et nous parvenons, au bout de dix minutes, à une petite vallée plantée d'oliviers. Après l'avoir traversée, nous gravissons un sentier que bordent, à droite et à gauche, des enclos remplis de vignes et de figuiers.

TOURS DE GARDE.

Au centre de la plupart de ces jardins, que délimitent de petits murs en pierres sèches, on remarque des tours de garde de forme ronde, et dont plusieurs sont peut-être très-anciennes. Les unes sont encore debout et paraissent avoir subi différentes réparations successives; d'autres sont à moitié renversées; d'autres, enfin, presque entièrement démolies, jonchent le sol de leurs débris. L'habitude de construire des tours de cette nature, pour protéger, principalement à l'époque de la récolte, les enclos qu'elles dominent, remonte en Palestine à la plus haute antiquité. Divers témoignages de l'Écriture en font foi. Qui ne connaît, par exemple, ce beau passage d'Isaïe, comparant Jérusalem ingrate et coupable

envers le Seigneur à une vigne qui demeure stérile malgré tous les soins qu'on lui prodigue?

1. Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon proche parent sur sa vigne. Celui que j'aime avait une vigne sur un coteau, dans un lieu gras et fertile.

2. Il l'environna d'une haie; il en ôta les pierres, et il la planta de ceps choisis. *Il bâtit une tour au milieu*, et il y fit un pressoir[1]...

Dans saint Matthieu, Jésus-Christ, s'adressant aux Juifs, leur propose cette parabole, où il est également question des tours destinées à la garde des vignes :

Écoutez une autre parabole. Il y avait un père de famille qui planta une vigne, l'enferma d'une haie, y creusa un pressoir, *y éleva une tour* et la loua à des vignerons; puis il partit pour un autre pays[2].

Cet antique usage s'est perpétué dans plusieurs districts de la Palestine, et notamment dans les environs de Bethléhem.

OUED OURTHAS.

Notre direction devient ensuite celle du sud-sud-ouest.

A trois heures dix minutes, nous commençons à descendre. A notre droite serpente la ligne de l'aqueduc qui amenait autrefois à Jérusalem les eaux des vasques de Salomon. J'en parlerai plus tard avec quelques détails.

A trois heures vingt minutes, nous atteignons les gracieux et verdoyants jardins de l'*Oued Arthas*, واد ارطاس, que l'on prononce plus ordinairement *Oued Ourthas*.

A l'extrémité nord de ces beaux vergers, qui s'étendent dans une vallée oblongue, on a découvert, il y a peu d'années, une salle de bain antique, qu'ornaient des colonnes de marbre blanc, de style corinthien. A côté est un *birket*, construit avec des pierres de taille très-bien appareillées; à peu près intact, il mesure seize pas de

[1] *Isaïe*, c. v, v. 1, 2. — [2] *Matthieu*, c. xxi, v. 33.

long sur autant de large. Je l'ai trouvé servant d'aire à battre le blé. Un canal pratiqué dans le roc, le long des flancs d'une colline rocheuse, et, sur les points où le roc manque, maçonné avec soin, amenait à ce *birket* et à cette salle de bain les eaux de l'A'ïn Ourthas, dont je parlerai tout à l'heure.

Nous traversons successivement une suite de jardins bien cultivés, entre deux chaînes de collines parallèles, et où s'épanouit, grâce à une irrigation fréquente, une végétation luxuriante. M. Meschoullam, juif converti au protestantisme, y a naturalisé depuis une quinzaine d'années plusieurs de nos arbres et de nos légumes d'Europe, qui y croissent à merveille.

Ces vergers, d'après une tradition que je regarde comme infiniment probable, parce qu'elle s'appuie sur un passage de Josèphe qui me semble convaincant, auraient succédé aux antiques jardins où Salomon aimait à se rendre de Jérusalem, au lever de l'aurore.

Τούτων περὶ αὐτὸν ὄντων ὁ βασιλεὺς καθωπλισμένων καὶ τόξα ἐξηρτημένων, ἐφ' ἅρματος αὐτὸς ὀχούμενος καὶ λευκὴν ἠμφιεσμένος ἐσθῆτα, πρὸς ἕω ἔθος εἶχεν ἐξορμᾶν. Ἦν δὲ χωρίον τι ἀπὸ δύο σχοίνων Ἱεροσολύμων ὃ καλεῖται μὲν Ἠθὰμ, παραδείσοις δὲ καὶ ναμάτων ἐπιῤῥοίαις ἐπιτερπὲς ὁμοῦ καὶ πλούσιον. Εἰς τοῦτο τὰς ἐξόδους αἰωρούμενος ἐποιεῖτο [1].

«Escorté de ces gardes armés et munis d'arcs, le roi, monté lui-même sur un char et revêtu d'un manteau blanc, avait coutume, à l'aube naissante, de sortir de Jérusalem. Or il y avait un endroit éloigné de deux schènes de la ville et appelé *Étham*. Grâce à ses jardins et à l'abondance de ses eaux courantes, ce lieu était à la fois plein de charme et de fertilité. C'est là que Salomon se faisait transporter.»

La distance d'un schène étant généralement évaluée à trente stades, deux schènes égalent soixante stades ou un peu plus de dix kilomètres, intervalle qui est précisément celui qui sépare Jérusalem de la vallée où nous sommes. Celle-ci, à cause de la richesse naturelle de son sol, qu'arrosent des eaux intarissables, a dû de tout temps attirer l'attention des souverains de Jérusalem et de-

[1] *Antiquités judaïques*, VIII, vii, § 3.

venir pour eux un véritable lieu de plaisance. Rien donc de plus vraisemblable que d'y reconnaître avec la tradition les jardins enchantés vers lesquels Salomon aimait à diriger ses promenades matinales, ainsi que les Arabes eux-mêmes, et non pas seulement les juifs et les chrétiens, le répètent encore de nos jours, en appelant ces vergers *Bestan Souleïman* (jardins de Salomon). D'ailleurs, non loin de là coule, dans un antique réservoir, une fontaine nommée *A'ïn A'than*, عين عطان, ou *A'ïn A'tan*, عين عتان. Or le nom de *A'than* ou *A'tan* est évidemment le même que celui d'*E'tam* de la sainte Écriture, en hébreu עֵיטָם, dans l'historien Josèphe Ἠθάμ.

Ces preuves, à mon avis, sont suffisantes pour expliquer et justifier la tradition que j'ai mentionnée. Certains écrivains, néanmoins, ont cru devoir la réfuter, en prétendant qu'elle était purement monastique et inventée par les religieux latins. Mais, outre qu'elle est universelle en Palestine et partagée également par les juifs, par les musulmans, et par les chrétiens soit orthodoxes, soit schismatiques, elle repose de plus sur un document historique que je regarde comme péremptoire, je veux dire le passage précité de Josèphe.

Conformément à cette tradition, j'incline donc, avec tous les indigènes de Palestine et avec la plupart des voyageurs, à voir dans l'Oued Ourthas l'*hortus conclusus* (le jardin fermé) qui plaisait tant à Salomon, et auquel il comparait sa bien-aimée dans le Cantique des Cantiques :

12. Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus.
13. Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus[1].

Comme le remarque Quaresmius, après le père Boniface de Raguse, ce jardin est appelé *fermé*, non qu'il fût entouré d'un mur, mais parce qu'il avait été environné par la nature elle-même de collines et de montagnes.

[1] *Cantique des Cantiques*, c. IV, v. 12, 13.

Hortum conclusum appellant harum partium incolæ vallem, quæ proxime ad tertiam piscinam sequitur, angustam quidem sed non mediocris longitudinis; quæ si ut oporteret excoleretur, herbas, flores, fructusque abundanter proferret. Dicitur hortus conclusus non arte, sed natura, non muris, sed montibus et collibus; alio tempore amœnior et fecundior erat[1].

Ce passage du Cantique des Cantiques peut également s'appliquer, je ne le conteste pas, aux jardins que possédait aussi Salomon sur les pentes et dans la vallée de Josaphat, jardins qu'arrosait la fontaine de Siloé et qui s'appelaient *jardins du roi.* Mais qui empêche que, en employant ces mots *hortus conclusus,* Salomon ait eu en même temps en vue et les jardins royaux de la vallée de Josaphat et ceux de l'Oued Ourthas, l'ancienne vallée d'E'tam?

Une conclusion analogue semble pareillement résulter des versets suivants de l'Ecclésiaste :

4. Magnificavi opera mea : ædificavi mihi domos et plantavi vineas,
5. Feci hortos et pomaria, et consevi ea cuncti generis arboribus,
6. Et exstruxi mihi piscinas aquarum, ut irrigarem silvam lignorum germinantium[2].

«Je me suis fait des choses magnifiques : je me suis bâti des maisons; je me suis planté des vignes.

«Je me suis créé des jardins et des vergers, et je les ai remplis de toutes sortes d'arbres.

«Je me suis construit des réservoirs d'eau pour l'arrosement de mes bosquets et de mes plantations.»

Dans ces vergers et ces jardins plantés par Salomon, dans ces piscines destinées à les arroser, on peut reconnaître également, selon moi, les jardins de la vallée de Josaphat et la belle piscine de Siloé connue sous le nom d'*étang de Salomon,* comme aussi les jardins de l'Oued Ourthas, les deux piscines qui s'y trouvent et les trois immenses réservoirs qui la dominent, et qu'on appelle encore vulgairement les *vasques de Salomon.*

Quoi qu'il en soit, l'Oued Ourthas, auquel l'aridité des montagnes qui l'entourent ajoute un charme tout particulier, renferme

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ,* t. II, p. 764. — [2] *Ecclésiaste,* c. II, v. 4-6.

des plantations très-variées. Des orangers, des citronniers, des grenadiers, des figuiers, des amandiers, auxquels se mêlent des figuiers et des poiriers, y marient leurs feuillages, leurs parfums et leurs fruits. Chaque jour une eau murmurante ruisselle autour de leurs troncs et répand partout la fertilité et la vie. Diverses espèces de légumes, dont quelques-unes importées d'Europe assez récemment, y sont de même de la plus belle venue. Rien ne leur manque en effet, ni la fertilité du sol, ni l'alliance féconde de la chaleur et de l'humidité.

A'ïn Ourthas.

En suivant ces jardins dans la direction du sud-ouest, j'arrive à un *birket* actuellement très-dégradé; il mesure seize pas de long sur quatorze de large et recueille les eaux de l'A'ïn Ourthas. Cette source, que les plus grandes sécheresses ne tarissent jamais, dérive probablement de plus haut, et je ne serais point étonné qu'il y eût une correspondance souterraine entre elle et l'A'ïn A'than, qui elle-même paraît se relier à des sources supérieures, situées dans l'Oued el-Biar. Jadis, au dire des habitants du village d'Ourthas, deux canaux, dont l'un existe encore en partie, amenaient les eaux de cette source, le premier, au bain que j'ai mentionné et aux jardins qui l'avoisinent, le second, jusqu'au grand *birket* d'Herodium, que je décrirai plus tard.

Village d'Ourthas.

Quant au village d'Ourthas, il s'élève sur les pentes occidentales de la vallée ainsi appelée et compte à peine trois cents habitants. La plupart des maisons sont à moitié renversées; plusieurs paraissent avoir été construites avec d'antiques matériaux. Quelques grottes taillées dans le roc accusent également une époque antérieure à l'occupation arabe.

Ce village est considéré par Robinson et par d'autres voyageurs comme occupant l'emplacement de l'ancienne *E'tam*. Peut-être en dépendait-il; mais je croirais plus volontiers que cette ville elle-

même se trouvait à une faible distance de là, vers l'ouest-sud-ouest.

M. de Saulcy incline à identifier ce même village avec la ville d'Arethusa, signalée par Josèphe :

Le village d'Ertas ne serait-il pas, par hasard, l'Arethusa dont parle Josèphe, et qu'il cite comme ayant été enlevée aux Juifs et restituée par Pompée à ses anciens habitants, avec Marissa, Azot et Iamnia [1] ?

Voici les deux passages de Josèphe auxquels M. de Saulcy fait allusion :

Ἵππον καὶ Σκυθόπολιν καὶ Πέλλαν καὶ Δίον καὶ Σαμάρειαν, ἔτι τε Μάρισσαν καὶ Ἄζωτον καὶ Ἰάμνειαν καὶ Ἀρέθουσαν τοῖς οἰκήτορσιν ἀπέδωκε [2].

« Pompée rendit à leurs habitants Hippos, Scythopolis, Pella, Dium, Samarie, et aussi Marissa, Azot, Iamnia et Arethusa. »

Ἠλευθέρωσε δ' ἀπ' αὐτῶν καὶ τὰς ἐν τῇ μεσογείῳ πόλεις, ὅσας μὴ φθάσαντες κατέσκαψαν, Ἵππον, Σκυθόπολίν τε καὶ Πέλλαν, καὶ Σαμάρειαν καὶ Μάρισσαν, πρὸς αἷς Ἄζωτον καὶ Ἰάμνειαν καὶ Ἀρέθουσαν [3].

« Pompée enleva aux Juifs les villes situées dans l'intérieur des terres qu'ils n'avaient point eu le temps de détruire, telles que Hippos, Scythopolis, Pella, Samarie, Marissa, et en outre Azot, Iamnia et Arethusa. »

Dans ces deux passages, Josèphe, comme on le voit, rapproche Arethusa d'Iamnia. Or le village actuel d'Ourthas ou Arthas est bien éloigné d'Yebneh, qui a succédé d'une manière incontestable à l'antique Iamnia, ce qui rend problématique la conjecture émise, du reste avec réserve, par le savant académicien. Toutefois il est une circonstance qui milite en faveur de cette identification, c'est la ressemblance qui existe entre la dénomination grecque *Ἀρέθουσα* et le nom arabe ارطاس, les lettres formatives de ces deux mots étant les mêmes.

D'autres critiques considèrent le mot arabe *Ourthas* ou *Arthas* comme une corruption du latin *hortus*, terme par lequel les Latins,

[1] M. de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 114, note.

[2] *Antiquités judaïques*, XIV, IV, § 4.

[3] *Guerre des Juifs*, I, VII, § 7.

disent-ils, désignaient encore au moyen âge la vallée qui s'étend au pied de ce village, en l'appelant *hortus conclusus*, « le jardin fermé » du Cantique des Cantiques.

KALA'AT EL-BOURAK.

A quatre heures quarante-cinq minutes, gravissant vers l'ouest les pentes de l'*oued*, nous atteignons l'aqueduc qui amenait jadis au temple de Salomon les eaux des fameuses vasques attribuées à ce prince. Nous le longeons dans la direction du sud-ouest, puis de l'ouest, et, à cinq heures trente minutes, après avoir passé devant ces magnifiques réservoirs, nous faisons halte près du *Kala'at el-Bourak*, قلعة البرك (le château des Bassins). Ce château, de construction sarrasine, offre l'apparence d'un quadrilatère flanqué d'une tour à chaque angle. Il ne remonte guère, dans son état actuel, au delà de la fin du XVIe siècle, mais il a pu succéder à un château plus ancien tombé en ruine, qui aurait été bâti, comme celui-ci, pour la garde des trois immenses vasques qui l'avoisinent. Aujourd'hui il est fort mal entretenu et intérieurement très-délabré. Je ne l'ai trouvé occupé que par un petit poste de trois hommes.

A'ÏN SALEH.

A cent quatre-vingts pas environ à l'ouest du Kala'at el-Bourak, on rencontre, au milieu de champs à peu près incultes, dont le sol s'élève progressivement, l'ouverture étroite d'une sorte de puits. Comme elle était bouchée par de grosses pierres, je parvins, avec l'aide de l'un de mes bachibouzouks, à la désobstruer; puis, me laissant glisser par cet orifice, je tombai sur un tas de décombres. Muni d'une bougie, je reconnus que j'étais dans une chambre mesurant sept pas de long sur trois et demi de large. Sa hauteur, à l'endroit où elle n'est point encombrée de pierres et de terre, est approximativement de cinq mètres. Elle est voûtée en plein cintre, et cette voûte est, ainsi que les murs de la chambre, bâtie

avec des pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles. De là, en tournant à droite, on pénètre dans une seconde pièce, un peu plus petite que la précédente et construite de la même manière. Au fond de cette deuxième chambre, vers l'ouest, une source abondante jaillit du roc vif par plusieurs fissures, et forme un ruisseau; recueilli d'abord dans un petit bassin, ce ruisseau, après avoir traversé la première chambre, coule dans un canal ou espèce de corridor creusé dans le roc, dont le vestibule seul est voûté en plein cintre comme les chambres elles-mêmes; mais, dans tout le reste de son parcours, au moins dans la partie que j'ai pu examiner, il est surmonté d'un toit triangulaire, formé par la juxtaposition d'une suite de grosses dalles s'inclinant réciproquement, à droite et à gauche, les unes vers les autres, et se rejoignant par leur extrémité supérieure. Ce corridor souterrain, large d'un mètre, se rétrécit ensuite un peu, et, se dirigeant vers le sud-ouest du château, il décharge une partie de ses eaux près de la première vasque, dans une construction voûtée qui forme une fontaine à l'usage des passants. On y descend par quelques degrés, et l'on y trouve une eau abondante, qui tombe en cascade avant de s'écouler dans la vasque que j'ai indiquée. L'autre portion des eaux de ce tunnel est dérivée dans un petit canal couvert, à fleur de terre, qui longe les trois vasques vers le nord.

Pour en revenir à la source que je viens de mentionner et de décrire, les Arabes l'appellent tantôt *Ras el-A'ïn*, راس العين (tête de la Source), tantôt *A'ïn Saleh*, عين صالة (source bonne, pure, bienfaisante). Quant aux chrétiens, ils la désignent sous le nom de « fontaine scellée, » *fons signatus*. C'est pour eux, d'après une ancienne tradition, la source à laquelle Salomon fait allusion, dans le Cantique des Cantiques, lorsqu'il compare sa bien-aimée à un jardin fermé, à une fontaine scellée :

Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus[1].

J'ai déjà dit précédemment que, d'accord avec la tradition, je

[1] *Cantique des Cantiques*, c. IV, v. 12

suis tout porté à reconnaître dans les vergers de l'Oued Ourthas l'*hortus conclusus* de ce verset. J'incline pareillement à voir dans l'A'ïn Saleh le *fons signatus* de ce même passage. Je ne connais, en effet, aucune autre source en Palestine à laquelle l'épithète de *scellée* puisse mieux convenir qu'à celle-ci. Souterraine et de très-difficile accès, puisqu'on n'y pénètre que par un orifice assez étroit, elle pouvait être aisément fermée et interdite au public, au moyen d'une pierre marquée de l'empreinte du sceau royal. Son importance extrême et le caractère en quelque sorte sacré dont elle était revêtue venaient de ce que, avec d'autres sources, et notamment avec l'A'ïn A'than, elle était destinée à alimenter d'eau Jérusalem, et surtout l'enceinte du temple.

Quant à la construction première des deux chambres de l'A'ïn Saleh, peut-être remonte-t-elle à Salomon lui-même. Comme elles sont voûtées en plein cintre, on prétendra sans doute qu'elles ne peuvent être antérieures à l'époque romaine, et qu'elles datent seulement de Ponce Pilate, qui consacra des sommes considérables à l'aqueduc d'E'tam, lequel existait probablement depuis bien des siècles et avait besoin de réparation. Mais la construction des voûtes cintrées a-t-elle été complétement inconnue aux anciens avant l'époque romaine? C'est là une question qui me semble encore obscure. Qu'on lise à ce sujet les réflexions de M. de Saulcy relativement aux trois rangs de voussoirs magnifiques qui attirent justement l'attention des archéologues, à l'angle sud-ouest du Haram ech-Cherif, et qui paraissent être les restes du pont du Xystus, destiné autrefois à relier la haute ville au temple. Aux yeux de M. de Saulcy, ces voussoirs sont de la plus haute antiquité, et ce savant n'hésite pas à les regarder comme étant de l'époque des rois de Juda, et peut-être du temps de Salomon lui-même.

Cette opinion, ajoute-t-il[1], reporte un peu haut l'emploi de la voûte, eu égard à l'idée généralement adoptée, faute de faits contraires bien constatés, que l'usage de la voûte est postérieur de plusieurs siècles à l'époque que le

[1] *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 216.

pont salomonien lui assigne. Une fois de plus, les théories conçues au fond d'un cabinet d'étude auront reçu un démenti; il n'y a rien là qui doive nous étonner. Au reste, j'ajouterai, pour épargner un ennui à ceux qui seraient tentés de s'inscrire en faux contre ce fait architectural incontestable, qu'une magnifique voûte de douze mètres de hauteur sous clef a été retrouvée tout récemment par mon ami M. V. Place, dans ses merveilleuses fouilles de Ninive. Il faudra bien, pour celle-là, qu'on lui attribue à tout le moins six cent vingt-cinq ans d'antériorité à l'époque chrétienne, puisque l'an 625 avant Jésus-Christ est la date de la destruction de Ninive.

En ce qui concerne la fontaine dite *scellée*, j'accorderai, si l'on veut, que les voûtes des deux chambres qui la composent sont postérieures à la construction primitive, bien que la chose ne me semble pas démontrée; mais il m'est difficile d'admettre qu'elles ne datent elles-mêmes originairement que de l'époque de Ponce Pilate. Dans ce cas, il faudrait admettre également que les trois vasques et l'aqueduc qui amenait les eaux à Jérusalem, au lieu d'avoir été restaurés seulement par ce gouverneur romain, auraient été construits par lui, qui en serait le véritable et le premier fondateur.

Voici le passage de Josèphe où il est fait mention des travaux entrepris par Ponce Pilate à ce sujet, travaux qui provoquèrent une révolte du peuple, parce que ce procurateur y employa les ressources du trésor sacré, appelé par les Juifs *Corbanas* :

Μετὰ δὲ ταῦτα ταραχὴν ἑτέραν ἐκίνει, τὸν ἱερὸν θησαυρὸν (καλεῖται δὲ Κορβανᾶς) εἰς καταγωγὴν ὑδάτων ἐξαναλίσκων. Κατῆγε δὲ ἀπὸ τετρακοσίων σταδίων[1].

« Après cela, Pilate provoqua de nouveaux troubles, en dépensant les fonds du trésor sacré (on l'appelle *Corbanas*) pour conduire des eaux dans la ville. Or il les amena d'une distance de quatre cents stades. »

Je discuterai plus tard ce dernier chiffre; pour le moment, je me borne à constater que le texte de Josèphe est ici peu explicite. Par les mots τὸν ἱερὸν θησαυρὸν εἰς καταγωγὴν ὑδάτων ἐξαναλίσκων, l'historien juif laisse dans le doute la question de savoir

[1] *Guerre des Juifs*, II, IX, § 4.

si le procurateur romain construisit pour la première fois l'aqueduc, ou se contenta de réparer un aqueduc déjà existant. Il se borne à nous dire que Pilate employa les fonds du trésor sacré à un aqueduc qui avait quatre cents stades de développement.

Ce qui me porte à penser que le procurateur romain ne créa pas cet aqueduc, mais qu'il ne fit que le réparer, en lui donnant peut-être une longueur plus considérable et un plus grand débit d'eau, au moyen d'un nouveau canal provenant des environs d'Hébron, c'est que je ne saurais attribuer à Pilate les trois immenses vasques dites *de Salomon*. De pareilles excavations n'ont pu être entreprises qu'à l'époque de la plus grande splendeur de Jérusalem, et, sans un document précis et incontestable, je me résoudrai avec peine à y reconnaître l'œuvre d'un simple procurateur romain, dans un temps déjà bien voisin de la ruine de la Ville sainte. La tradition, en les attribuant à Salomon, n'est-elle pas plus d'accord avec la vraisemblance, et d'ailleurs ne pourrait-elle pas alléguer en sa faveur le passage de l'Ecclésiaste que j'ai déjà eu l'occasion de citer?

Et exstruxi mihi piscinas aquarum, ut irrigarem silvam lignorum germinantium[1].

Si Salomon a construit des piscines destinées à arroser les superbes jardins qu'il avait plantés, notamment dans la vallée d'E'tam, n'a-t-il pas dû en même temps songer à approvisionner suffisamment d'eau et sa capitale et le temple? Et du nombre des réservoirs qu'il avait creusés faudrait-il excepter précisément ceux dont la tradition lui reporte l'honneur et qui témoignent d'une magnificence et d'une grandeur vraiment salomoniennes?

Or, si la fondation primitive de ces vasques, bien que l'histoire ne le dise pas formellement, semble devoir être attribuée à ce prince, la construction de l'une des principales fontaines qui lui fournissent le contingent de leurs eaux doit remonter pareillement

[1] *Ecclésiaste*, c. II, v. 6.

à la même époque, et je ne vois aucune raison sérieuse de s'inscrire en faux contre la légitimité de l'opinion traditionnelle des juifs et des chrétiens, qui la regardent comme étant la *fontaine scellée* du livre de l'Ecclésiaste.

VASQUES DITES DE SALOMON.

Décrivons maintenant en peu de mots les trois vasques que nous avons déjà plusieurs fois mentionnées. Elles occupent une vallée assez étroite, resserrée entre des montagnes rocheuses, et qui s'abaisse progressivement, et par trois étages distincts successifs, de l'ouest à l'est.

La première, c'est-à-dire la vasque supérieure ou la plus occidentale, mesure cent trente-huit pas de long, sur une largeur de soixante et dix-huit à l'ouest et de quatre-vingt-deux à l'est. En partie creusée dans le roc et en partie construite, elle est soutenue intérieurement par des contre-forts, afin de mieux résister à la poussée des terres. Un seul escalier permet d'y descendre à l'angle sud-est. Le mur, du côté de l'est, a un mètre trente centimètres de large dans sa partie supérieure; mais il est bien plus épais dans les assises inférieures, que la terre recouvre, et il renferme intérieurement une chambre dans laquelle je n'ai pu pénétrer.

La deuxième vasque ou vasque intermédiaire est située à soixante pas au-dessous et à l'est de la précédente. Sa longueur est de cent cinquante-huit pas, et sa largeur de quatre-vingt-cinq à l'ouest, sur soixante-deux à l'est. Elle est en grande partie creusée dans le roc vif et par différents étages en retraite les uns sur les autres, ce qui oppose à la poussée des terres une résistance beaucoup plus forte que si l'excavation avait été verticale de haut en bas. Aussi ce bassin n'est-il pas soutenu intérieurement par des contre-forts dans le sens de sa longueur, cet appui lui étant inutile. On y observe deux escaliers taillés dans le roc, l'un à l'angle nord-est, l'autre à l'angle nord-ouest. C'est près de ce dernier angle aussi qu'un petit canal, provenant de la *fontaine scellée*, déverse ses eaux dans le

bassin, après avoir longé latéralement la première vasque. Le mur de ce second réservoir, du côté de l'est, est extrêmement épais et soutenu lui-même par un deuxième mur en talus, dont la partie supérieure forme un chemin. Ce talus affecte l'apparence d'une pyramide, les gros blocs qui le composent étant placés en retraite comme les gradins d'un escalier. Il contient de même, vers le bas, une chambre intérieure, dont j'ai trouvé l'entrée obstruée.

Plus à l'est encore et à un niveau inférieur, à la distance de quatre-vingt-cinq pas de la deuxième vasque, s'étend la troisième, qui mesure deux cent quatorze pas de long, sur une largeur de cinquante à l'ouest et de soixante et quinze à l'est; elle est en partie creusée dans le roc et en partie construite. Deux escaliers y ont été placés, l'un à l'angle sud-est, l'autre à l'angle nord-est.

Beaucoup plus profonde que les deux précédentes, car vers le centre, et surtout vers l'est, sa profondeur doit dépasser quinze mètres, cette vasque est étayée au dedans par de nombreux contre-forts. Dans son flanc méridional, une ouverture laisse passage à un canal qui, pendant l'hiver, lui amène les eaux pluviales découlant d'une montagne voisine. Derrière cet immense réservoir, vers l'est, un énorme mur de soutenement, bâti avec de beaux blocs disposés en gradins, contient, dans son épaisseur, un corridor que j'ai trouvé ouvert. M'y étant engagé, je suis parvenu bientôt à une chambre voûtée en plein cintre et construite en pierres de taille très-régulièrement agencées entre elles, qui m'ont paru reposer les unes sur les autres sans ciment. Cette chambre doit être identique probablement avec les deux autres qui sont pratiquées dans l'épaisseur des murs analogues qui soutiennent, vers l'est, les deux précédentes vasques. De cette troisième chambre, l'eau du réservoir inférieur, qui lui-même recueille celle des deux premiers, lesquels lui servent comme de filtres, s'écoule plus bas, par un conduit qui la traverse, vers l'aqueduc dont j'ai déjà parlé, et que je décrirai dans la suite plus amplement.

On sait, comme je l'ai dit, que la tradition fait ces trois vasques contemporaines de l'époque de Salomon. Or cette tradition, loin

de me paraître improbable, me semble, au contraire, réunir en sa faveur une grande vraisemblance. Ce n'est pas que j'attribue à ce prince certaines parties de ces superbes bassins, qui attestent une restauration postérieure. Nous savons, en effet, par l'histoire, qu'ils ont été plusieurs fois réparés. Par exemple, l'ancien enduit dont ils étaient revêtus intérieurement a presque entièrement disparu pour être remplacé par un ciment arabe; mais la structure générale de ces réservoirs, soit taillés dans le roc, soit bâtis avec des blocs de grandes dimensions, principalement dans les assises inférieures, accuse un travail qui paraît judaïque et bien antérieur à l'époque romaine, et surtout à l'époque arabe. Avec la plupart des voyageurs, je m'en tiens donc, jusqu'à nouvel ordre, à la tradition, et je vois là encore presque intact l'un des grands ouvrages dont se glorifiait Salomon lui-même, lorsqu'il disait, dans l'Ecclésiaste :

Magnificavi opera mea[1]. . .

« J'ai fait des choses magnifiques. . . »

A'ÏN A'THAN.

Au bas de la troisième vasque, et à quelque distance vers l'est, on observe, à côté du canal qui en sort par la chambre souterraine que j'ai mentionnée, un second canal venant d'ailleurs et qui va se réunir au précédent. En le suivant, dans la direction du sud, l'espace de deux cents pas à peine, on arrive à l'ouverture d'une chambre carrée dont la partie supérieure est au niveau du sol. Située dans une vallée étroite, que resserrent au sud-est de la dernière vasque des collines rocheuses, elle mesure intérieurement huit pas de long sur quatre de large. Ses murs sont construits avec de belles pierres de taille, et elle est surmontée d'une voûte cintrée présentant le même appareil. Une eau limpide la traverse. Est-ce une source véritable? Je ne le crois pas; car, en descendant dans cette espèce de citerne oblongue, j'ai remarqué un conduit

[1] *Ecclésiaste*, c. II, v. 4.

vers le sud, qui m'a prouvé que l'eau devait venir de plus loin. Les Arabes lui donnent le nom d'*A'ïn A'than*, عين عطان, ou *A'tan*, عتان.

KHIRBET EL-KHOUKH.

Près de là, vers l'est, un berger me désigne, sur une hauteur, des ruines appelées *Khirbet el-Khoukh*, خربة الخوخ. Gravissant immédiatement les rochers qu'il m'indique, je parviens bientôt sur l'emplacement d'une ancienne localité. De nombreux matériaux, restes de maisons renversées, sont épars sur le sol. Quelques citernes et un tombeau antique creusés dans le roc sont assez bien conservés.

Plus bas est un souterrain également pratiqué dans le roc et dont l'ouverture est cintrée.

Ces ruines n'appartiennent-elles pas à la ville d'*E'tam*, en hébreu עֵיטָם, en grec Αἰτάν, en latin *Etam*, qui fut fortifiée par Roboam?

Exstruxitque Bethlehem, et Etam, et Thecue[1].

J'incline très-volontiers à le croire, à cause de la proximité de la source dont je viens de parler, qui a gardé fidèlement, sauf une légère altération, le nom de la cité près de laquelle se trouvait la vallée où Salomon avait ses magnifiques jardins. Seulement la ville d'E'tam comprenait, sans nul doute, un espace plus étendu que le sommet rocheux et inégal que couvrent les ruines dites *Khirbet el-Khoukh*, et que j'identifie avec le rocher d'E'tam, *Sela E'tam*, où Samson chercha un refuge avant d'être livré par les Juifs aux Philistins et avant de remporter sur ces derniers une éclatante victoire à Ramath-Lehi[2].

Le Kala'at el-Bourak, en effet, a probablement, comme je l'ai dit, succédé à un château antique, dont la fondation peut être attribuée à Roboam, qui, comprenant l'importance des vastes réservoirs creusés par son père, a dû, en fortifiant E'tam, ne pas

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 6. — [2] *Juges*, c. XV.

les laisser sans défense sur la route si fréquentée d'Hébron, et assurer en même temps, vers l'ouest, les abords de cette même place.

RETOUR À BETHLÉHEM.

A six heures quarante minutes du soir, je reprends le chemin de Bethléhem par la voie la plus directe.

A sept heures dix minutes, j'atteins les premières maisons de cette petite ville.

CHAPITRE SOIXANTE-SIXIÈME.

DÉPART DE BETHLÉHEM. — KHIRBET BREIDA'. — BEIT-TA'MAR. — KHIRBET FRADIS, JADIS HERODIA. — DJEBEL FRADIS (HERODIUM). — A'ÏN A'NAZIEH. — KHIRBET KHARITOUN. — MERHARET KHARITOUN. EST-CE L'ANCIENNE CAVERNE D'A'DOULLAM OU ODOLLAM? — MONASTÈRE DE SAINT-CHARITON. — DOUARS DES TA'AMEREH. — REDJOUM EL-KOUAR. — KHIRBET KASR EL-LIMOUN. — KHIRBET KASR A'NTAR. — KHIRBET TEKOUA', L'ANCIENNE THEKOA'. — HISTOIRE DE THEKOA'. — RETOUR AU DOUAR DES TA'AMEREH.

DÉPART DE BETHLÉHEM.

Le 16 juillet, à six heures quinze minutes du matin, je quitte de nouveau Bethléhem, pour me diriger vers la montagne dite *des Francs;* ainsi l'appellent les chrétiens du pays; les Arabes la désignent sous le nom de *Djebel Fradis,* ou *Djebel Foureïdis.*

Nous descendons d'abord vers le sud-est, puis vers l'est-sud-est.

A six heures vingt-cinq minutes, nous avons à notre gauche l'*Oued Chahin,* واد شاهين.

Nous gravissons ensuite, vers le sud-est, des montagnes nues et dévastées. Elles étaient auparavant couvertes de vignes et de figuiers; mais ces plantations ont été, il y a quelques années, brûlées ou arrachées par une fraction des Ta'amereh, en guerre avec les Bethléhémites.

A notre droite serpente l'*Oued ed-Dia',* واد الدياع.

KHIRBET BREIDA'.

A sept heures quinze minutes, j'examine, sur une hauteur crayeuse, des ruines informes, appelées *Khirbet Breida',* خربة بريدع.

Il ne subsiste plus du village qui s'élevait jadis en cet endroit que des amas de menus matériaux, mêlés à des pierres un peu plus grandes mais grossièrement taillées, restes de petites habitations renversées. On y remarque aussi plusieurs citernes creusées dans le roc.

BEIT-TA'MAR.

De là, tournant vers le nord-est, nous parvenons, vers sept heures trente-cinq minutes, à *Beit-Ta'mar*, بيت تعمر. Situé sur une montagne dont les flancs sont hérissés de rochers, ce village a succédé évidemment à une localité antique, comme le prouvent des tombeaux, des magasins souterrains, des citernes et des silos pratiqués dans le roc. Quelques familles appartenant à la tribu des Ta'amereh s'y sont établies, dans des maisons bâties à la hâte avec d'anciens matériaux trouvés sur place. Un petit *bordj* sert à leur défense; une humble mosquée l'avoisine.

Quel était le nom de l'antique bourgade qu'a remplacée le hameau actuel? Peut-être était-il le même que celui qui est encore usité.

Nous lisons, en effet, dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Βααλθαμάρ :

Βααλθαμὰρ, πλησίον Γαβά· ἔνθα παρετάξαντο οἱ υἱοὶ Ἰσραὴλ εἰς πόλεμον τῇ φυλῇ Βενιαμίν· καὶ καλεῖται ἐν τοῖς τόποις εἰς ἔτι Βησθαμάρ.

Ce dernier village de Βησθαμάρ devient *Bethamari* dans la traduction de saint Jérôme :

Baalthamar, juxta Gabaa, ubi filii Israel adversus tribum Beniamin iniere certamen, et usque hodie Bethamari in supradictis locis viculus appellatur.

Seulement, comme le remarque M. de Saulcy [1], il n'y a pas moyen de chercher à Beit-Ta'mar le Βησθαμάρ d'Eusèbe ou le *Bethamari* de saint Jérôme, malgré la ressemblance frappante des

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 171.

noms. Nous sommes effectivement beaucoup trop loin de Gabaa. Mais rien n'empêche, à mon avis, de supposer qu'il y avait dans la tribu de Juda, de même que dans la tribu de Benjamin, une bourgade ainsi appelée. Celle de la tribu de Benjamin, mentionnée par Eusèbe et par saint Jérôme, aurait été anéantie avec le nom qu'elle portait; du moins, je n'en ai trouvé aucune trace. Au contraire, celle de Juda, dont il n'est question nulle part dans l'antiquité, survivrait, d'après ma conjecture, avec son nom judaïque ou même kananéen, dans le village moderne de Beit-Ta'mar.

KHIRBET FRADIS.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous descendons vers le sud; puis, après une nouvelle montée, nous parvenons, à huit heures quinze minutes, au *Khirbet Fradis*, خربة فراديس, appelé également, avec un sens diminutif, *Khirbet Foureïdis*, خربة فوريديس (ruines du Petit Paradis, du Petit Jardin).

Ces ruines couvrent une plaine et les dernières pentes septentrionales d'une montagne ainsi nommée, mais plus connue des chrétiens du pays sous la désignation de *mont des Francs*. J'examine d'abord un beau *birket* rectangulaire, long de quatre-vingt-deux pas sur cinquante-deux de large. Il a été pratiqué dans un vallon qui a été creusé et régularisé, et dont les pourtours ont été environnés d'un mur construit avec d'assez gros blocs, aujourd'hui presque tous désunis. Ce bassin, d'après la tradition conservée parmi les indigènes, était autrefois alimenté d'eau par deux aqueducs, l'un venant de l'A'ïn Oued Aroub, l'autre de l'A'ïn Oued Ourthas, ce qui me paraît peu probable, à moins que cette dernière source n'ait son origine beaucoup plus haut que l'endroit d'où elle sort, dans l'Oued el-Biar, par exemple. Actuellement il est à sec, et je l'ai trouvé planté intérieurement de tabac. Au centre on observe les débris d'une construction circulaire formant une sorte d'îlot. MM. Mauss et Salzmann, attachés à la mission scientifique de M. de Saulcy, qui ont exploré, quelques mois après moi,

les ruines du Khirbet Fradis, ont pratiqué des fouilles sur ce point. Voici comment ils s'expriment à ce sujet, dans une note insérée comme appendice dans l'ouvrage de M. de Saulcy :

Au centre [du bassin] se trouve un îlot formé par les débris d'une construction que nous avons étudiée et fait déblayer avec le plus grand soin. Nous y fîmes une large tranchée, qui fut poussée jusqu'à un mètre cinquante centimètres au-dessous du niveau du sol. A cette profondeur, le terrain était vierge et se composait de couches calcaires veinées d'argile ferrugineuse. Les résultats de ce travail furent les suivants.

Nous pûmes constater qu'il y avait autrefois, au centre du bassin, un petit édifice circulaire, appareillé comme les autres constructions d'Herodium. Cet édifice avait été fouillé longtemps avant notre arrivée. Les Arabes ne savent rien à ce sujet. Il ne reste pas de trace de débris sculptés. Le massif visible aujourd'hui présente, y compris les pierres éboulées sur son pourtour, un développement de dix-sept mètres sur trois mètres de hauteur. Au sommet de ce massif nous avons trouvé le sol d'une chambre et des traces d'un pavage en mosaïque formé de gros cubes noirs et blancs, semblables à ceux trouvés dans le donjon. Enfin nous pûmes constater l'existence de deux pieds-droits d'une porte donnant accès dans cette chambre. Que pourrons-nous réédifier avec ces éléments? un château d'eau, une fontaine monumentale, comme on l'a cru? Nous n'avons trouvé trace d'aqueduc ou de tuyaux ni autour de l'îlot, ni dans ses fondations. Un lieu de repos pendant les chaleurs de l'été? L'endroit eût été bien mal choisi et d'un accès bien incommode. Ne serait-il pas plus naturel de voir un tombeau dans cet édicule isolé au milieu d'un étang et protégé par lui? Les exemples sont nombreux de tombeaux construits dans ces conditions. Dans ce cas, ne pourrait-on pas supposer que ce tombeau fut celui qu'Hérode se fit construire à Herodium? Nous n'avons pas trouvé d'autres traces d'édifices de cette nature à Herodium, ni dans les environs. Rien n'empêche donc cette identification. Nous l'acceptons jusqu'à ce que l'on nous en présente une meilleure [1].

Cette conjecture de MM. Mauss et Salzmann est ingénieuse. Peut-être même est-elle la vraie explication de l'édicule en question. Néanmoins, sans prétendre la réfuter, je ferai observer à ces deux savants artistes que, si la construction d'un tombeau au milieu d'un réservoir a son analogue ailleurs, celle aussi d'un pavillon de plaisance élevé dans de semblables conditions est loin d'être sans exemple.

[1] *Voyage en Terre sainte*, appendice, p. 334, 335.

Je lis en effet dans El-Bekri :

En dehors des murs de Kaïrouan se trouvent quinze réservoirs bâtis par l'ordre de Hicham et d'autres princes, afin d'assurer aux habitants une provision d'eau suffisante. Le plus grand et le plus utile de ces bassins est situé auprès de la porte de Tunis et doit sa construction à Abou-Ibrahim Ahmed, fils de Mohammed l'Aghlabite. Il est de forme circulaire et d'une grandeur énorme. *Au milieu s'élève une tour octogone, couronnée par un pavillon à quatre portes*[1].

Lors de mon exploration de la Régence de Tunis, en 1860, j'ai eu l'occasion de vérifier la dernière assertion d'El-Bekri, en visitant cette ville célèbre de Kaïrouan, la cité sainte par excellence de l'islamisme en Afrique et, à ce titre, interdite aux chrétiens sous peine de mort, mais dont un ordre spécial du bey m'ouvrit l'entrée. Qu'il me soit permis à ce sujet de citer un passage de la relation de mon voyage, relatif au bassin dont parle ici El-Bekri.

L'un de ces réservoirs, celui qui est le plus en dehors des murs de Kaïrouan, vers l'ouest, se compose d'abord d'un bassin polygonal, formé de seize côtés, dans lequel l'eau se répandait en provenant de l'un des bras de l'Oued Merg el-Lil. Ce bassin a cent quarante-cinq pas de tour. De là l'eau, après s'être purifiée en laissant une partie de son limon et des autres substances qu'elle tenait en dissolution, passait dans un second bassin beaucoup plus considérable et de forme à peu près circulaire; il compte environ quatre cent quatre-vingts pas de circonférence. Le mur d'enceinte est soutenu par de nombreux contreforts. *Au centre s'élève une sorte de petit pavillon*, qui tombe en ruine et qui est aux trois quarts enseveli dans la vase durcie et desséchée qui s'est accumulée alentour. Enfin, de ce second bassin, l'eau, purifiée de nouveau et plus complétement, arrivait limpide dans de profondes citernes, où on la puisait[2].

Or ce pavillon au milieu du réservoir précédent ne pouvait, à mon avis, avoir que deux buts : soit d'offrir dans un pays aride un agréable lieu de réunion ou de repos, pendant les brûlantes chaleurs de l'été, au centre d'un bassin rempli d'eau; soit de servir d'habitation permanente à un gardien chargé de la surveillance de ce bassin précieux, destiné à l'alimentation d'une partie de la ville. Je pencherais plus volontiers pour la première hypothèse.

[1] *Description de l'Afrique septentrionale*, p. 65.

[2] *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, t. II, p. 332.

Quoi qu'il en soit, si, vers le commencement du IXe siècle de notre ère, un prince Aghlabite a construit à Kaïrouan un vaste réservoir, orné, dans son intérieur, d'un pavillon central ayant très-probablement la destination que je viens d'indiquer, qui empêche que, dans l'antiquité, Hérode ait eu la même pensée en creusant le vaste *birket* du Khirbet el-Fradis dans un lieu également dépourvu d'eau, où, par conséquent, l'existence d'un pavillon semblable avait plus de prix qu'ailleurs, et où la création d'un pareil ouvrage se conçoit fort bien de la part de ce monarque?

Toutefois l'hypothèse émise par MM. Mauss et Salzmann ne doit point être non plus rejetée comme tout à fait invraisemblable, et je les livre l'une et l'autre à l'appréciation du lecteur.

Mais poursuivons l'étude du Khirbet el-Fradis. La cité antique qui s'élevait en cet endroit au pied septentrional de la montagne qui en constituait l'acropole a été presque entièrement rasée, et l'emplacement qu'elle occupait est aujourd'hui en partie livré à la culture. Il subsiste néanmoins encore de ce côté, sur les dernières pentes du mont, des portions assez considérables de plusieurs édifices, bâtis sur trois terrasses successives. Ces édifices et les murs de ces terrasses, que flanquaient des ouvrages de défense, avaient été construits avec des pierres de taille d'un appareil très-régulier. Vers le nord-est, court, sur les flancs de la montagne elle-même jusqu'à son sommet, une assez large muraille ruinée, le long de laquelle, très-probablement, s'élevait jadis le magnifique escalier de marbre dont il est question dans l'historien Josèphe, lorsqu'il décrit Herodium.

DJEBEL FRADIS.

En gravissant vers ce point les pentes escarpées du Djebel Fradis, dont j'estime la circonférence, à la base, à neuf cents mètres, et la hauteur à cent vingt mètres au-dessus de la plaine environnante, je parviens à un plateau couronnant un cône tronqué, et mesurant trois cents mètres de pourtour. Ce plateau, qui a été creusé intérieurement en forme d'amphithéâtre ou, si l'on aime mieux, de cratère

de volcan, est circulaire ou plutôt elliptique. On remarque sur ses bords les arasements d'un mur d'enceinte, flanqué à l'est d'une tour circulaire entière et, aux trois autres points cardinaux, de trois demi-tours pareillement circulaires. Les demi-tours sont rasées. Quant à la tour, elle est en partie conservée, du moins l'étage inférieur est debout. En y pénétrant, j'y trouvai une chambre voûtée en berceau; le pavé consistait en une mosaïque formée de gros cubes blancs et noirs. Plus tard, lors de sa visite à Herodium, M. de Saulcy a fait enlever une assez large plaque de cette mosaïque hérodienne, qu'il a rapportée en France, pour en enrichir le musée du Louvre.

Au dedans du mur d'enceinte, dans l'épaisseur du talus de l'espèce de cratère factice dont j'ai parlé, avaient été construits des magasins et des logements voûtés, dont une faible partie seulement est encore intacte; le reste est ou détruit ou bouleversé. Plusieurs escaliers, dont il subsiste quelques vestiges, permettaient de descendre dans un petit vallon circulaire, sorte d'arène ménagée au centre.

L'appareil des diverses constructions qui s'élevaient, tant au bas qu'au sommet de la montagne, est partout le même, comme l'ont observé MM. de Saulcy, Mauss et Salzmann. Il consiste en pierres bien taillées, de dimensions assez considérables, mais néanmoins singulièrement inférieures à celles des blocs gigantesques que l'on admire dans les parties antiques de l'enceinte du Haram ech-Cherif. M. de Saulcy fait remarquer la hauteur constante des assises, qui est de cinquante-huit centimètres, et comme la coudée hébraïque est de cinq cent vingt-cinq millimètres, il pense qu'il y a un rapprochement intentionnel entre ces deux chiffres.

Une question maintenant se présente ici. Avec quelle localité antique doit-on identifier celle dont nous venons de décrire sommairement les ruines?

La plupart des voyageurs et des critiques s'accordent à y reconnaître l'ancienne ville d'Herodia et la forteresse d'Herodium, fondées, comme le rapporte Josèphe, par Hérode le Grand, à l'endroit même où il avait vaincu les Juifs partisans d'Antigone qui le poursuivaient.

Voici le passage de cet historien :

Dans sa fuite, il n'était pas en sûreté non plus de la part des Juifs; mais ceux-ci l'attaquèrent, lorsque, avec ses gens, il était encore à soixante stades de Jérusalem. Ils fondirent sur ses troupes et les attaquèrent en chemin. Hérode les vainquit et les mit en déroute, comme s'il n'était pas réduit aux abois et à l'extrémité, mais au contraire comme si tout lui réussissait et qu'il fût abondamment pourvu de tout pour la guerre. Plus tard, une fois devenu roi, il bâtit dans le même lieu où il avait triomphé des Juifs un magnifique palais et, autour de ce palais, une ville, qu'il appela *Herodia*[1].

A la vérité, si le chiffre de soixante stades à partir de Jérusalem est exact, il faut chercher ailleurs l'emplacement de cette ville et du palais qui l'ornait. Le Djebel Fradis, en effet, est à quatre-vingts stades de Jérusalem et non pas seulement à soixante; mais, d'un autre côté, nous savons par de nombreux exemples que les distances marquées dans l'historien juif sont souvent erronées, et ensuite la description que nous donne autre part ce même écrivain de la ville et du palais qui nous occupent en ce moment ne nous laisse guère de doute sur l'identité des ruines du Djebel Fradis avec celles que j'ai indiquées.

Effectivement, si nous consultons le livre XV des Antiquités judaïques, nous y lisons ce qui suit :

Lorsqu'il eut achevé de célébrer ses noces, il construisit une place forte dans l'endroit où il avait vaincu les Juifs, quand il était tombé du pouvoir et qu'Antigone était maître des affaires. Or ce château est éloigné de Jérusalem d'environ soixante stades. Fortifié par la nature, il est en même temps dans une position très-propre à des constructions. Il y a en effet, à côté, une colline suffisamment élevée, et couronnée par un sommet fait de main d'homme. Par son contour, elle présente la forme d'une mamelle. Des tours rondes l'environnent; la montée est très-roide; pour en faciliter l'accès, on a construit un escalier de deux cents degrés en pierres polies. Intérieurement se trouve une superbe retraite royale, à la fois sûre et élégante. Au bas de la colline sont des habitations d'une structure remarquable, et pourvues, en outre, dans un endroit privé de sources, d'eaux abondantes, amenées de loin au prix de sommes considérables. Toute la

[1] *Antiquités judaïques*, XIV, XIII, § 9.

plaine est occupée par des constructions, en sorte qu'elle le cède à peine en étendue à aucune ville, et la colline en est comme l'acropole [1].

Citons encore les autres passages de Josèphe relatifs à Herodium et à la ville située au bas de ce château.

Hérode, dans sa fuite, eut encore plus à souffrir des Juifs que des Parthes. Après l'avoir harcelé sans relâche, ils en vinrent aux prises avec lui à soixante stades de la ville, dans un combat véritable, qui dura longtemps. Hérode les vainquit et en tua un grand nombre. En souvenir de cette victoire, il fonda plus tard en cet endroit une ville, il l'embellit de palais somptueux et y construisit une acropole très-forte, qu'il appela, de son nom, *Herodium* [2].

Dans le même livre, Josèphe, après avoir mentionné un autre château du nom d'*Herodium*, fondé par Hérode sur une montagne d'Arabie, poursuit de la sorte :

Il appela de même *Herodium* une colline en forme de mamelle et faite de main d'homme, située à soixante stades de Jérusalem, mais où il s'appliqua à élever des constructions beaucoup plus importantes. En effet, il environna le sommet de tours rondes, et remplit l'enceinte intérieure de palais magnifiques. Ce n'était pas seulement le dedans des édifices qui était splendide à voir, mais encore, au dehors, les murs, les corniches et les toits étaient décorés avec profusion d'ornements précieux. Il y fit venir aussi de loin, avec des dépenses très-considérables, des eaux abondantes, et garnit la montée de deux cents gradins d'un marbre éclatant de blancheur; car la colline était d'une élévation moyenne et entièrement due au travail de l'homme. Il bâtit également au bas de cette éminence d'autres palais, à la fois pour y déposer son ameublement et ses provisions et pour y recevoir ses amis, en sorte que le château pouvait paraître une ville, tant il était abondamment pourvu de tout, mais par son circuit, ce n'était qu'une demeure royale [3].

Cette description concorde très-bien avec la précédente; seulement, comme le remarque M. de Saulcy [4], elle fait arriver l'eau au sommet du cône et elle dit que l'escalier qui y montait était en marbre très-blanc, tandis que la première ne parle, à propos de la construction de l'escalier, que de ξεσταῖς βαθμῖσιν, c'est-à-dire de « marches faites de pierres polies. »

[1] *Antiquités judaïques*, XV, IX, § 4.
[2] *Guerre des Juifs*, I, XIII, § 8.
[3] *Guerre des Juifs*, I, XXI, § 10.
[4] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 181.

Quoi qu'il en soit, à part la distance de soixante stades, qui est trop faible d'une vingtaine de stades pour répondre à celle qui sépare en réalité le Djebel Fradis de Jérusalem, les autres détails fournis par Josèphe se rapportent si bien avec l'ensemble des ruines qui existent encore au bas de cette colline et sur son sommet, qu'il n'est guère possible de ne pas les identifier avec la ville d'Herodia et avec le château d'Herodium, mentionnés et décrits par cet écrivain.

Reste néanmoins une circonstance à expliquer ici. Dans les Antiquités judaïques, Josèphe, en parlant de la colline de l'acropole, s'exprime comme il suit :

Ἔστι γὰρ ἐγγὺς ἐπιεικὴς κολωνὸς, εἰς ὕψος ἀνιὼν χειροποίητον, ὡς εἶναι μαστοειδῆ τὴν περιφοράν [1].

« A côté est une colline suffisamment élevée, que couronne un sommet fait de main d'homme, et dont la circonférence présente la forme d'une mamelle. »

De ce texte on pourrait induire que le sommet seul de cette colline était artificiel et que le reste du massif était naturel. Toutefois cela n'est pas très-nettement indiqué par l'auteur.

Dans la Guerre des Juifs, Josèphe est plus précis et plus formel, et, à l'en croire, la colline tout entière était faite de main d'homme :

Ἦν γὰρ δὴ τὸ γεώλοφον ἐπιεικῶς ὑψηλὸν καὶ πᾶν χειροποίητον [2].

Comment faut-il comprendre cette assertion? Faut-il supposer que la colline tout entière, dont la circonférence à la base peut être évaluée à neuf cents mètres, le pourtour au sommet à trois cents, et la hauteur à cent vingt, est complétement artificielle, et que cette masse énorme de terre a été amoncelée par la main de l'homme? La chose est peu vraisemblable, et aurait exigé, pour être accomplie, des milliers de bras et des dépenses considérables, qu'Hé-

[1] *Antiquités judaïques*, XV, IX, § 4. — [2] *Guerre des Juifs*, I, XXI, § 10.

rode aurait pu employer plus utilement ailleurs. S'il cherchait à se bâtir dans la Judée un château fort sur un point élevé et facile à défendre, les montagnes et les collines ne lui manquaient pas au milieu du vaste massif des monts de Juda. Il n'avait pour cela que l'embarras du choix, et n'était nullement contraint d'édifier artificiellement et à grands frais un tertre semblable. J'inclinerais donc à penser que par le mot χειροποίητον il faut entendre seulement que cette colline était, non *faite de main d'homme*, mais *travaillée par l'homme*, en ce sens qu'elle avait été transformée en un cône plus régulier. Dans l'origine, selon la remarque de M. Salzmann, elle était même plus élevée et se terminait en pointe.

Pour établir, dit-il, une fortification d'une certaine étendue sur son sommet, il a fallu aplanir ce dernier, de manière à former un plateau; de plus, en évidant légèrement celui-ci en forme d'entonnoir, on se ménageait un remblai en terre, sur lequel on a élevé un mur d'enceinte. Les terres provenant du travail du déblai et de l'aplanissement du cône ont dû être rejetées tout autour de celui-ci. On arrivait ainsi au double but que se proposaient ceux qui voulaient fortifier cette position : gagner le plus d'espace possible pour y établir un ouvrage de défense; rendre plus sensible l'escarpement du talus. Ce travail, en donnant au sommet de la montagne une forme presque régulière et des côtés lisses, a pu faire croire que toute cette partie du Djebel Foureïdis avait été élevée par la main de l'homme [1].

Quelques voyageurs, mais par une erreur évidente, reconnaissent dans cette forteresse l'antique Béthulie, si célèbre dans le livre de Judith. Cette place, en effet, doit être cherchée ailleurs, et je l'identifie avec Sanour, en Samarie.

D'autres y voient la ville de *Beth hak-Kerem*, en hébreu בֵּית הַכֶּרֶם, en grec Βηθαχχαρμά et Βηθακχαρίμ, en latin *Bethacharam* et *Bethacarem*, signalée dans Jérémie :

Confortamini, filii Benjamin, in medio Jerusalem, et in Thecua clangite buccina, et super Bethacarem levate vexillum; quia malum visum est ab aquilone, et contritio magna [2].

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. II, appendice, p. 333. — [2] *Jérémie*, c. VI. v. 1.

Elle est également mentionnée dans le livre II d'Esdras :

Et portam Sterquilinii ædificavit Melchias, filius Rechab, princeps vici Bethacharam [1]...

Mais comment Josèphe, en décrivant Herodium, n'ajoute-t-il pas que cette place avait succédé à une autre plus ancienne, du nom de *Beth hak-Kerem?* Comment aussi saint Jérôme, qui, dans son Commentaire sur le prophète Jérémie, parle d'un village appelé *Bethacharma*, existant encore de son temps, sur une montagne entre Thekoa' et Jérusalem, ne fait-il pas observer que, à l'époque d'Hérode, cette même localité se nommait *Herodium?*

Bethacharma est vicus Judæ in monte positus inter Æliam et Thecuam.

L'identification d'Herodium avec Beth hak-Kerem ou Bethacharma me paraît donc douteuse. Le silence absolu de ces deux écrivains sur ce point diminue, en effet, singulièrement la valeur de cette hypothèse. Toutefois, je ne puis m'empêcher de remarquer l'analogie qui existe entre le nom actuel de *Djebel Fradis* (montagne du Paradis, du Jardin) et celui de *Beth hak-Kerem* (maison du Jardin, maison de la Vigne).

Nous savons par Josèphe [2] qu'Hérode fut enterré, comme il l'avait ordonné, à Herodium. De Jéricho, où il mourut, son corps y fut porté avec une pompe extraordinaire, et déposé dans un mausolée qu'il s'était sans doute fait élever lui-même. J'ai déjà dit que MM. Mauss et Salzmann, dont l'opinion, insérée dans l'ouvrage de M. de Saulcy, semble adoptée par cet éminent archéologue, plaçaient au centre du *birket* du Khirbet Fradis le tombeau de ce monarque, dans la construction circulaire où ils ont pratiqué des fouilles. J'hésite un peu, pour mon compte, à souscrire à cette hypothèse, attendu que, dans les deux passages où il est question de la sépulture d'Hérode, Josèphe parle d'Herodium et non d'Herodia, c'est-à-dire du château et non de la ville qui s'étendait à ses pieds,

[1] *Esdras*, l. II, c. III, v. 14. — [2] *Antiquités judaïques*, XVII, VIII, § 3. — *Guerre des Juifs*, I, XXXIII, § 9.

suivant la distinction qu'il a faite lui-même en termes très-nets[1]. J'inclinerais donc plutôt à penser, sans néanmoins l'affirmer positivement, qu'Hérode, pour assurer davantage l'inviolabilité de sa tombe, l'avait fait préparer dans l'intérieur de l'acropole d'Herodium et non au bas de la colline, dans un réservoir destiné aux besoins de tous et au milieu duquel sa sépulture aurait pu être moins respectée.

Toutefois, la distinction établie par Josèphe entre Herodia et Herodium n'est peut-être pas ici observée par cet auteur. C'est ce qui me rend plus circonspect pour émettre sur ce point un avis trop tranché.

Herodium devint bientôt le chef-lieu d'une toparchie[2].

Après la conquête de Jérusalem par Titus, la forteresse d'Herodium se rendit sans résistance au légat Lucilius Bassus[3].

A l'époque des croisades, cette hauteur fut sans doute occupée par une garnison; d'où lui vint probablement le nom de *mont des Francs,* qu'elle conserve encore aujourd'hui parmi les chrétiens indigènes. Quant à la tradition en vertu de laquelle les Latins, après la chute du royaume de Jérusalem, auraient tenu, selon les uns, trente ans, et selon les autres, quarante ans, sur le sommet de cette colline, contre tous les efforts des musulmans, elle paraît tout à fait invraisemblable, et ne remonte sans doute pas au delà de la fin du xve siècle. Dans tous les cas, je ne sache pas qu'elle ait été rapportée par un écrivain antérieur à Félix Fabri, qui voyageait en Palestine en 1483. Depuis lors, nous la voyons consignée dans beaucoup de relations de pèlerins, mais elle n'en est pas moins dénuée de toute probabilité, et aujourd'hui presque tous les critiques sérieux la rejettent.

A'ÏN A'NAZIEH.

A dix heures, nous quittons le Khirbet Fradis pour traverser, vers l'ouest, l'Oued ed-Dia'.

[1] *Antiquités judaïques,* XIV, XIII, § 9. — [2] *Guerre des Juifs,* III, III, § 5. — Pline, *Histoire naturelle,* V, XV. — [3] *Guerre des Juifs,* VII, VI, § 1.

A dix heures vingt minutes, nous commençons à gravir péniblement des hauteurs escarpées, dans la direction du sud-sud-est, puis de l'est-sud-est.

A dix heures trente-cinq minutes, une descente rapide nous conduit à une grande et vaste citerne, qu'on nomme *A'ïn A'nazieh*, عين عنازية. Construite en belles pierres de taille, dont les assises sont placées en retraite comme autant de gradins successifs, elle mesure vingt-trois pas de long sur dix-huit de large. A l'un des angles de cette citerne, qui alimente encore d'eau les douars des environs, est une chambre voûtée appelée *el-hammam* (le bain).

KHIRBET KHARITOUN.

A quelque distance de là, on observe des ruines connues sous la désignation de *Khirbet Kharitoun*, خربة خريتون. Elles sont assez indistinctes, et quelques-unes appartiennent au célèbre monastère de Saint-Chariton, dont elles ont conservé fidèlement le nom. Un gros pan de mur encore debout est appelé par les Arabes *Bab el-Oued Kharitoun*, parce qu'il semble commander et fermer de ce côté l'entrée de l'âpre et profonde vallée nommée *Oued Kharitoun*.

MERHARET KHARITOUN.

En continuant à suivre un étroit sentier pratiqué dans le roc, nous parvenons bientôt sous une sorte d'hémicycle peu prononcé, formé par d'énormes rochers creusés de main d'homme, et de la voûte desquels suinte et tombe incessamment, goutte à goutte, une eau réputée sainte aussi bien par les musulmans que par les chrétiens, et qui est recueillie dans un petit bassin rectangulaire. Cette source est l'*A'ïn Kharitoun*.

Là je laisse mes deux bachibouzouks, et, guidé par un Bédouin des environs, je descends encore quelques instants des pentes plus ou moins abruptes; puis, cheminant le long d'une espèce de corniche, j'arrive à un rocher qui nous barre le passage, et que mon

guide m'engage à gravir à sa suite. Une fois parvenus sur cette espèce de petite plate-forme, qui surplombe vers l'est un précipice affreux, nous nous élançons, à l'ouest, par une ouverture assez basse, dans le vestibule d'une immense caverne, appelée *Merharet Kharitoun*, مغارة خريتون.

Munis chacun d'une bougie, nous commençons immédiatement à explorer les ténébreuses horreurs de ce vaste dédale. Mon guide en connaît, dit-il, tous les détours, et il est convenu qu'il me conduira partout.

Après avoir erré quelque temps de salle en salle, de galerie en galerie, en franchissant d'étroits corridors, dont quelques-uns sont tellement bas qu'il faut ramper à terre pour les traverser, nous atteignons, au bout de quinze minutes, un large trou béant. La nuit éternelle qui règne dans la caverne, et que dissipe à peine la pâle et vacillante lumière de nos bougies, ne permet pas d'en mesurer la profondeur. Mais mon guide m'affirme qu'elle ne dépasse guère la hauteur de deux hommes, et, à son exemple, je me laisse glisser, en me cramponnant à quelques anfractuosités du rocher, à travers l'ouverture dont je viens de parler. Arrivés en bas, nous poursuivons notre marche en parcourant d'autres galeries, la plupart fort étroites et quelques-unes extraordinairement basses. A l'entrée de l'un de ces corridors, une nuée de chauves-souris nous caressent désagréablement le visage de leurs ailes hideuses, et éteignent en passant nos lumières, que nous nous hâtons de rallumer.

Nous cheminons ainsi trois quarts d'heure, tantôt debout, tantôt rampant péniblement, au milieu des replis mystérieux de cet antre, qui m'a paru en grande partie l'œuvre de la nature, mais où néanmoins le travail de l'homme se montre en beaucoup d'endroits; puis nous revenons sur nos pas, mon guide prétendant que j'avais tout vu.

Je n'ai appris que plus tard qu'il ne m'avait pas tout montré (peut-être ne connaissait-il pas lui-même les autres galeries de ce véritable labyrinthe), car le docteur Tobler y signale des tombes brisées et des inscriptions fort anciennes en caractères inconnus,

que j'aurais certainement remarquées si j'avais pénétré dans la partie de la caverne où ce savant affirme les avoir observées[1].

Plusieurs voyageurs identifient la Merharet Kharitoun avec la caverne d'A'doullam, en latin *Odollam*, où David chercha un refuge contre la colère de Saül :

Abiit ergo David inde [a Geth], et fugit in speluncam Odollam. Quod cum audissent fratres ejus et omnis domus patris ejus, descenderunt ad eum illuc[2].

Il est également question de cette caverne dans le livre II des Rois. David s'y était retranché comme dans un asile inexpugnable, lorsque les Philistins occupaient Bethléhem.

13. Nec non et ante descenderant hic qui erant principes inter triginta, et venerant tempore messis ad David in speluncam Odollam : castra autem Philisthinorum erant posita in valle Gigantum.

14. Et David erat in præsidio; porro statio Philisthinorum tunc erat in Bethlehem[3].

Le même fait est rapporté dans les Paralipomènes[4].

Des différents détails renfermés dans ces deux passages il semblerait résulter que la grotte d'A'doullam, assez vaste pour contenir David et sa suite, n'était pas fort éloignée de Bethléhem, puisque ce prince ayant exprimé le désir de boire des eaux de la citerne située devant la porte de cette ville, trois de ses plus braves guerriers osèrent, au péril de leur vie, traverser le camp des Philistins, et, après avoir puisé de l'eau à cette citerne, la lui rapportèrent dans le refuge qu'il avait choisi.

Huit kilomètres à peine séparent Bethléhem de la caverne Kharitoun, et si l'on identifie celle-ci avec la caverne d'A'doullam, ces trois vaillants hommes ont pu, en trois heures de marche, accomplir ce double trajet, en se frayant audacieusement un chemin à travers le camp des Philistins. Ces seize kilomètres à parcourir dans de pareilles circonstances n'en demandaient pas moins de leur part un

[1] Tobler, *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 510 et suivantes.

[2] *Rois*, l. I, c. XXII, v. 1.

[3] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 13, 14.

[4] *Paralipomènes*, l. I, c. XI, v. 15-20.

courage extraordinaire. Toutefois la chose était possible, dans un pays accidenté, dont ils connaissaient parfaitement tous les détours et où, à force d'agilité et de valeur, ils sont parvenus à déjouer la poursuite de l'ennemi.

Mais une grave difficulté se présente ici :

Si nous ouvrons le livre de Josué, nous y voyons une ville d'A'doullam, en hébreu עֲדֻלָּם, en grec Ὀδολλάμ, en latin *Adullam*, *Odullam* et *Odollam*, signalée parmi les cités de la plaine de Juda avec Jerimoth, Socho et Azeca :

Et Jerimoth et Adullam, Socho et Azeca [1].

Dans un précédent passage, un roi kananéen de cette ville est cité à côté de celui de Lebna :

Rex Lebna unus, rex Odollam unus [2].

Le livre II des Paralipomènes, en nous apprenant qu'A'doullam fut fortifiée par Roboam, en fait mention entre Socho et Geth :

7. Bethsur quoque [exstruxit], et Socho, et Odollam,
8. Nec non et Geth, et Maresa, et Ziph [3].

Dans le livre II d'Esdras, au nombre des villes réhabitées après la captivité, A'doullam est citée entre Zanoa et Lachis :

Zanoa, Odollam et in villis earum, Lachis et regionibus ejus, et Azeca et filiabus ejus [4].

Si maintenant nous interrogeons l'*Onomasticon* d'Eusèbe, nous y trouvons, au mot Ἀδολάμ, que cette ville, appartenant à la tribu de Juda, était encore de son temps un grand bourg, situé à dix milles d'Éleuthéropolis, vers l'orient :

Ἀδολὰμ, φυλῆς Ἰούδα, κώμη νῦν ἐστι μεγίστη πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως ὡς ἀπὸ σημείων ι'.

Ce passage est traduit par saint Jérôme sans aucune correction; par conséquent, ce Père de l'Église en adopte le contenu. Si les

[1] *Josué*, c. xv, v. 35.
[2] *Josué*, c. xii, v. 15.
[3] *Paralipomènes*, l. II, c. xi, v. 7, 8.
[4] *Esdras*, l. II, c. xi, v. 30.

indications qui s'y trouvent rapportées sont exactes, il est absolument impossible de fixer au Khirbet Kharitoun l'emplacement d'A'doullam, et de reconnaître la grotte du même nom dans la Merharet Kharitoun qui nous occupe en ce moment. Cette dernière caverne, en effet, et les ruines qui l'avoisinent sont éloignées d'Éleuthéropolis, aujourd'hui Beit-Djibrin, d'au moins vingt-trois milles à l'est-nord-est, et non de dix seulement. D'ailleurs, nous sommes là au milieu des montagnes de Juda et non plus dans la Chéphélah, comme le veut le texte sacré.

Nonobstant cette difficulté, on admettait généralement au moyen âge, ainsi que le prouve un passage de Guillaume de Tyr, que la caverne Kharitoun était celle d'A'doullam.

Cet historien, en effet, nous raconte[1] que, en 1138, une bande de Sarrasins ayant fondu tout à coup sur Thecua, les habitants, épouvantés, se réfugièrent dans la caverne voisine d'Odollam. Or cette caverne d'Odollam, voisine de Thecua, ne peut être que la Merharet Kharitoun, distante à peine de trente minutes du Khirbet Tekoua', qui a conservé fidèlement le nom de la ville antique dont il offre les débris, caverne qui d'ailleurs, en tout temps, a servi d'asile aux bergers nomades ou aux fellahs des environs. Maintenant encore les Ta'amereh s'y retranchent, lorsqu'ils sont en guerre avec le pacha de Jérusalem.

D'autres voyageurs, au lieu de voir dans la Merharet Kharitoun la caverne d'A'doullam, y reconnaissent celle dont il est question dans les versets suivants :

1. David, étant sorti de ce lieu-là, demeura à Engaddi, dans des lieux très-sûrs.

2. Et Saül étant revenu, après avoir poursuivi les Philistins, on lui vint dire que David était dans le désert d'Engaddi.

3. Il prit donc avec lui trois mille hommes choisis de tout Israël, et il s'en alla chercher David et ses gens jusque sur les rochers les plus escarpés, accessibles seulement aux chamois.

4. Et il vint à des parcs de brebis qu'il rencontra sur son chemin; près de

[1] Willelm. Tyr. XV. VI.

là se trouvait une caverne, où il entra pour une nécessité naturelle, et David et ses gens se tenaient au fond de la même caverne.

5. Les gens de David lui dirent : Voici le jour dont le Seigneur t'a parlé en te disant : Je te livrerai ton ennemi entre tes mains, afin que tu le traites selon qu'il te semblera bon. Et David se leva et coupa tout doucement un pan du manteau de Saül.

6. Après cela, David fut touché en son cœur de ce qu'il avait coupé un pan du manteau de Saül.

7. Et il dit à ses gens : Dieu me garde de commettre une pareille action contre mon maître, qui est l'oint du Seigneur, et de porter la main sur lui, puisqu'il est le christ et l'oint de l'Éternel !

8. Ainsi David arrêta ses gens par ses paroles, et il ne leur permit point de se jeter sur Saül. Puis Saül se leva de la caverne et continua son chemin [1].

Sans doute, tous les détails de cette scène peuvent fort bien s'être accomplis dans la grotte Kharitoun, dont les mystérieuses profondeurs et les nombreux replis pouvaient très-facilement dérober à la vue de Saül, qui y était entré, David et sa suite. En la parcourant, on se rend parfaitement compte des circonstances du récit biblique. D'un autre côté, néanmoins, la grotte Kharitoun est à seize milles au moins au nord-ouest d'A'ïn-Djedi, l'antique E'n-Gedi, en latin *Engaddi,* et cette distance me paraît bien grande pour autoriser l'identification précédente. Il me semble plus naturel de chercher dans un voisinage plus rapproché des ruines de cette ville la caverne où s'est passée l'aventure qui est rapportée dans les versets que je viens de reproduire.

MONASTÈRE DE SAINT-CHARITON.

Quant au nom de *Kharitoun,* donné à la fois aux ruines dont j'ai parlé, à l'*oued* escarpé et profond qu'elles dominent, et à la grotte immense creusée par la nature dans les flancs de ce même *oued,* et agrandie par l'homme, il dérive d'un saint anachorète, appelé *Chariton,* qui vivait dans le courant du IVe siècle de notre ère, et qui fonda plusieurs laures ou monastères aux environs de Jérusalem, de Jéricho et de Thekoa' [2].

[1] *Rois,* l. I, c. XXIV, v. 1-8. — [2] Bollandi *Acta sanctorum,* 28 septemb. p. 616 et suiv.

La laure qu'il éleva près de Thekoa', très-probablement dans l'endroit qui porte aujourd'hui la désignation de *Khirbet Kharitoun*, s'appelait *Souka* en syriaque, et παλαιὰ λαύρα en grec. On la nommait *l'ancienne laure*, pour la distinguer d'un autre monastère peu éloigné, appelé *la nouvelle laure*, qui fut fondé plus tard, au sud de Thekoa', par quelques moines qui étaient sortis de Saint-Saba, dont ils trouvaient la règle trop austère, et que saint Aquilin, qui dirigeait alors Souka, avait refusé de recevoir. Après avoir vécu quelque temps dans l'ancienne laure, saint Chariton découvrit dans le voisinage une grotte, où il se retira, afin de s'y consacrer tout entier au silence, à la prière et à la contemplation. On l'appelait τὸ κρεμαστὸν σπήλαιον, c'est-à-dire *la grotte suspendue*, parce qu'elle était sur la pente d'une montagne escarpée et qu'on n'y parvenait qu'avec une échelle. C'est celle que j'ai décrite sous le nom de *Merharet Kharitoun*. Pour désaltérer le saint, qui manquait d'eau dans cet asile, Dieu, dit l'historien de sa vie, fit jaillir du rocher, à sa prière, une source miraculeuse, qui coule encore et que les Arabes continuent d'appeler *A'ïn Kharitoun*.

Après la mort du saint, vers l'an 410, les moines de Souka furent égorgés par les Sarrasins et le monastère entièrement dévasté. Il se releva ensuite de ses ruines et vit briller les vertus de saint Euthyme, de saint Cyriaque et de saint Saba, qui y passa quelque temps, avant de fonder le monastère célèbre qui porte encore son nom.

Lorsque l'empereur Héraclius fit son entrée à Jérusalem avec le précieux fardeau de la vraie croix, l'an 629 de notre ère, il était accompagné des moines de Souka, autrement dit de Saint-Chariton, et de Saint-Saba.

DOUARS DES TA'AMEREH.

A une heure, nous sommes de retour à l'A'ïn A'nazieh, puis nous poursuivons notre marche vers le sud.

Nous rencontrons bientôt, sur un plateau élevé, un douar assez important de la tribu des Ta'amereh. Leur cheikh m'invite à ac-

cepter l'hospitalité sous sa tente; mais mes bachibouzouks m'avertissent tout bas que j'ai affaire là à un voleur de grand chemin. D'ailleurs l'air sournois et faux de ce cheikh ne m'inspirait aucune confiance. Je décline donc son offre.

A deux kilomètres plus loin, nous apercevons, dans une vallée, un autre douar plus considérable, appartenant à la même tribu. Il a pour cheikh un Arabe dont la figure franche et loyale m'attire tout d'abord. Ce chef m'apprend qu'il est grand ami du révérend père Emmanuel Forner, curé de la paroisse latine de Bethléhem, et qu'il manque rarement d'aller le voir quand il se rend dans cette ville. Cette communauté de connaissance et d'affection est un motif de plus qui me rassure à son sujet, et je fais dresser ma tente près de la sienne. Après quelques instants de repos, je lui demande un guide pour aller examiner les ruines qui avoisinent son campement, et notamment le Khirbet Tekoua'. Il me répond qu'il m'accompagnera lui-même, et aussitôt il fait apprêter sa jument.

REDJOUM EL-KOUAR.

A trois heures quarante-cinq minutes, nous partons tous deux dans la direction du sud-est, et nous commençons par gravir une montagne. Le sommet est recouvert par des amas de pierres provenant de constructions renversées, et appelés *Redjoum el-Kouar*, رجوم الكوار. Nous descendons ensuite dans la direction de l'est-sud-est.

KHIRBET KASR EL-LIMOUN.

A quatre heures vingt minutes, nous arrivons aux débris d'un petit fort, connus sous le nom de *Khirbet Kasr el-Limoun*, خربة قصر الليمون. Cette construction rectangulaire renferme à l'intérieur plusieurs compartiments, dont la voûte est légèrement ogivale et semble indiquer une époque de transition entre le plein cintre et l'arc brisé. Près de là sont plusieurs grandes citernes creusées dans le roc.

KHIRBET KASR A'NTAR.

Vingt minutes plus à l'est, nous rencontrons les ruines d'un second fortin, semblable au précédent; on les appelle *Khirbet Kasr A'ntar*, خربة قصر عنتر. Cette construction, de forme rectangulaire, a été bâtie avec de gros blocs, dont les uns sont taillés en bossage, les autres à peine équarris.

KHIRBET TEKOUA'.

Revenant alors sur nos pas, nous nous dirigeons en droite ligne vers le *Khirbet Tekoua'*, en marchant vers l'ouest-nord-ouest.

A cinq heures quinze minutes, nous atteignons les ruines de cette ancienne ville. Elles couvrent une haute colline oblongue, du sommet de laquelle le regard embrasse, vers l'est principalement, un horizon très-étendu et imposant par son austère grandeur. Des montagnes nues, coupées par des gorges profondes, et qui semblent se précipiter par des pentes abruptes vers la mer Morte; le bassin de ce vaste lac, que l'on aperçoit à travers plusieurs échancrures; au delà, les monts de la Moabitide, sur l'un desquels, vers le sud-est, le cheikh me montre du doigt la ville et le château de Kerak : tel est le spectacle qui se présente aux regards.

Quant au Khirbet Tekoua', il consiste en un assez grand nombre de petites habitations renversées, dont les arasements sont encore reconnaissables. Au milieu de ces maisons démolies, on remarque les restes d'une église chrétienne presque complétement détruite. Sur l'emplacement où elle s'élevait gisent encore quelques tronçons de colonnes et un baptistère octogone, creusé dans un bloc monolithe de calcaire rougeâtre, mesurant intérieurement un mètre dix centimètres de profondeur et un mètre trente centimètres de diamètre. Sur les diverses faces de l'octogone, des croix ont été sculptées. Du fond de la cuve baptismale, l'eau s'écoulait par une ouverture dans une citerne.

Au nord-est, et sur le point culminant de la colline, quelques pans de murs en pierres de taille paraissent être les débris d'une petite citadelle, bouleversée de fond en comble.

La ville était alimentée d'eau par une source et par de nombreuses citernes pratiquées dans le roc. Ces citernes, avec des magasins souterrains, des silos et des tombeaux, en sont les restes les plus anciens, car les constructions dont les vestiges recouvrent le sol appartiennent évidemment à une date bien moins reculée, cette petite cité ayant été rebâtie plusieurs fois et étant encore habitée à l'époque des croisades.

Tekoua' a conservé fidèlement dans sa forme la dénomination antique attachée jadis à la localité qui nous occupe.

C'était : en hébreu, *Thekoa'*, תְּקוֹעַ, ou *Thekoa'h*, תְּקוֹעָה; en grec, Θεχουέ, Θεχωέ, Θεκωέ, Θεκώα et Θεκώ ; en latin, *Thecue* et *Thecua*.

HISTOIRE DE THEKOA'.

Le texte hébraïque du livre de Josué ne fait pas mention de Thekoa' parmi les villes de la tribu de Juda; mais elle est nommée au nombre de celles-ci dans le texte grec de la version des Septante :

...Θεκὼ καὶ Ἐφραθά· αὕτη ἐστὶ Βαιθλεέμ [1]...

Elle existait donc avant l'entrée des Hébreux dans la Terre promise.

Dans la généalogie des descendants de Juda, il est question d'Ashur comme père de Thekoa' :

Cum autem mortuus esset Hesron, ingressus est Caleb ad Ephratha. Habuit quoque Hesron uxorem Abia, quæ peperit ei Ashur, patrem Thecuæ [2].

Par les mots *patrem Thecuæ*, plusieurs interprètes entendent *père de la ville de Thekoa'*, non qu'Ashur ait été le fondateur de cette cité, qui existait déjà avant lui, mais parce qu'il fut le chef à qui elle échut en partage.

[1] Septante, *Josué*, c. xv, v. 60. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. II, v. 24.

C'est de Thekoa' qu'était originaire la femme sage et avisée qui, par ses discours concertés d'avance avec Joab, parvint à réconcilier David avec Absalon, son fils. Tout le monde connaît les belles paroles que l'Écriture lui met alors dans la bouche, entre autres celles-ci :

Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur : nec vult Deus perire animam, sed retractat cogitans ne penitus pereat qui abjectus est[1].

« Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus. Dieu ne veut pas qu'une âme périsse, mais il diffère l'exécution de son arrêt, de peur que celui qui a été rejeté ne se perde entièrement. »

Hira, l'un des trente vaillants de David, était né dans la même ville :

Heles de Phalti, Hira filius Acces de Thecua[2].

Thekoa' fut fortifiée par Roboam en même temps que d'autres villes voisines :

Exstruxitque [Roboam] Bethlehem, et Etam, et Thecue[3].

Elle fut plus tard la patrie du prophète Amos, comme nous l'apprend le verset suivant :

Verba Amos, qui fuit in pastoribus de Thecue, quæ vidit super Israel in diebus Oziæ regis Juda, et in diebus Jeroboam, filii Joas, regis Israel, ante duos annos terræ motus[4].

J'ai déjà cité ailleurs les rudes et énergiques paroles de ce pâtre célèbre, qui fut tout à coup saisi de l'esprit prophétique, pendant qu'il gardait son troupeau :

14. Responditque Amos et dixit ad Amasiam : Non sum propheta et non sum filius prophetæ; sed armentarius ego sum, vellicans sycomoros.
15. Et tulit me Dominus cum sequerer gregem, et dixit Dominus ad me : Vade, propheta ad populum meum Israel[5].

[1] *Rois*, l. II, c. XIV, v. 14.
[2] *Rois*, l. II, c. XXIII, v. 26.
[3] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 6.
[4] *Amos*, c. I, v. 1.
[5] *Amos*, c. VII, v. 14, 15.

Saint Jérôme, dans la préface de son Commentaire sur Amos, s'exprime ainsi, en parlant de ce prophète :

Fuit de oppido Thecue, quod sex millibus ad meridianam plagam abest a sancta Bethlehem, quæ mundi genuit Salvatorem, et ultra nullus est viculus, ne agrestes quidem casæ et furnorum similes, quas Afri appellant mapalia.

Puis il ajoute bientôt après :

Pastor erat non in locis cultis et arboribus ac vineis consitis, aut certe inter silvas et prata virentia, sed in lata eremi vastitate, in qua versatur leonum feritas et interfectio pecorum.

De là, comme le remarque ce Père de l'Église, le ton qui règne dans plusieurs des discours d'Amos. On voit, en effet, par les comparaisons qu'il aime à employer, qu'il est familier avec les dangers de la vie pastorale au milieu des solitudes sauvages où il a fait paître ses troupeaux.

Ainsi, au chapitre III il s'écrie :

Numquid rugiet leo in saltu, nisi habuerit prædam? Numquid dabit catulus leonis vocem de cubili suo, nisi aliquid apprehenderit [1]?

« Le lion rugira-t-il dans la forêt, s'il n'a quelque proie? Le lionceau fera-t-il retentir sa voix de sa tanière, s'il n'a saisi quelque chose?

Et plus loin :

Leo rugiet, quis non timebit? Dominus Deus locutus est, quis non prophetabit [2]?

« Le lion rugira, qui ne craindra point? Le Seigneur Dieu a parlé, qui ne prophétisera pas?

Ailleurs encore nous lisons :

Quomodo si fugiat vir a facie leonis, et occurrat ei ursus; et ingrediatur domum, et innitatur manu sua super parietem, et mordeat eum coluber [3].

« Comme si un homme fuyait devant un lion, et qu'un ours le rencontrât; ou qu'il entrât dans sa maison, et que, appuyant sa main sur la muraille, il fût mordu par un serpent. »

[1] *Amos*, c. III, v. 4. — [2] *Ibid.* c. III, v. 8 — [3] *Ibid.* c. V. v. 19.

Jérémie, prédisant la ruine de Jérusalem, fait intervenir comme il suit le nom de la ville de Thekoa' :

Confortamini, filii Benjamin, in medio Jerusalem, et in Thecua clangite buccina, et super Bethacarem levate vexillum, quia malum visum est ab aquilone, et contritio magna [1].

Il résulte du livre II d'Esdras que Thekoa' fut réhabitée au retour de la captivité, et que ses habitants contribuèrent au rétablissement des murs de Jérusalem :

5. Et juxta eos ædificaverunt Thecueni : optimates autem eorum non supposuerunt colla sua in opere Domini sui...

27. Post eum ædificaverunt Thecueni mensuram secundam e regione, a turre magna et eminente usque ad murum templi [2].

Le livre I des Machabées nous apprend que, l'an 161 avant Jésus-Christ, Jonathan et Simon son frère, ayant été avertis de l'approche de l'armée de Bacchide, général de Démétrius, se retirèrent dans le désert de Thekoa' :

Et cognovit Jonathas, et Simon frater ejus, et omnes qui cum eo erant, et fugerunt in desertum Thecuæ, et consederunt ad aquam lacus Asphar [3].

Le désert de Thekoa' est celui qui s'étend depuis cette ville jusqu'à la mer Morte, désignée évidemment ici sous le nom de *lacus Asphar* ou *lac Asphaltite*. Ce même désert avait été déjà également mentionné par le livre II des Paralipomènes :

Cumque mane surrexissent, egressi sunt per desertum Thecue [4]...

Eusèbe dans l'*Onomasticon*, au mot Ἐκθεκουέ, formé évidemment des deux mots ἐκ Θεκουέ, s'exprime ainsi :

Ἐκθεκουὲ, φυλῆς Ἰούδα, καὶ νῦν ἐστι Θεκουὰ ἀπὸ σημείων ιϐ' ἐξ ἀνατολῶν· ἔνθεν ἦν Ἀμμὼς ὁ προφήτης, οὗ καὶ τὸ μνῆμα αὐτόθι εἰς ἔτι νῦν δείκνυται.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, le modifie de la manière suivante :

Elthece, in tribu Juda; est hodieque Thecua vicus in nono ab Ælia milliario,

[1] *Jérémie*, c. VI, v. 1.
[2] *Esdras*, l. II, c. III, v. 5, 27.
[3] *Machabées*, l. I, c. IX, v. 33.
[4] *Paralipomènes*, l. II, c. XX, v. 20.

contra meridianam plagam, de quo fuit Amos propheta, cujus et sepulcrum ibidem ostenditur.

Des deux rectifications introduites dans cette traduction, la première, *contra meridianam plagam*, est très-juste. Thekoa' est, en effet, au sud et non à l'est de Jérusalem. Quant à la distance qui sépare ces deux points, Eusèbe l'évalue à douze milles; saint Jérôme la réduit ici à neuf; mais lui-même, dans son Commentaire sur Jérémie, adopte le chiffre de douze milles :

Jerusalem in tribu Benjamin sitam nullus ignorat : Thecueni quoque viculum esse in monte situm et duodecim millibus ab Hierosolymis separatum quotidie oculis cernimus[1].

Ailleurs, dans le prologue de son Commentaire sur Amos, après avoir dit que ce prophète était originaire de Thekoa', il ajoute que cette ville était à six milles au sud de Bethléhem :

Fuit de oppido Thecue, quod sex millibus ad meridianam plagam abest a sancta Bethlehem.

Or, comme dans l'*Onomasticon*, au mot *Bethlehem*, il place cette dernière ville, d'accord avec le texte d'Eusèbe, à six milles au sud de Jérusalem, il en résulte que Thekoa', étant marquée elle-même par lui à six milles au sud de Bethléhem, était par conséquent à douze milles de Jérusalem, ce qui est précisément l'intervalle compris entre la Cité sainte et le Khirbet Tekoua'.

En ce qui concerne le tombeau du prophète Amos, tombeau que l'on montrait encore du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, c'est peut-être l'un des caveaux funéraires que j'ai observés sur les flancs de la colline dont Thekoa' couvrait le plateau supérieur; mais lequel est-ce? C'est ce qu'il me serait difficile de dire.

Vers l'an 765 de notre ère, saint Willibald visita Thekoa', dont il signale l'église :

Venerunt in villam magnam quæ vocatur Thecua, ad illum locum ubi infantes quondam occisi fuerant ab Herode.

[1] *Commentaire sur Jérémie*, c. VI, v. 1.

Ibi est nunc ecclesia et ibi requiescit unus de prophetis [1].

La tradition que des enfants y avaient été massacrés par l'ordre d'Hérode, aussi bien qu'à Bethléhem, était alors généralement répandue.

A l'époque des croisades, les chrétiens de cette ville envoyèrent des secours aux Latins pendant le siége de Jérusalem.

Le roi Foulques [2] donna Thekoa' aux chanoines du Saint-Sépulcre, en échange de Béthanie, où Mélisende, sa femme, fonda, en 1132, un couvent de bénédictines, dont sa jeune sœur Ivette devint abbesse.

En 1138, Thekoa' fut saccagée par une bande de musulmans; mais les habitants, comme je l'ai dit plus haut (p. 137), échappèrent presque tous au massacre, en se réfugiant dans la grotte de Saint-Chariton, regardée alors comme étant celle d'A'doullam [3].

Vers le milieu du XIIIe siècle, le juif français Rabbi Iakob visita Thekoa'.

A Thekoa', dit-il, est enseveli Isaïe le prophète, dont la mémoire soit en bénédiction [4]!

Un autre juif, Ishak Chelo, qui se rendit d'Aragon en Palestine en 1333, s'exprime ainsi en parlant de cette ville :

Il y a à Thekoa' une vieille caverne que l'on dit être le lieu de sépulture de l'un des sept prophètes dont les os se trouvent ensevelis dans la Terre sainte. Selon les uns, c'est le tombeau du prophète Amos, et, selon les autres, c'est le sépulcre du prophète Isaïe [5].

Le doute n'est cependant pas possible à ce sujet, car Eusèbe et saint Jérôme déclarent d'une manière formelle qu'on montrait à Thekoa' le tombeau d'Amos, originaire de cette ville, et ils ne mentionnent point celui d'Isaïe, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire si une tradition tant soit peu fondée eût placé en cet endroit la sépulture de ce grand prophète.

[1] Willibaldi *Hodœporicon*, p. 377, éd. Mabillon.

[2] Willelm. Tyr. VIII, VII; XV, XXVI.

[3] Willelm. Tyr. XV, VI.

[4] Carmoly, *Itinéraires*, p. 183.

[5] *Ibid.* p. 242.

Néanmoins, dans une relation juive anonyme, composée en 1537 et intitulée *Jichus ha-Abot* (Tombeaux des Patriarches), on lit encore ceci :

Thekoa'. Là est enseveli le prophète Isaïe. Au-dessus [du tombeau] est une belle construction, dont voici la forme[1] . . . . .

Suit la représentation d'un petit édifice quadrangulaire, surmonté d'une coupole que couronne une sorte de lanterne. Mais cette figure me paraît purement imaginaire, Ishak Chelo, deux siècles auparavant, ayant signalé ce même tombeau comme étant une ancienne caverne, ce qui est plus conforme aux habitudes judaïques.

Quaresmius n'a pas visité cette localité, « où il est, dit-il, difficile de se rendre, à cause des Arabes qui y habitent et qui infestent la route : »

Nostris temporibus non facile possumus Thecuam ire, propter ibi et in via inhabitantes et discurrentes Arabes.

Il poursuit ainsi, en rapportant ce qu'il a appris de la bouche des indigènes :

Olim a christianis græcis habitabatur; similis est Bethlehem. Est ibi ecclesia, olim quidem pulchra, sed nunc satis demolita, quæ Sanctus Cotonus appellatur: quo nomine etiam terra ipsa nominatur in præsentia. Ab Engaddi et Bethuliæ monte proximo Bethlehem conspicitur, et, ut conjectari licet, et ex terrigenarum aliorumque qui eam diligenter scrutati fuerunt relatione, vera credimus quæ retulimus[2].

Cette église démolie qu'il mentionne sous le vocable de Saint-Cothon était très-probablement dédiée, en réalité, à saint Chariton, qui avait fondé dans le voisinage une laure célèbre. Des critiques ont déjà relevé cette erreur du docte franciscain, qui aura mal entendu et partant mal rendu en latin le nom arabe qui lui a été prononcé.

Après avoir suffisamment examiné le Khirbet Tekoua', nous regagnons le lieu de notre campement.

[1] Carmoly, *Itinéraires*, p. 435. — [2] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 687.

CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

KHIRBET EL-MINIEH. — KHIRBET BIR EZ-ZA'FERANEH. — CHIOUKH. — SA'ÏR. — KHIRBET BEIT-A'NOUN (BETH-A'NOTH). — KHIRBET OUMM ED-DAREDJ. — BENI-NA'ÏM OU KEFR-BEREIK, JADIS CAPHAR BARUCHA.

KHIRBET EL-MINIEH.

Le 17 juillet, à six heures du matin, nous nous mettons en marche vers le sud-sud-est, puis vers le sud.

A six heures quinze minutes, nous laissons à notre droite le Khirbet Tekoua'.

A six heures quarante-cinq minutes, je jette un coup d'œil, en passant, sur quelques ruines peu importantes qui couvrent une colline, à gauche de la route que nous suivons; elles me sont désignées sous le nom de *Khirbet el-Minieh*, خربة المنية.

Nous cheminons le long des bords de l'*Oued Sa'ïr*, واد سعير, dans la direction du sud, puis du sud-ouest.

Cet *oued* serpente entre des montagnes qui affectent presque toutes une forme arrondie, et dont les flancs sont couverts de chênes verts nains, d'arbousiers, de lentisques et d'autres arbustes épineux, au-dessous desquels croissent de belles touffes de thym.

KHIRBET BIR EZ-ZA'FERANEH.

A huit heures, nous montons vers le sud, et nous parvenons bientôt sur un plateau où gisent des ruines appelées *Khirbet Bir ez-Za'feraneh*, خربة بير الزعفرانة. Elles consistent en quelques arasements de maisons renversées, restes d'un ancien village, qui était alimenté d'eau par plusieurs citernes creusées dans le roc.

CHIOUKH.

A huit heures, nous descendons vers l'ouest dans l'*Oued ech-Chioukh*, واد الشيوخ; ensuite nous commençons une nouvelle ascension, à travers des pentes plantées de vignes.

A neuf heures, nous arrivons au village de *Chioukh*, شيوخ, situé sur une colline élevée et rocheuse; il se borne à deux cents habitants. Une petite mosquée y est dédiée au *Cheikh Ibrahim el-Hedmi*.

SA'ÏR.

Une descente très-abrupte vers le sud nous mène, à neuf heures vingt minutes, au village de *Sa'ïr*, سعير, qui contient quatre cents habitants. Il s'étend dans une vallée et sur les flancs d'une colline. Une mosquée y renferme un tombeau vénéré sous le nom de *tombeau d'Ésaü*. Le cercueil dans lequel, d'après la tradition des indigènes, reposerait le corps du frère de Jacob est recouvert de tapis, comme tous ceux qui possèdent les restes de quelque santon musulman.

Nous savons par la Genèse qu'Ésaü sortit du pays de Kanaan, pour aller habiter avec toute sa famille le mont Se'ïr, en hébreu שֵׂעִיר, en grec Σηείρ, en latin *Seir*:

Habitavitque Esau in monte Seir, ipse est Edom[1].

Mais ce même passage et d'autres encore des Livres saints[2] nous apprennent qu'il faut chercher en Idumée, et non dans la terre de Kanaan, la chaîne montagneuse habitée primitivement par les Horim, qu'expulsa la race d'Ésaü[3].

Ne pourrait-on pas néanmoins conclure, de la tradition qui place au village de Sa'ïr le tombeau du père des Iduméens, que, après avoir étendu sa domination en Idumée, il mourut dans le pays de

[1] *Genèse*, c. XXXVI, v. 8. — [2] *Ibid.* c. XXXII, v. 3. — *Deutéronome*, c. XXXIII, v. 2. — *Ézéchiel*, c. XXXV, v. 15. — [3] *Genèse*, c. XIV, v. 6. — *Deutéronome*, c. II, v. 12.

Kanaan, et fut enterré dans ce village, dont le nom rappelait celui des montagnes au milieu desquelles il avait établi ses descendants?

Peut-être aussi est-ce tout simplement la synonymie existant entre le village de Sa'ïr et les montagnes de l'Idumée, appelées en hébreu *Se'ïr*, qui aura, par suite de l'association du nom d'Ésaü avec celles-ci, donné naissance à la tradition encore en vogue aujourd'hui et à la supposition du tombeau, très-probablement apocryphe, dont j'ai parlé.

Quoi qu'il en soit, ce village de Sa'ïr porte des traces évidentes d'antiquité. Dans les flancs d'une montagne voisine je remarque plusieurs beaux tombeaux creusés dans le roc; ils sont précédés d'un petit vestibule, dont la porte est cintrée. Je les trouve fermés, parce qu'ils servent encore aux habitants de Sa'ïr à y enterrer leurs morts : on en désobstrue l'ouverture quand il s'agit d'y introduire un nouveau cadavre.

KHIRBET BEIT-A'NOUN.

A neuf heures cinquante minutes, nous gravissons, vers le sud-ouest, les pentes de l'Oued Sa'ïr, à travers un fourré de chênes verts nains, qui croissent au milieu des rochers.

A dix heures quinze minutes, parvenus sur un plateau que recouvrent les mêmes broussailles, nous inclinons vers le sud-sud-ouest.

A dix heures trente minutes, nous faisons halte dans une vallée, au milieu du *Khirbet Beit-A'noun*, خربة بيت عنون.

Les ruines dont il se compose sont celles d'une petite ville, divisée en deux quartiers, l'un haut et l'autre bas. Presque au centre, et comme protégeant à la fois ces deux quartiers, s'élevait jadis un petit fort rectangulaire, qui est encore en partie debout et qui mesure trente et un pas de long sur vingt-quatre de large. Les murs, épais d'un mètre quinze centimètres, sont bâtis avec des pierres de taille de grandes dimensions, qui, aux angles principalement, sont relevées en bossage. Plusieurs fûts de colonnes antiques en-

gagés transversalement comme des poutres prouvent que ce *bordj* date tout au plus de l'époque byzantine, si même il n'appartient pas à une époque plus récente encore. Seulement les matériaux avec lesquels il a été construit sont pour la plupart anciens. Divisé intérieurement en deux compartiments, il était surmonté d'une voûte, depuis longtemps écroulée, et renfermait une citerne aujourd'hui comblée. Près de là est un *birket* maçonné qui mesure dix pas de chaque côté.

Quant à la ville proprement dite, on en retrouve facilement le plan. Les rues étroites qui la sillonnaient jadis sont presque toutes encore reconnaissables. Elles étaient bordées de petites maisons voûtées à l'intérieur, dont les unes sont à moitié debout, et les autres sont renversées. Quelques souterrains creusés dans le roc sont probablement d'anciens magasins, remontant à une époque plus reculée.

Le Khirbet Beit-A'noun est l'antique *Beth-A'noth*, en hébreu בֵּית־עֲנוֹת, en grec Βαιθανάμ, en latin *Bethanoth*, mentionné dans le livre de Josué parmi les villes du district montagneux de Juda :

Mareth, et Bethanoth, et Eltecon : civitates sex et villæ earum[1].

Comme dans le verset précédent il est question de Halhul, Bessur et Gedor, et que ces trois villes ont été retrouvées dans un voisinage assez rapproché du Khirbet Beit-A'noun, on est fondé à en conclure, à cause de cette proximité et de la ressemblance frappante des noms, que les ruines ainsi appelées occupent l'emplacement de Beth-A'noth, dont la dénomination hébraïque ou kananéenne survit dans la dénomination arabe Beit-A'noun, sauf le changement de la lettre finale.

KHIRBET OUMM ED-DAREDJ.

A onze heures dix minutes, nous nous remettons en marche

[1] *Josué*, c. xv, v. 59.

vers l'est-sud-est, puis vers le sud-est, à travers des collines couvertes de chênes verts nains, mais autrefois cultivées jusqu'à leur sommet, comme l'attestent de nombreux murs de soutenement construits d'étage en étage, qui existent encore de nos jours.

A onze heures quarante-cinq minutes, des ruines peu étendues, sur l'une de ces collines, me sont indiquées sous le nom de *Khirbet Oumm ed-Daredj*, خربة امّ الدرج.

BENI-NA'ÏM.

A midi quinze minutes, nous faisons une nouvelle halte à Beni-Na'ïm, où nous dressons nos tentes sous des oliviers, nos chevaux étant dans l'impossibilité d'aller plus loin ce jour-là, épuisés qu'ils sont par une chaleur excessive.

Beni-Na'ïm est un village en ce moment presque entièrement désert, car la plupart des habitants ont quitté leurs maisons pour aller vivre, sous la tente, de la vie nomade, et tâcher d'échapper ainsi à la loi du recrutement militaire. Je remarque en beaucoup d'endroits des matériaux antiques employés dans des bâtisses arabes. Plusieurs pans de murs encore debout, en belles pierres de taille, attirent principalement mon attention. Je pénètre ensuite dans une mosquée qui, d'après la tradition des indigènes, renferme le tombeau de Loth. Le cercueil qui m'y est montré consiste en un grand coffre de bois, recouvert d'un tapis, et contient probablement la dépouille de quelque santon musulman, qu'on vénère sous le nom du neveu d'Abraham. Autour du sanctuaire où se trouve ce tombeau s'étend une cour, qu'environne une galerie carrée. Celle-ci est elle-même circonscrite dans une enceinte bâtie avec des pierres de différentes époques. Sur l'un de ces blocs je distingue la trace d'une croix mutilée, et un habitant m'apprend que la mosquée que j'examine passe dans le pays pour avoir succédé à une église chrétienne. C'est à la fois un édifice sacré et un fort, car les terrasses qui couronnent les galeries sont garnies d'un parapet percé de meurtrières. A l'un des angles s'élève un petit minaret, du

haut duquel le regard plonge sur une assez grande étendue de la mer Morte et embrasse presque toute la chaîne des montagnes de Moab.

Beni-Na'ïm est alimenté d'eau par de nombreuses citernes creusées dans le roc, qui sont vraisemblablement toutes antiques, ainsi que plusieurs aires pratiquées sur la surface aplanie du rocher, et qui servent encore maintenant, à l'époque de la moisson, à battre l'orge et le blé.

A un kilomètre environ à l'est du village, un douar considérable s'est récemment établi. La plus grande partie des habitants de Beni-Na'ïm vivent là sous la tente, tout prêts à plier bagage et à s'enfuir dans le désert si on veut les contraindre à subir la loi du recrutement. Leur cheikh, auquel je vais rendre visite, m'accueille d'abord avec défiance, en me voyant accompagné d'un bachibouzouk. Trois de ses parents gémissent, en effet, dans les prisons de Jérusalem, par suite de la dernière insurrection du district d'Hébron contre le nouveau pacha. Mais quand je lui apprends que je suis un voyageur français, il se montre plus communicatif, et me prie de solliciter la grâce des siens, par l'entremise de M. le consul de France. J'amène bientôt l'entretien sur le village de Beni-Na'ïm et sur les traditions qui le concernent.

« Beni-Na'ïm, me dit-il, s'appelait autrefois *Kefr-Bereik*, كفر بريك, nom traditionnel conservé parmi nous, d'âge en âge, concurremment avec celui de Beni-Na'ïm, qui est de date plus récente. »

Cette réponse confirme pleinement, comme on le voit, la conjecture du savant Robinson, qui identifie Beni-Na'ïm avec l'endroit nommé, dans saint Jérôme, *Caphar Barucha*.

Dans l'Épitaphe de sainte Paule, ce Père de l'Église s'exprime ainsi :

Altera die, orto jam sole, stetit in supercilio Caphar Barucha, id est villæ Benedictionis; quem ad locum Abraham Dominum prosecutus est. Unde latam despiciens solitudinem ac terram quondam Sodomæ et Gomorrhæ, Adamæ et Seboim, contemplata est balsami vineas in Engaddi [1].

[1] *Hieronymi opera*, t. I, p. 886, édition Migne.

« Le lendemain, au lever du soleil, Paule s'arrêta sur le sommet de Caphar Barucha, c'est-à-dire du village de la Bénédiction. C'est jusqu'à cet endroit qu'Abraham reconduisit le Seigneur. De là, contemplant au loin la solitude et le territoire jadis occupé par Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboïm, elle aperçut les vignobles et les plantations de baume d'Engaddi. »

Le passage de l'Écriture sainte auquel saint Jérôme fait ici allusion est tiré de la Genèse :

16. Cum ergo surrexissent inde viri, direxerunt oculos contra Sodomam; et Abraham simul gradiebatur, deducens eos.

22. Converteruntque se inde, et abierunt Sodomam; Abraham vero adhuc stabat coram Domino[1].

« Les anges, s'étant donc levés de ce lieu [de Mambré], tournèrent les yeux vers Sodome; et Abraham allait avec eux, les reconduisant.

« Ils partirent de là et se dirigèrent vers Sodome; mais Abraham demeura encore devant le Seigneur. »

C'est en cet endroit qu'Abraham implora la miséricorde divine pour Sodome coupable, et que l'Éternel lui promit qu'il ne détruirait pas cette ville s'il s'y trouvait non pas cinquante, non pas quarante, non pas trente, non pas même vingt, mais seulement dix justes.

C'est de là aussi que, le lendemain du jour où Abraham avait eu avec l'Éternel ce colloque mystérieux, ce patriarche assista de loin à l'incendie de Sodome et de Gomorrhe, que dévorait le feu du ciel, et vit des cendres enflammées qui s'élevaient de la terre comme la fumée d'une fournaise :

27. Abraham autem consurgens mane, ubi steterat prius cum Domino,

28. Intuitus est Sodomam et Gomorrham et universam terram regionis illius; viditque ascendentem favillam de terra quasi fornacis fumum[2].

Le docte Reland, au mot *Capharbarica*[3], cite un passage de saint Épiphane où il est dit que la localité ainsi appelée se trouvait sur les confins des districts d'Éleuthéropolis et de Jérusalem, à trois milles d'Hébron.

[1] *Genèse*, c. XVIII, v. 16, 22. — [2] *Ibid.* c. XIX, v. 27, 28. — [3] Reland, *Palæstina*, p. 685.

Καβαρβαριχὰ ἐν τῇ τῆς Ἐλευθεροπόλεως καὶ Ἱερουσαλὴμ ἐνορίᾳ ἐπέκεινα τῆς Χεβρὼν σημείοις τρισί[1].

Reland fait observer que cette ville de Καβαρβαριχά, ou plutôt Καφαρβαριχά, que d'autres encore écrivent Καφαρβαρικά, avait été peut-être dénommée de la sorte à cause du voisinage de la *vallée de la Bénédiction*, en hébreu *E'mek Berakhah*, עֵמֶק בְּרָכָה, en grec κοιλὰς Εὐλογίας, en latin *vallis Benedictionis*, qui est mentionnée dans le Livre II des Paralipomènes :

Die autem quarto congregati sunt [Josaphat et omnis populus cum eo] in valle Benedictionis; etenim quoniam ibi benedixerant Domino, vocaverunt locum illum *vallis Benedictionis* usque in præsentem diem[2].

C'est dans cette vallée, comme il résulte de ce verset, que Josaphat et tout son peuple avaient rendu grâces au Seigneur de ce qu'il les avait délivrés de la main des Ammonites, des Moabites et des habitants du mont Se'ïr, en tournant la fureur de ces redoutables ennemis les uns contre les autres : de là le nom de *vallée de la Bénédiction* donné à ce lieu.

Plusieurs critiques, je le sais, placent à cinq kilomètres à l'ouest du Khirbet Tekoua', près de la grande route conduisant de Jérusalem à Hébron, à un endroit appelé encore aujourd'hui *Bereikout*, بريكوت, la susdite vallée; mais comme les ennemis qu'allait combattre Josaphat avaient réuni leurs forces près d'Engaddi, et que la Bible nous apprend que ce prince s'avança au-devant d'eux dans le désert de Thekoa', il me semble naturel de chercher entre Engaddi et Thekoa', par conséquent au sud ou au sud-est de cette dernière ville et non à l'ouest, l'emplacement de l'E'mek Berakhah ou vallée de la Bénédiction, qui fut le théâtre de l'extermination complète des Moabites, des Ammonites et des montagnards de Se'ïr, et ensuite du concert de bénédictions que fit entendre le peuple de Juda, sauvé, par ce prodige, des malheurs dont il était menacé. Or Beni-Na'ïm, qui a conservé jusqu'à nos jours le nom de *Kefr-*

[1] Epiphanius, *Adversus hæreses*, l. I, p. 291. — [2] *Paralipomènes*, l. II, c. xx, v. 26.

Bereik, étant évidemment le Καφαρβαριχά de saint Épiphane, signalé par cet écrivain à trois milles au delà d'Hébron, ou le *Caphar Barucha* de saint Jérôme, qui devait être à l'est de Mambré, sur la route conduisant à Sodome, tout porte à conclure que c'est dans l'une des vallées que domine à l'orient Beni-Na'ïm ou Kefr-Bereik qu'il faut reconnaître l'E'mek Berakhah des Livres saints.

Je reviens ensuite à Beni-Na'ïm, où je passe la nuit.

L'air est très-vif sur les hauteurs où est situé ce village. Pendant l'hiver, elles sont quelquefois couvertes d'une neige abondante, plus même que les montagnes d'Hébron, ce qui semblerait annoncer que ce point est probablement l'un des plus élevés de toute la Judée.

CHAPITRE SOIXANTE-HUITIÈME.

IAKIN. — KHIRBET BENI-DAR. — KHIRBET ZIF, JADIS ZIPH. — KHIRBET ESTHABOUL. — KHIRBET OUMM EL-A'MAD. — KHIRBET ED-DEBBEH. — KHIRBET A'OUÏEBDEH. — KHIRBET BAROUK. — KHIRBET ERFA'ÏEH. — KHIRBET DEIRAT. — KHIRBET OUMM ES-SAFEH. — KHIRBET TELL TOUANEH. — KHIRBET KARMEL, JADIS KARMEL. — KHIRBET TELL MA'ÏN, JADIS MA'ON. — KHIRBET SOUSIEH, PEUT-ÊTRE JADIS HATSAR-SOUSAH. — SEMOUA', L'ANTIQUE ECHTEMOA'.

IAKIN.

Le 18 juillet, à six heures du matin, nous quittons Beni-Na'ïm, en prenant d'abord la direction du sud-ouest; à notre gauche serpente l'*Oued el-Keria*, واد الكريا.

A six heures quinze minutes, nous rencontrons un autre ravin appelé *Oued en-Nemer*, واد النمر, et nous cheminons alors directement vers le sud, sur un plateau couvert de touffes de thym.

A six heures, nous parvenons à un endroit nommé *Iakin*, ياكين. Là s'élève une petite mosquée solitaire, consacrée à *Neby Louth*, نبى لوط.

Ce serait dans une grotte attenante à ce sanctuaire, au fond de laquelle on descend par un escalier, et où reposent les corps de plusieurs santons, que Loth, neveu d'Abraham, se serait arrêté quelque temps après sa fuite de Sodome. Ainsi le prétend, du moins, une ancienne tradition musulmane. Un peu plus loin, sur une surface rocheuse, aplanie et entourée d'un cercle de petites pierres, on remarque l'empreinte de deux pieds. La même tradition affirme que c'est celle des pieds de Loth, qui se seraient gravés miraculeusement sur le rocher.

KHIRBET BENI-DAR.

A six heures quarante-cinq minutes, nous commençons à descendre dans la direction de l'ouest.

A six heures cinquante minutes, j'observe les ruines d'un ancien village, connues sous le nom de *Khirbet Beni-Dar*, خربة بنى دار. Les restes d'une construction plus considérable que les autres et bâtie avec de gros blocs sont probablement les débris d'une tour de défense. Près de là, plusieurs citernes, de nombreuses cavernes, la plupart artificielles, et des carrières pratiquées dans le roc attestent une haute antiquité.

KHIRBET ZIF.

La route que nous continuons à suivre, dans la direction du sud-ouest, puis du sud et bientôt du sud-est, est bordée à droite et à gauche par une double rangée de pierres, ce qui indique qu'autrefois, à l'époque des rois de la dynastie de Juda, c'était une route royale. Comme elle est sans doute depuis de longs siècles très-peu fréquentée, les pierres qui forment une sorte de lisière continue de bornes parallèles placées les unes à côté des autres n'ont point été dérangées de leur assiette primitive.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous atteignons le *Khirbet Zif*, خربة زيف. Les ruines de cette ville s'étendent entre deux ravins, l'un au nord, appelé *Khallet Abou-Dafy*, خلّة ابو دافى, l'autre au sud, l'*Oued Djabou*, واد جبو. Les débris de nombreuses habitations, presque toutes de dimensions fort petites, jonchent partout le sol. Chacune d'elles renfermait intérieurement un caveau creusé dans le roc. Des citernes sont éparses çà et là. Un *bordj*, long de seize pas sur dix de large, est encore en partie debout. Voûté à l'intérieur, il est couronné par une terrasse plane. Cette construction, qui ne remonte probablement pas à une époque antérieure à l'époque byzantine, si même elle ne date pas seulement du

moyen âge, est bâtie avec des matériaux d'appareils divers. Les blocs des angles sont à bossage et peuvent provenir d'édifices plus anciens.

A quelques centaines de pas à l'ouest des ruines que je viens de signaler, s'élève une colline appelée *Tell Zif*, تلّ زيف. En m'y rendant, je passe devant une source qu'on me désigne sous le nom d'*A'ïn Oumm ez-Zouïtneh*, عين امّ الزويتنة.

Ce *tell* est couvert de vestiges d'habitations sur son sommet et sur ses pentes, principalement sur celles du sud et de l'est. On y remarque aussi des citernes et des magasins souterrains pratiqués dans le roc.

Ces deux groupes de ruines appartiennent très-vraisemblablement à une seule et même cité antique, appelée autrefois comme aujourd'hui *Ziph*, en hébreu זִיף, en grec Ὀζείϛ, Ζείφ, Ζείϛ et Ζίϛ, en latin *Ziph*.

Cette ville est mentionnée parmi les cités du district montagneux de Juda :

Maon, et Carmel, et Ziph, et Iota [1].

David, fuyant devant la colère de Saül, se retira dans le désert de Ziph, dans la crainte d'être trahi par les habitants de Ceïla.

14. Morabatur autem David in deserto, in locis firmissimis, mansitque in monte solitudinis Ziph, in monte opaco; quærebat eum tamen Saul cunctis diebus et non tradidit eum Deus in manus ejus.

15. Et vidit David quod egressus esset Saul ut quæreret animam ejus. Porro David erat in deserto Ziph in silva [2].

La forêt dont il est question ici est probablement l'un de ces fourrés de chênes verts qui couvrent, encore aujourd'hui, plusieurs des montagnes des environs, et qui autrefois pouvaient être plus considérables et plus étendus que maintenant.

Les habitants de Ziph, afin de se concilier les bonnes grâces de Saül, s'empressèrent d'aller lui annoncer que David était caché dans

[1] *Josué*, c. xv, v. 55. — [2] *Rois*, l. I, c. xxiii, v. 14, 15.

leur territoire, sur la colline d'Hachila. David se réfugia alors dans le désert de Ma'on.

La colline d'Hachila n'a pas encore été retrouvée d'une manière certaine. Elle devait être située entre Ziph au nord et Ma'on au sud, puisque David, en abandonnant cette colline, se retira dans le désert de Ma'on, qui faisait suite vers le midi à celui de Ziph. Le mot *désert*, en hébreu *midbar*, ne doit pas être pris à la lettre. Il ne s'agit point, en effet, ici de lieux complétement stériles et inhabités, mais seulement de lieux peu fréquentés, et parcourus presque uniquement par des bergers et par leurs troupeaux.

Roboam fortifia plus tard la ville de Ziph :

Nec non et Geth [exstruxit], et Maresa, et Ziph[1].

Ce verset autoriserait, au premier abord, à penser que Ziph était voisine de Maresa. Dans ce cas, il serait impossible de l'identifier avec le Khirbet Zif dont nous parlons en ce moment; mais nous voyons souvent associés ensemble, dans beaucoup de versets de la Bible, les noms de localités assez distantes les unes des autres. Par exemple, dans le verset 10 du même chapitre, il est dit que Roboam fortifia également Saraa, Aïalon et Hébron :

Saraa quoque [exstruxit] et Aialon et Hebron, quæ erant in Juda et Benjamin, civitates munitissimas.

Ces trois villes ne sont rien moins que rapprochées les unes des autres. J'incline donc à croire que, dans le verset 8, il est question de notre Khirbet Zif. Roboam aura vraisemblablement fortifié le *tell* que j'ai signalé, et qui était comme l'acropole de la ville basse, laquelle s'étendait à l'est à ses pieds.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe place Ziph, qu'il écrit Ζείϐ, à huit milles à l'est d'Hébron :

Ζεὶϐ, πλησίον Χεϐρὼν ἀπὸ σημείων η' πρὸς ἀνατολάς· ἔνθα ἐκρύπτετο Δαϐίδ.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 8.

En réalité, le Khirbet Zif est au sud-est d'Hébron et à la distance de quatre milles tout ou plus, au lieu de huit. L'assertion d'Eusèbe, reproduite ici sans modification par saint Jérôme, son traducteur, est donc une méprise qui est échappée à ces deux écrivains.

A neuf heures, nous recommençons à marcher vers l'est.

Une source que nous rencontrons presque immédiatement après s'appelle *A'ïn Oumm en-Nouakis*, عين امّ النواقيس.

Notre direction devient bientôt celle du sud.

A neuf heures quinze minutes, dans les flancs d'une montagne que nous longeons, je remarque une belle grotte sépulcrale; elle est précédée d'un vestibule dont la partie antérieure, taillée à jour, est supportée à son centre par deux piliers ménagés dans la masse rocheuse. Les indigènes la nomment *Oumm-Dekakin*, امّ دكاكين (la mère des Boutiques), sans doute parce que, extérieurement, elle présente, jusqu'à un certain point, l'apparence des petites boutiques de l'Orient.

KHIRBET ESTHABOUL.

A neuf heures vingt-cinq minutes, après une montée dans la direction du sud-est, nous parvenons à des ruines de quelque étendue, appelées *Khirbet Esthaboul*, خربة اصطبول. Elles sont éparses sur les pentes et sur le sommet d'une colline. Au milieu des vestiges d'un assez grand nombre de petites maisons complétement renversées, on distingue ceux de plusieurs constructions plus importantes, dont les assises inférieures sont encore debout, les unes en magnifiques pierres de taille, les autres en blocs de grandes dimensions également, mais grossièrement équarris. Des cavernes artificielles et des citernes ont été creusées de tous côtés.

Ces citernes sont pour la plupart fermées, à leur orifice, par un énorme bloc rond, perforé au centre et dans l'intérieur duquel entre une grosse pierre engagée, en guise de bouchon, que l'on ôte pour puiser de l'eau et que l'on replace ensuite.

Avec quelle ville antique peut-on identifier ce *khirbet?* C'est ce qu'il m'est impossible de dire; car, dans le catalogue des cités de

la tribu de Juda, je ne trouve aucun nom qui se rapproche de celui d'Esthaboul.

KHIRBET OUMM EL-A'MAD.

A neuf heures cinquante minutes, nous nous remettons en route vers le sud-ouest, et, après avoir traversé une belle plaine cultivée en dourah, nous atteignons bientôt, vers dix heures, le *Khirbet Oumm el-A'mad*, خربة امّ العمد. Ces ruines occupent une colline qui domine légèrement la plaine environnante. On y voit de nombreuses citernes, des magasins souterrains creusés dans le roc, les débris de petites maisons bâties la plupart avec de gros blocs actuellement très-rongés par le temps, et les restes d'une ancienne église chrétienne affectant au dehors la forme d'un rectangle et renfermant au dedans, à son chevet, trois absides, dont celle du milieu existe encore dans sa partie inférieure. Plusieurs fûts de colonnes très-mutilés gisent dans la nef centrale de cette basilique, que précédait un *narthex*, et ont fait donner par les Arabes à ce *khirbet* le nom d'*Oumm el-A'mad* (mère des Colonnes), ce qui ne peut nous mettre en aucune manière sur la voie de celui que portait autrefois la ville à laquelle elles appartiennent.

KHIRBET ED-DEBBEH.

A dix heures vingt-cinq minutes, nous prenons la direction de l'est-nord-est.

A dix heures trente minutes, nous rencontrons sur une colline quelques citernes creusées dans le roc, et les vestiges d'une construction qui semble avoir été un poste militaire. Ce petit *khirbet* porte le nom d'*Ed-Debbeh*, الدبّة.

KHIRBET A'OUÏEBDEH.

A dix heures cinquante minutes, nous traversons l'emplacement d'un village ruiné, près d'un *oued;* on y distingue les débris d'une

construction bâtie en belles pierres de taille, très-probablement antiques, et qui offre l'apparence d'une ancienne tour de défense. Ces ruines s'appellent *Khirbet A'ouïebdeh*, خربة اعويبدة, ou, suivant d'autres, *Khirbet Louïebdeh*, خربة لويبدة.

KHIRBET BAROUK.

Franchissant ensuite une montagne, vers l'est-sud-est, nous atteignons, à onze heures cinq minutes, le *Khirbet Barouk*, خربة باروك, restes d'un village qui s'élevait autour d'un vallon. Des tas de menus matériaux, provenant de pauvres habitations renversées, jonchent le sol sur les pentes où elles étaient construites. Un certain nombre de cavernes artificielles ont été pratiquées dans le roc; au sud serpente l'Oued Barouk.

Quelques critiques seraient peut-être tentés d'identifier ce *Khirbet Barouk* avec le *Caphar Barucha* mentionné par saint Jérôme dans son Épitaphe de sainte Paule :

> Altera die, orto jam sole, stetit in supercilio Caphar Barucha, id est villæ Benedictionis, quem ad locum Abraham Dominum prosecutus est. Unde latam despiciens solitudinem ac terras quondam Sodomæ et Gomorrhæ...

Mais, à propos de Beni-Na'ïm, j'ai dit que les habitants de ce village le désignaient également, en vertu d'une vieille tradition, sous le nom de *Kefr-Bereik*, et que, du plateau où il est situé, on distingue au loin le bassin de la mer Morte. Cette position élevée est donc en parfait accord avec ces mots de saint Jérôme : *in supercilio Caphar Barucha*, et avec ceux-ci : *Unde latam despiciens solitudinem ac terras quondam Sodomæ et Gomorrhæ*. Du Khirbet Barouk, au contraire, on n'aperçoit point la mer Morte, ni, par conséquent, l'emplacement des villes de Sodome et de Gomorrhe.

En second lieu, saint Épiphane, dans le passage que j'ai déjà cité de cet auteur, nous apprend que Καβαρβαριχά (lisez plutôt Καφαρβαριχά) était séparé d'Hébron par un intervalle de trois milles. Or cinq milles au moins s'étendent entre cette dernière

ville et le Khirbet Barouk, tandis que Beni-Na'ïm, autrement dit Kefr-Bereik, n'est qu'à quatre milles d'Hébron, ce qui se rapproche davantage du chiffre marqué par saint Épiphane.

KHIRBET ERFA'ÏEH.

Au bout de trente minutes de marche dans la direction du sud-est, par un sentier très-accidenté, nous arrivons au *Khirbet Erfa'ïeh*, خربة ارفاعية, où nous faisons halte dans une vaste grotte qui renferme une source excellente. D'autres grottes semblables, mais de moindres dimensions, avoisinent celle-ci. Les unes semblent naturelles, les autres ont été évidemment creusées dans le roc par la main de l'homme, à une époque sans doute très-reculée. Elles servent encore quelquefois de refuge à des familles nomades de Bédouins, et principalement à des bergers.

KHIRBET DEIRAT.

A midi quarante minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est-sud-est, en gravissant bientôt une montagne pierreuse que couvrent des ruines assez étendues, appelées *Khirbet Deirat*, خربة ديرات. Indépendamment des vestiges de nombreuses habitations démolies, de beaucoup de magasins souterrains creusés dans le roc et dans lesquels on descend par un escalier, j'observe plusieurs constructions plus considérables, qui avaient été bâties avec de belles pierres de taille. Elles sont encore en partie debout. Voûtées intérieurement en plein cintre, elles sont surmontées de terrasses plates, formées avec de longs et magnifiques blocs disposés horizontalement comme des dalles.

KHIRBET OUMM ES-SAFEH.

A une heure dix minutes, une fois descendus de cette montagne, nous côtoyons, vers le sud, l'*Oued Oumm es-Safeh*, واد امّ الصفة.

A une heure vingt minutes, un *khirbet* du même nom d'*Oumm es-Safeh* m'offre les débris d'un village sur les flancs d'une colline rocheuse. Les habitations étaient fort petites et contrastent par leur exiguïté avec la grandeur des cavernes qui les avoisinent. Des citernes ont été, sur divers points, creusées dans le roc.

KHIRBET TELL TOUANEH.

A une heure trente minutes, nous nous dirigeons vers le sud, puis vers le sud-ouest.

A deux heures, je gravis le *Tell Touaneh*, تلّ توانة. Sur les flancs nord-est de cette colline, qui domine les ravins environnants de cent quarante mètres et affecte une forme circulaire, s'étagent les vestiges d'un grand village, du nom de *Khirbet Tell Touaneh*. De nombreuses grottes, soit naturelles, soit artificielles, ont servi jadis d'habitations souterraines ou de magasins. Quant aux maisons qui les recouvraient ou qui s'élevaient auprès, il n'en subsiste plus que de menus matériaux, amoncelés par tas. Sur le sommet du *tell* je n'ai observé aucune ruine, mais seulement une citerne. Au bas, dans la vallée, est un puits antique, où les pâtres viennent encore abreuver leurs troupeaux.

KHIRBET KARMEL.

A deux heures quarante minutes, nous prenons la direction de l'ouest-nord-ouest.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous passons près d'un tombeau antique pratiqué dans le roc.

A trois heures, nous faisons halte au *Khirbet Karmel*, خربة كرمل. Les ruines considérables de cette ville s'étendent en amphithéâtre sur une colline qui décrit une sorte de fer à cheval autour d'une vallée. Indépendamment des débris d'un grand nombre de petites maisons qui jonchent le sol de matériaux confusément entassés, on distingue les arasements de plusieurs constructions plus impor-

tantes en pierre de taille, entre autres ceux de deux tours rondes, et de trois petites églises affectant extérieurement la forme de rectangles, et qui sont tournées de l'ouest à l'est. Divisées à l'intérieur en trois nefs par des colonnes dont les fûts mutilés gisent à terre, elles étaient terminées par trois absides et paraissent dater de l'époque byzantine. Les pierres de taille avec lesquelles elles avaient été bâties sont très-rongées par le temps. Mais la ruine la plus apparente est celle d'un *bordj*, de forme rectangulaire, mesurant vingt pas de long sur quatorze de large. Le rez-de-chaussée consiste en une grande salle voûtée et obscure; au premier étage s'étend une deuxième salle, également voûtée, qu'éclairent des voûtes ogivales. Du haut de la terrasse qui règne au-dessus, le regard embrasse au loin tous les environs. Les murs de ce petit fort sont très-épais et construits avec des pierres de dimension moyenne, dont plusieurs sont relevées en bossage, mais ce bossage est peu prononcé. Les assises inférieures sont en talus.

La ville était alimentée d'eau par des citernes creusées dans le roc et par un beau *birket*, situé dans le vallon dont j'ai parlé. Long de quarante-quatre pas et large de vingt-six, ce bassin est maintenant à moitié comblé et forme une mare bourbeuse. Les murs qui en délimitent l'enceinte ont un mètre au moins d'épaisseur et sont construits avec des pierres de taille d'une grande régularité. Jadis beaucoup plus profond, il recueillait à la fois les eaux pluviales et les eaux d'une source qui sort d'une grotte, et qui, amenée d'abord par des conduits dans deux petits réservoirs, se rend ensuite dans le *birket* en question.

Le Khirbet Karmel est l'antique ville de Karmel, en hébreu כַּרְמֶל, en grec Χερμέλ, en latin *Carmel*, signalée dans le livre de Josué parmi les cités du district montagneux de Juda :

> Maon, et Carmel, et Ziph, et Iota[1].

Saül, vainqueur des Amalécites, à son retour de l'expédition

[1] *Josué*, c. xv, v. 55.

qu'il avait entreprise contre ce peuple, érigea dans Karmel un monument triomphal, destiné à rappeler le souvenir de ses succès :

Cumque de nocte surrexisset Samuel, ut iret ad Saul mane, nuntiatum est Samueli, eo quod venisset Saul in Carmelum, et erexisset sibi fornicem triumphalem, et reversus transisset descendissetque in Galgala[1].

Il est évident, en effet, qu'il ne s'agit point ici du célèbre mont Karmel qui s'élève au sud de la ville actuelle de Caïpha, sur les bords de la Méditerranée, mais bien d'une cité du même nom sur la route du pays des Amalécites à Guilgal, et qui ne peut être que le Khirbet Karmel qui nous occupe en ce moment.

C'est sur les hauteurs qui avoisinaient cette dernière ville que le riche Nabal, mari de la belle Abigaïl, qui devint ensuite femme de David, avait ses propriétés et faisait paître ses nombreux troupeaux :

Erat autem vir quispiam in solitudine Maon, et possessio ejus in Carmelo, et homo ille magnus nimis, erantque ei oves tria millia, et mille capræ, et accidit ut tonderetur grex ejus in Carmelo[2].

On sait que David, qui errait alors avec ses troupes dans le désert de Pharan, envoya une dizaine de ses gens à Nabal pour lui rappeler les services qu'il lui avait rendus en protégeant ses bergers et ses troupeaux, et lui demander en retour, dans cette circonstance, quelque présent pour lui et pour ses troupes. Nabal, ayant refusé avec dédain d'accéder à cette requête, s'était attiré l'inimitié du fils de Jessé, qui marchait contre lui avec quatre cents hommes armés, lorsque Abigaïl, prévenue de son approche, et cherchant à conjurer la vengeance qui allait fondre sur son mari, s'avança au-devant de David avec des ânes chargés de vivres, se jeta à ses pieds, et, apaisa par ses dons et par ses prières, la colère dont il était animé.

Plus tard, le roi Ozias posséda des vignes dans cette même localité de Karmel.

[1] *Rois*, l. I, c. xv, v. 12. — [2] *Rois*, l. I, c. xxv, v. 2.

Exstruxit etiam turres in solitudine, et effodit cisternas plurimas, eo quod haberet multa pecora, tam in campestribus quam in eremi vastitate; vineas quoque habuit et vinitores in montibus et in Carmelo; erat quippe homo agriculturæ deditus [1].

Puisque Ozias était roi de Juda, il ne peut être non plus question, dans ce verset, des hauteurs du Karmel voisin de la mer, dont la longue chaîne était tout entière comprise dans le royaume d'Israël.

Eusèbe nous apprend que de son temps la ville de Karmel existait encore à l'état de village :

Κάρμηλος, ἔνθα ἦν Ναβάλ· κώμη ἐστὶ εἰς ἔτι νῦν Χερμύλη ὀνομαζομένη, ἥτις ἑρμηνεύεται Κάρμηλος, ἀπὸ δεκάτου σημείου Χεβρὼν πρὸς ἀνατολὰς, ἔνθα φρούριον ἐγκάθηται· ἔστι δὲ καὶ ἄλλος Κάρμηλος ἐπὶ τὸ Φοινίκιον πέλαγος, καὶ διαιροῦν Παλαιστίνην Φοινίκης· ἔνθα ἐκαθίζετο Ἠλίας.

« Carmel. Là habitait Nabal. C'est maintenant un village appelé *Chermoul*, ce qui signifie la même chose que Carmel. Il est situé à dix milles d'Hébron, vers l'orient, et une garnison y est établie. Il y a un autre Carmel près de la mer phénicienne et séparant la Palestine de la Phénicie. Élie y demeura. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, se contente de le reproduire mot à mot, sans le modifier; il ajoute seulement que le poste militaire placé en cet endroit était occupé par une garnison romaine.

Ailleurs, au mot Χαρμέλ, Eusèbe s'exprime ainsi :

Χαρμὲλ, φυλῆς Ἰούδα· κώμη μεγίστη Χαρμὲλ ἐν τῷ Δαρωμᾷ, ὅθεν ἦν Ναβὰλ, πλησίον Χεβρὼν πρὸς νότον· ἔνθα φρούρια κάθηται στρατιωτῶν.

« Charmel, de la tribu de Juda. Il y a un très-grand village du nom de *Charmel* dans le Daroma. C'était la patrie de Nabal; il est proche d'Hébron, vers le sud; une garnison de soldats y est établie. »

Ce passage rectifie en un point le précédent. L'auteur place, en effet, Charmel, qu'il appelle plus haut Chermoul, non à l'est, mais au sud d'Hébron, ce qui est plus exact. En réalité, le Khirbet Karmel est au sud-sud-est de cette dernière ville.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XXVI, v. 10.

Quant à la distance de dix milles indiquée à l'occasion du mot Κάρμηλος, elle est trop forte d'au moins deux milles.

Saint Jérôme, dans son Commentaire sur le prophète Amos, fait pareillement mention de deux montagnes appelées l'une et l'autre Carmel :

Carmelus græce dicitur et latine, hebraice autem *Chermel*, et sunt duo montes qui vocantur hoc nomine : alter in quo fuit Nabal Carmelius, maritus Abigail, ad australem plagam; alter juxta Ptolemaidem, quæ prius vocabatur Acho, mari imminens [1].

Dans la Notice des dignités de l'Empire, nous trouvons un poste de cavaliers illyriens établi à *Chermula* en Palestine :

Equites scutarii Illyriciani Chermulæ [2].

A l'époque des croisades, l'an 1172 de l'ère chrétienne, Saladin ayant envahi le midi de la Palestine, le roi franc Amaury marcha contre lui; mais, forcé de battre en retraite, il campa dans un endroit appelé Carmel, où il y avait de l'eau en abondance pour son armée [3].

Depuis ce temps, il n'est plus fait mention de la localité dont nous résumons en ce moment l'histoire que dans quelques voyageurs modernes, qui en ont visité les ruines.

Après avoir moi-même consacré deux heures à les examiner, je me remets en marche vers le sud.

KHIRBET TELL MA'ÏN.

A cinq heures quinze minutes, nous gravissons le *Tell Ma'ïn*, تلّ معين. Au bas de cette hauteur, vers l'ouest, j'observe quelques pans de mur considérables, construits avec des blocs à bossage, et qui semblent les restes d'une muraille ayant eu pour objet de défendre de ce côté les approches de la place dont le *Khirbet Tell Ma'ïn*, خربت بلّ معين, nous offre les débris. Cette petite ville s'éle-

[1] *Commentaire sur Amos*, c. I. — [2] *Notitia dignitatum imperii Romani*, sectio XXI. — [3] Willelmus Tyrius, XX, XXX.

vait sur les pentes occidentales de la montagne du même nom. Il en subsiste encore maintenant un certain nombre de citernes et beaucoup d'habitations souterraines pratiquées dans le roc. Je remarque aussi les débris de plusieurs constructions en beaux blocs à bossage, sur le point culminant de la montagne, et les arasements d'une tour de défense, de forme rectangulaire, mesurant onze pas de long sur dix de large; elle avait été bâtie avec des pierres de taille de grandes dimensions.

De là on jouit d'une vue bien plus étendue que des terrasses du *bordj* du Khirbet Karmel; le Tell Ma'ïn est, en effet, plus élevé que la colline dont cette dernière ville occupait les contours et les pentes.

Le Khirbet Tell Ma'ïn représente les restes de Ma'on, en hébreu מָעוֹן, en grec Μαώρ, Μαᾶν et Μαών, en latin *Maon.*

Cette antique cité est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué :

Maon, et Carmel, et Ziph, et Iota[1].

C'est dans le désert qui avoisinait cette ville que David, fuyant la colère de Saül, erra quelque temps avec ses gens et fut poursuivi par ce roi :

24. At illi surgentes abierunt in Ziph ante Saul : David autem et viri ejus erant in deserto Maon, in campestribus ad dexteram Iesimon.

25. Ivit ergo Saul et socii ejus ad quærendum eum; et nuntiatum est David, statimque descendit ad petram, et versabatur in deserto Maon. Quod cum audisset Saul, persecutus est David in deserto Maon[2].

Le chapitre xxv du même livre nous parle encore du désert de Ma'on à propos de Nabal, qui y faisait paître ses immenses troupeaux ainsi qu'au milieu des pâturages de Karmel.

Dans l'*Onomasticon,* Eusèbe donne à cette localité le nom de Μανών :

Μανὼν, φυλῆς Ἰούδα· ἔρημός ἐστι νῦν ἐν ἀνατολαῖς τοῦ Δαρωμά.

[1] *Josué,* c. xv, v. 55 — [2] *Rois,* l. I, c. xxiii, v. 24, 25.

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, rétablit la véritable dénomination :

Maon, in tribu Juda, contra solis ortum Daromæ.

KHIRBET SOUSIEH.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous redescendons du Tell Ma'ïn, en nous dirigeant vers l'ouest-sud-ouest.

A six heures quinze minutes, après avoir franchi une colline, puis un *oued*, je vois s'étendre devant moi des ruines considérables, appelées *Khirbet Sousieh*, خربة سوسية. Ce sont celles d'une ville importante dont les maisons étaient généralement bien bâties, comme l'attestent les vestiges qui en subsistent encore, et qui possédait plusieurs édifices construits en pierres de taille. J'admire, entre autres, les restes d'une belle église formant extérieurement un rectangle et terminée à l'orient par trois absides. La nef centrale était décorée de colonnes aujourd'hui brisées et renversées à terre. On rencontre à chaque pas des citernes et des caveaux creusés dans le roc.

Parmi les villes antiques du district montagneux de Juda, il n'en est aucune dont le nom se rapproche de celui de Sousieh; mais, au nombre de celles qui étaient assignées à la tribu de Siméon, il en est une appelée *Hatsar-Sousah*, en hébreu חֲצַר סוּסָה, en grec Σαρσουσίν ou Ἀσερσουσίμ, en latin *Hasersusa*, qui est mentionnée dans le livre de Josué :

Et Siceleg, et Bethmarchaboth, et Hasersusa[1].

Dans le livre I des Paralipomènes, elle est indiquée sous le nom de *Hatsar-Sousim*, en hébreu חֲצַר סוּסִים, en latin *Hasarsusim* :

Et in Bethmarchaboth, et in Hasarsusim, et in Bethberai, et in Saarim[2] . . .

Le nom de *Sousa*, au pluriel *Sousim*, a un rapport frappant avec

[1] *Josué*, c. XIX, v. 5. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. IV, v. 31.

celui de *Sousieh;* d'un autre côté, le Khirbet Sousieh semble plutôt avoir appartenu à la tribu de Juda qu'à celle de Siméon. Cette identification est donc douteuse, bien qu'elle se présente naturellement à l'esprit.

SEMOUA'.

En quittant ce *khirbet*, je prends la direction de l'ouest-sud-ouest.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous suivons vers l'ouest le lit d'un *oued*, et, à sept heures, nous faisons halte pour la nuit à *Semoua'*, سموع.

Semoua' est un village situé sur une haute colline de forme oblongue, dont il occupe le sommet et les pentes. Cette colline, à cause de l'altitude du plateau où elle s'élève, domine au loin la contrée. Sur le point culminant on remarque les restes d'une forteresse, dont une partie existe encore. Construite avec des pierres très-régulières, elle date probablement de l'antiquité; mais elle paraît avoir été réparée à différentes époques, et notamment à celle des croisades. La partie supérieure est même plus moderne encore; c'est actuellement le *bordj* du village.

De nombreuses maisons renversées, dont plusieurs doivent être fort anciennes, jonchent le sol de leurs débris. On distingue aussi les arasements et même les assises inférieures de plusieurs édifices publics, qui ont été construits avec des blocs gigantesques, soit complétement aplanis, soit relevés en bossage. J'en remarque un principalement qui a été, d'un côté, creusé dans le roc, et, de l'autre, bâti avec des blocs immenses, d'une grande régularité de taille et comparables par leurs dimensions à ceux du Haram ech-Cherif de Jérusalem.

La porte de l'un de ces édifices mérite de fixer l'attention. Les pieds-droits sont surmontés d'un linteau élégamment sculpté.

A la porte d'une petite mosquée, j'observe de même un précieux fragment de frise, provenant d'un monument antique et formant actuellement linteau. Une bordure supérieure, où figurent des

grappes de raisin, rappelle l'ornement ordinaire et en quelque sorte national des édifices judaïques. Au-dessous sont sculptés deux vases à fleurs, séparés par deux espèces de rosaces, environnées chacune d'un disque, et par d'autres moulures d'un bon travail.

A quelque distance de là, j'admire également une troisième porte, dont les pieds-droits sont surmontés d'un linteau que décorent pareillement de gracieuses arabesques. Une trentaine d'arceaux encore debout et de forme cintrée supportaient jadis des voûtes, maintenant écroulées. Ailleurs, d'autres affectent la forme ogivale et accusent une époque moins ancienne.

Chaque édifice public, chaque maison même renfermait un magasin souterrain creusé dans le roc. Quelques-uns de ces caveaux, que j'ai examinés, sont intacts et très-étendus.

La ville était alimentée d'eau par des citernes et par des puits pratiqués de même dans le roc, et dont l'orifice était fermé avec une énorme pierre ronde, perforée à son centre.

Semoua', qui possède des ruines si considérables, ne compte plus maintenant que deux cents habitants au plus qui y séjournent constamment. Le reste de sa population, qui peut être évalué à huit cents individus, vit sous la tente à la manière des Bédouins, ou disséminés dans des cavernes, à une distance plus ou moins grande du village, afin de jouir d'une plus grande indépendance et d'échapper plus facilement à l'impôt et au recrutement militaire.

Robinson, en se fondant sur le nom et sur la position de Semoua', l'identifie, d'une manière qui ne laisse aucun doute, avec l'antique *Echtemoa'* ou *Echtemoh*, en hébreu אֶשְׁתְּמוֹעַ ou אֶשְׁתְּמֹה, en grec Ἐσθαμώ et Ἐσθεμώ, en latin *Istemo*, *Esthamo* et *Estemo*. C'était une cité du district montagneux de Juda. Elle existait avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise, puisqu'elle est mentionnée au nombre des villes qui échurent en partage à la tribu de Juda :

Anab, et Istemo, et Anim[1].

[1] *Josué*, c. xv, v. 50.

Elle fut adjugée aux prêtres avec ses faubourgs et les villages qui en dépendaient :

13. Dedit ergo filiis Aaron sacerdotis Hebron confugii civitatem, ac suburbana ejus, et Lobnam cum suburbanis suis :
14. Et Jether, et Estemo [1].

Le même fait est consigné dans les Paralipomènes :

Jether quoque et Esthemo cum suburbanis suis [2].

Dans le livre I des Rois, elle est comprise parmi les places auxquelles David envoya de Siceleg une part du butin qu'il avait fait sur les Amalécites :

Et qui in Aroer, et qui in Sephamoth, et qui in Esthamo [3].

A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, ce n'était plus qu'un village, mais un village très-important, habité encore par des Juifs :

Ἐσθεμὰ, πόλις ἱερατική· καὶ νῦν ἐστι κώμη μεγίστη Ἰουδαίων ἐν τῷ Δαρωμᾷ, ὁρίου Ἐλευθεροπόλεως.

« Esthema, ville concédée aux prêtres. C'est maintenant un très-grand village de Juifs dans le Daroma, appartenant au district d'Éleuthéropolis. »

Avant de quitter Semoua', je signalerai, à cinq minutes au sud-ouest de ce village, sur une montagne rocheuse jadis exploitée comme carrière, les restes d'un petit monument aux trois quarts détruit et appelé par les Arabes *El-Benieh*, البنية (la Construction), ce qui ne nous apprend rien sur la nature de cet édifice. De forme carrée, il mesurait cinq pas de chaque côté. La façade occidentale et une partie de la façade méridionale sont seules debout. Il s'élevait sur un soubassement formé par plusieurs gradins et était flanqué de trois pilastres sur chaque face. Ceux-ci étaient couronnés de chapiteaux fort simples et décorés d'un seul ove au centre en forme de cœur. La chambre renfermée dans l'intérieur de cette construc-

[1] *Josué*, c. XXI, v. 13, 14. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. VI, v. 58. — [3] *Rois*, l. I, c. XXX, v. 28.

tion était voûtée; elle est actuellement encombrée d'un amas de gros blocs parfaitement taillés, et provenant soit de la voûte, soit des murs latéraux écroulés.

J'incline à attribuer à l'époque romaine ce monument, que je regarde comme un ancien mausolée.

CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

KHIRBET OUMM EL-A'RAÏS. — KHIRBET DJEMBEH. — KHIRBET EL-MERKEZ OU EL-MERKED. — KHIRBET EL-KERITEÏN, JADIS PEUT-ÊTRE KERIOTH. — KHIRBET BEIOUDH. — KHIRBET THAYEBEH. — KHIRBET OUMM EL-KHAFAT. — KHIRBET OUMM EL-ABAR. — KHIRBET TELL A'RADH, JADIS A'RAD. — KHIRBET EL-BARIS. — KHIRBET TELL EL-MELAH, L'ANCIENNE MOLADAH. — KHIRBET TELL EL-KOUSEIFEH. — ALERTE, ET HALTE POUR LA NUIT.

KHIRBET OUMM EL-A'RAÏS.

Le 19 juillet, à sept heures du matin, nous nous mettons en marche vers l'est, en traversant des montagnes rocheuses, où je remarque plusieurs anciennes citernes au milieu des broussailles.

A notre gauche s'étend une vallée appelée *Khallet el-Keroum*, خلّة الكروم; elle est plantée de figuiers et de vignes, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte, كرم, au pluriel كروم, signifiant « vigne » et par extension « verger. »

Nous inclinons ensuite vers l'est-sud-est.

A huit heures vingt minutes, nous atteignons le *Khirbet Oumm el-A'raïs*, خربة امّ العرائس, restes d'un village sur les pentes et sur le sommet d'une colline. Plusieurs anciens caveaux pratiqués dans le roc servent encore aujourd'hui de silos à des Bédouins, qui y renferment leur blé et leur orge. Quant au nom attaché à ces ruines, « la mère de la fiancée, » nom qui dérive de circonstances locales actuellement oubliées, et qui est tout à fait dans le goût et dans les habitudes des Arabes, il ne peut en rien nous éclairer sur l'appellation antique, qui s'est perdue.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est-sud-est, en cheminant le long de l'Oued el-A'raïs.

A huit heures quarante minutes, nous nous avançons droit vers l'est.

A huit heures cinquante minutes, nous rencontrons, sur un plateau rocheux, quelques ruines insignifiantes, dont mon guide ignore le nom.

A huit heures cinquante-cinq minutes, d'autres ruines plus étendues, sur les pentes orientales d'une montagne, me sont désignées, comme les avant-dernières, sous la dénomination de *Khirbet Oumm el-A'raïs.* Quelques souterrains creusés dans le roc, les arasements de plusieurs petites habitations détruites et les assises inférieures d'une construction plus considérable, bâtie avec des blocs énormes grossièrement équarris, attirent seuls mon attention.

KHIRBET DJEMBEH.

A neuf heures, nous descendons, vers le sud, puis vers le sud-est, des pentes très-escarpées. Le sentier sur lequel nous nous hasardons est étroit et glissant, et nos chevaux, qui trébuchent continuellement, ont en outre sans cesse à contourner des pointes de rochers qui font saillie; à notre gauche serpente, au fond d'un ravin sauvage, l'Oued el-A'raïs.

A neuf heures trente minutes, parvenus presque au bas de la montagne, nous apercevons, sur une colline rocailleuse, un assez grand nombre de grottes artificielles, qui sont toutes environnées d'amas de pierres provenant d'habitations renversées; quelques-unes sont habitées par des familles nomades de Bédouins.

Un *birket* creusé dans le roc mesure douze pas de long sur dix de large. On y descend par des gradins.

Ces ruines, que bornent l'Oued Oumm el-A'raïs au nord, et l'Oued Djembeh au sud, me sont désignées sous le nom de *Khirbet Djembeh*, خربة جمبة.

KHIRBET EL-MERKEZ OU EL-MERKED.

Nous poursuivons notre route vers l'est-sud-est, puis bientôt vers

l'est, à travers une plaine en partie cultivée, et, à neuf heures cinquante-cinq minutes, nous rencontrons d'autres ruines, appelées *Khirbet el-Merkez*, خربه المركز ; tel est du moins le nom que j'ai cru entendre. M. de Saulcy[1], qui, à son retour de son exploration sur les bords de la mer Morte, a passé auprès de cette localité, appelle les ruines qui s'y trouvent *Kharbet el-Merked*. Peut-être est-ce moi-même qui ai mal saisi la prononciation de ce nom. Dans tous les cas, ce *khirbet* est peu important. Il consiste uniquement aujourd'hui en un certain nombre de cavernes creusées dans le roc et d'arasements d'habitations détruites. Des citernes et des silos antiques ont été également pratiqués sur les flancs d'une colline voisine. Un simple village s'élevait jadis en cet endroit, et il ne faut pas, à mon avis, comme M. de Saulcy incline à le croire, y reconnaître la ville de Makkedah, mentionnée dans le livre de Josué avec celle d'Azekah, et où, après la fameuse bataille de Gabaon, furent immolés dans une caverne les cinq rois fugitifs qui avaient combattu contre les Hébreux[2].

Cette ville, en effet, ainsi que cela résulte de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, était située à huit milles à l'est d'Éleuthéropolis, et par conséquent, à une assez grande distance au nord-ouest du *Khirbet Merkez* ou *Merked* qui nous occupe en ce moment.

Voici le passage d'Eusèbe :

Μακηδά· ἐν ταύτῃ συνέκλεισεν Ἰησοῦς τοὺς ε' βασιλεῖς εἰς τὸ σπήλαιον, οὓς καὶ ἀνεῖλε μετὰ τοῦ βασιλέως τῆς Μακηδά, ἣ γέγονε φυλῆς Ἰούδα· καὶ νῦν ἐστι πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως ἀπὸ σημείων η'.

« Maceda, où Josué renferma dans une caverne les cinq rois qu'il mit à mort avec le roi de Maceda, ville qui fut adjugée à la tribu de Juda; elle existe encore aujourd'hui à huit milles à l'est d'Éleuthéropolis. »

Saint Jérôme traduit ce passage sans le modifier en aucune manière. Pour lui donc comme pour Eusèbe, c'est à huit milles à l'est d'Éleuthéropolis qu'était placée Makkedah, en grec Μακεδά, en latin *Maceda*.

[1] *Voyage dans la Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 99. — [2] *Josué*, c. x.

KHIRBET EL-KERITEÏN.

A dix heures cinq minutes, quittant le Khirbet el-Merkez, nous cheminons vers le sud-sud-ouest. Après avoir franchi l'Oued Djembeh, nous traversons une série de mamelons qui s'élèvent au pied des montagnes orientales du massif de Juda. Le district que nous parcourons est naturellement fertile, mais désert, à part quelques points, qui sont livrés à la culture. Là où le sol n'a pas été labouré on voit abonder la plante que les Arabes appellent *retem*, et dont les bestiaux sont très-friands, surtout les chèvres et les chameaux.

A dix heures trente-cinq minutes, nous franchissons un autre *oued*, nommé *Oued el-A'koud*, واد العقود, et nous parvenons ensuite au *Khirbet el-Keriteïn*, خربة القريتين. Les ruines de cette antique cité couvrent un espace d'au moins dix-huit cents mètres de tour. On distingue encore la direction de plusieurs rues. Les maisons, dont les vestiges jonchent partout le sol, paraissent avoir été construites avec des matériaux assez régulièrement taillés; la plupart d'entre elles s'élevaient au-dessus de caveaux pratiqués dans le roc.

A l'extrémité occidentale de l'emplacement qu'occupait la ville, je remarque les restes d'une église chrétienne, formant extérieurement un rectangle tourné de l'ouest à l'est. Des amas de belles pierres de taille en marquent les contours. Elle mesurait trente pas de long sur dix-sept de large, et était précédée d'un atrium carré, ayant dix-sept pas en tous sens.

Le docteur Robinson[1] propose, avec quelque réserve néanmoins, de voir dans le *Khirbet el-Keriteïn* (la ruine des Deux Villes) l'antique *Kerioth* (les Villes), en hébreu קְרִיוֹת, en latin *Carioth*, mentionnée dans le livre de Josué parmi les villes méridionales de Juda :

21. Erantque civitates ab extremis partibus filiorum Juda juxta terminos Edom a meridie : Cabseel, et Eder, et Jagur...

25. Asor nova et Carioth, Hesron, hæc est Asor[2].

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 101. — [2] *Josué*, c. xv, v. 21, 25.

Si la leçon de la Vulgate doit être adoptée, cette identification paraît très-plausible; mais dans le texte hébreu le mot *kerioth* est adjoint ordinairement par les traducteurs au mot *Hetsron*, comme un véritable nom commun précédant celui-ci et signifiant « les villes » d'Hetsron; alors il n'est plus considéré comme le nom particulier d'une ville distincte, appelée *Kerioth* et différente d'Hetsron, ainsi que le veut la Vulgate. Dans ce cas, l'identification proposée pour le Khirbet el-Keriteïn devient plus problématique. Toutefois, en admettant même qu'il faille unir les deux mots *Kerioth-Hetsron*, ne pourrait-on pas supposer que le nom propre Hetsron a disparu, et que le nom commun dont il était précédé a seul survécu dans celui d'El-Keriteïn?

Que si, au contraire, à l'exemple de la Vulgate, on sépare Kerioth d'Hetsron pour en faire une ville particulière, elle serait alors probablement la patrie de Judas surnommé *Iscariot* (c'est-à-dire originaire de Kerioth ou Karioth), en hébreu אִישׁ קְרִיוֹת, *ich Kerioth*, (homme de Kerioth), d'où le mot grec Ἰσκαριώτης et le mot latin *Iscariotes*.

KHIRBET BEIOUDH.

A onze heures quinze minutes, nous repartons dans la direction du sud-sud-est.

A onze heures trente-cinq minutes, des cavernes jadis habitées, et dont quelques-unes servent encore aujourd'hui de refuge aux bergers et à leurs troupeaux, me sont désignées sous le nom de *Khirbet Beioudh*, خربة بيوض.

KHIRBET THAYEBEH.

A une faible distance de ces grottes vers l'est, au delà d'un petit *oued*, gisent sur le sol des ruines peu étendues, appelées *Khirbet Thayebeh*, خربة طيبة.

KHIRBET OUMM EL-KHAFAT.

Notre direction devient alors celle du sud-sud-ouest. Nous cheminons sur un plateau couvert d'herbes flétries et desséchées.

A midi cinquante minutes, nous traversons le *Khirbet Oumm el-Khafat*, خربة امّ الخفت, restes d'un hameau renversé.

KHIRBET OUMM EL-ABAR.

A une heure quinze minutes, d'autres ruines analogues que nous rencontrons portent le nom de *Khirbet Oumm el-Abar*, خربة امّ الابار. De nombreuses pierres à feu sont éparses sur le sol.

KHIRBET TELL A'RADH.

Nous descendons du plateau précédent dans une vaste plaine déserte, qui se déroule au loin devant nous. Notre direction est celle du sud. Chemin faisant, mes bachibouzouks ramassent les dépouilles de plusieurs serpents dont quelques-uns dépassaient un mètre de long.

A une heure cinquante minutes, nous arrivons à *Tell A'radh*, تلّ عراض, colline arrondie qui s'élève d'une cinquantaine de mètres au-dessus de la plaine. Sur le sommet on distingue les traces de plusieurs constructions antiques presque entièrement rasées, et dont les matériaux ont roulé sur les pentes. D'autres monticules d'une moindre hauteur avoisinent ce *tell*. J'y observe pareillement quelques vestiges, mais très-effacés, d'anciennes bâtisses; des fragments de poterie concassée sont disséminés çà et là.

Les ruines de Tell A'radh, que d'autres prononcent et écrivent *Tell A'rad*, تلّ عراد, sont identifiées par tous les critiques avec celles de l'antique ville d'A'rad, en hébreu עֲרָד, en grec Ἀδέρ et Ἀράδ, en latin *Arad* et *Ared*, mentionnée pour la première fois dans le livre des Nombres.

Quod cum audisset chananæus rex Arad, qui habitabat ad meridiem, venisse scilicet Israel per exploratorum viam, pugnavit contra illum, et victor existens, duxit ex eo prædam [1].

Elle est citée ensuite dans le livre de Josué, lors de l'énumération des rois kananéens vaincus par le conquérant hébreu :

Rex Herma unus, rex Hered unus [2].

Il en est également question dans le livre des Juges :

Filii autem Cinæi cognati Moysi ascenderunt de civitate palmarum, cum filiis Juda in desertum sortis ejus, quod est ad meridiem Arad, et habitaverunt cum eo [3].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀραμά, Eusèbe s'exprime ainsi :

Ἀραμὰ, πόλις Ἀμορῥαίων παρακειμένη τῇ ἐρήμῳ καλουμένῃ Κάδδης, καὶ ἐστὶν εἰς ἔτι νῦν κώμη ἀπὸ τετάρτου σημείου Μαλαάθὶ, τῆς δὲ Χεβρὼν ἀπὸ εἴκοσι, φυλῆς Ἰούδα.

« Arama, ville des Amorrhéens, située près du désert appelé Cadès; c'est encore maintenant un village, au quatrième mille de Malaathi et au vingtième de Chebron, appartenant à la tribu de Juda. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, rétablit le véritable nom de cette ville :

Arad, civitas Amorrhæorum vicina deserto Cades, et usque nunc ostenditur villa ab oppido Malathis quarto lapide, a Chebron vigesimo, in tribu Juda.

Ces indications très-précises fixent d'une manière incontestable la ville d'A'rad au Tell A'radh ou A'rad de nos jours. Ce *tell*, en effet, est à une vingtaine de milles environ au sud d'Hébron, et à six milles au nord-est de Tell el-Melah, qui paraît être l'ancienne Moladah ou Malatha, comme je le montrerai tout à l'heure; le chiffre de quatre milles est évidemment une erreur échappée à Eusèbe et reproduite ensuite par saint Jérôme.

[1] *Nombres*, c. XXI, v. 1. — [2] *Josué*, c. XII, v. 14. — [3] *Juges*, c. I, v. 16.

KHIRBET EL-BARIS.

A deux heures cinq minutes, nous continuons à marcher, par une chaleur suffocante, dans la plaine immense dont j'ai parlé. Notre direction est d'abord celle de l'ouest, puis du sud-ouest.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons l'*Oued el-Baris*, واد الباريس; près de là quelques ruines peu considérables portent le nom de *Khirbet el-Baris*.

A trois heures quinze minutes, nous laissons à notre droite le Tell Kouseifeh, que nous visiterons au retour.

KHIRBET TELL EL-MELAH.

A quatre heures dix minutes, après avoir traversé l'Oued el-Melah, nous faisons halte au pied du *Tell el-Melah*, تلّ الملح, à côté d'un puits antique, qui fournit encore une eau abondante, et auprès duquel un douar d'Arabes nomades, appartenant à la tribu des Haouïetat, a dressé ses tentes. De nombreux chameaux paissent dans les environs, broutant les feuilles des plantes sauvages que les ardeurs de l'été n'ont point encore complétement desséchées.

Pendant que mes bachibouzouks et mon drogman abreuvent leurs chevaux et le mien, je gravis les pentes du *tell*, et, parvenu sur le plateau oblong que forme son sommet, j'y trouve un assez grand nombre de tombeaux musulmans. C'est là, en effet, que les Bédouins des tribus voisines enterrent leurs morts. Ce plateau est pareillement couvert de ruines, mais très-indistinctes, les constructions qui y avaient été élevées ayant été rasées de fond en comble; il n'en subsiste plus que des tas de menus matériaux dispersés çà et là. Les flancs de la colline gardent de même en plusieurs endroits les traces d'habitations détruites. D'autres monticules adjacents, ainsi que l'intervalle qui les sépare, sont également parsemés de petites pierres, provenant sans doute de médiocres bâtisses renversées.

L'ensemble de ces ruines porte le nom de *Khirbet el-Melah*, خربة الملح. Il y avait là une ville antique, dont le *tell* constituait l'acropole, et qui a été, comme celle d'A'rad, presque entièrement effacée du sol. J'en excepte trois puits bâtis en pierres de taille; l'un est en partie comblé et à sec, mais les deux autres, et principalement celui que j'ai mentionné, sont une précieuse ressource pour les Arabes des environs.

L'identification proposée par Robinson du *Khirbet Tell el-Melah* avec l'ancienne *Moladah*, en hébreu מוֹלָדָה ou מֹלָדָה, en grec Μωλαδά, en latin *Molada*, semble extrêmement probable, pour ne pas dire certaine.

Cette ville est signalée dans le livre de Josué comme se trouvant dans le district méridional de la tribu de Juda, près des confins de l'Idumée, ce qui se rapporte très-bien avec la position du Khirbet Tell el-Melah :

21. Erantque civitates ab extremis partibus filiorum Juda juxta terminos Edom a meridie : Cabseel, et Eder, et Jagur...

26. Amam, Sama, et Molada[1].

Un autre passage du livre de Josué nous apprend qu'elle fut cédée à la tribu de Siméon :

1. Et egressa est sors secunda filiorum Simeon per cognationes suas; fuitque hæreditas

2. Eorum in medio possessionis filiorum Juda : Bersabee, et Sabee, et Molada[2].

A l'époque de David, elle était encore occupée par des descendants de Siméon, ainsi que cela résulte des Paralipomènes :

Habitaverunt autem in Bersabee, et Molada, et Hasarsuhal[3].

Mais, au retour de la captivité, elle fut réhabitée par la postérité de Juda :

25. De filiis Juda habitaverunt in Cariatharbe...

26. Et in Jesue, et in Molada, et in Bethphaleth[4].

[1] *Josué*, c. XV, v. 21, 26.

[2] *Josué*, c. XIX, v. 1, 2.

[3] *Paralipomènes*, l. I, c. IV, v. 28.

[4] *Esdras*, l. II, c. XI, v. 25, 26.

Cette ville semble être celle que Josèphe appelle Malatha; cet historien la signale comme étant située dans l'Idumée, et comme ayant offert quelque temps un refuge au jeune Hérode Agrippa, que poursuivaient ses nombreux créanciers.

Διὰ μὲν δὴ ταῦτα ἐπὶ τῆς Ἰουδαίας πλέων ᾤχετο κακοπραγῶν, καὶ τεταπεινωμένος ὀλέθρῳ τε ὧν εἶχε χρημάτων καὶ ἀπορίᾳ τοῦ ἐκτίσοντος τὰ χρέα τοῖς δανεισταῖς, πολλοῖς τε οὖσι καὶ ἀλεωρὴν οὐδ' ἡντιναοῦν ἐνδιδοῦσιν· ὥστε ἀπορίᾳ τῶν ποιητέων καὶ αἰσχύνῃ τῇ ἐπ' αὐτοῖς ὑποχωρήσας εἴς τινα πύργον ἐν Μαλάθοις, τῆς Ἰδουμαίας ἐν περινοίᾳ τοῦ μεταστήσοντος αὐτὸν ἦν[1].

« C'est pourquoi Hérode Agrippa s'embarqua et se rendit en Judée. Affligé par ses revers, il était en même temps humilié par la perte des biens qu'il avait jadis possédés et par l'impossibilité où il était de payer ses dettes à ses créanciers, qui étaient nombreux et épiaient ses mouvements, dans la crainte qu'il ne leur échappât. Irrésolu sur le parti qu'il devait prendre et honteux de sa conduite, il se réfugia dans un château fort, à Malatha, en Idumée, roulant en lui-même le projet de s'arracher la vie. »

Dans Ptolémée[2] la même ville est appelée Μαλιάθα.

Eusèbe la mentionne à plusieurs reprises sous le nom de Μαλάαθα ou Μάλαθα.

Ainsi, au mot Ἐθέρ, nous lisons :

Ἐθὲρ, κλήρου Συμεών· καὶ νῦν ἐστι ἑτέρα μεγίστη κώμη ἐν τῷ ἐσωτέρῳ Δαρωμᾷ, παρακειμένη Μαλαάθοις.

« Ether, de la tribu de Siméon; il existe encore aujourd'hui un autre grand village de ce nom dans le Daroma intérieur, auprès de Malaatha. »

D'autres éditions, au lieu de Μαλαάθοις, portent Μαλάθοις, leçon qui est certainement préférable, comme le prouve l'orthographe suivie pour ce mot par Josèphe, et plus tard par saint Jérôme dans la traduction de ce passage :

Ether, sortis Symeonis, et nunc est villa prægrandis nomine Iethhira, in interiori Daroma, juxta Malatham.

J'ai déjà cité précédemment, à propos du mot Ἀραμά, un autre

[1] *Antiquités judaïques*, XVIII, VI, § 2. — [2] *Tabula IV Asiæ*, XVII.

passage d'Eusèbe où la ville ainsi appelée, identique avec celle d'A'rad, ainsi que cela résulte de la traduction de saint Jérôme, est signalée comme étant à vingt milles d'Hébron et à quatre de Malatha. Ce second chiffre, ai-je dit, est trop faible; mais, bien que cette deuxième indication soit fausse, elle n'en est pas moins précieuse pour nous, car elle nous prouve que Moladah ou Malatha était dans le voisinage d'A'rad. Or, comme à six milles au sud-ouest de Tell A'rad, l'ancienne A'rad, on rencontre les ruines d'une autre cité antique dont le nom, quoique corrompu par les Arabes, offre toutefois une certaine ressemblance avec celui de Malatha, dérivé lui aussi, par corruption, du mot Moladah, je ne crois pas qu'on puisse légitimement se refuser à conclure que ce *khirbet* représente la cité dont nous nous occupons en ce moment.

Un dernier détail, que j'oubliais de donner ici, c'est que, dans la Notice des dignités de l'Empire, la ville de Moleaha (d'après une autre édition, *Moleathia*), que Reland[1], suivi dans sa conjecture par plusieurs critiques, identifie avec Malatha, est indiquée comme servant de garnison à une cohorte romaine, la *cohors prima Flavia*. Ce poste était effectivement bien placé pour défendre de ce côté les approches de la Palestine. J'ajouterai que le mot *Moleaha*, dérivé par altération de *Malatha*, me paraît se rapprocher singulièrement de la dénomination actuelle El-Melah, les Arabes ayant transformé en un mot de leur langue qui pour eux a un sens précis, celui de « sel, » un nom étranger dont la signification leur était inconnue.

J'avais d'abord l'intention de passer la nuit près des puits d'El-Melah; mais pendant que j'explorais seul les ruines du *tell* et des monticules voisins, plusieurs Arabes de la tribu des Haouïetat avaient cherché à piller mon bagage, malgré mes bachibouzouks et mon drogman. A mon retour, je portai immédiatement plainte au cheikh du douar, qui me promit sa protection et ordonna à ses subordonnés de lâcher mon mulet chargé, objet de leur convoitise. Ils se retirèrent; mais tout dans leurs gestes et dans leurs re-

[1] *Palæstina*, p. 886.

gards annonçait qu'ils recommenceraient plus tard, quand la nuit serait venue. Nous crûmes donc prudent d'aller chercher ailleurs un asile plus sûr, et nous nous remîmes en route, à cinq heures dix minutes, dans la direction du nord.

KHIRBET TELL EL-KOUSEIFEH.

A cinq heures cinquante minutes, nous parvenons au *Khirbet Tell el-Kouseifeh*, خربة تلّ الكسيفة. Sur le plateau du *tell* et sur les mamelons qui l'entourent, gisent les débris d'une ancienne ville, qui existait encore et paraît même avoir eu quelque importance à l'époque chrétienne, comme l'attestent les vestiges de trois églises construites sur le même plan et en pierres de taille. Elles formaient extérieurement un rectangle; à l'intérieur, elles étaient divisées en trois nefs, celle du milieu étant séparée des deux autres par des colonnes de pierre. Le chœur, à l'orient, se terminait par trois absides.

Cette ville, par sa position, devait faire partie autrefois de la tribu de Siméon, mais son nom primitif n'a pas survécu, celui d'*El-Kouseifeh* paraissant purement arabe et signifiant « le fragment, le lambeau, » du radical كسف (il a divisé, il a découpé).

ALERTE, ET HALTE POUR LA NUIT.

A six heures vingt minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-ouest.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous traversons l'*Oued ed-Daredjat*, واد الدرجات, au delà duquel nous nous disposons à dresser nos tentes pour la nuit. Nous n'avions point encore mis pied à terre, que plusieurs Bédouins embusqués derrière des broussailles s'apprêtent à faire feu sur nous. Au cri d'alarme poussé par mon drogman, qui les aperçoit le premier, nous armons aussitôt nos fusils et chacun de nous ajuste un adversaire. Les Bédouins, comprenant que le coup était manqué, et que leurs mauvais fusils

à mèche avaient plus de chance de rater que les nôtres, changent instantanément leurs dispositions hostiles en démonstrations amicales. Ils ne songeaient nullement, disent-ils, à nous attaquer, mais seulement à se défendre, nous prenant nous-mêmes pour des ennemis qui venaient faire une razzia sur leurs chameaux, lesquels paissaient à quelque distance de là. Sans discuter sur la valeur de leurs excuses, nous nous en contentâmes, et, quoique harassés de fatigue après la longue marche de la journée, nous dûmes passer sur le qui-vive une bonne partie de la nuit, dans la crainte que nos propres montures ne nous fussent enlevées.

CHAPITRE SOIXANTE-DIXIÈME.

KHIRBET ED-DAREDJAT. — KHIRBET KOUHALEH. — KHIRBET MAKHOUL. — KHIRBET RHOUEÏN ER-RHARBIEH. — KHIRBET RHOUEÏN ECH-CHARKIEH, PEUT-ÊTRE L'ANCIENNE A'ROËR. — EL-KHARABA. — KHIRBET ED-DEIR. — KHIRBET RAFAT. — RETOUR À SEMOUA'.

KHIRBET ED-DAREDJAT.

Le 20 juillet, à cinq heures du matin, pendant que mon drogman et l'un de mes bachibouzouks commencent les préparatifs du départ, je vais avec le second examiner, à trente minutes à l'est-nord-est de l'endroit où nous avions campé, des ruines connues sous le nom de *Khirbet ed-Daredjat*, خربة الدرجات, que l'on prononce également *Douredjat*. Elles couvrent les pentes et le sommet d'un monticule, et sont peu importantes. Plusieurs cavernes, les unes naturelles, les autres artificielles, sont encore habitées par des familles nomades.

A six heures dix minutes, nous sommes de retour au lieu de notre campement, et nous nous mettons tous en marche à six heures vingt minutes, dans la direction du sud-ouest.

KHIRBET KOUHALEH.

A six heures trente minutes, les débris d'un certain nombre de petites habitations détruites, sur une colline, et une dizaine de magasins souterrains creusés dans le roc me sont indiqués sous la désignation de *Khirbet Kouhaleh*, خربة قحلة. J'y jette un rapide coup d'œil, et nous changeons ensuite de direction en marchant droit vers le nord.

KHIRBET MAKHOUL.

A sept heures, parvenus sur le sommet d'une montagne, nous trouvons quelques vestiges d'anciennes habitations et plusieurs cavernes creusées dans le roc. Là s'élevait jadis un petit village dont les restes s'appellent aujourd'hui *Khirbet Makhoul*, خربة مخول.

RHOUEÏN ER-RHARBIEH.

A sept heures quinze minutes, nous descendons dans le lit d'un *oued* appelé *Oued Rhoueïn*, واد غويين, et nous le suivons vers le nord-nord-est, puis vers le nord.

A huit heures cinq minutes, nous rencontrons sur les flancs d'une colline deux puits antiques, dont la margelle, consistant en une énorme pierre ronde percée à son centre, est encore munie à son orifice de l'espèce de bouchon de pierre destiné à le fermer. Pour retirer ce bouchon, quelquefois très-lourd, on passait en dessous une corde par une rainure ménagée à cet effet, et de cette manière il était plus facile de l'enlever qu'avec les mains seules. Il suffisait, en effet, de réunir les deux bouts de la corde et de tirer celle-ci fortement à soi. Le bouchon, ébranlé par cette puissante secousse, pouvait ensuite être ôté avec beaucoup moins de peine. Cette méthode très-simple et très-primitive, qui doit remonter probablement à la plus haute antiquité, est encore maintenant en usage parmi les Bédouins de la Palestine; ce qui n'étonnera nullement ceux qui savent combien en Orient les habitudes sont tenaces et se perpétuent fidèlement de siècle en siècle.

A huit heures trente-cinq minutes, des ruines étendues appellent mon attention. Elles couvrent les flancs et le sommet d'une colline située dans une vallée. Le point culminant du monticule est occupé par les restes d'un petit fort en pierres de taille, de forme carrée. Plusieurs autres constructions bâties également en pierres de taille sont encore en partie debout alentour; elles renferment

des citernes et des caveaux creusés dans le roc. Sur les pentes, quelques maisons sont, de même, à moitié intactes. De dimensions très-réduites, elles ne contenaient, pour la plupart, qu'une seule pièce voûtée en plein cintre et surmontée d'une terrasse plane.

RHOUEÏN ECH-CHARKIEH.

A dix minutes de marche de ce point, vers l'est-nord-est, les ruines recommencent à se montrer et comprennent un espace plus considérable encore. Les ruines précédentes s'appelaient *Rhoueïn er-Rharbieh*, غوين الغربية, ou *Rhoueïn de l'occident;* celles-ci, à cause de leur position plus orientale, sont désignées sous le nom de *Rhoueïn ech-Charkieh*, غوين الشرقية. De nombreuses habitations, dont les assises inférieures existent encore, et dont une vingtaine même ont conservé leurs voûtes cintrées, s'élevaient jadis en amphithéâtre sur les pentes d'une colline. Chacune de ces habitations contenait intérieurement un petit magasin souterrain pratiqué dans le roc. La plupart étaient bâties avec des pierres bien taillées, de dimensions plus ou moins grandes. Une église chrétienne, maintenant renversée, avait été construite avec des pierres d'un bel appareil, comme l'attestent quelques pans de mur encore debout. Les traces d'une enceinte murée qui environnait cette ville sont reconnaissables sur plusieurs points.

J'incline à identifier ces deux amas de ruines, voisins l'un de l'autre, avec l'antique A'roër, dont il est question dans le passage suivant du livre I des Rois, où sont énumérées les villes de Juda auxquelles David, vainqueur des Amalécites, envoya une part du butin qu'il avait conquis sur ce peuple :

26. Venit ergo David in Siceleg, et misit dona de præda senioribus Juda proximis suis, dicens : Accipite benedictionem de præda hostium Domini :

27. His qui erant in Bethel, et qui in Ramoth ad meridiem, et qui in Jether,

28. Et qui in Aroer, et qui in Sephamoth, et qui in Esthamo[1].

[1] *Rois*, l. I, c. XXX, v. 26-28.

Du rapprochement des noms de *Jether* et d'*Aroer*, il est naturel de penser bien que cela ne soit point une conséquence nécessaire, que les deux villes ainsi appelées étaient voisines l'une de l'autre. Or *Iattir*, en hébreu יַתִּיר, en grec Ἰεθέρ, en latin *Jether*, a été retrouvée d'une manière incontestable à une faible distance à l'ouest-sud-ouest du Khirbet Rhoueïn er-Rharbieh, à un endroit nommé encore aujourd'hui *Khirbet A'ttir*, خربة عتّير, dont je parlerai dans le chapitre suivant.

En second lieu, la dénomination arabe de *Rhoueïn*, غويين, malgré les différences qu'elle présente avec celle d'*A'roër*, en hébreu עֲרֹעֵר, ou עֲרוֹעֵר, peut néanmoins être considérée comme une corruption de cette dernière.

Robinson avait d'abord vu dans les ruines qui nous occupent, et qu'il écrit *El-Ghuwein*, la ville d'A'ïn; il les identifie ensuite, dans la seconde édition de son ouvrage[1], avec celle d'A'nim de Juda. Selon lui, *A'nim*, en hébreu עָנִים, est le pluriel pour עֲיָנִים du mot עַיִן (source, fontaine), et le mot arabe *El-Ghuwein*, الغويين, ne serait qu'un simple diminutif de la forme עַיִן.

Ces trois villes : A'roër, A'ïn et A'nim, entre lesquelles il est permis de choisir pour l'identification des ruines de Rhoueïn er-Rharbieh et ech-Charkieh, bien que j'opine de préférence pour A'roër, en vertu des raisons que j'ai indiquées, sont du reste fort peu connues dans l'histoire. Nous savons seulement qu'elles étaient situées dans le district méridional de la tribu de Juda.

La Bible mentionne quatre villes du nom d'A'roër, trois hors de Juda et qui, par conséquent, n'ont rien à voir ici, et la quatrième dans la partie sud de cette tribu. Elle n'est citée que dans le passage que j'ai reproduit.

A'ïn est signalée pour la première fois dans le chapitre xv de Josué :

21. Erantque civitates ab extremis partibus filiorum Juda juxta terminos Edom a meridie : Cabseel, et Eder, et Jagur...

[1] *Biblical Researches in Palestine*, t. II, p. 204, note.

32. Lebaoth, et Selim, et Aen, et Remon[1].

Nous apprenons par le chapitre XIX du même livre que, après avoir appartenu à la tribu de Juda, elle fut ensuite adjugée à celle de Siméon :

1. Et egressa est sors secunda filiorum Simeon per cognationes suas; fuitque hæreditas
2. Eorum in medio possessionis filiorum Juda...
7. Ain, et Remmon, et Athar, et Asan : civitates quatuor et villæ earum[2].

Cela résulte également du passage suivant du livre I des Paralipomènes :

Villæ quoque eorum [filiorum Simeon] : Etam, et Aen, Remmon, et Thochen, et Asan, civitates quinque[3].

Elle avait été attribuée aux prêtres :

13. Dedit ergo filiis Aaron sacerdotis Hebron confugii civitatem, ac suburbana ejus, et Lobnam cum suburbanis suis ...
16. Et Ain, et Jeta, et Bethsames, cum suburbanis suis[4].

L'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Αἴν, s'exprime ainsi :

Αἴν, κλήρου Ἰούδα ἢ Συμεὼν, πόλις ἱερατική.

« Aïn, de la tribu de Juda ou de Siméon, ville concédée aux prêtres. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage, n'ajoute aucun renseignement nouveau au texte d'Eusèbe.

Quant à A'nim, de même que l'A'roër de Juda, elle n'est mentionnée qu'une seule fois dans la Bible :

Anab, et Istemo, et Anim[5].

EL-KHARABA.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est-nord-est.

[1] *Josué*, c. XV, v. 21, 32.
[2] *Josué*, c. XIX, v. 1, 2, 7.
[3] *Paralipomènes*, l. I, c. IV, v. 32.
[4] *Josué*, c. XXI, v. 13, 16.
[5] *Josué*, c. XV, v. 50.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous atteignons des ruines appelées *El-Kharaba*, الخرابا. Elles se bornent à quelques arasements de maisons et à ceux d'une église chrétienne, qui avait été construite en belles pierres de taille. Un magnifique bloc gisant à terre sur l'emplacement qu'elle occupait présente la figure d'une croix grecque inscrite dans un cercle. Plusieurs citernes et caveaux creusés dans le roc sont bien conservés. Cette localité paraît avoir été jadis plantée d'oliviers, comme l'indique une énorme meule de pressoir à huile étendue sur le sol.

KHIRBET ED-DEIR.

A dix heures vingt-cinq minutes, nous prenons la direction du nord-nord-ouest.

A onze heures, de nouvelles ruines, sur les pentes d'une colline rocheuse, me sont indiquées sous la désignation de *Khirbet ed-Deir*, خربة الدير. Ce sont celles d'un petit nombre d'habitations antiques. Vers le bas du monticule, on observe une meule à pressoir de dimensions colossales, et qui n'a jamais été terminée. L'endroit où elle a été tirée du roc se reconnaît facilement à quelques pas de celui où elle se trouve maintenant. Sur le sommet de la colline s'étend une aire antique, où les fellahs des environs viennent encore battre leurs grains.

Plusieurs cavernes artificielles et une citerne transformée aujourd'hui en un magasin souterrain datent pareillement de l'antiquité.

KHIRBET RAFAT.

A onze heures quinze minutes, nous franchissons vers le nord l'*Oued Rafat*, واد رافات, et bientôt des ruines assez considérables s'offrent à mes yeux sur les flancs rocheux d'une colline. On les appelle *Khirbet Rafat*, خربة رافات. Un grand nombre de magasins souterrains et de citernes creusés dans le roc attestent qu'autrefois existait en ce lieu un bourg important. Les maisons qui recouvraient

chacun de ces caveaux sont pour la plupart entièrement démolies. Quelques-unes néanmoins sont encore debout; voûtées intérieurement, elles sont couronnées, à l'extérieur, d'une terrasse plate. Vers le milieu du *khirbet,* un édifice mesurant vingt pas de long sur dix de large forme une sorte de salle, dont la voûte est légèrement ogivale.

Du côté nord, un petit porche cintré y donne accès par une porte rectangulaire, dont le linteau est certainement antique. Une terrasse plane règne au-dessus de cet édifice abandonné, qui a peut-être été une église chrétienne avant de devenir une mosquée.

RETOUR À SEMOUA'.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous reprenons la direction du nord-nord-est, et, à midi dix minutes, nous faisons halte à Semoua', dont j'examine de nouveau les ruines. Nous y dressons nos tentes pour y passer la nuit.

CHAPITRE SOIXANTE ET ONZIÈME.

KHIRBET A'TTIR, L'ANCIENNE YATTIR. — KHIRBET ZANOUTA, JADIS ZANOAH. — KHIRBET DEIR EL-LOUZ. — KHIRBET ECH-CHOUEIKEH, JADIS SOKOH. — KHIRBET DEIR ECH-CHEMS. — KHIRBET SIMÎA. — KHIRBET MEDJED EL-BAA'. — KHIRBET AA'ZIZ. — YOUTTHA, JADIS YOUTTAH.

KHIRBET A'TTIR.

Le 21 juillet, à cinq heures trente minutes du matin, nous quittons définitivement Semoua', et nous nous dirigeons d'abord vers l'ouest-sud-ouest, puis vers le sud-ouest.

A six heures quinze minutes, nous franchissons l'Oued Rafat. Après une montée, nous descendons des pentes qu'entrecoupent, de distance en distance, d'énormes murs de soutenement, qui datent probablement d'une très-haute antiquité.

A six heures trente-cinq minutes, nous traversons l'*Oued A'ttir*, واد عتير.

Notre direction est alors celle du sud-sud-ouest.

A six heures quarante-deux minutes, la vallée où nous cheminons s'élargit sensiblement; elle est cultivée en dourah et appartient aux habitants de Semoua', qui s'y logent dans quelques cavernes à l'époque de la moisson.

A sept heures cinq minutes, mon attention se porte sur les ruines d'une ville antique, désignées sous le nom de *Khirbet A'ttir,* خربة عتّير. Elles occupent deux collines peu élevées. Sur celle de l'ouest je remarque les débris d'un édifice presque entièrement bouleversé et démoli, sur l'emplacement duquel gisent encore quelques fûts mutilés de colonnes monolithes. Au bas vers l'est, on observe un *birket* construit, long de trente-six pas sur vingt-deux de large.

Arrondi à son extrémité occidentale, il est rectangulaire partout ailleurs.

La colline orientale, qui fait face à la précédente, était le site de la ville proprement dite. Les maisons qui la couvraient étaient pour la plupart bâties en pierres de taille d'un appareil moyen. Un certain nombre d'entre elles sont encore debout. Voûtées intérieurement, elles offrent à l'extérieur l'apparence d'une petite construction carrée surmontée d'une terrasse. Quant aux voûtes de ces modestes habitations, elles sont, généralement, cintrées; quelques-unes néanmoins sont encore ogivales. Un caveau creusé dans le roc servait à chaque famille de magasin souterrain. La porte de l'une de ces maisons est décorée d'un beau linteau sculpté, sur lequel est figuré un fronton rectangulaire dont le tympan renferme deux disques très-saillants en forme de boules. Une dizaine de tronçons de colonnes de pierre sont dispersés au milieu des ruines.

A quelque distance de ce *khirbet,* sur une montagne voisine, s'élève un petit *oualy* musulman, consacré au *Cheikh Attir,* شيخ عتّير. Il est le centre d'un cimetière arabe. J'ai déjà eu l'occasion de dire ailleurs que le nom antique de plusieurs villes ruinées en Palestine avait été donné à des santons ou cheikhs dont les musulmans vénèrent la mémoire sur l'emplacement ou dans la proximité de ces villes.

Celle dont il s'agit en ce moment s'appelait autrefois *Yattir,* dénomination qui, sauf une lettre, s'est perpétuée fidèlement dans le nom arabe *A'ttir*. En hébreu elle s'écrivait יַתִּר ou יַתִּיר, en grec Ἰεθάρ, Γεθόρ, Ἰεθέρ, Εἰεθέρ, en latin *Jether*.

Le livre de Josué la signale comme étant située dans le district montagneux de Juda :

Et in monte : Samir, et Jether, et Socoth[1].

Elle fut adjugée aux prêtres :

13. Dedit ergo filiis Aaron sacerdotis Hebron confugii civitatem, ac suburbana ejus. . .

[1] *Josué*, c. XV, v. 48.

14. Et Jether, et Estemo [1].

57. Porro filiis Aaron dederunt civitates ad confugiendum Hebron, et Lobna, et suburbana ejus,

58. Jether quoque, et Esthemo cum suburbanis suis [2]...

Le livre I des Rois la comprend au nombre des villes qui reçurent en présent de David une part du butin qu'il avait fait sur les Amalécites :

His qui erant in Bethel, et qui in Ramoth ad meridiem, et qui in Jether [3].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἰεθέρ, Eusèbe s'exprime comme il suit :

Ἰεθὲρ, πόλις Ἰούδα, φυλῆς ἱερατικῆς, καὶ πόλις ἱερατική· ἔστι νῦν κώμη μεγίστη Ἰεθειρὰ ὡς ἀπὸ σημείων κ' Ἐλευθεροπόλεως, ὅλη χριστιανῶν, ἐν τῷ ἔσω Δαρωμᾷ, πλησίον Μαλάθων.

« Jether, ville de Juda, appartenant à une tribu sacerdotale, elle-même cité adjugée aux prêtres. C'est maintenant un grand village appelé Jethira, à vingt milles d'Éleuthéropolis, composé tout entier de chrétiens, dans le Daroma intérieur, près de Malatha. »

L'édifice dont j'ai signalé les vestiges sur la colline occidentale du *Khirbet A'ttir* était très-probablement une église chrétienne.

Quant à la distance de vingt milles indiquée par Eusèbe et admise par saint Jérôme, qui reproduit le même chiffre, elle est trop faible de quatre milles, Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, étant séparé du Khirbet A'ttir par un intervalle de vingt-quatre milles.

KHIRBET ZANOUTA.

A huit heures, nous repartons dans la direction du nord-ouest et bientôt de l'ouest-nord-ouest.

A huit heures treize minutes, nous traversons l'Oued A'ttir, et nous inclinons alors vers le nord-nord-ouest.

[1] *Josué*, c. XXI, v. 13, 14. — [2] *Paralipomènes*, c. VI, v. 57, 58. — [3] *Rois*, l. I, c. XXX, v. 27.

A huit heures quarante-quatre minutes, des ruines importantes, sur une hauteur, me sont désignées sous le nom de *Khirbet Zanouta*, خربة زانوتا. Elles s'étendent sur les flancs et sur le sommet d'une colline assez élevée. De nombreuses maisons renversées, construites jadis, pour la plupart, avec des pierres régulièrement taillées et de moyenne grandeur, et qui presque toutes renferment un caveau pratiqué dans le roc; des citernes éparses de tous côtés, un *birket* en partie creusé dans le roc et en partie maçonné, dont la longueur mesure vingt pas et la largeur dix-sept; les vestiges d'une ancienne mosquée, bâtie, surtout aux angles, avec de magnifiques blocs provenant, sans doute, d'une basilique chrétienne, et sur l'un desquels je remarque les deux caractères grecs suivants, de forme très-allongée, OY; enfin, sur le point culminant de la colline, les débris d'une tour antique, qui avait dix pas sur chaque face, et dont les murs, épais d'un mètre, étaient formés d'assises très-régulières d'un grand appareil : tels sont les principaux objets qui attirent tour à tour mon attention. Je ne dois pas non plus omettre de signaler les restes d'un petit édifice bâti en belles pierres de taille, et qui paraît avoir été soit un sanctuaire, soit un mausolée de l'époque romaine; il n'en subsiste plus qu'un pan de mur reposant sur un soubassement et orné de deux pilastres, entre lesquels on observe une niche cintrée, décorée de moulures élégantes et destinée probablement à recevoir une petite statue.

Ce *khirbet*, en arabe زانوتا, *Zanouta*, que d'autres écrivent زعنوطة, *Za'nouthah*, est, selon toute apparence, l'antique *Zanoah*, en hébreu זָנוֹחַ, en grec Ζακαναείμ et Ζανωακείμ, en latin *Zanoe*, mentionnée parmi les villes du district montagneux de Juda :

Jezrael, et Jucadam, et Zanoe[1].

Il faut la distinguer d'une autre ville du même nom de la tribu de Juda, mais qui était située dans la Chéphélah :

Et Zanoe, et Ængannim, et Taphua, et Enaim[2].

[1] *Josué*, c. xv. v. 56. — [2] *Ibid.* c. xv. v. 34.

KHIRBET DEIR EL-LOUZ.

A neuf heures quarante-six minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-nord-est, en cheminant sur un plateau actuellement inculte; à notre droite serpente l'Oued A'ttir.

A dix heures vingt-cinq minutes, nous descendons dans une étroite vallée, pour gravir immédiatement après une montagne que couronnent des ruines appelées *Khirbet Deir el-Louz*, خربة دير اللوز. Une petite enceinte formée jadis de gros blocs, maintenant désunis et déplacés, semble avoir été un poste militaire. Au milieu est une citerne, et près de là un *birket* creusé pareillement dans le roc. Plus bas, les vestiges de plusieurs habitations démolies sont dispersés sur le sol.

KHIRBET ECH-CHOUEIKEH.

A dix heures quarante minutes, le sentier que nous suivons tourne vers le nord-ouest.

A onze heures douze minutes, nous faisons halte sur l'emplacement du *Khirbet ech-Choueikeh*, خربة الشويكة.

Ces ruines considérables couvrent les flancs de deux collines, que sépare un ravin. Le nombre et la direction des rues de cette ancienne cité sont faciles à reconnaître. Beaucoup de maisons sont encore debout. Elles affectent toutes la même forme, que j'ai déjà plusieurs fois signalée, c'est-à-dire celle d'un carré ou d'un rectangle couronné extérieurement par une terrasse plane et voûté à l'intérieur, la voûte étant soit cintrée, soit légèrement ogivale. Les portes d'entrée sont ordinairement rectangulaires, et consistent en deux pieds-droits supportant un linteau monolithe; plusieurs aussi sont cintrées. Des citernes et des magasins souterrains pratiqués dans le roc abondent de tous côtés, et sont pour la plupart assez bien conservés. Les débris de deux mosquées bâties en belles pierres de taille, et qui ont remplacé deux églises chrétiennes, attestent que cette localité a joui encore d'une certaine importance depuis l'invasion musulmane.

Au nord s'étendait une espèce de faubourg, dont il ne subsiste plus qu'une trentaine d'habitations renversées, plusieurs citernes et un *birket*.

La Bible mentionne, dans la tribu de Juda, deux villes du nom de *Sokoh*, en hébreu שׂוֹכה, en grec Σαωχώ, Σωχώ et Σωχά, en latin *Soccho* et *Socoth*, l'une dans la Chéphélah[1], l'autre dans le district montagneux :

Et in monte : Samir, et Jether, et Socoth[2].

Cette dernière est bien certainement le Khirbet Choueikeh dont je viens de décrire sommairement les ruines, et dont le nom et la position autorisent pleinement l'identification susdite.

KHIRBET DEIR ECH-CHEMS.

A midi vingt-cinq minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-nord-est, puis notre direction devient celle du nord-est.

A midi quarante minutes, nous parvenons au *Khirbet Deir ech-Chems*, خربة دير الشمس. Situé sur une colline, il se borne à une vingtaine de maisons renversées; elles avaient été construites avec des matériaux très-réguliers et de moyen appareil.

Au centre à peu près, et sur le point culminant du monticule, on observe les restes d'une construction plus puissante, en gros blocs taillés en bossage, et n'offrant plus qu'un chaos de débris entassés, au milieu desquels j'ai remarqué deux bases de colonnes de pierre très-mutilées. Là, comme ailleurs, presque sous chaque maison était un caveau creusé dans le roc; plusieurs citernes alimentaient d'eau les habitants.

KHIRBET SIMÌA.

A une heure six minutes, nous reprenons la direction du nord-nord-est, puis nous marchons droit vers le nord.

[1] *Josué*, c. xv, v. 35. — [2] *Ibid.* c. xv. v. 48.

A une heure trente minutes, une masse considérable de ruines, sur le plateau et sur les pentes d'une colline, m'est désignée sous le nom de *Khirbet Simîa*, خربة سميا. Le point le plus élevé de ce monticule est occupé par les débris d'un petit fort, dont les assises inférieures, encore debout, sont composées d'énormes blocs taillés en bossage.

Plus bas je remarque l'emplacement d'un édifice qui, sauf un beau pan de mur en pierres de taille très-régulières, est bouleversé de fond en comble. Deux fûts de colonnes de pierre brisés gisent à terre dans l'intérieur. Peut-être, à l'époque chrétienne, cet édifice a-t-il servi d'église.

Quant aux maisons, il n'en reste presque rien, à l'exception des citernes et des caveaux creusés dans le roc qu'un certain nombre d'entre-elles contenaient. J'observe également un petit *birket* long de dix pas sur quatre de large; il est en partie maçonné et en partie creusé dans le roc.

A une faible distance à l'est de ce *khirbet*, sur les dernières pentes d'une montagne, on me signale un magnifique tombeau, qui est précédé d'une petite cour taillée dans le roc vif, laquelle mesure huit pas de long sur six et demi de large. De là on pénètre dans un vestibule à jour, orné extérieurement de deux pilastres et de deux colonnes doriques, ménagées dans l'épaisseur du rocher et dont la frise se compose de métopes et de triglyphes denticulés. Ce vestibule est, à l'intérieur, long de sept pas et large de trois et demi. Une baie très-basse pratiquée au centre permet de pénétrer en rampant dans la chambre sépulcrale, qui a elle-même sept pas de long sur cinq de large et est environnée d'une banquette. La place pour deux corps seulement y avait été préparée sous un arceau cintré.

KHIRBET MEDJED EL-BAA'.

A deux heures trente minutes, nous gravissons, dans la direction de l'est-nord-est, les flancs de la hauteur au bas de laquelle est ce mausolée.

A deux heures trente-cinq minutes, nous descendons les pentes opposées; elles sont percées de vastes cavernes artificielles.

A deux heures quarante-cinq minutes, nous parvenons sur un plateau rocheux, où nous cheminons, vers le nord-nord-est, entre deux rangées parallèles de grosses pierres, indiquant une ancienne route royale.

A trois heures quinze minutes, des ruines importantes me sont désignées sous le nom de *Khirbet Medjed el-Baa'*, خربة مجد الباع. Elles couvrent une colline dont le sommet est couronné par les débris d'une puissante construction en blocs gigantesques, la plupart mal équarris et d'un bossage grossier, laquelle paraît avoir eu une destination militaire.

Ailleurs, deux édifices qui jadis étaient ornés de colonnes de pierre, les unes monolithes, les autres formées de tambours superposés, sont maintenant renversés de fond en comble. Non-seulement ces monuments, mais encore la plus grande partie des habitations particulières, étaient bâtis avec des blocs considérables, soit aplanis, soit relevés en bossage. Plusieurs de ces maisons sont encore debout. La voûte est intérieurement cintrée ou légèrement ogivale. Partout les flancs de la colline sont percés de citernes et de caveaux creusés dans le roc, quelquefois même de vastes cavernes, dont on ne saurait dire si elles sont l'ouvrage de l'homme ou l'œuvre de la nature.

KHIRBET AA'ZIZ.

A trois heures quarante-cinq minutes, nous poursuivons notre route vers le nord-est.

A quatre heures quinze minutes, j'examine les ruines d'une autre ville, dont le nom antique, comme celui de la précédente, est demeuré jusqu'à présent inconnu; on les appelle *Khirbet Aa'ziz*, خربة اعزيز. La plupart des constructions, soit publiques, soit même privées, de cette petite cité avaient été bâties avec des pierres de taille. Dans le quartier supérieur on rencontre les vestiges de plusieurs beaux édifices, dont la forme et les dimensions sont difficiles

à déterminer, à cause des broussailles qui enveloppent les ruines et des amas de blocs que l'on heurte à chaque pas dans la partie basse de la ville. Vers l'est, plusieurs fûts de colonnes sont encore en place; ils sont monolithes et très-rongés par le temps. Leurs chapiteaux gisants à terre affectent une forme singulière. Une lyre y a été sculptée au centre, entre deux disques qui renferment eux-mêmes une sorte de croix rayonnante.

Il est inutile d'ajouter que les citernes et les caveaux creusés dans le roc sont très-nombreux au milieu de ce *khirbet*.

YOUTTHA.

A cinq heures dix minutes, nous suivons vers le nord une vallée resserrée entre deux bancs parallèles de rochers, et où se montrent çà et là quelques bouquets d'oliviers; puis ces arbres deviennent plus nombreux et forment un petit bois.

A cinq heures trente minutes, nous atteignons, par un sentier assez roide, le village d'*Youttha*, يوطّا. Il s'élève sur le plateau rocheux et sur les pentes méridionales de cette montagne. La population qui le compose comprend, dit-on, deux mille habitants; mais la moitié au moins de ceux-ci vivent actuellement sous la tente, à la manière des Bédouins, et dispersés dans les environs, soit pour échapper au recrutement militaire, qui se fait en ce moment, soit pour achever les travaux de la moisson, et notamment le battage et l'emmagasinage des grains dans des silos plus ou moins distants du village.

Les maisons d'Youttha, à l'exception de quelques-unes qui paraissent anciennes et sont un peu mieux construites, ne présentent l'aspect que d'informes bâtisses musulmanes. Les habitants s'approvisionnent d'eau à plusieurs citernes antiques pratiquées dans le roc; ils se servent aussi comme de silos d'un certain nombre de caveaux de la cité judaïque d'Youttah, dont le village actuel a conservé fidèlement le nom.

Cette ville, dont le nom s'écrivait en hébreu יוּטַה, יוּטָה et יָטָה, en

grec Ἰτάν et Ἰετλά, en latin *Jota* et *Jeta*, est mentionnée pour la première fois dans le livre de Josué avec celles de Maon, de Carmel et de Ziph :

Maon, et Carmel, et Ziph, et Jota[1].

Elle était effectivement peu éloignée de celles-ci.

Elle fut assignée aux prêtres :

13. Dedit ergo filiis Aaron sacerdotis Hebron confugii civitatem, ac suburbana ejus...

16. Et Ain, et Jeta, et Bethsames, cum suburbanis suis[2]...

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe s'exprime ainsi au mot Ἰετλάν :

Ἰετλὰν, φυλῆς Ἰούδα, πόλις ἱερατική· ἔστι νῦν κώμη μεγίστη Ἰουδαίων, Ἐλευθεροπόλεως ἀπὸ σημείων ιη' πρὸς νότον, ἐν τῷ Δαρωμᾷ.

« Jettan, de la tribu de Juda, ville sacerdotale; c'est maintenant un très-grand village habité par des Juifs, à dix-huit milles au sud d'Éleuthéropolis, dans le Daroma. »

La distance indiquée par Eusèbe entre Éleuthéropolis et Youttah, que cet écrivain appelle Ἰετλάν, est fort exacte; seulement Youttah était au sud-est et non au sud d'Éleuthéropolis.

Reland émet la conjecture que c'est là la ville de Juda dont il est question dans saint Luc comme étant la patrie de Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, et où la sainte Vierge vint visiter sainte Élisabeth :

39. Exsurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda :

40. Et intravit in domum Zachariæ et salutavit Elisabeth[3].

D'autres critiques ont adopté et soutiennent l'hypothèse de Reland. Elle est, en effet, spécieuse; néanmoins elle m'inspire des doutes sérieux, que j'ai exposés ailleurs en parlant d'A'ïn Karim, dans le tome I de cet ouvrage, chapitre v; je ne reviendrai donc point ici sur cette question.

[1] *Josué*, c. xv, v. 55. — [2] *Ibid.* c. xxxi, v. 13, 16. — [3] *Luc*, c. i, v. 39, 40.

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

KHIRBET OUMM EL-A'MAD. — KHIRBET BEIT-A'MRA. — KHIRBET EL-DJOUF. — KHIRBET DEIR RHAZAH. — DÉPART DU KHIRBET EL-DJOUF. — KHIRBET A'ÏN DELBEH. — KHIRBET EL-HEDJIREH. — KHIRBET EL-HARAYEH. — KHIRBET KILKIZ. — ARRIVÉE À HÉBRON.

KHIRBET OUMM EL-A'MAD.

Le 22 juillet, à cinq heures du matin, j'examine, avant de quitter Youttha, deux antiques pressoirs creusés dans le roc. Nous franchissons ensuite successivement, vers l'ouest, deux collines âpres et hérissées de rochers.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, mon guide me signale en passant l'*Oualy Cheikh el-Kader*, والى شيخ القادر.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous parvenons au *Khirbet Oumm el-A'mad*, خربة امّ العمد. Cette dénomination de « mère des Colonnes, » donnée par les Arabes, en Palestine, à plusieurs cités détruites dont le nom antique s'est perdu, est due ici aux restes d'une ancienne église byzantine, ornée jadis intérieurement de colonnes. Trois d'entre elles sont encore debout avec leur entablement, du côté méridional de la nef centrale, et une quatrième, du côté septentrional; les autres gisent sur le sol avec leurs chapiteaux mutilés et leur entablement brisé. Ces chapiteaux, assez grossièrement sculptés, sont beaucoup trop élevés pour la hauteur des colonnes; ils sont décorés de feuilles et d'oves. L'église formait un rectangle en dehors duquel, vers l'est, s'arrondit l'hémicycle d'une abside. A l'intérieur, elle était divisée en trois nefs; celle du centre était séparée des nefs latérales par huit colonnes, quatre de chaque côté. Percée, à l'ouest, de trois portes, elle était pré-

cédée d'un narthex, et ensuite d'un atrium au milieu duquel on remarque une citerne. Cette église s'élevait sur une colline, et l'ensemble de ce monument ruiné présente, vu de loin, un aspect des plus pittoresques. Bâti en pierres de taille, il n'avait d'ailleurs que des dimensions assez restreintes : sa longueur totale n'excède point trente-huit pas, et sa largeur est de seize.

La plupart des maisons sont complétement renversées; beaucoup d'entre elles, comme leurs débris l'indiquent, avaient été construites avec des matériaux réguliers et de grandeur moyenne.

Des citernes, des caveaux et des magasins souterrains creusés dans le roc se trouvent çà et là au milieu d'un fourré de chênes verts nains, qui couvrent presque tout l'emplacement de cette ville. Je rencontre aussi un antique pressoir à vin, consistant en deux cuves pratiquées dans le roc; il est maintenant aux trois quarts comblé.

KHIRBET BEIT-A'MRA.

A six heures quarante minutes, nous descendons dans la direction du nord et, au bout de dix minutes de marche, après avoir traversé une vallée cultivée, j'aperçois d'autres ruines, appelées *Khirbet Beit-A'mra*, خربة بيت عمرا. Ces ruines s'étendent sur une grande colline ronde dont les parties inférieures sont soutenues par des murs d'appui. De nombreuses citernes sont creusées dans les flancs de la colline. Plusieurs ont encore leur margelle munie de la pierre destinée à fermer l'orifice. De tous côtés aussi on remarque d'anciens magasins souterrains, contenus jadis dans des habitations depuis longtemps démolies, et dont les débris sont hérissés de broussailles, notamment de touffes de houx.

Les vestiges de deux églises presque entièrement rasées sont pourtant encore reconnaissables. Elles étaient toutes les deux orientées vers l'est; l'une occupait la partie haute de la ville, et l'autre, la partie basse. Sur l'emplacement de la première, parmi les matériaux de toutes sortes accumulés en cet endroit, se trouvent les fragments d'une cuve baptismale.

KHIRBET EL-DJOUF.

A sept heures trente-neuf minutes, nous repartons dans la direction du nord-ouest.

A sept heures quarante-deux minutes, nous franchissons l'*Oued el-A'loueh*, واد العلوة. Des fourrés de chênes verts, ne dépassant guère la hauteur de simples broussailles, en bordent les contours et couvrent les flancs des collines et des montagnes voisines.

A huit heures quinze minutes, une haute colline qui s'élève par terrasses successives, et qu'environne une vallée fertile, m'offre les restes d'un bourg antique, connus aujourd'hui sous le nom de *Khirbet el-Djouf*, خربة الجوف. Toutes les maisons sont renversées; l'emplacement qu'elles occupaient est actuellement soit envahi par des broussailles, soit cultivé par quelques paysans arabes et deux nègres établis en cet endroit. Les traces d'une ancienne église byzantine sont encore visibles. Elle avait été bâtie en belles pierres de taille. Précédée d'un atrium et d'un narthex, elle était ornée intérieurement de colonnes monolithes, aujourd'hui déplacées, et était tournée de l'ouest à l'est. Sur un magnifique bloc gisant à terre, je remarque trois croix grecques assez effacées; chaque croix est renfermée dans une sorte de disque. Plusieurs citernes et une quinzaine de magasins souterrains creusés dans le roc sont bien conservés.

KHIRBET DEIR RHAZAH.

Je vais examiner ensuite, à quelques minutes à l'ouest du Khirbet el-Djouf, d'autres ruines, appelées *Khirbet Deir Rhazah*, خربة دير غازة.

Situées sur un monticule, elles consistent en une masse confuse de matériaux assez régulièrement équarris, et provenant d'un certain nombre de maisons renversées. Les restes d'une construction plus importante que les précédentes et bâtie avec des blocs d'un plus grand appareil se distinguent du milieu des broussailles; ils

recouvrent un magasin souterrain dont les assises en pierres de taille déterminent une fausse voûte cintrée. Çà et là aussi des citernes et des caveaux ont été jadis pratiqués dans le roc.

DÉPART DU KHIRBET EL-DJOUF.

De retour au Khirbet el-Djouf, nous le quittons bientôt, afin de poursuivre notre route vers le nord-est. En descendant de ce côté les pentes de la colline, j'aperçois des grottes artificielles creusées dans le roc et les vestiges d'habitations démolies.

Sur les flancs d'une montagne voisine, trois tombeaux attirent pareillement mon attention.

L'un est précédé d'un vestibule soutenu par deux piliers ménagés dans la masse du roc. Il est difficile de pénétrer dans la chambre sépulcrale, dont l'entrée est fort basse.

Une seconde excavation funéraire, plus remarquable, est ornée extérieurement de triglyphes et de disques, qui décorent un frontispice aujourd'hui très-dégradé. Il contient plusieurs chambres sépulcrales.

A quelque distance de là, est un troisième tombeau, dont l'entrée rectangulaire laisse pénétrer en rampant dans une chambre carrée; les parois de cette chambre sont percées de cinq fours à cercueil et d'un arceau cintré, sous lequel a pu être placé un sarcophage.

KHIRBET A'ÏN DELBEH.

A dix heures quinze minutes, nous franchissons l'*Oued Delbeh*, واد دلبة, vallée fertile, au milieu de laquelle un *birket* antique, mesurant douze pas sur chaque face, recueille les eaux d'une source appelée *A'ïn Delbeh*. Le ciment qui revêtait extérieurement ce réservoir est en partie enlevé.

Sur les flancs d'une colline rocheuse qui domine au nord cette vallée, un fourré de chênes verts recouvre les débris d'un village antique dont les maisons écroulées avaient été construites, pour la

plupart, avec des blocs assez considérables, grossièrement taillés en bossage. Ces ruines portent le nom de *Khirbet A'ïn Delbeh*, خربة عين دلبة.

KHIRBET EL-HEDJIREH.

A dix heures quarante-cinq minutes, nous repartons vers le nord-est.

A dix heures cinquante minutes, nous traversons l'*Oued Abou-Kamra*, واد ابو قمرا.

A dix heures cinquante-trois minutes, sur les pentes orientales d'une colline hérissée de rocs et de touffes de chênes verts, je jette un coup d'œil sur les restes d'un village qui semblent attester une haute antiquité; on me les désigne sous la dénomination de *Khirbet el-Hedjireh*, خربة الهجيرة. Les habitations avaient été bâties avec de gros blocs mal équarris. Une construction plus puissante que les autres et formée de blocs plus considérables, dont quelques-uns sont relevés en bossage, était probablement une tour de défense.

Au bas de la colline, les eaux de l'*A'ïn el-Hedjireh* sont amenées par un conduit dans un petit réservoir circulaire.

KHIRBET EL-HARAYEH.

A onze heures, nous prenons la direction du sud, et bientôt nous passons à côté d'une source qui jaillit du sol, dans une vallée; on l'appelle *A'ïn el-Faouar*, عين الفوّار.

A notre gauche, je distingue, sur les flancs d'une colline voisine, un tombeau creusé dans le roc.

A onze heures quatre minutes, nous inclinons vers l'est, puis vers l'est-sud-est.

A onze heures quarante minutes, nous parvenons au *Khirbet el-Harayeh*, خربة الحرايه, ancien bourg ruiné, sur les pentes est et sud-est d'une montagne rocheuse.

Des amas de pierres, de dimensions peu considérables pour la

plupart, et provenant d'habitations renversées, jonchent partout le sol. Quelques arasements en blocs d'un plus grand appareil sont aussi reconnaissables. Deux fûts de colonnes monolithes gisent à terre parmi d'autres débris. Un grand nombre de citernes et de caveaux ont été pratiqués dans le roc de tous côtés. Quelques-uns de ces magasins souterrains sont actuellement habités par des fellahs, occupés à battre leurs grains sur une aire antique.

KHIRBET KILKIZ.

A midi, descendus de la hauteur d'El-Harayeh, nous suivons vers le nord-nord-est l'*oued* du même nom; il forme une vallée étroite, couverte de touffes de chênes verts nains.

A midi trente-cinq minutes, après une ascension assez pénible, nous atteignons le plateau d'une montagne, et là les ruines d'un grand village se présentent à nos yeux; on les appelle *Khirbet Kilkiz*, خربة كلكز. Au milieu de nombreux tas de menus matériaux, restes de petites habitations démolies, j'observe les assises inférieures de deux constructions plus importantes, bâties en belles pierres de taille. Un pressoir antique, composé de deux bassins communiquant ensemble au moyen d'une rigole, des citernes et des caveaux creusés dans le roc, sont assez bien conservés. Parmi les magasins souterrains j'en remarque un dont l'entrée ressemble à l'ouverture circulaire d'un puits, et dont les parois sont percées, à l'intérieur, d'une foule de petits trous, soit triangulaires, soit carrés, pareils à ceux d'un colombier.

ARRIVÉE À HÉBRON.

A midi quarante-deux minutes, nous nous remettons en marche vers le nord.

A une heure cinq minutes, nous laissons à notre droite, sur une colline, quelques ruines que je décrirai ailleurs. Puis nous descendons par un sentier étroit et malaisé, qui débouche dans une vallée fertile, plantée de vignes, de figuiers et d'oliviers.

A une heure vingt minutes, le chemin devient légèrement montueux et très-glissant; nos chevaux trébuchent à chaque instant sur une surface rocheuse, aplanie jadis par la main de l'homme et, en certains endroits, polie comme du marbre.

A une heure trente minutes, nous faisons halte à Hébron, où nous dressons nos tentes dans un enclos planté d'oliviers près d'un cimetière musulman.

CHAPITRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

DESCRIPTION D'EL-KHALIL, JADIS HÉBRON OU KIRIATH-ARBA'.

La ville d'Hébron est désignée ordinairement par les musulmans sous le nom d'*El-Khalil*, الخليل (l'ami), parce qu'Abraham ou *l'ami de Dieu* habita quelque temps dans le voisinage de cette cité, et qu'il y fut ensuite enterré. Elle s'étend actuellement dans une vallée qui se dirige du nord-ouest au sud-est, et elle se divise en quatre quartiers principaux, dont les maisons s'élèvent en partie au milieu de cette vallée et en partie sur les pentes inférieures des montagnes qui la dominent.

Le premier de ces quartiers que l'on traverse lorsqu'on arrive de Jérusalem s'appelle *Haret Bab ez-Zaouïeh*, حارة باب الزاوية (le quartier de la Porte de la Zaouïa); il doit son nom à une *zaouïa* ou oratoire musulman, généralement attenant à une école. C'est le moins considérable des quatre, et il ne se compose que d'un petit nombre d'habitations, assez bien bâties, du moins relativement aux autres villes de la Palestine.

En face de ce quartier, vers le nord-est, et séparé seulement par quelques jardins, s'élève, soit dans la vallée appelée en cet endroit *Oued ech-Chellaleh*, واد الشلّالة, soit sur les dernières pentes du *Djebel Beiloun*, جبل بيلون, le *Haret ech-Cheikh*, حارة الشيخ. On y remarque une mosquée, que surmonte un élégant minaret, de forme hexagone et construit avec des pierres alternativement rouges et blanches, d'une taille très-régulière. Reposant sur une tour carrée, il est lui-même couronné par une petite coupole. Cette mosquée est dédiée au *Cheikh A'ly Beka*, شيخ علي بكا; de là le nom de ce quartier.

Entre le Haret Bab ez-Zaouïeh et le Haret ech-Cheikh, plus près néanmoins du premier que du second, on rencontre, au milieu des jardins de la vallée, un puits appelé *Bir Sidna Ibrahim*, بير سيدنا

ابرهيم (puits de notre seigneur Abraham). L'eau en est très-bonne. Je n'ai pu juger de la construction de ce puits, que la tradition locale fait remonter jusqu'au célèbre patriarche dont il porte le nom; car l'orifice est recouvert avec des pierres qui n'offrent aucun caractère, et l'on y puise par une ouverture carrée, trop étroite pour que le regard puisse distinguer l'intérieur du puits.

Presque toutes les maisons du Haret ech-Cheikh sont, comme la plupart de celles des autres quartiers, bâties en forme de tours, ordinairement carrées, et sont terminées par une terrasse que couronne au centre une coupole surbaissée. Dans ce même *haret*, un réservoir reçoit les eaux d'une source qui n'est éloignée de la ville, vers le nord-est, que d'une distance de six minutes, et qu'on appelle *A'ïn Kachkaleh*, عين قشقلة. Elle est mentionnée sous la dénomination d'*A'ïn-Eskali* dans la carte de la Palestine par Van de Velde et dans le *Voyage en Terre sainte* de M. de Saulcy[1]. D'un autre côté, M. le docteur Rosen, dans une *Notice sur Hébron et sur ses environs*, donne à cette source le nom de *Kachkaleh*, tel que je le trouve consigné dans mes notes de voyage; mais le nom d'*Eskali* ayant été indiqué à M. de Saulcy par un musulman lettré, j'inclinerais à croire que c'est le véritable, et que la forme *Kachkaleh* n'en est qu'une corruption. Quoi qu'il en soit, le nom *Kachkaleh*, principalement sous la forme *Eskali*, rappelle celui d'*Echkol*, en hébreu אֶשְׁכֹּל, en grec Ἐσχώλ, en latin *Eschol* et *Escol*, que portait le frère d'Amré, l'Amorite, et d'Aner. Ce fut l'un des chefs qui accompagnèrent Abraham dans la poursuite qu'il fit des quatre rois au pouvoir desquels était tombé Loth, son neveu, lors de la prise de Sodome :

Et ecce unus qui evaserat nuntiavit Abram Hebræo, qui habitabat in convalle Mambre Amorrhæi, fratris Escol et fratris Aner; hi enim pepigerant fœdus cum Abram[2].

Ce même nom d'Echkol resta ensuite attaché à l'une des vallées fertiles en vignobles qui environnent Hébron, et d'où les espions

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 155. — [2] *Genèse*, c. XIV, v. 13.

envoyés par Josué de Kadech-Barnea, pour explorer la Terre promise, rapportèrent cette magnifique grappe de raisin dont il est question au livre des Nombres :

24. Pergentesque usque ad Torrentem botri, absciderunt palmitem cum uva sua, quem portaverunt in vecte duo viri. De malis quoque granatis et de ficis loci illius tulerunt;

25. Qui appellatus est Neheleschol, id est Torrens botri, eo quod botrum portassent inde filii Israel[1].

Ce passage donne pour étymologie à la vallée d'Echkol, en hébreu *Nahal Echkol*, נַחַל אֶשְׁכּוֹל ou נַחַל אֶשְׁכֹּל, le fait rapporté dans le verset 24, le mot *echkol* signifiant effectivement, en hébreu, « une grappe de raisin » ou « une branche de vigne chargée de grappes. » Néanmoins, nous avons vu également plus haut que, bien avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre promise, l'un des frères de Mamré, qui donna son nom à la vallée ainsi appelée, portait celui d'Echkol; et comme la vallée de Mamré, en latin *Mambre*, était voisine d'Hébron, nous pouvons en conclure que celle d'Echkol l'était pareillement.

Quoi qu'il en soit, que la vallée d'Echkol ait dû son nom au prince amorite connu sous cette appellation, ou bien à la circonstance signalée dans le livre des Nombres, toujours est-il que la colonie israélite qui habite aujourd'hui Hébron identifie cette vallée fertile avec l'*Oued Teffah*, واد تفّاح, qui s'étend à l'ouest-nord-ouest de cette ville, vallée où l'on admire encore de belles plantations de vignes. J'aurai occasion d'en parler plus tard.

Dans l'*Onomasticon* d'Eusèbe, toutefois, aux mots Φάραγξ βότρυος, traduction des mots hébreux *Nahal Echkol*, nous lisons :

Φάραγξ βότρυος, ὅθεν οἱ κατάσκοποι ἔλαβον καρπὸν εἰς δεῖγμα τῆς γῆς, ἥτις λέγεται εἶναι ἡ Γοφνὰ, ἄμπελος ἑρμηνευομένη, ἀπέχουσα Αἰλίας σημείοις ιε', κατὰ τὴν ὁδὸν τὴν εἰς Νεάπολιν ἄγουσαν· ζητεῖται δὲ εἰ ἀληθὴς ὁ λόγος.

[1] *Nombres*, c. XIII, v. 24, 25.

« La Vallée du raisin, d'où les espions rapportèrent du fruit comme spécimen de la fertilité du sol; on dit que c'est Gophna, dont le nom signifie *vigne*, et qui est éloignée d'Ælia de quinze milles, sur la route conduisant à Neapolis. Mais on se demande si cette tradition est fondée.

De ce passage de l'*Onomasticon* il résulte que le savant évêque de Césarée reconnaît, à quinze milles au nord de Jérusalem, à l'endroit appelé actuellement Djifna (l'ancienne *Gophna*), le Nahal Echkol de la Bible. Les derniers mots cependant nous montrent qu'il n'ajoutait pas une foi entière à cette opinion.

Saint Jérôme, dans l'Épitaphe de sainte Paule, place au contraire sans hésitation la vallée d'Echkol au sud de Jérusalem, entre Bethsur et Hébron, puisqu'il nous représente cette pieuse patricienne s'y arrêtant un instant, après avoir quitté Bethsur et avant d'arriver à Hébron :

A Bethsur venit Escol, quæ in Botrum vertitur; unde, in testimonium terræ fertilissimæ ..... exploratores botrum miræ magnitudinis portaverunt. Nec post longum spatium intravit Saræ cellulas, videns incunabula Isaac, et vestigia quercus Abraham, sub qua vidit diem Christi et lætatus est. Atque, inde consurgens, ascendit Chebron [1].

Mais poursuivons l'examen et la description de la ville d'Hébron, dont cette digression m'a un peu écarté.

Les deux quartiers Haret Bab ez-Zaouïeh et Haret ech-Cheikh se correspondent l'un à l'autre; il en est de même des deux quartiers suivants, que sépare des précédents, vers le sud-est, un intervalle de quelques centaines de pas, rempli par des jardins et des plantations d'oliviers.

Ces quartiers s'appellent, l'un, à l'est, *Haret el-Haram*, حارة الحرام; l'autre, au sud-ouest, *Haret el-Mecharkah*, حارة المشارقة.

Le Haret el-Haram se compose lui-même de cinq autres subdivisions, aujourd'hui réunies, et qui ne forment qu'une seule et même agglomération de maisons. La principale de ces subdivisions porte le nom particulier de *Haret el-Kala'h*, حارة القلعة; c'est celle où est

[1] *Sancti Hieronymi opera*, édit. Migne, t. I, p. 886.

situé l'ancien château de la ville ou *el-kala'h*. Il tombe aujourd'hui complétement en ruine, du moins à l'intérieur; car extérieurement il a été réparé depuis une trentaine d'années, ayant subi de grandes dévastations à l'époque de la prise de la ville par Ibrahim-Pacha, en 1834. Construit en partie avec des pierres relevées en bossage, mais de dimensions peu considérables, il ne paraît pas remonter beaucoup au delà du moyen âge; mais il a pu succéder à une forteresse antérieure. Plusieurs colonnes antiques engagées transversalement dans la construction comme pièces de soutenement font çà et là légèrement saillie au dehors. Les murs sont extérieurement percés de meurtrières et de petites fenêtres carrées; quelques-unes aussi affectent la forme ogivale.

Ce château, qui sert de caserne à la garnison d'Hébron, est, au dedans, très-délabré. Les chambres qu'il renfermait sont, pour la plupart, à moitié démolies. En les parcourant successivement, j'ai remarqué dans plusieurs d'entre elles d'anciennes cheminées, qui ne sont évidemment pas musulmanes et qui doivent dater de l'époque des croisades.

Près du *kala'h* s'élève l'admirable enceinte du Haram, qui donne son nom au quartier dont nous parlons. La guerre de Crimée, qui a ouvert aux chrétiens, moyennant une certaine rétribution en argent, l'entrée du Haram ech-Cherif de Jérusalem, dont l'accès leur était auparavant interdit sous peine de mort, n'a pu, à aucun prix, leur ouvrir celle du Haram el-Khalil d'Hébron, regardé par les musulmans comme l'un des sanctuaires les plus saints de l'islamisme.

Les habitants de cette dernière ville sont si fanatiques, qu'ils ne permettent guère aux voyageurs d'examiner avec quelque loisir même les dehors de ces vénérables murailles. Il a donc fallu me borner à y jeter en passant un coup d'œil rapide, sans pouvoir en franchir le seuil. Aussi n'ai-je pas la prétention de rien apprendre de nouveau au lecteur sur ce monument célèbre, qui comprend une grande cour, une mosquée et une crypte qu'une tradition très-ancienne et, sans aucun doute, très-fondée prétend être la fa-

meuse grotte de Makpelah, lieu de sépulture d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Lia. Je laisse ce soin à M. le docteur Rosen, consul de Prusse à Jérusalem, et au révérend Stanley, qui ont eu, il y a quelques années, le privilége de pénétrer, à la suite du prince de Galles, dans cette enceinte mystérieuse, et je vais me contenter d'en esquisser en peu de mots l'apparence extérieure.

Cette construction, appelée par les musulmans *Haram el-Khalil*, حرام الخليل, constitue au dehors un parallélogramme rectangle long d'environ soixante-cinq mètres sur trente-huit de large, et dont la hauteur atteint probablement dix-neuf mètres. Ces mesures, bien entendu, ne sont pas rigoureusement exactes, et je ne les donne que comme approximatives, en me basant uniquement sur une vague estimation du regard à distance, dans l'impossibilité où j'étais d'approcher de ces murailles. Les assises qui les composent affectent de très-grandes dimensions. Je ne puis mieux faire que de citer, à ce sujet, le témoignage de MM. Salzmann et Mauss, beaucoup plus compétent que le mien dans une pareille matière. Voici comment ils s'expriment :

L'appareil de ces murailles est le même que celui du Haram de Jérusalem. Les blocs sont de même dimension, leur bossage offre le même caractère; seulement, à Hébron, ce bossage n'est pas exécuté par les mêmes moyens qu'à Jérusalem. Au lieu d'être fait à la brette, il est piqué, non pas à la boucharde, mais à la pointe. Les bandes lisses sont obtenues, comme à Jérusalem, par un ciseau plat entaillé, qui prend toute la largeur de la bande. Quelques-unes des assises inférieures présentent sur leur surface des masses réservées, grossièrement arrondies et formant saillie d'environ trente centimètres. Il est probable que la tradition du pays ne se trompe pas, et que l'enceinte du Haram d'Hébron est bien l'ouvrage du roi David [1].

Telle est aussi la conclusion à laquelle arrive M. de Saulcy :

Le Haram d'Hébron est une construction magnifique, qui ressemble fort aux plus belles parties de la muraille extérieure du Haram ech-Cherif de Jéru-

[1] *Voyage en Terre sainte*, par M. de Saulcy, t. II, p. 328, *appendices*.

salem, c'est-à-dire à celle que j'attribue, avec toute confiance, à Salomon lui-même. Comme David, père de Salomon, a régné pendant sept ans et demi à Hébron avant de se rendre maître de Jérusalem, où il transporta le siége de la royauté, je n'ai pas le moindre scrupule à attribuer l'enceinte sacrée à David lui-même.

Cette enceinte est ornée de quinze pilastres engagés, d'un mètre dix centimètres de largeur, et d'environ huit mètres de hauteur sur les faces. Il y en a huit seulement sur les petites, et, de part et d'autre, ce nombre est compté abstraction faite des coins, qui ont bien la même saillie que les pilastres, mais qui offrent un développement horizontal plus considérable. Le haut est orné d'un simple filet carré, couronnant le mur et les pilastres. Toutes les pierres des assises, qu'elles fassent partie du mur du fond ou des pilastres, sont munies d'un encadrement destiné à parer les joints, et ces encadrements existent même sur les faces intérieures ou joues des pilastres[1].

Une particularité notée par MM. Salzmann et Mauss, c'est que, dans la partie sud de l'enceinte, qui seule est accessible et visible tout entière, la base du mur jusqu'à une certaine hauteur est unie. Ce n'est qu'arrivée à une élévation de quatre ou cinq mètres que cette base se termine par une retraite en plan incliné, sur laquelle posent les pilastres, qui suivent le même plan que la base et forment ainsi une saillie de vingt centimètres sur le mur en retraite.

Deux portes, auxquelles on monte par un escalier, permettent de pénétrer dans l'enceinte sacrée.

Les belles murailles que je viens de décrire avaient été flanquées aux quatre angles, par les musulmans, d'autant de minarets, dont deux seulement sont aujourd'hui debout, l'un à l'angle nord-ouest, l'autre à l'angle sud-est; les deux autres ont été rasés, j'ignore à quelle époque, probablement parce qu'ils tombaient en ruine. En outre, ces murailles ont été réexhaussées d'un certain nombre d'assises arabes, d'un appareil grossier et mesquin, en comparaison de celui des blocs gigantesques qu'elles surmontent, et qui sont couronnées elles-mêmes de créneaux.

[1] M. de Saulcy, *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 156.

La partie sud de la cour du Haram est occupée par une mosquée qui passe pour une ancienne église chrétienne, et dont la direction est celle du nord-nord-ouest au sud-sud-est. Le toit de cette église est seul visible, quand on se place sur les hauteurs qui environnent la ville; il affecte la forme d'un dos d'âne.

Dans la mosquée on montre, dit-on, plusieurs cénotaphes, qui sont ceux d'Abraham, de Sara, d'Isaac et de Rébecca; à l'autre extrémité de la cour, deux petites coupoles recouvrent ceux de Jacob et de Lia.

Quant aux véritables tombeaux de ces trois patriarches et de leurs femmes, ils se trouvent dans la crypte située au-dessous de la mosquée et qui, d'après une tradition non interrompue, est l'antique grotte de Makpelah ou «la caverne double» achetée par Abraham aux enfants de Heth, pour la sépulture de Sara sa femme, pour la sienne et pour celle de sa postérité.

Les talmudistes diffèrent de sentiments sur la disposition intérieure de cette caverne, qui comprenait vraisemblablement deux compartiments ou caveaux, ainsi que cela semble résulter du nom même de *Makpelah* en hébreu, et, avec l'article, *ham-Makpelah*, הַמַּכְפֵּלָה, en grec *τὸ διπλοῦν σπήλαιον*, en latin *spelunca duplex* (la caverne double). Les uns prétendent qu'elle se composait de deux chambres souterraines contiguës, situées sur le même plan, et que la première de ces chambres était comme le vestibule de la seconde. Suivant les autres, au contraire, ces deux chambres auraient été placées l'une au-dessus de l'autre, tout en communiquant pareillement ensemble. D'autres critiques enfin[1] voient dans le mot *Makpelah* un nom de localité, qui aurait été donné ensuite à la grotte sépulcrale qui y était renfermée, sans que l'on doive le moins du monde inférer de ce nom que le caveau fût double. Pour résoudre cette question, il faudrait descendre dans la crypte. Malheureusement, l'entrée en est interdite, non-seulement aux chrétiens, mais, à ce qu'il paraît, aux musulmans eux-mêmes.

[1] *Le Pentateuque*, traduction nouvelle par M. L. Wogue, t. I, p. 159, note 6.

Ce que la Bible nous apprend sur cette grotte, c'est qu'elle était située vis-à-vis de Mambré, dans un champ appartenant à Éphron, fils de Heth, et qu'Éphron vendit ce champ à Abraham, moyennant quatre cents sicles d'argent :

16. Quod cum audisset Abraham, appendit pecuniam quam Ephron postulaverat, audientibus filiis Heth, quadringentos siclos argenti probatæ monetæ publicæ.

17. Confirmatusque est ager quondam Ephronis, in quo erat spelunca duplex, respiciens Mambre, tam ipse quam spelunca et omnes arbores ejus in cunctis terminis ejus per circuitum,

18. Abrahæ in possessionem, videntibus filiis Heth et cunctis qui intrabant portam civitatis illius [1].

Les Septante et la Vulgate traduisent toujours le mot hébreu *Makpelah* par « caverne double. »

Mambré, en hébreu *Mamré*, מַמְרֵא, en grec Μαμβρή, en latin *Mambre*, était une vallée plantée de chênes, voisine d'Hébron.

Movens igitur tabernaculum suum Abram, venit et habitavit juxta convallem Mambre, quæ est in Hebron [2].

Quelquefois même elle est identifiée avec cette ville, comme cela résulte du passage suivant :

Atque ita sepelivit Abraham Saram, uxorem suam, in spelunca agri duplicis, quæ respiciebat Mambre, hæc est Hebron, in terra Chanaan [3].

Si nous ouvrons l'*Onomasticon*, nous y lisons également :

Μαμβρὴ, αὕτη ἐστὶ Χεβρὼν, ᾗ παράκειται τάφος ἀμφὶ τὸν Ἀβραάμ.

« Mambré, c'est Chébron, près de laquelle se trouve le tombeau d'Abraham. »

Pour en revenir à ce tombeau célèbre, il n'en est plus question dans la Bible en dehors du livre de la Genèse, et la magnifique enceinte dont j'ai parlé n'est nulle part mentionnée dans les saintes Écritures. On ne peut donc s'autoriser d'aucun verset de la Bible pour attribuer celle-ci soit à David, comme le veulent les uns, soit

[1] *Genèse*, c. XXIII, v. 16-18; c. XXV, v. 9; c. XLIX, v. 30; c. L, v. 13.

[2] *Genèse*, c. XII, v. 18; c. XIV, v. 13.

[3] *Genèse*, c. XXIII, v. 19; c. XXXV, v. 27.

à Salomon, comme le prétendent les autres. Toutefois, il est à présumer qu'une grotte aussi sacrée que celle qui contenait les cendres des premiers patriarches du peuple hébreu dut être de bonne heure l'objet d'une vénération spéciale.

Un passage très-précieux de Josèphe, relatif à ce mausolée, est conçu dans les termes que voici :

Μυθεύουσι δὲ αὐτὴν [Χεβρῶνα] *καὶ οἰκητήριον Ἀβράμου, τοῦ Ἰουδαίων προγόνου, γεγονέναι μετὰ τὴν ἐκ τῆς Μεσοποταμίας ἀπανάστασιν, τούς τε παῖδας αὐτοῦ λέγουσι καταβῆναι εἰς Αἴγυπτον ἔνθεν· ὧν καὶ τὰ μνημεῖα μέχρι τοῦ νῦν ἐν τῇδε τῇ πολίχνῃ δείκνυται, πάνυ καλῆς μαρμάρου καὶ φιλοτίμως εἰργασμένα*[1].

« On raconte que c'est aussi dans cette ville [Hébron] qu'habita Abraham, le père de la nation juive, après qu'il eut émigré de la Mésopotamie, et que c'est de là que ses fils descendirent en Égypte. *Leurs tombeaux se voient jusqu'à ce jour, construits en très-beau marbre et d'un travail magnifique.* »

Évidemment, il ne s'agit plus seulement ici de la grotte funéraire qu'Abraham acheta d'Éphron, grotte qui devait être taillée dans le roc vif, et que ne décorait certainement aucun marbre; mais, comme plusieurs critiques le supposent, entre autres M. de Saulcy[2], Josèphe semble désigner dans ce passage l'admirable enceinte du Haram d'Hébron, dont les blocs gigantesques sont d'une pierre qui imite la beauté du marbre; en outre, par la régularité de ses assises et l'élégance sévère de ses pilastres engagés, elle atteste un travail des plus remarquables.

Cette construction devait être fort ancienne et remonter bien au delà d'Hérode le Grand, auquel on pourrait d'abord être tenté d'en faire honneur, puisque Josèphe nous dit : *On voit encore aujourd'hui,* expression qui indique un monument remontant à une haute antiquité.

La tradition qui l'attribue soit à David, soit à Salomon, n'a donc rien que de très-vraisemblable.

L'an 333 de notre ère, le pèlerin de Bordeaux n'oublie pas de

[1] *Guerre des Juifs*, IV, IX, 7. — [2] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 157.

signaler ce mausolée; sa description est très-exacte dans sa brièveté même, et se rapporte bien certainement à l'enceinte que nous avons encore sous les yeux :

Inde Terebintho Chebron, millia duo : ubi est memoria per quadrum ex lapidibus miræ pulchritudinis, in quo positi sunt Abraham, Isaac, Jacob, Sara, Rebecca et Lia.

Antonin le Martyr, peu de temps avant la conquête musulmane, s'exprime comme il suit sur ce monument :

Est ibi basilica ædificata in quadriporticus, atrium in medio discoopertum, et per medium discurrit cancellus, et ex uno latere intrant Christiani, ex alio Judæi, incensa facientes multa[1].

A cette époque, comme on le voit, une basilique occupait la place de la mosquée actuelle, et paraît avoir été entourée d'un portique carré. L'atrium découvert qui la précédait était divisé au milieu par une grille; d'un côté entraient les chrétiens et de l'autre les juifs.

L'évêque Arculphe, qui visita Hébron vers la fin du VIIe siècle, et dont le pèlerinage nous a été raconté par le moine Adamnanus, ajoute de nouveaux détails à ceux que nous connaissons déjà. Selon lui, la grotte sépulcrale était dans une vallée, à un stade de la ville d'Hébron, vers l'orient. Les sépulcres des patriarches étaient environnés d'un mur carré, auquel, chose singulière et probablement, ainsi que le remarque Robinson, par suite d'une inadvertance échappée à Adamnanus, l'épithète de *bas* est donnée :

Horum locus sepulchrorum quadrato *humili* circumvenitur muro[2].

L'épithète d'*élevé, non humili,* lui aurait, en effet, mieux convenu. Les pieds des patriarches étaient tournés vers le sud, et leurs têtes vers le nord. « Chacun de ces tombeaux était recouvert d'une seule pierre blanche, taillée en forme de basilique » (c'est-à-dire en forme de toit de basilique) :

[1] Antonini Martyris *Itinerarium*, 30. — [2] Adamnanus, ex Arculfo, II, x.

Et hec singula singulis tecta lapidibus, instar basilice dolatis, trium patriarcharum candidis.

A l'extrémité de l'enceinte, vers le nord, reposait Adam, renfermé dans un tombeau plus grossièrement construit et recouvert d'une pierre moins blanche. Les sépulcres des trois femmes des patriarches étaient moins remarquables et plus petits.

Il est à noter que, bien que les musulmans se fussent déjà rendus maîtres de la Palestine depuis une soixantaine d'années, ils permettaient néanmoins encore aux pèlerins chrétiens l'entrée du Haram d'Hébron, qui, dans la suite, leur fut totalement interdite.

Dans la dernière moitié du VIIIe siècle, saint Willibald, se rendant de Gaza à Jérusalem, passa par le château d'Aframia, c'est ainsi qu'il désigne Hébron. « Là, dit-il, reposent les trois patriarches : »

Et inde tunc ibat ad castellum Aframia; ibi requiescunt tres patriarchæ [1].

Ce nom de *château d'Aframia*, corruption de celui de *château d'Abraham*, comme l'observe très-justement Robinson, nous montre que déjà, à cette époque, la ville d'Hébron était appelée de la sorte. Au moyen âge, en effet, les historiens des croisades la nomment ordinairement *castellum Sancti Abraham*, et actuellement encore les Arabes ne l'appellent que *la ville d'El-Khalil*, c'est-à-dire *la ville de l'Ami de Dieu*, ou, en d'autres termes, *d'Abraham*.

Le mot *castellum* indique, en outre, qu'un château fort s'élevait en cet endroit, probablement le *kala'h* dont j'ai parlé précédemment.

Ce château, qui avoisine le Haram, est quelquefois confondu avec cette dernière enceinte, qui, par la hauteur et l'épaisseur de ses murailles flanquées de tours à minaret, peut être regardée elle-même comme une forteresse. C'est ainsi, par exemple, que le Haram est désigné dans Sæwulf, pèlerin anglo-saxon, qui, vers 1103, et par conséquent dans les premières années de l'occupation franque, fit un voyage en Palestine.

[1] *Hodœporicon*, XI, p. 377, édit. Mabillon.

Voici le passage où il est fait mention d'Hébron et du monument dont nous nous occupons en ce moment :

Hebron, ubi sancti patriarchæ Abraham, Ysaac et Jacob singuli cum uxoribus requiescunt, et Adam protoplastus similiter sepultus requiescit, distat a Bethlehem quattuor leugæ, ad meridiem. . . . . Civitas vero Hebron a Sarracenis maxima et pulcherrima jam est devastata, in cujus orientali parte monumenta sanctorum patriarcharum antiquitus facta castello fortissimo circumcinguntur. Unumquodque ex tribus monumentis ad instar magnæ ecclesiæ, sarcofagis binis deintus honorifice positis, scilicet viri et mulieris; adhuc autem usque in præsens odor balsami et aromatum pretiosissimorum unde sancta corpora erant peruncta suavissime de sepulchris fragrans nares implet assistentium. Ossa vero Joseph, quæ filii Israel, sicut adjuravit eos, secum ex Ægypto detulerant, quasi in extremis partibus castelli humilius cæteris sunt tumulata[1].

A cette époque, comme cela ressort de la fin de ce passage, la tradition avait varié par rapport au prétendu tombeau d'Adam. Ce tombeau, en effet, était alors pris pour celui de Joseph, bien qu'une pareille attribution fût tout à fait contraire à la Bible, qui nous apprend que les os de ce patriarche furent transportés d'Égypte par les Israélites et déposés à Sichem, dans le champ que Jacob avait jadis acheté des fils d'Hémor :

Ossa quoque Joseph, quæ tulerant filii Israel de Ægypto, sepelierunt in Sichem, in parte agri quem emerat Jacob a filiis Hemor, patris Sichem, centum novellis ovibus, et fuit in possessionem filiorum Joseph[2].

Quant à la tradition relative à la sépulture d'Adam à Hébron dans la même grotte de Makpelah, elle est fort ancienne, et se trouve déjà consignée par saint Jérôme dans sa traduction de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot *Arboc:*

Arboc, corrupte in nostris codicibus *Arboc* scribitur, quum in hebræis legatur *Arbee*, id est quatuor: eo quod ibi tres patriarchæ, Abraham, Isaac et Jacob, sepulti sunt, et Adam maximus, ut in Jesu libro scriptum est, licet eum quidam positum in loco Calvariæ suspicentur.

[1] *Relatio de peregrinatione Sæwulfi.* (*Mémoires de la Société de géographie*, t. IV, p. 849.)
[2] *Josué*, c. XXIV, v. 32.

Cette même opinion est soutenue longtemps avant l'islamisme par plusieurs docteurs juifs, dont j'emprunte le témoignage à M. l'abbé Bargès, qui a publié une notice très-érudite sur Hébron et sur le tombeau du patriarche Abraham. Voici les paroles de ce savant :

On lit dans le Talmud (traité *Érubin*, folio 53 r°) : « Que signifie Machpelah? Cela veut dire que cette grotte renfermait plusieurs couples. »

Mamré Kiriath-Arbaa. Rabbi Isaac dit : « C'est la ville des quatre, ou quatre couples, savoir : Adam et Ève, Abraham et Sarah, Isaac et Rébeccah, Jacob et Léah. »

On trouve la même explication dans l'*Yakout Schimeoni* (folio 50 r°).

Dans le traité talmudique *Baba Batra* (folio 58) il est question d'un certain Rabbi Bana, qui, après avoir visité le tombeau d'Abraham, voulut également entrer dans le tombeau de notre père Adam, qui se trouvait dans la même caverne. Une voix lui cria : « Tu as vu la ressemblance de mon image (Jacob, qui rappelait Adam par la beauté de sa personne); mais il ne t'est pas permis de contempler mon image même (c'est-à-dire Adam lui-même, créé à l'image de Dieu). »

On lit dans l'*Yakout Reoubeni* la tradition suivante, qui est extraite du *Zohar* : « Lorsque Abraham, notre père, se rendit dans la caverne Machpelah, dans l'intention d'y ensevelir Sarah, Adam et Ève se levèrent, ne voulant plus rester dans la caverne. Ils disaient : « Pourquoi faut-il que nous soyons exposés à rougir « sans cesse devant Dieu du péché que nous avons eu le malheur de commettre? « En venant ici, vous ne faites qu'augmenter notre confusion, car, à la vue de « vos bonnes œuvres et de vos mérites, nous ne pouvons que rougir de honte. » Abraham leur répondit : « Soyez tranquilles, je me charge d'intercéder pour « vous auprès du Saint (soit-il béni!), afin qu'il ne vous arrive plus de rougir. » A ces mots Adam se tut et rentra dans sa tombe. »

On lit dans le *Beraschith Rabba* (paraschah 58, folio 64 v°) : « Rabbi Abahou dit que le Saint (soit-il béni!) courba la taille d'Adam, le premier homme, et l'ensevelit ainsi au milieu de la caverne de Macpelah. »

La tradition dont il s'agit ici, poursuit M. l'abbé Bargès, repose probablement sur la fausse interprétation donnée par quelques-uns au passage du livre de Josué, où il est question de la ville d'Hébron. Ce passage a été traduit ainsi : « Adam maximus ibi inter Enacim situs est. » Le texte hébreu porte littéralement : *Le nom d'Hébron était auparavant Kiriath-Arbaa* (la ville d'Arbaa). *Cet Abaa était l'homme le plus grand parmi les Anakim* [1].

[1] M. l'abbé Bargès, *Bulletin de l'Œuvre des pèlerinages en Terre sainte*, février 1863, p. 280 et suivantes.

Le juif Benjamin de Tudèle, qui visita Hébron à l'époque de l'occupation franque, s'exprime ainsi à propos de cette ville et du tombeau d'Abraham :

De là [de Jérusalem] à Hébron, on compte six parsas (vingt-quatre milles). Cette ville était autrefois située sur une montagne; aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines. La ville actuelle se trouve dans la plaine, dans le champ de Makpelah. Là s'élève le grand temple que l'on appelle Saint-Abraham, et qui, du temps des Ismaélites (Arabes), était une synagogue appartenant aux juifs. Les nations chrétiennes y ont fabriqué six tombeaux, un pour Abraham, un pour Sarah, et les autres pour Isaac, Rébeccah, Jacob et Léah. On assure aux voyageurs et aux personnes qui passent par cette ville que ce sont là les véritables tombeaux des patriarches, et l'on se fait donner de l'argent. Mais, s'il se présente quelque juif qui offre un salaire au gardien de la caverne, on lui ouvre alors une porte de fer qui a été faite du temps de nos patriarches (à qui soit le salut!), et, accompagné d'un homme qui tient dans sa main un flambeau allumé, il descend dans une première caverne, où rien ne frappe ses regards. Il descend ensuite dans une autre caverne, qu'il trouve également vide; enfin, il pénètre dans une troisième, où six tombeaux s'offrent à ses yeux; ce sont les tombeaux d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Sarah, de Rébeccah et de Léah; ils sont placés les uns vis-à-vis des autres, et tous portent une épitaphe gravée sur la pierre. On lit sur le tombeau d'Abraham : *Ceci est le tombeau d'Abraham notre père* (à qui soit le salut!). Le tombeau d'Isaac et celui de Jacob portent également une inscription; il en est de même de tous les autres. Une lampe, suspendue au-dessus des tombeaux, veille nuit et jour dans cette caverne. On y voit aussi de grands tonneaux remplis d'ossements; ces ossements sont les restes d'hommes israélites, car anciennement les Israélites avaient coutume de transporter leurs morts dans ce lieu, et chaque famille venait y déposer les ossements de ses pères, ossements qu'on y a laissés jusqu'à ce jour[1].

Ce passage de Benjamin de Tudèle, s'il repose toutefois sur des données certaines, est très-précieux, en ce qu'il nous apprend :

Premièrement, que l'antique Hébron était située sur une montagne, tradition qui s'est fidèlement maintenue dans la petite colonie hébraïque qui habite encore le Haret el-Haram;

Deuxièmement, que l'église Saint-Abraham était, avant l'ar-

[1] Benjamini Tudelensis *Itinerarium*, p. 23.

rivée des croisés, une synagogue; ce qui n'est guère vraisemblable néanmoins, car on serait plutôt porté à croire que les musulmans l'avaient transformée en mosquée. Avant la conquête mahométane, c'était très-probablement une basilique chrétienne. Une tradition latine recueillie par Quaresmius affirme qu'une basilique fut érigée par sainte Hélène sur l'emplacement de la grotte double :

In loco hujus speluncæ, reddita Ecclesiæ pace, fuit ab Helena, magni Constantini pia matre, ecclesia ædificata ad honorem insignium illorum virorum et mulierum, juxta quam erat monasterium pro illius cultoribus, inquit Bonifacius [1].

Cette assertion, il est vrai, n'est appuyée sur aucun texte positif d'un écrivain contemporain de Constantin : il est donc permis de la révoquer en doute, sans toutefois que je veuille prétendre qu'elle soit fausse. En effet, l'an 570 de notre ère, Antonin le Martyr, comme nous l'avons vu, fait mention d'une basilique à Hébron, *basilica ædificata in quadriporticus*, basilique qui pouvait remonter à Constantin ou avoir été érigée par l'un de ses successeurs. Ce témoignage authentique d'un pèlerin de la fin du vi^e siècle prouve, en tout cas, que, avant l'occupation musulmane, il y avait à Hébron une église chrétienne, et il est peu probable que les Arabes, une fois maîtres de cette ville, aient cédé ce monument aux juifs pour en faire une synagogue, au lieu de la convertir eux-mêmes en mosquée.

Troisièmement, il résulte enfin du passage précédent de Benjamin de Tudèle que la caverne de Makpelah n'était pas double, mais triple, puisqu'elle consistait en trois compartiments superposés, le dernier renfermant seul les corps des trois patriarches et de leurs femmes.

Rabbi Petachia de Ratisbonne, qui voyageait en Palestine dans le courant de l'année 1176, ajoute aux renseignements de Benjamin de Tudèle des détails nouveaux, dont quelques-uns paraissent tenir plus de la légende que de la réalité.

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 773 a.

De là il se rendit à Hébron, où il vit le grand temple bâti par Abraham, notre père, au-dessus de la caverne. Il y a dans les murailles de ce temple des pierres qui ont dix-sept ou dix-huit coudées de long; celles qui sont placées aux angles atteignent jusqu'à soixante et dix coudées. R. Petachia donna à celui à qui la clef de la caverne était confiée une pièce d'or, afin qu'il l'introduisît dans l'endroit qui renfermait les tombeaux des patriarches. Quand le gardien lui eut ouvert, le voyageur remarqua une image au-dessus de la porte, et il vit dans l'intérieur trois cavités sépulcrales. Or les juifs qui habitaient la ville d'Acco (Saint-Jean-d'Acre) avaient dit à R. Petachia : « Prends bien garde de te laisser tromper, car les chrétiens ont mis trois corps dans la caverne près de l'entrée, et ils disent que ce sont là les corps des trois patriarches, ce qui n'est pas. » Le gardien de la caverne affirma donc, comme de coutume, que c'étaient là les cendres de nos patriarches. Mais R. Petachia, lui ayant offert une autre pièce d'or pour qu'il lui permît d'entrer dans la véritable caverne, obtint enfin cette faveur. En lui ouvrant la porte, le gardien laissa échapper de sa bouche ces paroles : « Jamais de ma vie je n'ai permis à qui que ce soit appartenant à une nation infidèle de passer par cette porte et d'aller plus loin. » Après cela, ayant fait apporter des flambeaux, il introduisit notre voyageur dans l'intérieur, et ils descendirent par un escalier. Pour arriver du dehors dans la première caverne, ils étaient également descendus par un escalier qui avait une quinzaine de marches. R. Petachia pénétra ainsi dans une seconde caverne, qui était très-spacieuse et très-large. Au milieu de cette caverne, il y avait une ouverture pratiquée dans le sol. Or le sol n'était pas autre chose que la roche elle-même, et toutes les cavernes avaient été creusées dans le roc. L'ouverture en question se trouvait fermée horizontalement par une grille de fer, dont les barres étaient si épaisses et si lourdes, qu'aucun mortel ne saurait en fabriquer de pareilles sans l'aide du ciel. Un vent de tempête sortait en sifflant de cette ouverture à travers les barres de la grille, et il n'y avait pas moyen d'approcher de là avec des flambeaux. R. Petachia, convaincu que c'était là véritablement que reposaient les cendres des patriarches, se mit en prière dans cet endroit, et comme il voulut se prosterner par-dessus l'ouverture de cette troisième caverne, le vent impétueux qui soufflait à travers la grille le repoussa et le jeta en arrière[1].

On sait que les voyages de Petachia de Ratisbonne n'ont pas été racontés par lui-même, mais par quelqu'un de ses amis et peut-être, ainsi que le conjecture Carmoly, par Rabbi Juda Chasid, l'un de ses compatriotes. Un pareil récit est empreint, d'un bout à

[1] La traduction de ce morceau appartient à M. l'abbé Bargès. *Bulletin de l'Œuvre des pèlerinages en Terre sainte*, février 1863, p. 285-286.

l'autre, d'une telle exagération, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'y ajouter foi.

Ce qui en ressort seulement, c'est que, d'après la tradition juive d'alors, la grande enceinte appelée ici *le grand temple*, comme dans le passage de Benjamin de Tudèle, était considérée comme remontant à une fort haute antiquité, puisque Rabbi Petachia ou plutôt le narrateur de son voyage en attribue la fondation à Abraham lui-même. Il est inutile de réfuter tout ce qu'il y a de ridiculement hyperbolique dans les dimensions qu'il donne aux pierres de cette construction, et notamment à celles des angles. Ainsi que chez Benjamin de Tudèle, il est question de trois cavernes superposées; mais la troisième, que celui-ci avait pu examiner dix ans auparavant, est rendue inaccessible à Petachia par une grille de fer qui en fermait l'ouverture et par un vent violent qui en sortait, dernière circonstance entièrement dénuée de vraisemblance, et qui a bien l'air d'une fable inventée à plaisir, ce qui ôte toute autorité sur ce point au témoignage d'un pareil écrivain.

Vers le commencement du XIIIe siècle, et par conséquent après la reprise de Jérusalem par les musulmans, Rabbi Samuel bar Simson fit un pèlerinage en Palestine. Dans la relation de son voyage, il raconte ainsi son excursion à Hébron :

De là [de Mamré] nous vînmes à Hébron . . . . .

Au milieu de la nuit, nous fûmes introduits par la maison du portier de la ville, qui fut ouverte pour nous. Nous descendîmes vingt-quatre degrés fort étroits, où il n'y avait pas moyen de se tourner ni à droite, ni à gauche. Nous y vîmes le lieu de la maison sainte; nous y remarquâmes trois monuments. Cette place a été érigée il y a aujourd'hui six cents ans. Elle est près de la caverne. Nous nous y prosternâmes et nous y demandâmes miséricorde; puis nous retournâmes à Jérusalem [1].

Notons, dans ce passage, le détail relatif à l'âge de la maison sainte, c'est-à-dire de l'édifice sacré que Benjamin de Tudèle prétend avoir été une ancienne synagogue et qui, de son temps,

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 129.

était l'église Saint-Abraham. Si la date assignée par Samuel bar Simson à ce monument est exacte, il aurait été fondé dans les premières années du VIIe siècle, par conséquent à une époque où la Palestine était encore sous la domination chrétienne. Mais cette date de fondation doit être très-probablement reculée à une époque antérieure, puisque Antonin le Martyr, qui visita les Lieux saints vers 570, parle déjà d'une basilique existant à Hébron sur le tombeau des patriarches.

La relation anonyme intitulée *Jichus ha-Abot*, et composée en 1537, contient sur Hébron les renseignements suivants :

Hébron, dans la terre de Chanaan, est Kiriath-Arba. Il y a là le double caveau dans lequel sont ensevelis les patriarches du monde : Adam et Ève, Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, Jacob et Lia . . . . . Au-dessus du caveau se trouve un édifice admirable et magnifique, qui est attribué au roi David, avec lequel soit la paix! Près de la porte, il y a une petite fenêtre dans le mur; on prétend qu'elle s'étend jusqu'au caveau. C'est là que les juifs prient, car il ne leur est pas permis d'aller dans l'intérieur. Tous les jours, le matin et le soir, ils y distribuent de la nourriture, en l'honneur de notre père Abraham, et dans le même moment, ils manifestent leur joie par des cantiques, par le son du tambour et par des chœurs, tous en l'honneur d'Abraham notre père [1].

M. l'abbé Bargès, dans l'article déjà mentionné plus haut, traduit un chapitre d'un manuscrit arabe qui porte le titre de *Kitab Ithhaf el-Ikhsa bifedâïl el-Kods ouel-Masged el-Aksa*, c'est-à-dire : *Recueil de documents offerts en don, touchant les avantages et les prérogatives de la Ville sainte et de la mosquée el-Aksa*, par un auteur anonyme, qui vivait au XVe siècle de notre ère. Le chapitre XIII de cet ouvrage traite successivement : de la caverne qui renferme le tombeau des patriarches; de l'acquisition de cette caverne par Abraham, qui l'acheta d'Éphron; du premier patriarche qui y fut enseveli; des marques qui servent à faire reconnaître chacun de ces tombeaux; des faits qui en prouvent l'authenticité; des raisons qui portèrent Salomon, fils de David, à élever une enceinte autour de la caverne;

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 433.

des rites et des cérémonies en usage pour la visite de ces tombeaux; etc.

Sans analyser ici en entier ce document curieux, je ferai remarquer, après M. l'abbé Bargès et sur l'aveu même de l'auteur arabe, que les légendes qui y sont contenues sont puisées dans Kaab el-Ahbar, docteur juif converti à l'islamisme, et à qui l'on doit un recueil de traditions souvent citées par les écrivains musulmans. On lit, en effet, dans le deuxième paragraphe de ce chapitre :

Le hâfidh Ibn el-Assâkir rapporte la tradition suivante, qu'il fait remonter jusqu'à Kaab el-Ahbar : Salomon, fils de David, ayant achevé de bâtir la maison du sanctuaire, reçut du ciel l'ordre d'élever sur le tombeau d'Abraham un monument qui servît à le faire connaître. Salomon se mit donc en route, et construisit le monument dans une localité qui se nommait Ramah. Dieu lui dit : « Ce n'est pas ici la place que j'ai choisie; mais regarde vers le ciel, tu y verras des rayons de lumière qui, jaillissant des nuages, descendront sur la terre. » Abraham, ayant levé les yeux vers le ciel, aperçut, en effet, un éclat lumineux qui, descendant du ciel, se répandait sur un terrain du district de Habry; ayant ainsi appris que c'était là le lieu voulu, il y bâtit l'enceinte en question.

Un autre auteur arabe, appelé Abou Abd-Allah-Mohammed ibn-Ahmed ibn-Abou-Bekr el-Benna, de Jérusalem, dans un livre intitulé : *Les Merveilles* ou *La Prééminence de l'empire de l'islamisme*, s'exprime de la sorte, au sujet d'Hébron et du Haram el-Khalil :

Hebra est le bourg d'Abraham. On y voit un château considérable, qui, dit-on, est l'ouvrage des génies et construit avec de larges pierres ornées de peintures (ou plutôt sculptées). Au milieu est une coupole de pierre, construite depuis l'islamisme, qui recouvre le tombeau d'Abraham, celui d'Isaac, placé sur le devant, et celui de Joseph (Jacob), dans la partie postérieure. Chaque prophète a vis-à-vis de lui sa femme. Cet édifice a été converti en mosquée, et l'on a bâti tout autour des maisons qu'habitent ceux qui veulent y vivre en retraite . . . . . Le tombeau d'Abraham, ce lieu auguste qui est dans l'intérieur du mur de Salomon, a en longueur, dans la partie qui regarde la Syrie, depuis le milieu du *mihrab* jusqu'au milieu du monument où se trouve le tombeau de notre seigneur Jacob, quatre-vingts coudées. Sa largeur d'orient en occident, depuis le mur où est percée la grotte d'entrée jusqu'au milieu du portique occidental, où se trouve la tribune grillée par laquelle on arrive au tombeau de notre seigneur

Joseph, est de quatre-vingt-cinq coudées. L'épaisseur du mur est, sur toutes les faces, de trois coudées et demie. Le nombre des assises est de quinze dans l'endroit qui a le plus d'élévation, savoir, près de la porte de la citadelle. Dans ce lieu, l'édifice s'élève au-dessus du sol à une hauteur de vingt-six coudées, et cela sans compter la construction romaine placée au-dessus du mur de Salomon. Le mur susdit est surmonté de deux minarets. Cet édifice, renfermé dans l'intérieur du mur, et tel qu'il existe de notre temps, sous la forme d'une mosquée, comprend un bâtiment voûté qui occupe environ la moitié de l'espace renfermé dans le mur. Il se compose de trois nefs; celle du milieu a plus d'élévation que les deux qui lui sont contiguës à l'occident et à l'orient. Le toit porte sur quatre piliers solidement bâtis. Au milieu de cet édifice voûté, sous la nef la plus élevée, se trouve le *mihrab* et, tout à côté, le *menber*, formé de bois et d'un travail aussi beau que solide. Vis-à-vis est l'estrade des *muezzin*, soutenue par des colonnes de marbre d'une extrême beauté. Les murs de la mosquée sont revêtus de marbre sur toutes les faces. Les tombeaux augustes sont placés dans l'intérieur du mur. Sous l'édifice susdit se trouve le tombeau de notre seigneur Isaac, auprès du palier qui avoisine le *menber*. Vis-à-vis est le tombeau de Rébecca, femme d'Isaac, à côté du pilier oriental. Cet édifice a trois portes qui conduisent sur le parvis de la mosquée. L'une d'elles, celle du milieu, mène à la sépulture auguste où repose Abraham. C'est un lieu voûté, dont les quatre murailles sont revêtues de marbre. Dans sa partie occidentale on voit la chambre vénérable dans l'intérieur de laquelle se trouve le tombeau qui passe pour renfermer Abraham. Vis-à-vis, du côté de l'orient, est le tombeau de Sarah, femme de ce patriarche. A l'extrémité de la cour renfermée dans l'enceinte du mur de Salomon, du côté du nord, est le tombeau qui porte le nom de notre seigneur Jacob. Il est placé à l'occident, vis-à-vis celui d'Abraham. En regard de ce monument, du côté de l'est, se trouve la sépulture de Lika (Lia), femme de ce patriarche. Le parvis de la mosquée, cette partie qui est entièrement découverte, règne entre le tombeau d'Abraham et celui de Jacob. Les coupoles qui surmontent les tombeaux où reposent, dit-on, Abraham, Sarah sa femme, Jacob et Lia son épouse, ont été, comme je l'ai appris, construites par les soins des Ommiades. Tout le terrain compris dans l'enceinte du mur, tant la partie abritée d'un toit que la cour découverte, est pavé de carreaux qui remontent au temps de Salomon et qui présentent un coup d'œil admirable [1].

Dans les premières années de ce siècle, en 1807, un Espagnol

[1] Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks par Makrisi*, t. I, *appendice*, p. 244-245.

nommé Badia, plus connu sous le nom d'Aly-Bey, put, à la faveur de son titre musulman, pénétrer dans l'intérieur de ce même Haram d'Hébron.

Les sépulcres d'Abraham et de sa famille, dit-il dans la relation de ses voyages, sont dans un temple qui était jadis une église grecque. Pour y arriver, on monte un large et bel escalier, qui conduit à une longue galerie, d'où l'on entre dans une petite cour; vers la gauche est un portique appuyé, sur des piliers carrés. Le vestibule du temple a deux chambres : l'une à droite, qui contient le tombeau d'Abraham, et l'autre à gauche, qui contient celui de Sara. Dans le corps de l'église, qui est gothique, entre deux gros piliers, à droite, on aperçoit un édicule isolé, dans lequel est le sépulcre d'Isaac, et dans un autre édicule pareil, sur la gauche, celui de sa femme. Cette église, convertie en mosquée, a son *mihrab*, ou tribune pour la prédication des vendredis, et une autre tribune pour les *mouezzin* ou chantres.

De l'autre côté de la cour est un autre vestibule, qui a également une chambre de chaque côté. Dans celle de gauche est le sépulcre de Jacob, et dans celle de droite celui de sa femme. A l'extrémité du portique du temple, sur la droite, une porte conduit à une espèce de longue galerie, qui sert encore de mosquée; de là on passe dans une autre chambre, où se trouve le sépulcre de Joseph [1].

Tous les sépulcres des patriarches sont couverts de riches tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or; ceux de leurs femmes sont rouges, également brodés. Les sultans de Constantinople fournissent ces tapis, qu'on renouvelle de temps en temps. J'en comptai neuf l'un sur l'autre au tombeau d'Abraham. Les chambres où sont les sépulcres sont aussi couvertes de riches tapis; l'entrée en est défendue par des grilles de fer et des portes de bois, plaquées en argent, avec des serrures et des cadenas du même métal. Pour le service on compte plus de cent employés et domestiques [2].

Aly-Bey, comme on le voit, n'est pas descendu dans la *caverne double*, et il ne la mentionne même pas.

Continuons maintenant à parcourir la ville d'Hébron. Dans le même quartier, c'est-à-dire dans le Haret el-Haram, près de l'entrée du *souk* ou marché, les mahométans vénèrent dans un *oualy* la mémoire de *Sidna Yousef en-Nadjar* (notre seigneur Joseph le charpentier). La dépouille mortelle de ce santon repose dans un

[1] Tradition erronée, comme je l'ai déjà dit. — [2] Aly-Bey, *Travels*, t. II, p. 232-233.

grand sarcophage d'apparence musulmane et placé au milieu d'une chambre basse ou espèce de caveau, dans lequel on descend par plusieurs degrés. Selon le juif qui me servait de guide, cette chambre sépulcrale en recouvrirait elle-même une seconde, située au-dessous et où, selon une tradition fort ancienne, aurait été enseveli Abner, fils de Ner. On sait que ce général, après la mort de Saül, proclama roi d'Israël Isboseth, fils de ce prince, pendant que David, de son côté, régnait sur la tribu de Juda et avait alors pour capitale Hébron. La lutte entre les deux princes dura plusieurs années, sans bataille décisive. Le parti de David, néanmoins, devint de plus en plus fort; Isboseth, au contraire, perdait chaque jour de ses partisans, et ne se soutenait que grâce à l'habileté d'Abner. Mais celui-ci ayant eu des relations avec l'une des concubines de Saül, nommée Rispa, Isboseth lui en adressa des reproches. Abner, irrité de cette réprimande, abandonna aussitôt la cause de son maître et se rallia à celle de David. Il vint lui-même à Hébron, où il fut reçu avec empressement par David; puis il quitta cette ville, promettant d'user de son crédit pour forcer tout Israël à reconnaître l'autorité du roi. Il venait de se retirer, lorsque Joab, alors absent pour une expédition, rentra dans Hébron, chargé de butin. Ayant été informé de ce qui s'était passé, il se rendit immédiatement auprès de David et le blâma d'avoir laissé partir en paix Abner, soutenant que ce n'était qu'un espion; puis, à l'insu du roi, il expédia à ce général un messager pour le rappeler. Abner, sans se douter du piége qui lui est tendu, rebrousse chemin vers Hébron. Joab l'attend à la porte de la ville, le tire à l'écart et lui plonge son épée dans les entrailles, afin de se défaire d'un rival et de venger en même temps dans son sang celui de son frère Asaël, tombé auparavant sous les coups d'Abner, lors du combat de Gabaon. A cette nouvelle, David éclate en malédictions contre Joab, qu'il n'ose punir, et, pour montrer à tous qu'il n'a pris aucune part à cet indigne guet-apens, il ordonne un deuil général dans Hébron, célèbre en l'honneur d'Abner des funérailles publiques, auxquelles il contraint Joab d'assister, suit lui-même en

pleurant le cercueil du guerrier assassiné et exprime des regrets touchants sur sa tombe :

31. David dit à Joab et à tout le peuple qui était avec lui : Déchirez vos vêtements, couvrez-vous de sacs et pleurez aux funérailles d'Abner; et le roi David marchait après le cercueil.

32. Quand Abner eut été enseveli à Hébron, le roi David éleva la voix et pleura sur son tombeau; tout le peuple pleurait aussi avec lui.

33. Et le roi fit une complainte sur Abner, et dit en gémissant : Abner n'est point mort comme les lâches.

34. Tes mains n'étaient point liées, et tes pieds n'avaient point été chargés de fers; mais tu es tombé comme on tombe devant les méchants. Et tout le peuple recommença à pleurer sur Abner [1].

Dans la *Description des tombeaux sacrés* par Rabbi Jakob, qui, vers 1257 ou 1258, visita la Palestine, il est question à Hébron de la sépulture d'Abner, fils de Ner :

Hors de la caverne, dit l'auteur, sont ensevelis Abner, fils de Ner, et Isaï, père de David [2].

Rabbi Jakob ne nous dit pas où les sépulcres de ces deux personnages étaient situés.

Ishak Chelo, en 1333, mentionne pareillement ces deux tombeaux dans son itinéraire intitulé : *Les Chemins de Jérusalem*, mais sans nous éclairer davantage sur la position qu'ils occupaient.

Pendant les dix jours de pénitence, dit-il, les juifs d'Hébron vont sur les tombeaux d'Isaï, père du roi David, et d'Abner, fils de Ner [3].

Dans l'ouvrage qui a pour titre *Jichus ha-Tsadikim* (Sépulcres des Justes), et qui fut publié pour la première fois en 1561, Gerson, fils de Mosch Asher, est beaucoup plus explicite à ce sujet :

Isaï, père de David, est enterré sur la montagne d'Hébron. Il y a sur la caverne un temple des nations, et à la tête du marché d'Hébron, en face du mur de la colline, est le tombeau d'Abner, fils de Ner, également dans un temple des nations, au milieu d'une caverne [4].

[1] *Rois*, l. II, c. III, v. 32-34. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 187. — [3] Carmoly, *ibid.* p. 243. — [4] *Id. ibid.* p. 388.

Ces indications sont très-précises et s'accordent parfaitement avec la tradition encore existante dans le pays. Les juifs d'Hébron continuent effectivement de montrer le tombeau d'Abner dans un caveau converti en sanctuaire musulman, qui est le sanctuaire que Gerson désigne sous le nom de *temple des nations*, et ce caveau se trouve dans le *souk* ou marché, non loin de l'entrée de ce bazar.

Dans une autre relation anonyme, antérieure de quelques années à la précédente, puisqu'elle fut composée en 1537, et qui est connue sous le titre de *Jichus ha-Abot* (Tombeaux des Patriarches), il était seulement dit avec moins de précision, relativement au tombeau d'Abner :

Au milieu de la ville est enterré Abner, fils de Ner, dans un caveau du temple des nations [1].

Isboseth, privé de son plus ferme appui dans la personne d'Abner, tomba bientôt lui-même sous les coups de deux de ses officiers, nommés Rechab et Baana, qui l'assassinèrent traîtreusement dans son palais, pendant qu'il faisait la sieste, et s'empressèrent d'apporter sa tête à David dans sa capitale d'Hébron, espérant obtenir par là ses bonnes grâces. Mais ce prince, indigné de leur perfidie, les fit aussitôt mettre à mort. Il ordonna de leur couper les mains et les pieds, qui furent suspendus au-dessus de la piscine d'Hébron; la tête d'Isboseth fut déposée dans le sépulcre d'Abner :

Præcepit itaque David pueris suis et interfecerunt eos [Baana et Rechab]; præcidentesque manus et pedes eorum, suspenderunt eos super piscinam in Hebron; caput autem Isboseth tulerunt, et sepelierunt in sepulchro Abner in Hebron [2].

On montre encore à Hébron deux anciens *birket*. La plus grande de ces piscines, située dans la vallée entre le Haret el-Haram et le Haret el-Mecharkah, mesure environ quarante-huit pas de long sur quarante-cinq de large. Deux escaliers placés à deux de ses angles permettent d'y descendre. Elle a dû être réparée plusieurs fois

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 434. — [2] *Rois*, l. II, c. IV, v. 12.

et le revêtement actuel est arabe. Mais elle passe pour un ouvrage antique. Selon la tradition, ce serait la piscine dont il est question dans le verset précédent du livre II des Rois.

L'autre piscine se trouve dans une autre partie de la ville et a des dimensions moindres. L'eau en est sale et verdâtre et ne sert que pour laver.

Indépendamment de ces *birket*, Hébron possède plusieurs citernes et puits antiques. J'ai déjà mentionné le *Bir Sidna Ibrahim* (puits d'Abraham). Près de la grande mosquée on m'a pareillement montré une vaste citerne, dont la voûte est soutenue par quatre piliers carrés, et dans laquelle on descendait par un escalier d'une vingtaine de degrés; l'entrée en est actuellement fermée. On donne à cette citerne le nom de *Bir Sara* (puits ou citerne de Sara).

Hors de la ville, au pied de la colline que couronnent les ruines du Deir el-Arba'ïn, dont je parlerai tout à l'heure, coule, sous une voûte souterraine, une source abondante, à laquelle on parvient par un escalier de onze marches; on l'appelle *A'ïn el-Djedid* (la source nouvelle), non qu'elle ait été récemment découverte, mais parce que la construction qui la renferme a reçu de la part des Arabes quelques réparations. L'eau en est excellente.

Le quatrième quartier d'Hébron est situé dans la partie sud-ouest de la ville et fait face au Haret el-Haram; c'est le *Haret el-Mecharkah*, حاره المشارقة; il est habité par des familles pauvres.

Chacun de ces quatre quartiers est dominé par une montagne distincte.

Au nord-est du Haret ech-Cheikh se dresse le *Djebel Beiloun*, جبل بيلون.

Dans les deux directions du nord et de l'est, le Haret el-Haram est adossé au *Djebel Dja'abreh*, جبل جعابرة, appelé également *Ras el Oualy Dja'abreh*, راس الوالى جعابرة, ainsi désigné parce que le sommet de cette hauteur est couronné par un *oualy* de ce nom. Un certain nombre de tombes musulmanes environnent ce sanctuaire.

Le Haret el-Mecharkah s'élève sur les dernières pentes du *Djebel Koubbet el-Djaneb*, جبل قبّة الجانب, montagne roide et escarpée, dont

quelques parties néanmoins sont susceptibles de culture. On remarque, à son point culminant, les restes d'un *oualy* consacré au *Cheikh Djaneb*, شيخ جانب.

De là, comme du haut du Djebel Dja'abreh, le regard embrasse tout l'ensemble du Haram el-Khalil. Au pied septentrional du Djebel el-Djaneb, sont les bâtiments de la quarantaine d'Hébron, et s'étend un grand cimetière musulman.

Enfin, au sud-ouest du Haret ez-Zaouïeh, une quatrième montagne, plantée de magnifiques oliviers et cultivée en terrasses, s'appelle *Djebel er-Remeideh*, جبل الرميدة.

Sur les dernières pentes de cette éminence, mon guide israélite me fait pénétrer dans un sanctuaire musulman, qui renferme une chambre sépulcrale creusée dans le roc et datant certainement de l'antiquité judaïque. Elle n'a été, je crois, signalée par aucun voyageur, parce qu'on est loin de s'attendre à la trouver dans l'enceinte d'un *oualy* dont l'apparence est toute arabe. Ce tombeau, de forme carrée,contient trois fours à cercueil de chaque côté. Au centre est une excavation rectangulaire. Suivant mon guide, dans l'un de ces fours aurait été jadis déposée la dépouille mortelle d'Othoniel ben Kenaz, qui obtint la main d'Axa, fille de son frère Caleb, comme prix de la conquête de Debir, l'ancienne Kiriath-Sepher :

16. Dixitque Caleb : Qui percusserit Cariath-Sepher et ceperit eam, dabo ei Axam, filiam meam, uxorem.

17. Cepitque eam Othoniel, filius Cenez, frater Caleb junior; deditque ei Axam, filiam suam, uxorem[1].

Après la mort de Josué, les Israélites étant tombés sous le joug de Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel les arracha à cette servitude et les jugea ensuite pendant quarante ans, au bout desquels il mourut.

8. Iratusque contra Israel Dominus tradidit eos in manus Chusan Rasathaim, regis Mesopotamiæ, servieruntque ei octo annis.

[1] *Josué*, c. xv, v. 16, 17. — *Juges*, c. i, v. 13.

9. Et clamaverunt ad Dominum, qui suscitavit eis salvatorem, et liberavit eos, Othoniel videlicet, filium Cenez, fratrem Caleb minorem.

10. Fuitque in eo Spiritus Domini, et judicavit Israel. Egressusque est ad pugnam, et tradidit Dominus in manus ejus Chusan Rasathaim, regem Syriæ, et oppressit eum.

11. Quievitque terra quadraginta annis, et mortuus est Othoniel, filius Cenez[1].

Comme nous savons par la Bible que Caleb, frère aîné d'Othoniel, eut en partage pour lui et sa postérité la ville d'Hébron et son territoire, rien ne s'oppose à ce que Othoniel, en sa qualité de juge d'Israël, ait été enterré à Hébron, capitale du district, plutôt qu'à Kiriath-Sepher, dont il s'était rendu maître par son courage. L'identification du tombeau que j'ai signalé avec celui de ce premier juge d'Israël n'a donc rien que de très-vraisemblable, et la tradition qui l'affirme peut être vraie. Mais repose-t-elle sur des fondements certains? C'est là une question qu'il est difficile de résoudre, des documents précis nous manquant à ce sujet, et je me borne à consigner la tradition qui a cours actuellement parmi la population juive d'Hébron, sans prétendre en garantir l'authenticité, qui n'est attestée par aucun témoignage ancien.

A côté de ce tombeau, trois autres, également antiques, mais anonymes, appellent mon attention. On y descend par plusieurs degrés. Moins remarquables que le précédent, ils se transforment en citernes à l'époque des pluies.

Après quelques minutes d'ascension le long des flancs du Djebel er-Remeideh, à travers des plantations de vieux oliviers mêlés à d'autres arbres, on parvient à des ruines appelées *Deir er-Remeideh*, دير الرميدة. Il ne reste debout que deux voûtes, qui paraissent dater du moyen âge, et qui reposent sur des murs dont les assises inférieures sont formées avec des pierres en partie antiques. Près de là est un *oualy* bâti avec des matériaux d'un appareil moyen et assez régulier.

En continuant à gravir la montagne, on atteint bientôt d'autres

[1] *Juges*, c. III, v. 8-11.

ruines plus étendues, appelées *Deir el-Arba'ïn*, دير الاربعين. Ce « couvent des Quarante » est une construction musulmane, aujourd'hui inhabitée, consistant en une petite mosquée avec ses dépendances. Plusieurs tronçons de colonnes et des pierres de taille, provenant évidemment d'une époque plus ancienne, ont été engagés çà et là dans l'épaisseur des murs. Sous la mosquée, au dire de mon guide, s'étendrait un souterrain très-considérable, dont il m'a montré l'ouverture, et qui descendrait jusqu'à la ville, et une partie de l'emplacement que ce sanctuaire occupe recouvrirait en outre le tombeau d'Isaï, père de David. Enfin, une tradition très-accréditée veut que la montagne entière, transformée depuis bien des siècles par la culture en divers enclos plantés d'arbres et notamment d'oliviers, ait servi, dans les temps les plus reculés, d'acropole à l'antique Hébron. Cette tradition me paraît très-digne d'attention. D'abord elle repose sur des témoignages assez anciens, puisque Benjamin de Tudèle, vers le milieu du XIIe siècle, s'exprimait ainsi :

Hébron était autrefois située sur une montagne; aujourd'hui il n'en subsiste plus que des ruines. La ville actuelle se trouve dans la plaine, dans le champ de Makpelah [1].

Pour que, à son époque, ce pèlerin juif énonce ce fait d'une manière aussi formelle, il faut qu'il ait recueilli à ce sujet, sur les lieux mêmes, des renseignements traditionnels très-vivaces et regardés comme incontestables; autrement, il se serait probablement servi d'expressions moins affirmatives.

Un siècle plus tard, le moine Burchard est encore plus explicite :

De ilice Mambre per dimidiam leucam ad dextram juxta viam est Ebron, illa vetus civitas, quondam Cariatharbe dicta, in qua regnavit David septem annis, in monte sita bene alto et firmo, sed omnino est destructa. Et sunt ruine ejus magne, et videtur fuisse gloriosa. De ista civitate quantum potest arcus jacere contra austrum est Ebron nova, edificata in loco ubi erat spelunca duplex in qua sepulti sunt Adam et Eva, Abraham et Sara, Ysaac et Rebecca, Jacob et Lia.

[1] Benjamini Tudelensis *Itinerarium*, p. 23.

Sarraceni circa hanc speluncam duplicem edificaverunt munitionem firmam valde, in qua erat ecclesia cathedralis, in cujus muris vidi lapides viginti sex, viginti octo et triginta pedum, et non vidi in sicco et plano locum aliquem ita firmum. Sepulchrum patriarcharum visitavi in loco isto, et mansi in eo una nocte [1].

Le Haret el-Haram, bâti autour de la Makpelah, et qui constitue le quartier principal d'Hébron, est effectivement à trois portées de flèche environ vers le sud-est du Djebel er-Remeideh, où la tradition actuelle, conforme en cela à celle du moyen âge, laquelle certainement devait remonter beaucoup plus haut, place la cité primitive d'Hébron.

Une seconde raison qui prouve que le Djebel er-Remeideh était jadis habité, c'est que les nombreux murs d'appui qui soutiennent d'étage en étage les terres de cette montagne sont bâtis avec des matériaux dont un assez grand nombre paraissent antiques; c'est que, en outre, dans les enclos plantés qui la divisent, il n'est pas rare, toutes les fois que l'on creuse tant soit peu profondément le sol, d'exhumer des pierres de taille plus ou moins considérables, restes d'anciennes constructions. Est-ce à dire pour cela que l'antique Hébron fût tout entière concentrée sur cette montagne? Je ne le pense pas. Elle a pu, au contraire, s'étendre de bonne heure dans la vallée, comme le prouvent les deux piscines, les puits et les citernes d'origine antique que celle-ci renferme. D'un autre côté, si la grotte double ou la Makpelah est bien réellement contenue dans l'enceinte du Haram el-Khalil, il est certain que, à l'époque d'Abraham, cette grotte se trouvait dans un champ et, par conséquent, en dehors de la ville :

7. Surrexit Abraham, et adoravit populum terræ, filios videlicet Heth;
8. Dixitque ad eos : Si placet animæ vestræ ut sepeliam mortuum meum, audite me, et intercedite pro me apud Ephron, filium Seor,
9. Ut det mihi speluncam duplicem quam habet in extrema parte agri sui; pecunia digna tradat eam mihi coram vobis in possessionem sepulchri [2].

[1] Burchardi de Monte Sion *Descriptio Terræ Sanctæ*, c. x, p. 81, édit. Laurent. — [2] *Genèse*, c. XXIII, v. 7-9.

Quant à la tradition relative à la sépulture d'Isaï, père de David, à l'endroit qu'occupe la mosquée de Deir el-Arba'ïn, elle est attestée par un certain nombre de témoignages, mais qui ne vont pas au delà du moyen âge.

Les deux plus précis sont les suivants :

Dans l'écrit intitulé *Jichus ha-Abot*, nous lisons :

Hors de la ville [d'Hébron], sur une montagne, est un édifice élégant où est enseveli Isaï, père du roi David, sur lequel règne la paix[1]!

De même, dans la relation connue sous le titre de *Jichus ha-Tsadikim*, l'écrivain s'exprime ainsi :

Isaï, père de David, est enterré sur la montagne d'Hébron[2].

On trouve pareillement la trace de cette tradition, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, dans les récits de plusieurs autres pèlerins juifs cités par Carmoly, et l'on remonte de cette manière depuis l'époque actuelle jusqu'au XIIIe siècle de notre ère. Mais, si nous nous transportons beaucoup plus haut, une autre tradition, plus rationnelle à mon avis, nous est révélée par l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Βηθλεὲμ, φυλῆς Ἰούδα, Αἰλίας ἄποθεν σημείοις ς', ἐπὶ τὰ νότια, ἐπὶ τὴν φέρουσαν ἐς Χεβρὼν ὁδόν· ἔνθα τὸ μνῆμα Ἰεσσαὶ καὶ Δαβὶδ δείκνυται.

« Bethléhem, de la tribu de Juda, à six milles d'Ælia, vers le sud, sur la route conduisant à Hébron; là on montre le tombeau de Jessé et de David. »

Saint Jérôme traduit ce passage sans le modifier et par conséquent semble en adopter le contenu.

A l'époque donc d'Eusèbe et de saint Jérôme, la tradition, différente en cela de celle du moyen âge qui s'est transmise jusqu'à nous, plaçait à Bethléhem le tombeau de Jessé ou d'Isaï, père de David.

Cette tradition, ai-je dit, est plus rationnelle que la précédente; car Jessé étant l'un des principaux habitants de Bethléhem, sa patrie, devait y avoir son sépulcre de famille, où il est naturel de croire qu'il fut enseveli après sa mort.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 434. — [2] *Id. ibid.* p. 388.

Au pied du Djebel er-Remeideh, vers le nord-ouest, est le cimetière israélite. Un grand nombre de pierres tumulaires, mais sans inscriptions et dont quelques-unes paraissent être fort anciennes, y recouvrent autant de cadavres appartenant à cette petite colonie. Celle-ci se compose actuellement de six cent cinquante individus, hommes, femmes et enfants, parmi lesquels on compte trois cent cinquante Espagnols et trois cents Polonais. Ils habitent, dans le Haret el-Haram, un quartier séparé. Leur synagogue est très-pauvre. Le reste de la population de la ville professe la religion musulmane, et atteint le chiffre de sept mille âmes.

On fabrique à Hébron beaucoup d'objets de verroterie recherchés dans tout l'Orient par les femmes arabes, tels qu'anneaux, bracelets, pendants d'oreilles de verres de différentes couleurs. J'y ai remarqué aussi une assez grande manufacture d'outres et plusieurs savonneries.

J'ai fini de décrire sommairement la ville d'Hébron; il est temps maintenant d'esquisser en peu de mots les principaux faits historiques qui s'y rattachent.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'HÉBRON.

S'il faut ajouter foi à une tradition très-répandue au moyen âge, mais qui ne repose que sur une légende dénuée de toute preuve sérieuse, le territoire d'Hébron aurait vu naître le premier homme des mains du Créateur, et ce serait à quelques pas de cette ville, dans le champ appelé *Damascène*, que Dieu aurait pétri Adam de ses mains divines avec une terre rougeâtre; de là serait venu au père du genre humain le nom qui lui fut donné, le mot *Adam*, en hébreu אָדָם, venant de la racine אָדַם (il a été rouge), et *Adom*, אָדֹם, ayant le sens de « rouge » ou de « roux. »

Le moine Burchard, à la fin du XIIIe siècle, nous donne sur ce champ, dit *Damascène*, les détails suivants :

De spelunca duplici contra occidentem, quantum jacere potest arcus, est ager Damascenus, in quo loco plasmatus fuit Adam. Ager iste in rei veritate valde rubeam habet terram, que omnino flexibilis, sicut cera. De qua tuli in magna quantitate. Similiter faciunt peregrini alii et christiani visitantes loca ista. Sarraceni insuper terram istam portant camelis in Egyptum et Ethiopiam et Yndiam et ad alia loca, pro speciebus valde caris vendentes eam. Et tamen modica apparet fossio illo in loco. Dicitur enim quod, anno revoluto, quantumcunque magna sit fossio, semper miraculose repletur. Sed oblitus fui quærere rei veritatem [1].

Ce religieux ajoute que, à un jet d'arc au sud de la fosse miraculeusement inépuisable dont il vient de parler, se trouvait le lieu où Caïn avait tué son frère, et qu'à l'occident de cette même fosse, à la distance de deux jets d'arc, on montrait, sur une montagne voisine d'Hébron, une caverne creusée dans le roc, où Adam et Ève

[1] Burchardi de Monte Sion *Descriptio Terræ Sanctæ*, c. IX, p. 81, édition Laurent.

avaient pleuré pendant cent ans la mort de leur fils Abel. Cette grotte renfermait encore, dit-il, les lits de nos premiers parents et la source à laquelle ils s'étaient désaltérés.

Quaresmius[1], en reproduisant ces deux passages, les discute longuement, et je renvoie à son ouvrage ceux qui voudraient examiner plus à fond cette question. Mais comme des documents réellement historiques nous font défaut sur ce point, il serait facile de disserter sans fin sur un pareil sujet, sans avancer autre chose que de pures hypothèses.

S'il est impossible d'affirmer qu'Adam soit né près d'Hébron, il est du moins certain, au dire de quelques critiques, qu'il y a été enterré, et l'on invoque, à l'appui de cette assertion, le verset suivant du livre de Josué :

Nomen Hebron ante vocabatur Cariath-Arbe : Adam maximus ibi inter Enacim situs est[2].

Cette opinion est émise, mais avec quelque réserve, par saint Jérôme dans sa traduction de l'*Onomasticon*, au mot *Arboc* :

Arboc, corrupte in nostris codicibus *Arboc* scribitur, quum in hebræis legatur *Arbee*, id est quatuor : eo quod ibi tres patriarchæ, Abraham, Isaac et Jacob, sepulti sunt, et Adam maximus, ut in Jesu libro scriptum est, licet eum quidam positum in loco Calvariæ suspicentur.

Une semblable conjecture se fonde uniquement sur l'interprétation adoptée par la Vulgate de la seconde partie de ce verset, et elle croule d'elle-même si cette interprétation est fautive. Or presque tous les hébraïsants s'accordent aujourd'hui à reconnaître qu'ici le sens littéral du texte hébreu est celui-ci :

Le nom d'Hébron était auparavant *Kiriath-Arbaa'* (la ville d'Arbaa'). Cet Arbaa' était l'homme le plus grand parmi les A'nakim.

Ce verset nous indique en même temps que le nom d'*Hébron*, en hébreu חֶבְרוֹן, en grec Χεβρώμ et Χεβρών, en latin *Hebron*, était

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 777 seq. — [2] *Josué*, c. XIV, v. 15.

primitivement *Kiriath-Arbaa'*, en hébreu קִרְיַת־אַרְבַּע, en grec Καριαθ-αρβοκσεφέρ, πόλις Ἀργόβ et πόλις Ἀρβόκ, en latin *civitas Arbee* et *Cariath-Arbe*.

La véritable étymologie de cette dernière dénomination nous est révélée dans ce même verset, ainsi entendu. La ville avait été, dans le principe, appelée de la sorte, parce qu'elle avait été fondée par un certain Arbaa', père des géants A'nakim.

Caleb vero filio Jephone dedit partem in medio filiorum Juda, sicut præceperat ei Dominus : Cariath-Arbe patris Enac, ipsa est Hebron [1].

Selon saint Jérôme, au contraire, dans le passage précité de l'*Onomasticon*, le nom *Arbaa'* serait un nom commun, au lieu d'être un nom propre, et signifierait « quatre. » Kiriath-Arbaa' aurait donc, d'après ce Père de l'Église et aussi d'après un certain nombre d'interprètes juifs, le sens de « ville des Quatre, » savoir : des trois patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, auxquels, pour faire le quatrième, les uns adjoignent Adam lui-même, d'autres, Ésaü, d'autres enfin, Joseph ; car, suivant des traditions différentes, la grotte double renfermerait, outre les trois patriarches mentionnés par la Bible, l'un des trois derniers, ce qui compléterait le chiffre quatre. Mais, ces diverses traditions ne paraissent avoir d'autre fondement qu'une interprétation erronée du mot hébreu *Arbaa'*.

En effet, la Vulgate elle-même, qui au chapitre XIV de Josué traduit :

Nomen Hebron ante vocabatur Cariath-Arbe : Adam maximus ibi inter Enacim situs est [2],

en faisant du mot *Adam* un nom propre, à la place d'un nom commun se rapportant à Arbaa', considéré comme celui d'un personnage, ce qui semblerait autoriser le sens de « ville des Quatre » pour l'étymologie de Kiriath-Arbaa'; la Vulgate, dis-je, dans les deux autres passages que j'ai également déjà signalés, traduit ce nom par « ville d'Arbaa', père d'Énac. »

[1] *Josué*, c. XV, v. 13; c. XXI, v. 11. — [2] *Ibid.* c. XIV, v. 15.

Cariath-Arbe, patris Enac, ipsa est Hebron[1].
Cariatharbe, patris Enac, quæ vocatur Hebron[2].

Dans ces deux derniers versets, le texte hébreu est tellement net, qu'il est impossible de traduire le mot *Kiriath-Arbaa'* par *ville des Quatre,* mais qu'on est nécessairement amené à le rendre par *ville d'Arbaa',* à cause des mots qui suivent : *père d'A'nak* (*Énac* dans la Vulgate), mots qui n'auraient plus aucun sens, s'ils ne se rattachaient pas à Arbaa' envisagé comme nom propre.

M. de Saulcy propose une autre étymologie. Observant que la ville d'Hébron est partagée en quatre quartiers distincts, il se demande si ce ne serait pas là, par hasard, la véritable origine du nom de Kiriath-Arbaa' :

Je suis bien tenté de le croire, dit-il. Reland, qui peut passer pour un hébraïsant fort respectable, fait remarquer à son lecteur la forme קרית הארבע de ce nom, tel que nous le donne le livre de Néhémie[3], et qui diffère du nom transmis par la Genèse[4], en ce que l'article qui précède le second mot semble interdire d'y voir un nom propre d'homme. Les Juifs traduisent *la ville des Quatre*, en expliquant ce nom par la présence en ce point des sépulcres des quatre patriarches. Malheureusement, ces quatre patriarches ne sont que trois, Abraham, Isaac et Jacob, puisque Joseph fut enterré à Sichem[5]. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui touche à ce nom, Arbaa' fut le père d'Ha'nak[6], et il est possible qu'Hébron ait pris de lui son nom de Kiriath-Arbaa'. Reste toujours la difficulté de l'article placé devant le nom propre d'Arbaa', difficulté qui s'évanouit d'elle-même, si l'on tient compte de l'existence des quartiers bien séparés qui constituent la ville d'Hébron.

Cette conjecture est sans doute très-ingénieuse, mais plusieurs raisons, que je soumets au jugement éclairé de cet éminent archéologue, me paraissent pouvoir être opposées à une pareille étymologie.

D'abord de ce que la ville d'Hébron est divisée de nos jours en quatre quartiers différents, subdivisés eux-mêmes en plusieurs autres, ce qui en fait neuf en totalité, doit-on en conclure que, à

[1] *Josué*, c. XV, v. 13.
[2] *Josué*, c. XXI, v. 11.
[3] *Néhémie*, c. XI, v. 25.
[4] *Genèse*, c. XXIII, v. 2.
[5] *Josué*, c. XXIV, v. 32.
[6] *Josué*, c. XIV, v. 15.

son origine, lorsqu'elle ne s'appelait pas encore de ce nom, mais Kiriath-Arbaa', elle comptait déjà quatre groupes d'habitations bien distincts? La chose est possible, mais cependant elle n'est guère probable. La ville primitive, à mon avis, était située sur la hauteur, aujourd'hui inhabitée, où la tradition actuelle, conforme en cela à celle que nous a transmise Benjamin de Tudèle, place l'antique cité. Ce ne fut que plus tard, selon toute apparence, que, en prenant des agrandissements successifs, elle s'étendit dans la vallée.

En second lieu, les deux versets cités plus haut[1] indiquent très-nettement, ce me semble, l'étymologie véritable du mot *Arbaa'*, qui ne peut signifier qu'un personnage ainsi appelé, comme le prouvent péremptoirement les deux mots qui suivent : *père d'A'nak.*

Troisièmement enfin, si dans le livre de Néhémie[2] la lettre ה est préposée devant ארבע, le docte Reland[3] résout cette difficulté en regardant le mot הארבע comme le nom du même personnage qui, ailleurs, et par motif d'euphonie, est appelé simplement ארבע, sans qu'il faille considérer la première lettre formative du mot précédent comme étant l'article démonstratif ה. Nous trouvons de même dans la Bible le nom propre *A'nak*[4] écrit tantôt de cette manière, tantôt avec la lettre ה au commencement, *Ha'nak*[5].

Quoi qu'il en soit, cette ville, qui dans la suite porta le nom de *Hébron,* en hébreu חֶבְרוֹן, du fondateur probablement de la famille des Hébronites, était réputée l'une des plus anciennes cités du monde; car le livre des Nombres nous apprend qu'elle fut bâtie sept ans avant Sohan ou Tanis, capitale de la basse Égypte :

22. Cumque ascendissent, exploraverunt terram a deserto Sin usque Rohob intrantibus Emath.

23. Ascenderuntque ad meridiem, et venerunt in Hebron, ubi erant Achimam, et Sisai, et Tholmai, filii Enac. Nam Hebron septem annis ante Tanim, urbem Ægypti, condita est[6].

[1] *Josué,* c. XV, v. 13; c. XXI, v. 11.
[2] *Néhémie,* c. XI, v. 25.
[3] Reland, *Palæstina,* p. 724.
[4] *Nombres,* c. XIII, v. 33.
[5] *Ibid.* c. XIII, v. 23.
[6] *Ibid.* c. XIII, v. 22, 23.

La première fois qu'il est question de cette ville dans les Livres saints, c'est lors de l'arrivée d'Abraham dans la vallée de Mambré :

Movens igitur tabernaculum suum Abram, venit et habitavit juxta convallem Mambre, quæ est in Hebron : ædificavitque ibi altare Domino [1].

A cette époque, elle est quelquefois désignée sous le nom de *Mambré*, en hébreu *Mamré*, מַמְרֵא, en grec Μαμβρή et Μαμβρῆς, en latin *Mambre*, à cause de l'importance dont y jouissait alors Mambré ou Mamré l'Amorite, l'allié d'Abraham dans sa guerre contre les quatre rois confédérés [2].

Ainsi nous lisons dans la Genèse :

Atque ita sepelivit Abraham Saram uxorem suam in spelunca agri duplicis, quæ respiciebat Mambre; hæc est Hebron, in terra Chanaan [3].

Nous trouvons dans un autre chapitre du même livre :

Venit etiam ad Isaac patrem suum in Mambre, civitatem Arbee, hæc est Hebron [4].

Abraham fixa longtemps sa tente près de cette ville, sous un chêne dont je parlerai plus tard.

Sara, sa femme, y mourut, et c'est dans cette circonstance que ce patriarche acheta d'Éphron, fils de Heth, pour lui servir de tombeau de famille, la Makpelah ou caverne double [5].

A sa mort, il fut déposé lui-même dans cette caverne par ses fils Isaac et Ismaël [6].

Isaac, à son tour, y fut réuni à son père par ses fils Ésaü et Jacob [7].

Dans la suite, Jacob, mourant sur la terre d'Égypte, recommanda à ses fils, après les avoir bénis, de rapporter sa dépouille mortelle dans la terre de Kanaan et de l'ensevelir dans la même caverne où reposaient déjà Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, ainsi que sa propre femme Lia [8]. Ses dernières prescriptions furent

[1] *Genèse*, c. XIII, v. 18.
[2] *Ibid.* c. XIV, v. 13.
[3] *Ibid.* c. XXIII, v. 19.
[4] *Ibid.* c. XXV, v. 27.
[5] *Genèse*, c. XXIII.
[6] *Ibid.* c. XXV, v. 9.
[7] *Ibid.* c. XXXV, v. 29.
[8] *Ibid.* c XLIX.

exécutées par ses enfants, et son corps, embaumé selon la méthode de l'Égypte, fut rapporté à Hébron et placé auprès de ses ancêtres. Tels sont les seuls personnages que la Bible mentionne d'une manière expresse comme ayant été enterrés dans la Makpelah.

Lorsque les Israélites envahirent la Palestine, le roi d'Hébron, Hoham, se ligua contre eux avec Adonisédek, roi de Jérusalem, et trois autres princes kananéens; mais, ayant été battu, il fut mis à mort par Josué, et Hébron tomba au pouvoir du vainqueur, qui fit passer la population au fil de l'épée :

36. Ascendit quoque [Josue] cum omni Israel de Eglon in Hebron et pugnavit contra eam.

37. Cepit eam et percussit in ore gladii, regem quoque ejus, et omnia oppida regionis illius, universasque animas quæ in ea fuerant commoratæ : non reliquit in ea ullas reliquias; sicut fecerat Eglon, sic fecit et Hebron, cuncta quæ in ea reperit consumens gladio[1].

Dans le partage de la Terre promise, Hébron échut à la tribu de Juda, et fut donnée à Caleb avec son territoire :

13. Benedixitque ei Josue et tradidit ei Hebron in possessionem;

14. Atque ex eo fuit Hebron Caleb filio Jephone Cenezæo, usque in præsentem diem : quia secutus est Dominum Deum Israel[2].

Ce guerrier s'était rendu maître de cette ville par son courage, et y avait exterminé trois descendants d'A'nak, Sesaï, Ahiman et Tholmaï :

13. Caleb vero filio Jephone dedit partem in medio filiorum Juda, sicut præceperat ei Dominus : Cariath-Arbe, patris Enac, ipsa est Hebron.

14. Delevitque ex ea Caleb tres filios Enac, Sesai et Ahiman et Tholmai, de stirpe Enac[3].

Plus tard elle fut assignée par Josué aux fils d'Aaron comme ville de refuge :

Dedit ergo filiis Aaron sacerdotis Hebron confugii civitatem, ac suburbana ejus[4].

[1] *Josué*, c. x, v. 36, 37.
[2] *Ibid.* c. xiv, v. 13, 14.
[3] *Josué*, c. xv, v. 13, 14.
[4] *Ibid.* c. xxi, v. 13.

Quand Saül eut succombé sur les monts de Gelboé, David fut sacré à Hébron roi d'Israël, et il résida dans cette cité, devenue le siége de son gouvernement, durant l'espace de sept ans et demi :

3. Venerunt quoque et seniores Israel ad regem in Hebron, et percussit cum eis rex David fœdus in Hebron, coram Domino; unxeruntque David in regem super Israel...

5. In Hebron regnavit super Judam septem annis et sex mensibus[1] ...

C'est pendant son séjour à Hébron que, d'après une tradition judaïque, il aurait élevé au-dessus de la Makpelah la magnifique enceinte que l'on admire encore aujourd'hui. D'autres, ainsi que nous l'avons vu, attribuent cet ouvrage à Salomon, son fils.

Lorsque Absalon se souleva contre son père, c'est à Hébron qu'il se retira, sous prétexte d'y sacrifier au Seigneur, mais, en réalité, pour y conspirer contre David et faire de cette place le centre de la révolte :

7. Post quadraginta autem annos, dixit Absalom ad regem David : Vadam, et reddam vota mea, quæ vovi Domino, in Hebron...

12 ..... Cumque immolaret victimas, facta est conjuratio valida, populusque concurrens augebatur cum Absalom[2].

Il y avait donc, à cette époque, un sanctuaire ou du moins un autel à Hébron, puisque Absalon y immola des victimes. Cet autel avait-il remplacé celui que jadis Abraham avait érigé dans les mêmes lieux[3]? La chose n'est pas invraisemblable. Était-il au contraire renfermé dans l'enceinte sacrée construite au-dessus de la Makpelah et vénérée déjà comme un véritable sanctuaire? C'est également possible, et nous sommes réduits là-dessus à de pures conjectures.

Au retour de la captivité, Hébron fut réhabitée par des enfants de Juda :

..... De filiis Juda habitaverunt in Cariatharbe[4].

Mais elle tomba bientôt au pouvoir des Iduméens, qui s'y main-

[1] *Rois*, l. II, c. v, v. 3, 5.
[2] *Ibid.* l. II, c. xv.
[3] *Genèse*, c. xiii, v. 18.
[4] *Esdras*, l. II, c. xi, v. 25.

tinrent jusqu'au moment où Judas Machabée parvint à les en chasser et détruisit les remparts et les tours de la ville :

Et exivit Judas, et fratres ejus, et expugnabant filios Esau in terra quæ ad austrum est, et percussit Chebron et filias ejus : et muros ejus et turres succendit igni in circuitu [1].

Le même fait est raconté, dans des termes à peu près identiques, par Josèphe [2].

Quelque temps avant la prise de Jérusalem par Titus, Cerealis, l'un des généraux de Vespasien, s'empara d'Hébron et la livra aux flammes, après avoir égorgé toute la population valide [3].

Au commencement du IVe siècle, Eusèbe la désigne comme un grand bourg, situé à vingt-deux milles au sud de Jérusalem :

Ἀρβώ· αὕτη ἐστὶ Χεβρὼν, κώμη νῦν μεγίστη, μητρόπολις οὖσα τὸ παλαιὸν τῶν ἀλλοφύλων ..... ἀπ' Αἰλίας ἐν νότῳ διεστῶσα σημείοις β' πρὸς εἴκοσι.

Cette distance est effectivement celle qui sépare ces deux villes.

Tombée au pouvoir des musulmans avec tout le reste de la Palestine, Hébron conserva toujours une partie de son antique importance, tant en vertu de sa position sur l'une des routes de Gaza, qu'à cause de la vénération dont les Arabes, de même que les juifs et les chrétiens, entourent la mémoire d'Abraham. Le tombeau de ce patriarche ne cessa point d'attirer dans cette ville un grand nombre de pèlerins, et Hébron vit alors son nom tellement associé à celui de ce personnage sacré, appelé *El-Khalil Allah* (l'ami de Dieu), qu'elle finit par perdre le sien pour prendre, dans la bouche des musulmans, cette dernière dénomination. Ce ne sont pas les Arabes toutefois qui ont les premiers désigné Abraham par cette épithète, que l'on sait être devenue ensuite son nom véritable et celui de la ville où il avait été enterré. En effet nous lisons dans Isaïe :

Et tu, Israel, serve meus, Jacob quem elegi, semen *Abraham, amici mei* [4].

[1] *Machabées*, l. I, c. v, v. 65.
[2] *Antiquités judaïques*, XII, VIII, § 6.
[3] *Guerre des Juifs*, IV, IX, § 9.
[4] *Isaïe*, c. XLI, v. 8.

Et de même dans l'*Épître catholique* de saint Jacques nous trouvons ces mots :

Et suppleta est Scriptura dicens : Credidit Abraham Deo, et reputatum illi ad justitiam, et *amicus Dei appellatus est*[1].

Cette qualification d'*ami de Dieu* donnée à Abraham avait donc été comme consacrée déjà par l'Écriture sainte, avant d'être si fréquemment employée par les disciples de l'islam. Conformément à l'usage des Arabes, les croisés, à leur tour, quand ils s'emparèrent sur eux de la Palestine, continuèrent à désigner souvent Hébron par le nom de ce patriarche, en l'appelant *castellum* ou *præsidium ad sanctum Abraham*[2].

Maître de cette place, dont la chute de Jérusalem amena la reddition, Godefroi de Bouillon, vers 1100, la concéda en fief au chevalier Gerhard d'Avesnes, en récompense de son courage.

Le pèlerin Sæwulf, qui visita Hébron en 1102, nous la décrit comme dévastée par les Sarrasins :

Civitas vero Hebron a Sarracenis maxima et pulcherrima jam est devastata, in cujus orientali parte monumenta sanctorum patriarcharum antiquitus facta castello fortissimo circumcinguntur[3].

La citadelle signalée dans ce passage comprenait sans doute à la fois le Haram et le Kala'h actuel.

En 1167, Hébron devint le siége d'un évêque latin[4].

Vingt ans plus tard, après la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, elle retomba au pouvoir des musulmans, et sa cathédrale fut convertie en mosquée. Depuis cette époque, elle n'a jamais cessé de leur appartenir. Ses habitants, qui ont la réputation d'être très-remuants et très-fanatiques, sont généralement peu hospitaliers pour les étrangers. Aucun chrétien, à l'exception du médecin de la quarantaine, n'est fixé maintenant parmi eux. Ils sont sous la dé-

[1] *Épître catholique* de saint Jacques, c. II, v. 23.

[2] Albert. Aquensis, VI, XV, XLI, XLIII; X, XXXII; XII, XXII.

[3] *Relatio de peregrinatione Sæwulfi.* (*Mémoires de la Société de géographie de Paris*, t. IV, p. 849.)

[4] Willelmus Tyrius, XX, III.

pendance du pacha de Jérusalem, dont ils méconnaissent parfois l'autorité, comme le témoignent les révoltes fréquentes auxquelles ils ont pris part. Hébron souffrit beaucoup en 1834, lorsqu'elle fut emportée de vive force par les troupes d'Ibrahim-Pacha. En 1837, elle a été également fort éprouvée par un tremblement de terre. Dans son état actuel, elle n'en est pas moins, après Jérusalem, Gaza, Jaffa, Naplouse et Saint-Jean-d'Acre, l'une des villes les plus peuplées de la Palestine. C'est aussi l'une des plus intéressantes à étudier, à cause des antiques souvenirs qui s'y rattachent et qui nous ramènent aux premiers âges du monde.

CHAPITRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

KHIRBET ED-DAR. — KHIRBET KILKIZ. — KHIRBET EL-HARAYEH. — KHIRBET AÏ'N NOUNKOR. — RAS KANA'AN. — A'ÏN ECH-CHEMS. — KHIRBET SERASIR OU DAOUÏRBAN. EST-CE L'ANCIENNE DEBIR? — A'ÏN SEBTA. — CHÊNE DIT VULGAIREMENT D'ABRAHAM. — OÙ ÉTAIT SITUÉE LA VALLÉE DE MAMBRÉ? — RETOUR À HÉBRON.

KHIRBET ED-DAR.

Le 22 juillet, j'avais parcouru en tout sens la ville d'Hébron et gravi les diverses hauteurs dont elle est environnée. Le 23, à cinq heures quarante-cinq minutes du matin, je me mets en marche pour en explorer les environs. Un guide qui connaît bien le pays m'accompagne. Nous prenons la direction du sud-sud-ouest, puis du sud, à travers une vallée fertile, plantée de belles vignes.

A six heures trente minutes, nous parvenons au *Khirbet ed-Dar*, خربة الدار. Cet endroit est également appelé *Hallet ed-Dar*, حلّة الدار. On y trouve, sur une colline élevée, les restes d'un ancien village, dont l'emplacement est aujourd'hui livré à la culture; des oliviers et des légumes croissent sur un terrain jonché de menus matériaux, qui proviennent de maisons renversées; çà et là ont été creusées des citernes, dont quelques-unes sont encore en bon état. Quatre ou cinq cavernes antiques sont habitées, à certaines époques de l'année, par des fellahs qui cultivent cette colline.

KHIRBET KILKIZ.

A six heures quarante minutes, nous redescendons vers l'ouest. A sept heures dix minutes, j'examine de nouveau, sur une autre

éminence, les ruines du *Khirbet Kilkiz*, خربة كلكز, ou *Kilkis*, كلكس, que j'ai déjà signalées et décrites.

KHIRBET EL-HARAYEH.

A sept heures trente-cinq minutes, nous inclinons vers le nord-ouest, puis vers l'ouest.

A sept heures cinquante minutes, nous traversons le *Khirbet el-Harayeh*, خربة الحرايه, bourgade renversée de fond en comble, sur une montagne, et qui, ainsi que la précédente, faisait jadis partie de la banlieue d'Hébron. Avec quelles localités antiques peut-on les identifier l'une et l'autre? C'est ce qu'il me paraît impossible de déterminer, la Bible ne nous offrant, parmi les villes voisines d'Hébron, aucun nom qui approche de ceux que je viens d'indiquer. Ce qu'il y a de plus probable, à mon sens, c'est qu'elles ne sont pas mentionnées dans les Livres saints, comme tant d'autres dont les noms ont péri, ou survivent, sans qu'on s'en doute, dans des dénominations arabes que l'on croit modernes et qui remontent peut-être à la plus haute antiquité.

KHIRBET A'ÏN NOUNKOR.

A huit heures seize minutes, nous poursuivons notre route vers le nord-ouest et ensuite directement vers l'ouest.

A huit heures trente-cinq minutes, nous faisons halte près de l'*A'ïn Nounkor*, عين ننقر. Une eau aussi bonne qu'abondante, amenée par un petit canal antique, se déverse dans un *birket* carré qui date également de l'antiquité, et d'où elle se répand dans une vallée fertile, qui s'étend de l'est à l'ouest. Cette vallée est plantée de divers arbres fruitiers, principalement de figuiers, de mûriers, de grenadiers et de noyers. On y remarque pareillement de magnifiques ceps de vigne, les uns s'enlaçant autour des arbres, les autres rampant jusqu'à terre, d'autres enfin appuyés sur des étais. Différentes sortes de légumes sont cultivées confusément çà et là.

Un hameau, consistant en une dizaine de maisons à moitié démolies, et dont deux seulement sont encore occupées par des fellahs, s'élevait jadis en cet endroit.

M. le docteur Rosen penche à reconnaître, dans cette source qui d'un petit plateau s'écoule dans une vallée, celle dont il est question, dans le passage suivant du livre de Josué, comme arrosant un champ voisin de Debir, et que Caleb donna à Othoniel, à la demande d'Axa, sa fille :

18. Quæ [Axa], cum pergerent simul, suasa est a viro suo ut peteret a patre suo agrum, suspiravitque ut sedebat in asino. Cui Caleb : Quid habes, inquit?
19. At illa respondit : Da mihi benedictionem; terram australem et arentem dedisti mihi; junge et irriguam. Dedit itaque ei Caleb irriguum superius et inferius [1].

Pour appuyer cette conjecture, le savant consul de Prusse à Jérusalem se fonde sur le nom que porte l'une des collines qui, vers le nord-ouest, dominent l'extrémité occidentale de l'Oued Nounkor. Ce nom est *Daouïrban*, دويربان, dans lequel M. Rosen propose de voir une altération de l'ancien nom *Debir*, en hébreu דְּבִיר, en grec Δαβίρ ou Δαβείρ, en latin *Dabir*.

J'examinerai tout à l'heure un peu plus longuement cette hypothèse, quand je parlerai du Khirbet Serasir, appelé par d'autres *Daouïrban*.

RAS KANA'AN.

À neuf heures, nous nous remettons en marche vers le nord-est, et nous franchissons une montagne rocheuse appelée *Ras Kana'an*, راس كنعان. Ce nom est évidemment antique.

Tout le district d'Hébron faisait partie, comme on le sait, de la terre de Kanaan, en hébreu *Kena'an*. Nous lisons, en effet, dans la Genèse :

..... Hæc est Hebron, in terra Chanaan [2].

[1] *Josué*, c. XV, v. 18, 19. — [2] *Genèse*, c. XXIII, v. 19.

Il est curieux de retrouver ce nom si ancien de כְּנַעַן, *Kena'an*, que portait le pays avant l'arrivée des Hébreux, donné encore de nos jours par les Arabes à l'une des montagnes des environs d'Hébron.

A'ÏN ECH-CHEMS.

A neuf heures cinq minutes, nous prenons la direction de l'*A'ïn ech-Chems*, en longeant à notre gauche une belle vallée appelée *Oued el-Djouz*, واد الجوز. Cette vallée, cultivée par étages, est couverte de vignes, de figuiers, de grenadiers, de térébinthes, de pistachiers et de néfliers.

A neuf heures douze minutes, nous commençons à descendre vers le nord-nord-est, puis vers le nord. Le sentier que nous suivons est bien aplani, chose rare en Palestine au milieu des montagnes. Mon guide désigne cette descente sous le nom de *Habalet er-Rhouleh*, حبلة الغولة.

Nous cheminons entre de beaux vergers et de riches vignobles. A notre droite s'élève une petite montagne, le *Djebel Abou-Roumman*, جبل ابو رمّان, qui tire son nom de ses bosquets de grenadiers.

La vallée qui continue à s'étendre à notre gauche s'appelle alors *Oued Abou-Roumman*, واد ابو رمّان.

A neuf heures dix-sept minutes, je remarque quelques vestiges d'une ancienne voie romaine.

Bientôt la vallée que nous côtoyons perd la dénomination précédente pour prendre celle d'*Oued el-Menchar*, واد المنشار. Elle présente toujours l'aspect le plus riant, et je ne me lasse pas d'en admirer la culture et la fécondité. La vigne principalement y abonde et y prospère merveilleusement. Elle s'enguirlande autour de tous les arbres et y forme de capricieux festons. Les grappes encore vertes sont très-longues et chargées d'énormes grains, qui doivent grossir bien davantage en mûrissant. Lorsqu'on les a récoltées, elles sont portées soit au marché d'Hébron, soit à celui de Jérusalem, pour y être vendues fraîches; d'autres sont séchées préalablement au soleil. Les juifs d'Hébron en font également une espèce

de sirop cuit, appelé *dibs*, ديبس, de l'ancien mot hébreu דְּבַשׁ, *debach*, qui signifie « miel » et aussi « sirop de grappes de raisin. »

A neuf heures vingt-cinq minutes, notre direction incline vers le nord-ouest.

A neuf heures quarante-cinq minutes, une autre belle vallée, appelée *Oued el-Kerm*, واد الكرم, à cause de ses superbes vignobles, étale à notre droite sa verdoyante parure de pampres gigantesques et d'arbres fruitiers. Les murs des nombreux enclos qu'elle renferme sont entretenus partout avec soin et hérissés, à leur partie supérieure, d'épines entrelacées, afin de les rendre plus difficiles à franchir.

A neuf heures cinquante-six minutes, nous voyons se dérouler, à notre gauche, une troisième vallée, qui est semblable aux précédentes, et que l'on me désigne sous le nom d'*Oued el-Nasrany*, واد النصرانى. Notre direction devient alors celle du sud-ouest.

A dix heures, nous arrivons à la source dite *A'ïn ech-Chems*, عين الشمس, que recouvre une voûte cintrée d'apparence antique. On y descend par plusieurs degrés.

A une faible distance de cette source, j'observe un ancien pressoir à vin, aux trois quarts comblé, qui se composait de deux bassins taillés dans le roc.

En me dirigeant de là droit vers le sud, je rencontre bientôt deux belles citernes creusées dans le roc; l'une d'entre elles est surmontée d'une construction moderne de fabrique musulmane. A côté se trouve un second pressoir, analogue à celui que je viens de signaler.

KHIRBET SERASIR OU DAOUÏRBAN.

Plus loin, dans la même direction et au milieu de riches vignobles, un troisième pressoir antique, beaucoup plus remarquable que les deux autres, attire mon attention. Il consiste en un premier grand bassin carré, peu profond, divisé en quatre compartiments. Pratiqué dans le roc, il avait été en outre entièrement revêtu d'une mosaïque. De celle-ci il subsiste encore de nombreux échantillons,

c'est-à-dire des amas plus ou moins considérables de petits cubes blancs taillés avec beaucoup de symétrie. C'est dans ce bassin que les grappes étaient déposées et foulées aux pieds. Chacun des quatre compartiments que j'ai indiqués aboutit par une ouverture à un petit réservoir cintré, qu'ornaient également les mêmes cubes de mosaïque. De là le vin s'écoulait dans un deuxième bassin, puis dans un troisième, qui est beaucoup plus profond et parfaitement cimenté; un escalier permet d'y descendre. Avec de légères réparations, ce beau pressoir antique, l'un des plus complets et des mieux conservés que j'aie trouvés en Palestine, pourrait encore servir. A côté est une citerne datant probablement de la même époque.

La plupart des pressoirs, en Palestine, ne se composaient que de deux bassins : l'un supérieur, appelé en hébreu *gath* et quelquefois *poura;* l'autre inférieur, nommé *yekeb*. Ils étaient placés le plus souvent dans les vignes mêmes, témoin ce passage d'Isaïe :

Et sepivit eam [vineam], et lapides elegit ex illa, et plantavit eam electam, et ædificavit turrim in medio ejus, et torcular exstruxit in ea[1].

Je ferai observer en passant que le verbe *exstruxit* est ici employé d'une manière peu juste et ne rend pas exactement le mot חָצַב, *hatseb*, du texte hébreu, qui signifie « il a creusé, il a taillé, » et non, comme le latin *exstruxit*, « il a construit. » Ces pressoirs, en effet, comme le prouvent ceux que je viens de signaler, n'étaient point, d'ordinaire, bâtis et maçonnés, mais pratiqués dans le roc vif. On choisissait pour cela, au milieu des vignobles, une surface rocheuse, que l'on commençait par aplanir, puis que l'on creusait pour y tailler deux ou même trois bassins.

Les Septante ont rendu plus fidèlement le sens du verbe hébreu, en traduisant ainsi les derniers mots du passage précédent :

Καὶ προλήνιον ὤρυξα ἐν αὐτῷ.

« J'ai creusé un pressoir dans ma vigne. »

A quelque distance du pressoir que je viens de décrire, est une

[1] *Isaïe*, c. v, v. 2.

maison à moitié détruite. En général, dans la plupart des enclos de vignobles, on remarque de ces sortes d'habitations, aujourd'hui presque toutes en ruine; elles affectent ordinairement la forme d'une petite tour :

Et ædificavit turrim in medio ejus [1].

C'est là, quand les grappes commencent à mûrir, que se poste un gardien pour veiller sur la vigne; c'est là aussi que, à l'époque de la vendange, viennent s'installer avec leur famille les propriétaires de chaque enclos. Ce moment est une occasion de réjouissances en Palestine dans tous les endroits où l'on cultive encore des vignes. Il en était de même jadis, comme nous l'apprennent plusieurs passages des Livres saints.

Nous lisons, par exemple, dans Isaïe :

Et auferetur lætitia et exsultatio de Carmelo, et in vineis non exsultabit neque jubilabit. Vinum in torculari non calcabit qui calcare consueverat : vocem calcantium abstuli [2].

« La gaieté et l'allégresse se sont retirées du Carmel [3]; on ne se réjouira plus, on n'entendra plus des cris de joie dans les vignes; celui qui foulait le vin ne le foulera plus dans les cuves; j'ai fait cesser la chanson des fouleurs. »

Dans le territoire d'Hébron surtout, qui abonde en vignobles, le mois de septembre, qui est celui des vendanges, est le signal de fêtes et de cris joyeux, et de nombreuses familles désertent alors la ville pour aller s'établir quelque temps dans leurs enclos. Des chants retentissent sans cesse au milieu des vignes. Les vieilles tours plusieurs fois reconstruites servent encore d'abri pendant la nuit, lorsqu'elles ne sont pas trop délabrées; ou bien on dresse des tentes. Beaucoup d'habitants s'endorment même sous la voûte du ciel, n'ayant d'autre toit que le firmament, qui, dans cette saison de l'année, est toujours pur et serein. Quant aux anciens pressoirs, ils sont tous hors d'usage, les musulmans ne faisant pas de vin, car le Koran leur interdit cette boisson; ils se permettent néanmoins le *dibs* ou sirop que j'ai déjà mentionné.

[1] *Isaïe*, c. v, v. 2. — [2] *Ibid.* c. xvi, v. 10. — [3] Dans le texte hébreu : *du lieu fertile.*

Pour en revenir au dernier pressoir décrit plus haut, il est, comme je l'ai dit, situé dans un vignoble que d'autres enclos semblables avoisinent. L'emplacement qu'ils occupent s'appelle *Khirbet Serasir*, خربة سراسير ; on le désigne également sous le nom de *Khirbet Daouïrban*, خربة دويربان , et il ne renferme d'autres ruines que celles de petites habitations ou tours éparses au milieu des vignes.

Une haute colline très-abrupte, vers le sud-ouest, et peu distante, porte de même la dénomination de *Daouïrban*. Si une ville s'est élevée jadis en ce lieu, elle a été presque entièrement effacée du sol, à part quelques tombeaux creusés dans le roc et divers amas de pierres qui peuvent provenir de constructions démolies. Le terrain a été, en effet, depuis bien des siècles, sans doute, livré à la culture et envahi par des plantations de vignes. M. le docteur Rosen[1], cependant, pense que le mot *Daouïrban* est une simple altération du nom antique *Debir*, en hébreu דְּבִר et דְּבִיר, en grec Δαβίρ et Δαβείρ, en latin *Dabir*, nom qui appartenait à une ville signalée pour la première fois dans le livre de Josué comme étant gouvernée par un roi et comme ayant été prise et saccagée de fond en comble par les Hébreux, lors de leur entrée en Palestine.

38. Inde [Josue] reversus in Dabir,

39. Cepit eam atque vastavit, regem quoque ejus atque omnia per circuitum oppida percussit in ore gladii; non dimisit in ea ullas reliquias; sicut fecerat Hebron et Lebna et regibus earum, sic fecit Dabir et regi illius[2].

Cette ville était habitée par des A'nakim, qui furent exterminés par Josué :

In illo tempore venit Josue et interfecit Enacim de montanis, Hebron, et Dabir, et Anab, et de omni monte Juda et Israel, urbesque eorum delevit[3].

Nous savons par la Bible que cette même cité s'appelait primitivement Kiriath-Sepher, en hébreu קִרְיַת סֵפֶר, en grec Καριαθσεφὲρ, πόλις γραμμάτων, en latin *Cariathsepher*.

[1] *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1857, t. II, p. 50 et suivantes.

[2] *Josué*, c. x, v. 38, 39.

[3] *Josué*, c. xi, v. 21.

Atque inde conscendens venit ad habitatores Dabir, quæ prius vocabatur Cariathsepher, id est, civitas litterarum[1].

Ailleurs elle est désignée sous le nom de *Kiriath-Sannah*, en hébreu קִרְיַת סַנָּה, en grec *πόλις γραμμάτων*, en latin *Cariathsenna :*

Et Danna, et Cariathsenna, hæc est Dabir[2].

Conquise par Othoniel, frère cadet de Caleb, qui, en récompense de cet exploit, lui donna sa fille Axa en mariage, elle fut assignée comme résidence aux prêtres[3].

Elle disparaît ensuite de l'histoire.

Eusèbe la mentionne, à la vérité, dans son *Onomasticon*, mais il ne nous dit pas si elle existait encore de son temps.

Δαβεὶρ, φυλῆς Ἰούδα, πόλις καλουμένη γραμμάτων, ἣν προκατελάβετο Γοθονιὴλ, ἀδελφὸς Καλὲβ, ἀνελὼν τοὺς Ἐνακεὶμ ἐξ αὐτῆς· ἣ γέγονεν ἱερατική.

«Dabir, de la tribu de Juda, appelée *ville des lettres;* Gothoniel, frère de Caleb, s'en empara, après avoir détruit les Enakim qui s'y trouvaient; elle fut concédée aux prêtres.»

En traduisant ce passage, saint Jérôme, non plus, n'ajoute rien qui puisse nous faire connaître si cette ville était encore debout à son époque, ou, au contraire, si elle était détruite.

M. Van de Velde[4] adopte une conjecture différente de celle du docteur Rosen, en plaçant, avec le docteur Stewart, la ville de Debir au *Khirbet Dilbeh* ou *Delbeh*, que j'ai décrit précédemment et qui se trouve à deux heures au sud-ouest d'Hébron. L'existence d'une source descendant par un conduit jusqu'à un réservoir appelé *Birket A'ïn Delbeh*, le nom de *Delbeh* que MM. Stewart et Van de Velde rapprochent de celui de Dabir, enfin les ruines éparses au milieu des broussailles de la colline qui domine ce bassin : telles sont les raisons qu'ils allèguent tous deux en faveur de cette hypothèse. Elle me paraît néanmoins très-problématique.

[1] *Josué*, c. xv, v. 15.
[2] *Ibid.* c. xv, v. 49.
[3] *Ibid.* c. xv, v. 16, 17; c. xxi, v. 15.
[4] *Memoir to accompany the map of the Holy Land*, p. 307.

D'abord, les ruines de Delbeh sont seulement celles d'un simple village et non point d'une ville de l'importance de Dabir, dont la conquête, regardée sans doute comme difficile, valut à Othoniel la main d'Axa, fille de Caleb.

En second lieu, le mot *Delbeh* n'a qu'un rapport assez éloigné avec celui de *Debir*.

Enfin, si l'A'ïn Delbeh dérive d'un peu plus haut avant d'aboutir au réservoir que j'ai mentionné, sa position n'explique pas parfaitement le verset suivant :

At illa [Axa] respondit : Da mihi benedictionem; terram australem et arentem dedisti mihi; junge et irriguam. Dedit itaque Caleb irriguum superius et inferius [1].

Ces expressions *irriguum superius et inferius*, dans le texte hébreu *goulloth i'lliioth veeth goulloth thahthiioth* (des sources inférieures et des sources supérieures), font supposer un plateau et une vallée ou bien deux vallées, l'une haute, l'autre plus basse, arrosées soit par des sources différentes, soit par la même source s'écoulant de la première vallée dans la seconde. Or l'A'ïn Delbeh semble sortir des flancs inférieurs de la colline dont les pentes sont couvertes par les ruines du Khirbet Delbeh, et cette source ne fertilise que la vallée au milieu de laquelle est le *birket* en question.

L'identification du Khirbet Delbeh avec l'antique cité kananéenne et royale de Debir me paraît donc très-incertaine, bien que je ne la rejette pas d'une manière absolue.

Quant à l'opinion du docteur Rosen, qui place à Daouïrban cette même ville de Debir, et qui voit dans l'A'ïn Nounkor descendant d'un petit plateau dans une riante et fertile vallée les *sources supérieures et les sources inférieures* signalées dans le livre de Josué, elle m'inspire également quelque doute, à cause de l'absence de ruines tant soit peu considérables sur la colline de Daouïrban. Toutefois, comme beaucoup de cités en Palestine, jadis importantes, ont été

[1] *Josué*, c. XV, v. 19.

presque effacées du sol, Debir peut être de ce nombre. En outre, l'A'ïn Nounkor rend mieux compte que l'A'ïn Delbeh des mots du texte hébreu *goulloth i'lliioth veeth goulloth thahthiioth :* aussi l'hypothèse émise par le docteur Rosen mérite-t-elle une sérieuse attention. Cependant je ne crois pas qu'elle doive être acceptée non plus sans quelque réserve.

A'ÏN SEBTA.

A dix heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-est.

A dix heures trente-cinq minutes, je rencontre un autre pressoir antique taillé dans le roc et divisé en trois compartiments; on l'appelle *Masret el-Djeladeh.*

Nous descendons de là par une pente rapide à travers de magnifiques jardins.

A onze heures, nous atteignons l'*Oued Sebta,* واد سبتا, belle vallée cultivée principalement en vignes. Une source y coule sous le nom d'*A'ïn Sebta.* L'eau en est recueillie dans un réservoir antique.

CHÊNE DIT D'ABRAHAM.

Deux admirables chênes verts embellissent cet endroit. L'un mesure trois mètres de circonférence, et se divise en trois grands rameaux principaux. L'autre, beaucoup plus remarquable encore, a huit mètres quarante-cinq centimètres à sa base. De son tronc vigoureux et gigantesque s'élancent trois grands bras, qui sont eux-mêmes de très-gros arbres et qui se subdivisent en de puissants rameaux. A midi il couvre de son ombre un terrain dont l'étendue de l'est à l'ouest est de trente-deux pas, et de trente du nord au sud. De combien de siècles cet arbre est-il chargé? C'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il que, bien que le développement immense de son tronc, de ses rameaux et de ses racines annonce une très-grande vieillesse, il paraît encore plein de séve et de verdeur. Suivant une tradition, ce chêne serait celui sous lequel Abraham était assis,

à l'entrée de sa tente, lorsque Dieu lui apparut sous la forme de trois anges, dans la vallée de Mambré :

1. Apparuit autem ei Dominus, in convalle Mambre, sedenti in ostio tabernaculi sui, in ipso fervore diei.

2. Cumque elevasset oculos, apparuerunt ei tres viri stantes prope eum; quos cum vidisset, cucurrit in occursum eorum de ostio tabernaculi, et adoravit in terram.

3. Et dixit : Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, ne transeas servum tuum.

4. Sed afferam pauxillum aquæ, et lavate pedes vestros, et requiescite sub arbore [1].

Dans le texte hébreu, au lieu des mots du premier verset *in convalle Mambre*, on lit : בְּאֵלֹנֵי מַמְרֵא, *beélonè Mamré* (sous les chênes de Mambré).

Le chêne vert que je viens de décrire ne peut évidemment pas remonter à une pareille antiquité. Eusèbe nous apprend, il est vrai, qu'on montrait encore de son temps, près d'Hébron, l'arbre sous lequel Abraham avait dressé sa tente :

Δρῦς Μαμβρῆ ἡ πρὸς τῇ Χεβρὼν, εἰς ἔτι νῦν δεικνυμένη τερέβινθος ἔνθα ἐσκηνοῦ Ἀβραάμ· ἣ καὶ ὑπὸ τῶν ἐθνῶν θρησκεύεται.

« Le chêne de Mambré, situé près d'Hébron; c'est le térébinthe que l'on montre encore aujourd'hui à l'endroit où campait Abraham; il est en grande vénération, même auprès des Gentils. »

Chose singulière, après avoir désigné cet arbre comme un chêne, Eusèbe l'appelle ensuite un térébinthe, bien que ces deux arbres soient assez différents l'un de l'autre.

Saint Jérôme, en reproduisant le même passage et la même confusion, ajoute que, dans son enfance, on voyait encore ce chêne, ce qui implique nécessairement que, depuis lors, il avait cessé d'exister.

Drys, id est quercus Mambre juxta Chebron, quæ usque ad ætatem infantiæ meæ et Constantii regis imperium terebinthus monstrabatur pervetus et annos

[1] *Genèse*, c. XVIII, v. 1-4.

magnitudine indicans, sub qua habitavit Abraham. Miro autem cultu ab ethnicis habita est et veluti quodam insigni numine consecrata.

Ailleurs, dans son Épitaphe de sainte Paule, saint Jérôme nous dit que cette sainte visita les *vestiges du chêne d'Abraham :*

Nec post longum spatium intravit Saræ cellulas, videns incunabula Isaac et vestigia quercus Abraham, sub qua vidit diem Christi et lætatus est [1].

C'est une nouvelle preuve que cet arbre vénérable n'existait plus à cette époque, et qu'il en restait seulement des vestiges.

Le superbe chêne vert qui nous occupe en ce moment, et qui accuse encore aujourd'hui, malgré sa vieillesse, une vigueur si grande, n'a donc rien à voir avec le chêne d'Abraham, dont sainte Paule, vers la fin du IVe siècle de notre ère, n'a pu contempler que les restes. Serait-ce un autre chêne issu de ce dernier? Cette seconde tradition est celle qui est consignée dans l'ouvrage du moine Burchard.

De Rama plus quam leuca, ad dextram, prope viam regiam que ducit Ebron, est Mambre, ubi habitabat Abraham longo tempore, ubi sedens ad ilicem Mambre in ostio tabernaculi sui vidit tres viros astantes *et cetera*, ut dicitur in Genesi. Ilex illa hodie ostenditur ante ostium tabernaculi Abrahe. Verum illa vetus aruit, sed de radice ejus alia nata est. De ilice Mambre per dimidiam leucam ad dextram, juxta viam, est Ebron, illa vetus civitas, quondam Cariatharbe dicta, in qua regnavit David septem annis, in monte sita [2].

Il faut environ quarante minutes de marche pour gagner, à partir du chêne vert de Sebta, le Djebel er-Remeideh, qui est très-certainement, comme l'indiquent les mots *ad dextram*, la montagne sur le haut de laquelle était située l'antique Hébron. Les indications de Burchard nous mènent droit à l'emplacement de ce chêne vert; il est donc probable que cet arbre est celui auquel il fait allusion. Ce religieux ajoute que le chêne qu'il mentionne n'est point l'arbre d'Abraham, mais qu'il en est seulement un rejeton. Comme il voyageait en Palestine à la fin du XIIIe siècle, une pareille date donne

[1] *Sancti Hieronymi opera*, t. I, p. 886, édition Migne.

[2] Burchardi *Descriptio Terræ Sanctæ*, IX, p. 81, édition Laurent.

au chêne de Sebta une antiquité déjà fort respectable. Depuis ce pèlerin, beaucoup d'autres ont vu cet arbre et l'ont décrit, en le faisant remonter quelquefois jusqu'à l'époque d'Abraham. Plusieurs l'ont pris à tort pour un térébinthe, trompés sans doute par le passage de l'*Onomasticon* cité plus haut. Quelques-uns même, comme le frère Eugène Roger, religieux récollet qui passa cinq ans en Palestine vers le milieu du XVIIe siècle, vont bien plus loin; car ils semblent disposés à croire que cet arbre est contemporain non-seulement de la vie d'Abraham, mais encore de la création du monde :

Dans cette même vallée [de Mambré], il y a un térébinthe, du tronc duquel sortent trois arbres merveilleusement gros, qu'on dit être de la création du monde; de fait, sa grosseur et sa hauteur confirment ce dire. On tient aussi que ce fut sous cet arbre qu'Abraham vit les trois anges qui allaient détruire Sodome et Gomorrhe, et qu'il les convia à prendre leur réfection [1].

OÙ ÉTAIT SITUÉE LA VALLÉE DE MAMBRÉ?

Une autre question se présente ici : l'Oued Sebta est-il l'antique vallée de Mambré, et, par conséquent, le magnifique chêne vert, objet de la discussion actuelle, peut-il être regardé, je ne dis pas comme celui à l'ombre duquel était assis Abraham lorsqu'il reçut les anges, puisque, à l'époque de saint Jérôme, cet arbre cessa d'exister, mais comme le successeur de ce dernier?

Consultons d'abord la Bible.

La première fois que les Livres saints mentionnent cette vallée célèbre par le séjour qu'y fit Abraham, appelé alors Abram, c'est au chapitre XIII de la Genèse :

Movens igitur tabernaculum suum Abram, venit et habitavit juxta convallem Mambre, quæ est in Hebron [2].

Le mot à mot du texte hébreu est le suivant :

Abram leva sa tente, et il s'en alla, et il s'établit près des chênes de Mamré, qui est à Hébron (*ou* près d'Hébron).

[1] Eugène Roger, *La Terre sainte*, p. 217-218. — [2] *Genèse*, c. XIII, v. 18.

La particule בְּ a, en effet, le sens des prépositions latines *in*, *prope*, *ad*, *apud*, *coram*; dans tous les cas, elle indique un voisinage très-rapproché.

La version des Septante rend ainsi ce verset :

Καὶ ἀποσκηνώσας Ἄβραμ ἐλθὼν κατῴκησε παρὰ τὴν δρῦν τὴν Μαμβρῆ, ἣ ἦν ἐν Χεβρώμ.

« Et Abram, ayant levé sa tente, s'en alla habiter près du chêne de Mambré, qui était à Hébron. »

Au chapitre XVIII de ce livre, nous lisons :

Apparuit autem ei Dominus, in convalle Mambre, sedenti in ostio tabernaculi sui, in ipso fervore diei [1].

Le texte hébreu porte :

Dieu lui apparut près des chênes (*ou* sous les chênes) de Mambré, comme il était assis à la porte de sa tente, pendant la chaleur du jour.

La version des Septante traduit comme il suit :

Ὤφθη δὲ αὐτῷ ὁ Θεὸς πρὸς τῇ δρυῖ τῇ Μαμβρῆ. . . .

« Dieu lui apparut près du chêne de Mambré . . . . . »

Ce verset, comme on le voit, ne nous apprend rien au sujet de la position de Mambré ou Mamré par rapport à Hébron. On peut en conclure seulement, comme du précédent, que Mambré était un lieu planté de chênes et très-probablement une vallée, ainsi que cela ressort de la version latine. Dans le chapitre XXIII du même livre il est question encore de Mambré, lors de l'achat par Abraham de la caverne double dans le champ d'Éphron :

17. Confirmatusque est ager quondam Ephronis, in quo erat spelunca duplex, respiciens Mambre, tam ipse quam spelunca, et omnes arbores ejus in cunctis terminis ejus per circuitum.

19. Atque ita sepelivit Abraham Saram uxorem suam in spelunca agri duplicis quæ respiciebat Mambre : hæc est Hebron, in terra Chanaan [2].

La Vulgate reproduit ici très-fidèlement le texte hébreu, qu'il est

[1] *Genèse*, c. XVIII, v. 1. — [2] *Ibid.* c. XXIII, v. 17, 19.

inutile, par conséquent, de traduire. De ces deux versets il résulte que le champ qui renfermait la caverne double était situé vis-à-vis Mambré, et que Mambré était Hébron.

Pour bien comprendre ce passage, il faut se rappeler ce que j'ai dit précédemment, savoir que le Haret el-Haram, ou le quartier principal de la ville actuelle d'Hébron, n'existait pas à l'époque d'Abraham, ce quartier ne s'étant formé que plus tard, quand la grotte double, à cause des dépouilles sacrées des premiers patriarches qu'elle contenait, fut devenue un véritable sanctuaire, autour duquel se groupèrent des habitations, sur un terrain jadis cultivé. Quant à la cité primitive, elle s'élevait très-probablement partie sur la hauteur appelée aujourd'hui Djebel er-Remeideh et partie à ses pieds, par conséquent au nord-ouest et en face de la caverne double. Les expressions de la Bible, ainsi entendues, sont donc très-claires et fort exactes. Dans ce passage, Mambré n'est plus une vallée plantée de chênes; c'est la ville même d'Hébron, avec laquelle elle est identifiée.

Cette même identification de Mambré avec Hébron se retrouve au chapitre XXXV de la Genèse :

Venit etiam ad Isaac patrem suum in Mambre, civitatem Arboc, hæc est Hebron [1].

On s'explique cela très-facilement, en admettant que la vallée qui conduisait à Mambré, c'est-à-dire à Hébron, s'appelait du même nom que cette ville, lequel s'appliquait à toutes deux, *Mambré* signifiant tantôt la vallée dont l'une des extrémités touchait Hébron, tantôt aussi cette dernière cité, qui portait pareillement le nom de Kiriath-Arbaa'.

Mais cette vallée voisine de la ville, où était-elle située, et où devons-nous chercher l'emplacement de ce fameux chêne, immortalisé par le souvenir d'Abraham, qui dressa sa tente sous son ombre, et surtout par celui des trois messagers célestes, emblèmes visibles de la sainte Trinité, qui vinrent jadis se reposer à ses pieds?

[1] *Genèse*, c. XXXV, v. 27.

Plusieurs vallées avoisinent Hébron. Laquelle choisir? Et, dans la vallée que nous aurons choisie, à quelle distance de la ville faut-il placer le site présumé de la tente d'Abraham et de l'arbre qui l'ombrageait? La Bible ne nous fournissant à ce sujet aucun renseignement précis, interrogeons là-dessus l'histoire profane et la tradition.

Dans les Antiquités judaïques, Josèphe s'exprime ainsi :

Ἄβραμος δὲ κατῴκει μὲν περὶ τὴν Ὠγύγην καλουμένην δρῦν· ἔστι δὲ τῆς Χαναναίας τὸ χωρίον, οὐ πόρρω τῆς Ἑβρωνίων πόλεως[1].

« Abraham habitait près du chêne appelé Ogygès; c'est un endroit du pays de Kanaan, non loin de la ville d'Hébron. »

Dans la Guerre des Juifs, ce même historien, après avoir parlé du magnifique tombeau des trois premiers patriarches, que l'on voyait à Hébron, ajoute :

Δείκνυται δὲ ἀπὸ σταδίων ἓξ τοῦ ἄστεως τερέβινθος μεγίστη, καὶ φασὶ τὸ δένδρον ἀπὸ τῆς κτίσεως μέχρι νῦν διαμένειν[2].

« On montre à six stades de la ville un très-grand térébinthe, et l'on dit que cet arbre s'est conservé jusqu'à nos jours depuis la création du monde. »

Il s'agit ici, selon toute apparence, de l'arbre qui, dans les Antiquités judaïques, est appelé *Ogygès*. Seulement, au lieu d'être signalé comme un chêne, il l'est comme un térébinthe, confusion qui se retrouve également, comme nous l'avons vu, dans l'*Onomasticon*, et qui depuis a été souvent reproduite par les pèlerins. On retrouve, en outre, dans ce dernier passage, la première trace de la tradition qui fait remonter cet arbre merveilleux jusqu'à la création du monde, tradition que le frère Roger n'hésite pas à regarder comme authentique.

Quant à la distance de six stades d'Hébron, distance qui ne dépasse guère un kilomètre, elle est contredite par le témoignage du pèlerin de Bordeaux, qui marque l'intervalle de deux milles entre ce même arbre et Hébron.

Inde Terebintho Chebron millia duo.

[1] *Antiquités judaïques*, I, x, § 4. — [2] *Guerre des Juifs*, IV, ix, § 7.

Or deux milles équivalent à seize stades ou près de trois kilomètres.

L'itinéraire que je viens de nommer nous apprend pareillement qu'il faut chercher l'emplacement de ce térébinthe au nord d'Hébron, puisqu'il y est dit que, en partant de Jérusalem, on rencontre d'abord, à quatre milles, le tombeau de Rachel; à deux autres milles, Bethléhem; à quatorze milles de Bethléhem, Bethazora; à neuf milles plus loin, le térébinthe d'Abraham; enfin, à deux milles de cet arbre, Hébron. Ces indications nous mènent, pour la position de ce térébinthe, à une faible distance du Ramet el-Khalil, dont je parlerai bientôt, et comme, à la magnifique enceinte qui s'y trouve et aux ruines de la basilique qui l'avoisinent, les juifs et les musulmans d'Hébron attachent la tradition du séjour d'Abraham, j'adopte très-volontiers l'opinion des critiques qui placent en cet endroit le site de l'ancien chêne de ce patriarche, arbre que d'autres appellent un térébinthe. Je développerai davantage cette conjecture dans le chapitre suivant, en décrivant les ruines du Khirbet Ramet el-Khalil.

L'autre tradition qui reconnaît dans le chêne actuel de Sebta soit le chêne même d'Abraham, soit son successeur, est mieux justifiée, je l'avoue, par le chiffre de six stades que donne l'historien Josèphe; mais, d'un autre côté, elle ne peut invoquer en sa faveur, comme la précédente, les débris d'une basilique que nous savons avoir été élevée sur ce point par les ordres de Constantin, pour remplacer un autel païen.

Sozomène, ainsi que nous le verrons, prétend également qu'un intervalle de quinze stades séparait le térébinthe d'Abraham de la ville d'Hébron. Aussi suis-je porté à croire que le texte de Josèphe est ici fautif, et que, au lieu de six stades, il faut lire seize stades, erreur qu'il est très-facile de s'expliquer, si l'on songe à la manière dont le chiffre 10 est exprimé en grec; c'est, en effet, un simple *iota*, *ι'*, qui est chargé de marquer les dizaines, caractère qui a bien pu échapper par sa ténuité à l'attention des copistes.

En résumé, la vallée de Mambré me paraît être, non pas

l'Oued Sebta, situé à l'ouest-nord-ouest d'Hébron, bien qu'on y voie encore deux superbes chênes que l'on pourrait regarder comme les rejetons de ceux dont parle la Bible dans le texte hébreu, mais plutôt l'*oued* qui, au nord de la ville, conduit au Khirbet Ramet el-Khalil, lieu présumé du séjour d'Abraham et de l'emplacement du chêne ou térébinthe près duquel il avait dressé sa tente.

RETOUR À HÉBRON.

A onze heures trente-cinq minutes, je quitte à regret les beaux ombrages des deux vieux chênes de Sebta, pour me diriger vers Hébron. Nous marchons vers l'est-sud-est, en suivant un sentier bordé de vignes et d'arbres fruitiers.

A onze heures cinquante-trois minutes, nous rencontrons une source appelée *A'ïn A'rab*, عين عرب. La construction qui la recouvre est musulmane. Un canal antique, aujourd'hui en partie détruit, amenait sans doute jadis les eaux de cette source à la ville d'Hébron.

Notre direction devient alors celle du sud-est.

A midi quinze minutes, nous sommes de retour à Hébron. Je consacre le reste de la journée à un nouvel examen des différents quartiers de cette ville et principalement du Haret el-Haram.

CHAPITRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

KHIRBET EN-NASARA. — BIOUT ABOU-HADHER. — HARAM RAMET EL-KHALIL. — EMPLACEMENT DU CHÊNE D'ABRAHAM. — HALHOUL, JADIS HALHOUL. — A'ÏN ED-DIROUEH. — KHIRBET BORDJ-SOUR, L'ANTIQUE BETH-TSOUR. — FONTAINE DE SAINT-PHILIPPE. — KHIRBET BEKKAR. — KHIRBET KOUSBOUR. — KHIRBET MENA'ÏN. — KHIRBET BEIT-RHIRAN. — KHIRBET KOUFIN. — BEIT-OUMMAR. — DJALA, PEUT-ÊTRE L'ANTIQUE GILOH.

KHIRBET EN-NASARA.

Le 24 juillet, à cinq heures cinq minutes du matin, nous prenons, au sortir d'Hébron, la direction du nord-ouest, en laissant à notre gauche un beau térébinthe qui ombrage un sanctuaire musulman.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous marchons directement vers le nord.

A notre gauche, à la distance d'un kilomètre au plus, s'élèvent les deux magnifiques chênes de Sebta. La vallée que nous parcourons est plantée de riches vignobles. On l'appelle *Oued Sebta*, واد سبتا, ou bien *Sahel Sebta*, سهل سبتا. A vingt minutes de marche plus au nord, elle prend le nom d'*Oued el-Kana*, واد القنا (vallée de l'Aqueduc), parce qu'elle est traversée sur ce point par un aqueduc, qui paraît d'origine musulmane. Il amenait à Hébron les eaux d'une source abondante, l'*A'ïn el-Kana;* aujourd'hui il tombe en ruine.

A cinq heures cinquante-cinq minutes, nous passons à côté d'un puits antique, que nous apercevons à notre droite; un petit réservoir, sans doute plus moderne, sinon dans sa fondation première, du moins dans les réparations qu'il a subies, l'avoisine. Ce puits porte le nom de *Bir en-Nasara*, بير النصارا, ou de *Bir Belad en-Nasara*, بير بلاد النصارا.

A six heures, j'examine, sur une petite colline, à gauche de la route que nous suivons, les restes d'un ancien village, appelés *Khirbet en-Nasara*, خربة النصارا. Ces ruines, comme leur nom l'indique, ne semblent pas antérieures à l'époque chrétienne, peut-être même à celle des croisades. Une trentaine d'habitations, encore en partie debout, consistent en une salle unique recouverte d'une voûte légèrement ogivale; elles sont bâties avec de menus matériaux. D'autres sont complétement renversées. Quelques pierres de taille sont éparses çà et là sur le sol, et semblent accuser une date plus ancienne. Il en est de même d'un caveau creusé dans le roc, qui peut avoir servi de tombeau.

Pour moi, dit M. de Saulcy[1], c'est là qu'était le bosquet de Mambré ou, si l'on aime mieux, le fameux térébinthe; car là, le nom l'indique comme les ruines elles-mêmes, il y a eu un important établissement chrétien, au milieu duquel je suis disposé à chercher l'église bâtie par l'ordre de Constantin et par les soins d'Eusèbe, évêque de Césarée, pour écarter de ce lieu vénéré les pratiques du paganisme.

Sans doute, comme le suppose ce savant, le nom de *Khirbet en-Nasara* (ruines des Chrétiens) permet de conjecturer que cet endroit était jadis habité par des chrétiens; mais si ce village possédait jadis une église, elle devait être fort peu considérable, car je n'en ai retrouvé aucune trace. Au contraire, au Khirbet Ramet el-Khalil, dont je vais parler, les vestiges d'une basilique chrétienne sont très-reconnaissables. C'est donc là que, avec la tradition hébraïque, encore fidèlement conservée au sein de la colonie juive établie à Hébron, je place le site du bosquet de Mambré.

Ces mêmes ruines de Khirbet en-Nasara ont été désignées à M. le docteur Rosen sous la dénomination de *Redjoum Sebzin*, رجم سبزين.

BIOUT ABOU-HADHER.

A six heures trente minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-est, puis vers le nord.

[1] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 150.

A six heures cinquante minutes, quelques maisons ruinées, à droite et à gauche de la route, me sont indiquées sous le nom de *Biout Abou-Hadher*, بيوت أبو حاضر.

HARAM RAMET EL-KHALIL.

A six heures cinquante-cinq minutes, nous faisons halte au *Haram Ramet el-Khalil*, حرم رامة الخليل (l'enceinte sacrée de la hauteur de l'Ami de Dieu, c'est-à-dire d'Abraham).

Cette enceinte rectangulaire, construite sur un plan légèrement incliné, mesure quatre-vingts pas de long sur cinquante-cinq de large. Il n'en existe que les faces sud et ouest; celle-ci est la plus courte des deux. Les faces est et nord sont détruites ou recouvertes de terre et de débris divers. Les blocs énormes qui composent les deux premières faces, les seules qui soient visibles, sont parfaitement aplanis et sans bossage. Les uns mesurent trois mètres et demi de long; les autres, trois mètres quatre-vingt-dix centimètres, d'autres, quatre mètres quinze centimètres; quelques-uns, cinq mètres, et le plus considérable, cinq mètres vingt-cinq centimètres. L'épaisseur du mur est partout d'un mètre quatre-vingts centimètres; sa plus grande hauteur ne dépasse pas actuellement deux mètres vingt centimètres, et il consiste alors en trois assises de blocs superposés sans ciment. Ailleurs, il n'a que deux assises. Les pierres qui forment le revêtement interne m'ont paru moins remarquables que celles qui constituent le parement externe; les unes et les autres sont posées de champ. L'intervalle qui les sépare est rempli par un blocage de menus matériaux.

Au milieu de la façade occidentale on observe un magnifique bloc long de cinq mètres vingt-cinq centimètres, posé à plat et non de champ comme les autres, ce qui fait que la partie du mur qu'il couronne est moins élevée sur ce point central que dans tout le reste de la façade. Le but de l'abaissement de celle-ci en cet endroit était, selon moi, de permettre aux spectateurs qui se trouvaient en dehors de l'enceinte d'apercevoir les cérémonies qui pou-

vaient s'accomplir au dedans. Cette enceinte, en effet, avait, selon toute apparence, un caractère sacré. Inaccessible probablement à la foule, elle renfermait soit un sanctuaire, soit un simple autel. Une seule porte, petite et étroite, y donne actuellement accès vers l'angle nord-ouest. Au dedans, à l'angle sud-ouest, on remarque un puits construit en pierres de taille très-régulières et que surmonte une arcade cintrée. M. Salzmann[1] a observé l'un des premiers qu'un tiers environ du terrain que le Haram el-Khalil délimite est de niveau avec le seuil de l'entrée; le second tiers forme une terrasse peu élevée, qui se relie à une troisième par deux pentes douces.

A quatre-vingts pas de distance de cette belle enceinte, on découvre les débris d'un édifice beaucoup moins remarquable et mesurant seulement quinze pas de large sur une longueur que l'on ne peut déterminer nettement, parce que, au bout d'une vingtaine de pas, on en perd la trace sous un amas confus de blocs brisés, qui recouvrent le sol. Cet édifice, construit aussi en pierres de taille très-régulières, mais de dimensions bien moins considérables que celles de l'enceinte précédente, était orienté de l'ouest à l'est. Bouleversé aujourd'hui de fond en comble, il offre très-vraisemblablement les restes d'une ancienne basilique chrétienne.

Non loin de là, vers l'est, je rencontre deux pressoirs antiques, pratiqués dans le roc; ils sont composés chacun de deux petites cuves communiquant ensemble.

Quelques pas plus avant dans la même direction, une colline jonchée de débris présente les arasements d'habitations renversées. Là était jadis un village, dont les ruines portent maintenant le nom de *Khirbet er-Ramah*, خربة الرامة.

EMPLACEMENT DU CHÊNE D'ABRAHAM.

Je reviens au Haram dont j'ai parlé. Les juifs d'Hébron sont unanimes à reconnaître dans cette enceinte l'emplacement du chêne ou, si l'on aime mieux, du térébinthe d'Abraham. Le puits qui y

[1] M. de Saulcy, *Voyage en Terre sainte*, t. II, *appendice*, p. 332.

est renfermé est appelé par eux comme par les musulmans *Bir el-Khalil*, بير الخليل (le puits de l'Ami de Dieu, c'est-à-dire d'Abraham). L'enceinte elle-même, à cause de la colline voisine, couronnée de ruines, se nomme *Haram er-Ramah*, et, d'une manière plus complète, *Haram Ramet el-Khalil*. Au sud-ouest de la petite plaine où elle se trouve, s'élève une montagne qui garde la dénomination caractéristique de *Djebel el-Batrak*, جبل البطرق (mont du Patriarche). Enfin, à l'est et au bas de la colline sur laquelle j'ai signalé les ruines dites *Khirbet er-Ramah*, s'étend un vallon qui se dirige du nord au sud, et est appelé *Hallet el-Bothmeh*, حلّة البطمة (place du Térébinthe), ou *Hallet Bothmet er-Ramah*, حلّة بطمة الرامة (place du Térébinthe de Ramah). Ces divers noms de *mont du Patriarche, place du Térébinthe, enceinte sacrée de la hauteur de l'Ami de Dieu*, semblent tous confirmer la tradition juive que j'ai rapportée et qui fait du Sahel Haram el-Khalil la partie des anciens bocages de Mambré où Abraham avait dressé sa tente. Le Haram renfermerait en particulier l'endroit où le patriarche offrit l'hospitalité aux trois anges, et comme l'arbre sous lequel ils se reposèrent est appelé souvent par les écrivains un térébinthe, bien que du texte hébreu il résulte que c'était un chêne, cette désignation, qui semble avoir prévalu à l'époque byzantine, est probablement l'origine de celle de *Hallet el-Bothmeh*, donnée à la vallée voisine du Haram. Si cette conjecture est fondée, l'enceinte du Haram, dont la construction accuse une date antérieure à l'époque chrétienne, aurait été élevée soit par les Juifs, soit par les Iduméens, qui, nous le savons, furent longtemps maîtres du district d'Hébron avant d'en être expulsés par Judas Machabée, pour consacrer l'emplacement traditionnel de l'arbre célèbre de Mambré et de la tente d'Abraham.

On a quelquefois supposé qu'il fallait voir là les restes de la basilique dont il est question dans le passage suivant du pèlerin de Bordeaux :

Inde Terebintho millia novem, ubi Abraham habitavit et puteum fodit sub arbore Terebintho, et cum angelis locutus est, et cibum sumpsit. Ibi basilica facta est, jussu Constantini, miræ pulchritudinis.

Cette opinion est consignée dans Quaresmius, qui s'exprime ainsi :

Prope convallem Mambre, sive potius in ejus extremitate, ostenditur locus antiquitus illustrissimo ædificio illustratus, ut quod superest non leve facit argumentum. Habet vero harum partium traditio, quando Terra sancta a Christianis possidebatur, fuisse ibi insignem exstructam ecclesiam, cujus in præsentia extrema duntaxat murorum pars remansit, qui locum ad instar piscinæ conficiunt : suntque illi ex magnis dolatis quadratis constructi lapidibus sive marmoribus. Intus in capite illius est magnus et pulcher puteus. Huic loco vicina erat ilex arborque illa, sub cujus umbra sanctus Abraham angelos recepit hospitio [1].

Mais une pareille conjecture ne peut, à mon sens, soutenir l'examen. L'enceinte qui nous occupe n'est nullement celle d'une basilique. D'abord elle ne paraît pas avoir été élevée plus haut qu'elle ne l'est actuellement, et la disposition intérieure du sol, qui forme trois terrasses successives, ne permet pas de penser que ce soit l'*area* d'une église chrétienne. La basilique que mentionne le pèlerin de Bordeaux, c'est celle dont j'ai signalé les ruines et qui se trouve à quatre-vingts pas à l'est du Haram. Quant au Haram lui-même, c'était un véritable *temenos*, ou enceinte sacrée, qui renfermait peut-être primitivement l'autel sur lequel Abraham avait offert des sacrifices au Seigneur.

Movens igitur tabernaculum suum Abram venit et habitavit juxta convallem Mambre, quæ est in Hebron; ædificavitque ibi altare Domino [2].

La même enceinte contenait aussi l'arbre près duquel ce patriarche avait dressé sa tente, et le puits qu'il avait creusé. Ce lieu, vénéré à la fois par les juifs et par les païens, fut, de bonne heure sans doute, l'objet d'un culte superstitieux, et la foule de ceux qui y venaient en pèlerinage pour y offrir des sacrifices et y célébrer des fêtes religieuses était si grande, qu'on finit par y établir une foire annuelle qui fut longtemps célèbre et très-fréquentée.

Ce fait nous est confirmé par plusieurs témoignages. Lors de la dernière insurrection des Juifs, quand ceux-ci, commandés par

[1] *Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. II, p. 767. — [2] *Genèse*, c. XIII, v. 18.

le fameux Bar-Cocheba, eurent été écrasés par les Romains, l'an 136 de notre ère, sous les ruines de Bethar, le principal boulevard de la révolte, tous ceux qui échappèrent au massacre furent vendus par milliers au marché du Térébinthe, comme on appelait alors cet endroit, et les captifs qui n'y trouvèrent pas d'acheteurs furent transportés à Gaza et de là en Égypte, où ils périrent misérablement.

Nous lisons à ce sujet dans saint Jérôme :

Legamus veteres historias et traditiones plangentium Judæorum, quod in tabernaculo Abrahæ, ubi nunc per annos singulos mercatus celeberrimus exercetur, post ultimam eversionem quam sustinuerunt ab Hadriano, multa hominum millia venundata sint, et quæ vendi non potuerint translata in Ægyptum, tam naufragio et fame quam gentium cæde truncata [1].

Ailleurs, dans son Commentaire sur Jérémie, il s'exprime comme il suit :

Alii vero, quod ultima captivitate sub Hadriano, quando et urbs Jerusalem subversa est, innumerabilis populus diversæ ætatis et utriusque sexus in mercatu Terebinthi venundatus sit [2].

Longtemps après la chute de la nationalité juive, Eutropia, belle-mère de Constantin, s'étant rendue en ce même lieu pour y accomplir un vœu, fut témoin de toutes les superstitions qu'on y pratiquait encore auprès de l'arbre d'Abraham. Elle en instruisit l'empereur, son gendre. Celui-ci, par une lettre à Macaire et aux autres évêques de la Palestine, donna l'ordre de renverser l'autel de Mambré et les idoles que les païens avaient élevées alentour, puis d'ériger en leur place une basilique chrétienne digne des grands souvenirs qui se rattachaient à cette localité célèbre.

Eusèbe, qui nous a conservé la lettre de Constantin, nous apprend que la volonté de l'empereur fut exécutée [3].

L'historien Socrate confirme le même fait, que d'autres écrivains attestent pareillement; voici comment il s'exprime :

Μίαν μὲν ἐν τῇ καλουμένῃ Δρυῖ τῇ Μαμβρῇ ὑφ' ἣν τοὺς ἀγγέλους ἐξενίσθαι

[1] *Commentaire sur Zacharie*, c. XI. — [2] *Commentaire sur Jérémie*, c. XXXI. Voyez également à ce propos la *Chronique pascale*, p. 253. — [3] Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. III, c. LVII.

πρὸς τὸν Ἀβραὰμ οἱ ἱεροὶ Λόγοι μηνύουσι, κατεσκεύαζε. Μαθὼν γὰρ ὁ βασιλεὺς βωμοὺς ὑπὸ τῇ δρυῖ ἱδρύσθαι καὶ θυσίας ἑλληνικὰς τελεῖσθαι ἐπ' αὐτῷ, μέμφεται μὲν δι' ἐπιστολῆς Εὐσεβίῳ, τῷ τῆς Καισαρείας ἐπισκόπῳ· κελεύει δὲ τὸν μὲν βωμὸν ἀνατραπῆναι, πρὸς δὲ τὴν δρῦν κατασκευασθῆναι οἶκον εὐκτήριον [1].

« Constantin construisit une église dans l'endroit appelé le Chêne de Mambré, chêne sous lequel, comme le marquent les Livres sacrés, les anges avaient reçu l'hospitalité de la part d'Abraham. L'empereur, en effet, ayant été informé que des autels avaient été érigés sous ce chêne, et que les païens y offraient des sacrifices, adressa des remontrances sur ce point par une lettre qu'il écrivit à Eusèbe, évêque de Césarée, et il ordonna de renverser l'autel et de bâtir près du chêne une maison de prières. »

Devons-nous conclure de là que la basilique de Constantin remplaça précisément au même lieu l'autel en question, qui, d'après ma supposition, s'élevait au milieu de l'enceinte du Haram el-Khalil; que, par conséquent, la basilique fut comprise dans cette enceinte, ou même que les murs de celle-ci sont les assises inférieures du monument constantinien? Je ne le pense pas. D'abord dans l'intérieur du Haram on ne reconnaît nullement les traces d'une ancienne basilique qui y aurait été enclavée. En second lieu, les murs du Haram, par leur caractère architectonique, par la grandeur de leur appareil et l'absence de tout ciment, semblent attester une époque bien antérieure à celle de Constantin; en outre, ils ne paraissent pas avoir jamais été élevés plus haut. Donc ils ne peuvent être identifiés avec les assises inférieures de cette basilique. Ces deux premières hypothèses sont par conséquent à rejeter. Reste celle qui reconnaîtrait la basilique de Constantin dans les ruines de l'église que l'on remarque à quatre-vingts pas de distance à l'est du Haram. Celle-là seule me semble soutenable. A la vérité, cette dernière église, qui n'a point quatorze pas de large sur une longueur de vingt-cinq au plus, n'a jamais été une grande basilique, comme on pourrait le croire d'après le texte du pèlerin de Bordeaux :

Ibi basilica facta est, jussu Constantini, miræ pulchritudinis.

[1] *Histoire ecclésiastique*, l. I, c. XVIII.

Mais cette basilique pouvait être belle et riche intérieurement, sans avoir des proportions considérables; puis, dans le passage de l'historien Socrate que j'ai cité tout à l'heure, il est question seulement d'une *maison de prières* ou *oratoire*, *οἶκος εὐκτήριος*, expression que cet écrivain n'aurait pas probablement employée s'il s'était agi d'un vaste édifice construit à Mambré par les ordres de l'empereur.

A huit heures trente-six minutes, descendant de la colline d'Er-Ramah, dans la direction du nord, je remarque un banc de rochers exploité jadis comme carrière; c'est de là probablement qu'ont été tirés les blocs avec lesquels a été bâti le Haram.

Nous laissons bientôt à notre gauche une source appelée *A'ïn Zerka*, عين زرقا, et un peu plus loin une antique citerne creusée dans le roc. On y descend par un escalier. Revêtue d'un ciment excellent, elle est soutenue au dedans par deux piliers, qui ont peut-être été ajoutés après coup.

HALHOUL.

A neuf heures dix minutes, nous descendons au fond de l'*Oued Halhoul*, واد حالحول. Les pentes qui y conduisent sont plantées de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers.

Nous remontons ensuite les pentes opposées et, à neuf heures trente minutes, nous atteignons Halhoul, village de sept cents habitants, sur le sommet d'une colline. Un certain nombre de maisons sont bâties avec des matériaux antiques. Plusieurs tombeaux creusés dans le roc datent également de l'époque judaïque. Les habitants s'approvisionnent d'eau à une source située au-dessous du village, vers le sud, et appelée *A'ïn Ayoub* (source de Job).

A une faible distance des maisons, s'élève, sur un plateau, une mosquée vénérée sous le nom de *Djama' Neby Younès* (mosquée du prophète Jonas). Les murs de cet édifice ont été construits en partie avec des blocs antiques. Il m'a été impossible d'y pénétrer, les habitants m'en ayant interdit l'entrée. Ils prétendent y garder

dans un sarcophage les cendres du prophète auquel leur mosquée est dédiée.

Le village de Halhoul a conservé fidèlement la dénomination primitive de la ville qu'il remplace. Celle-ci s'appelait, en hébreu, *Halhoul,* חַלְחוּל, en grec Αἰλουά et Ἀλοόλ, en latin *Halhul.* Elle est mentionnée dans le livre de Josué comme appartenant au district montagneux de Juda :

Halhul, et Bessur, et Gedor[1].

Indépendamment de la conformité complète des noms, le voisinage des deux cités de Bessur et de Gedor, que l'on retrouve dans les ruines actuelles de Beit-Sour et de Djedour, prouve l'identité du village dont il s'agit en ce moment avec l'antique ville de Halhoul.

A l'époque de saint Jérôme, cette localité s'appelait *Alula,* comme le prouve le passage suivant, tiré de la traduction de l'*Onomasticon* d'Eusèbe :

Elul, in tribu Juda. Est et hodie in regione ad Æliam pertinente villa nomine Alula, juxta Chebron.

Rabbi Ishak Chelo, juif d'Aragon, qui se rendit en Palestine en 1333, signale Halhoul dans son écrit intitulé : *Les Chemins de Jérusalem :*

De là [de Thekoa'] on va à Halhul, endroit mentionné par Josué. Il y a ici un certain nombre de juifs, qui vous conduisent vers un ancien monument sépulcral, attribué à Gad le Voyant. C'est le troisième tombeau des sept prophètes[2].

On lit également dans le *Jichus ha-Tsadikim* (Sépulcres des Justes) :

A Halhul est le sépulcre de Gad le prophète, le Voyant de David[3].

La mention de ce tombeau se rencontre aussi dans l'écrit publié dans le même ouvrage de Carmoly sous le titre de *Jichus ha-Abot* (Sépulcres des Patriarches) :

Sur la route par laquelle on va d'Hébron à Jérusalem (que nous désirons

[1] *Josué,* c. xv, v. 58. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte,* p. 242. — [3] *Id. ibid.* p. 388.

qu'on relève et qu'on rétablisse le plus tôt possible), est Halhul, où est enseveli Gad, le prophète de David [1].

Peut-être l'une des grottes sépulcrales que l'on remarque à Halhoul, et dont plusieurs servent encore aux habitants de ce village à enterrer leurs morts, a-t-elle eu jadis l'honneur de recevoir la dépouille mortelle de ce prophète; mais on ne saurait dire quelle grotte, la tradition sur ce point s'étant éteinte dans ce village, depuis la disparition de la petite colonie juive qui y était établie.

La Bible ne nous apprend d'ailleurs nulle part si Gad était originaire de Halhoul. Nous voyons apparaître pour la première fois ce personnage lors de la retraite de David à Maspha, auprès du roi de Moab. Il donne à David le conseil d'abandonner cet asile et de retourner dans le pays de Juda :

Dixitque Gad propheta ad David : Noli manere in præsidio, proficiscere, et vade in terram Juda. Et profectus est David, et venit in saltum Haret [2].

Plus tard, quand David, vers la fin de son règne, ordonna à Joab, général de ses armées, de faire le dénombrement de son peuple, ce fut ce même prophète qui se présenta à ce monarque pour lui reprocher, au nom du Seigneur, le recensement qui venait d'être opéré, et pour exiger de lui, en punition de cette faute, le choix entre trois châtiments : ou son royaume devait être pendant sept ans affligé par la famine; ou bien il devait être lui-même durant trois mois vaincu et harcelé par ses ennemis; ou enfin, pendant trois jours, la peste devait décimer ses États.

Cumque venisset Gad ad David, nuntiavit ei dicens : Aut septem annis veniet tibi fames in terra tua; aut tribus mensibus fugies adversarios tuos, et illi te persequentur; aut certe tribus diebus erit pestilentia in terra tua. Nunc ergo delibera, et vide quem respondeam ei qui me misit sermonem [3].

David ayant choisi la peste, cette calamité se déchaîna aussitôt sur tout le territoire d'Israël, et soixante et dix mille hommes succombèrent aux atteintes du fléau. Déjà l'ange du Seigneur étendait

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 435.

[2] *Rois*, l. I, c. XXII, v. 5.

[3] *Rois*, l. II, c. XXIV, v. 13.

la main contre Jérusalem elle-même pour la frapper, lorsque Dieu l'arrêta près de l'aire du Jébuséen Aravna. Sur les prescriptions de Gad, David, afin d'achever de conjurer la vengeance divine et pour remercier le ciel de la cessation de l'épidémie, s'empressa d'élever sur cette aire un autel au Seigneur :

Venit autem Gad ad David in die illa, et dixit ei : Ascende, et constitue altare Domino in area Areuna Jebusæi[1].

Gad, comme nous l'apprend le livre I des Paralipomènes, joignait à sa qualité de prophète la charge d'historiographe du règne de David :

Gesta autem David regis priora et novissima scripta sunt in libro Samuelis Videntis, et in libro Nathan prophetæ, atque in volumine Gad Videntis[2].

Mais, quant au lieu de sa naissance et à celui de sa mort et de sa sépulture, les Livres saints restent muets, ce qui ne veut pas dire que la tradition juive qui place à Halhoul le tombeau de ce prophète soit erronée; seulement elle n'a point pour s'appuyer l'autorité du texte sacré. Je la donne donc pour ce qu'elle est, sans prétendre lui conférer une valeur incontestable.

A'ÏN ED-DIROUEH.

A dix heures, nous descendons des hauteurs de Halhoul, en nous dirigeant vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord.

A dix heures quinze minutes, nous parvenons à l'*A'ïn ed-Diroueh*, عين الدروة, que d'autres prononcent *ed-Dhiroueh*, الضروة. Cette fontaine est construite avec des blocs régulièrement taillés. L'eau est recueillie dans un réservoir le long de la route. Celle-ci paraît avoir été une ancienne voie romaine. Au-dessus de la fontaine s'étend une plate-forme. On y observe les vestiges d'une vieille basilique chrétienne, bâtie en pierres de taille. Orientée de l'ouest à l'est, elle mesurait vingt et un pas de long sur treize de

[1] *Rois*, l. II, c. XXIV, v. 18. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. XXIX, v. 29.

large, et était divisée en trois nefs. La voûte était en blocage, et ce qui en subsiste m'a semblé d'une date postérieure au reste de l'édifice.

A quelque distance de là, une longue bande de rochers a été taillée et aplanie, et l'on y a creusé des tombeaux. Je visite successivement chacune de ces grottes sépulcrales. Les unes renferment des fours à cercueil; d'autres, des cuves ou auges ménagées dans l'épaisseur du roc et surmontées d'un arceau cintré. En différents endroits on observe, sur la surface de ce rideau de rochers, des trous carrés, destinés sans doute à recevoir des poutres, ce qui prouve qu'on y avait adossé des constructions. En outre, à l'une des extrémités de cette espèce de muraille rocheuse perforée, on trouve une seconde source, appelée pareillement *Aïn ed-Diroueh*, dont l'eau, qui jaillit du rocher, tombe dans un petit bassin. Je m'imagine que cette source alimente par un conduit souterrain la fontaine qui est sur le bord du chemin.

KHIRBET BORDJ-SOUR.

De l'autre côté de la route, vers l'ouest, se dresse une colline de cent mètres d'élévation, dont les pentes, disposées artificiellement en étages successifs, sont maintenant hérissées de broussailles et parsemées de débris différents. On y remarque aussi quatre anciens tombeaux taillés dans le roc. L'un est précédé d'un vestibule; l'entrée de la chambre sépulcrale est bouchée avec de la terre. Les trois autres n'ont pas de vestibule, et consistent uniquement chacun en une seule chambre sans fours à cercueil.

A mesure que l'on gravit les flancs de la colline, on s'aperçoit que les amas de matériaux provenant de constructions renversées deviennent de plus en plus considérables. Une fois arrivé sur le sommet, on trouve les restes d'une petite forteresse, appelée *Bordj-Sour*, برج سور. Il n'en subsiste plus qu'une faible partie. Bâtie avec des matériaux antiques, elle ne paraît pas remonter elle-même au delà de l'époque musulmane; peut-être même faut-il l'attribuer

aux croisés. Les pierres des angles sont à bossage. Intérieurement, on distingue les débris d'une salle à voûte ogivale.

Quant aux autres constructions, soit publiques, soit privées, qui couvraient jadis ce plateau, elles sont rasées et ont presque entièrement disparu, l'emplacement qu'elles occupaient ayant été depuis longtemps labouré et livré à la culture. Le site de cette ville anéantie est actuellement connu sous le nom de *Khirbet Bordj-Sour*, خربة برج سور, ou de *Khirbet Bordj Beit es-Sour*, خربة برج بيت السور. Là s'élevait autrefois *Beth-Tsour*, en hébreu בֵּית צוּר (maison du Rocher), en grec Βηθσούρ, en latin *Bethsura*, *Bethsur* et *Bessur*. Elle est signalée dans la Bible dès l'époque de Josué, et sa situation est nettement indiquée dans le verset suivant, qui la place au milieu des montagnes de Juda, entre Halhoul et Gedor :

Halhul, et Bessur, et Gedor [1].

Roboam fortifia cette ville, qui par sa position importante commandait la route de Jérusalem à Hébron :

Bethsur quoque [exstruxit], et Socho, et Odollam [2].

Après le retour de la captivité, les habitants de Beth-Sour contribuèrent au rétablissement des murs de Jérusalem :

Post eum ædificavit Nehemias filius Azboc, princeps dimidiæ partis vici Bethsur, usque contra sepulchrum David, et usque ad piscinam, quæ grandi opere constructa est, et usque ad domum fortium [3].

C'est sous les remparts de Beth-Tsour que, l'an 165 avant Jésus-Christ, Judas Machabée remporta une éclatante victoire sur Lysias :

28. Et sequenti anno congregavit Lysias virorum electorum sexaginta millia, et equitum quinque millia, ut debellaret eos;

29. Et venerunt in Judæam, et castra posuerunt in Bethoron, et occurrit illis Judas cum decem millibus viris [4].

Il ne faut pas avoir de doute ici sur l'identité de cette Bethoron

[1] *Josué*, c. xv, v. 58.

[2] *Paralipomènes*, l. II, c. xi, v. 7.

[3] *Esdras*, l. II, c. iii, v. 16.

[4] *Machabées*, l. I, c. iv, v. 28, 29.

de la Vulgate avec Beth-Sour; car voici le verset correspondant du texte des Septante :

Καὶ ἦλθον εἰς τὴν Ἰδουμαίαν, καὶ παρενέβαλον ἐν Βαιθσούροις, καὶ συνήντησεν αὐτοῖς Ἰούδας ἐν δέκα χιλιάσιν ἀνδρῶν.

L'historien Josèphe, en racontant le même fait, donne également à la localité en question le nom indiqué par les Septante :

Λυσίας δὲ . . . . . ἐνέβαλεν εἰς τὴν Ἰουδαίαν· καὶ ἀναβὰς εἰς τὴν ὀρεινὴν ἐν Βεθσούροις, κώμῃ τῆς Ἰουδαίας, ἐστρατοπεδεύσατο [1].

Plein de confiance dans la protection du ciel, Judas se précipita avec sa petite armée contre un ennemi qui lui était supérieur par le nombre, tua cinq mille hommes aux Syriens et força Lysias vaincu à s'enfuir à Antioche, où il rassembla de nouvelles troupes; puis il fortifia Beth-Tsour, dans la crainte d'être attaqué derechef du côté de l'Idumée. Effectivement, l'an 163 avant Jésus-Christ, Antiochus Eupator, à la tête d'une armée formidable, dont Lysias avait le commandement, vint assiéger Beth-Tsour, ville, dit Josèphe, *très-forte et difficile à prendre :*

Καὶ παραγενόμενος εἰς τὴν Ἰδουμαίαν ἐκεῖθεν εἰς Βεθσούραν ἀναβαίνει πόλιν, σφόδρα ὀχυρὰν καὶ δυσάλωτον.

Judas se hâta de quitter Jérusalem, pour marcher au secours de cette forteresse, et il établit son camp à Beth-Zacharias, localité qui, d'après Josèphe, était à soixante et dix stades de l'ennemi. J'aurai l'occasion d'en parler plus tard. D'abord vainqueur, le héros Machabée dut ensuite céder à la multitude de ses adversaires, et Beth-Tsour, après une longue défense, fut contrainte de capituler. Les Syriens y laissèrent une garnison.

L'an 161, Bacchide répara les fortifications de cette place, que reconquit Simon, en 145.

A l'époque d'Eusèbe, elle existait encore, mais seulement à l'état

[1] *Antiquités judaïques*, XII, VII, § 5.

de village, et il est probable qu'elle était alors démantelée, puisque cet écrivain ne parle point de ses fortifications :

Βεθσοὺρ, φυλῆς Ἰούδα ἢ Βενιαμίν· καὶ ἔτι νῦν κώμη Βηθσωρὼ καλεῖται, ἐλθόντων ἀπὸ Αἰλίας εἰς Χεβρὼν ἐν εἴκοσι σημείοις.

« Bethsour, de la tribu de Juda ou de Benjamin. C'est maintenant encore un village du nom de Bethsoro, au vingtième mille sur la route d'Ælia à Hébron. »

J'ignore pourquoi Eusèbe nous dit que Beth-Tsour était de la tribu de Juda ou de Benjamin; cette ville, en effet, appartenait à la première tribu, et jamais, que je sache, les limites de la seconde n'ont descendu si bas vers le sud.

FONTAINE DE SAINT-PHILIPPE.

Le même écrivain nous apprend qu'on montrait à Beth-Tsour la fontaine où l'eunuque de la reine d'Éthiopie avait été baptisé par l'apôtre Philippe :

Ἔνθα καὶ πηγὴ ἀπὸ ὄρους ἐξιοῦσα δείκνυται, ἐν ᾗ λέγεται ὁ εὐνοῦχος Κανδάκης βεβαπτίσθαι ὑπὸ Φιλίππου.

« Là [à Beth-Tsour] on montre aussi une source qui sort de la montagne, et où, dit-on, l'eunuque de Candace fut baptisé par Philippe. »

Saint Jérôme traduit ce passage sans le modifier, ce qui indique qu'il en adopte le contenu :

Juxta quem [vicum Bethsoron] fons ad radices montis ebulliens ab eadem in qua gignitur sorbetur humo. Et Apostolorum Acta referunt eunuchum Candacis reginæ in hoc esse a Philippo baptizatum.

Le passage des Actes des apôtres[1] auquel saint Jérôme fait allusion est bien connu; je l'ai d'ailleurs déjà reproduit dans le tome I de cet ouvrage, chapitre v, à propos de la fontaine dite *A'ïn el-Hanîeh*. Il est donc inutile de le citer de nouveau ici.

C'est à cette dernière fontaine, comme je l'ai montré en la dé-

[1] *Actes des Apôtres*, c. VIII. v. 26-39.

crivant, c'est-à-dire entre Bethléhem et A'ïn Karim, que la tradition actuelle place le baptême de l'eunuque; mais cette tradition, quoique adoptée à la fois par les Grecs, par les Latins et par les Arméniens, en un mot, par tous les chrétiens indigènes, est réfutée d'une manière qui semble péremptoire par des témoignages bien antérieurs à ceux sur lesquels elle s'appuie.

Indépendamment du passage d'Eusèbe et du passage de saint Jérôme que je viens de rapporter, et qui fixent au bas de la hauteur de Beth-Tsour la fontaine de Saint-Philippe, on peut citer pareillement celui-ci, que j'emprunte à l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem :

Inde Bethazora millia quatuordecim, ubi est fons in quo Philippus eunuchum baptizavit.

Or le témoignage du pèlerin de Bordeaux remonte à l'an 333 de l'ère chrétienne, et date de la même époque que celui d'Eusèbe.

Saint Jérôme, qui dans sa traduction de l'*Onomasticon* reproduit l'assertion d'Eusèbe sur ce point sans la réfuter, et qui, par conséquent, paraît y adhérer, comme à l'expression d'une opinion alors constante et incontestable, la confirme ailleurs, en son nom personnel, dans l'Épitaphe de sainte Paule.

Statimque concito gradu cœpit per viam veterem pergere, quæ ducit Gazam ..... et tacite secum volvere quomodo eunuchus Æthiops gentium populos præfigurans mutaverit pellem suam : et dum Vetus relegit Instrumentum, fontem reperit Evangelii. Atque inde ad dexteram transit. A Bethsur venit Escol[1].

Ainsi que le fait observer M. de Saulcy[2], il est clair, d'après ce passage, que la vieille route de Jérusalem à Gaza passait à Hébron; que la fontaine où saint Philippe baptisa l'eunuque de la reine d'Éthiopie était sur cette route; enfin, qu'il fallait, pour aller à Bethsur, passer à droite. Tout cela est rigoureusement exact. En venant de Bethléhem, en effet, point de départ de sainte Paule, celui qui,

[1] *Sancti Hieronymi opera*, t. I, édit. Migne, p. 886. — [2] *Voyage en Terre sainte*, t. I, p. 163.

se dirigeant vers Gaza par la route d'Hébron, s'arrête à l'A'ïn ed-Diroueh, qu'il rencontre chemin faisant, tourne à droite pour monter aux ruines de Beit-Sour, l'antique Beth-Tsour, en latin *Bethsur*.

J'ajouterai que l'épithète de *vetus* (vieille) donnée ici par saint Jérôme à la route conduisant à Gaza par Hébron explique très-bien le sens que l'on doit donner à celle de *deserta* (déserte), employée dans les Actes des apôtres pour désigner la même voie. Il ne faut pas prendre ce dernier mot à la lettre et croire que cette route était réellement déserte, puisqu'elle traversait des villes et des villages; elle était seulement abandonnée alors par la plupart de ceux qui se rendaient à Gaza, lesquels en prenaient une autre plus occidentale, comme le font encore les caravanes d'aujourd'hui, qui, pour aller de Jérusalem à Gaza, vont d'abord à Ramleh et de là se dirigent droit au sud vers Gaza, en côtoyant la mer à la distance de quelques kilomètres.

La tradition qui rattache à l'A'ïn el-Hanîeh les souvenirs que revendique en sa faveur l'A'ïn ed-Diroueh est, je l'avoue, depuis fort longtemps consacrée, en quelque sorte, par les témoignages presque unanimes de tous les pèlerins qui l'ont visitée. L'Église latine, l'Église grecque et l'Église arménienne vénèrent cette fontaine comme celle dans les eaux de laquelle saint Philippe aurait baptisé l'eunuque. Mais cette tradition, qui ne paraît pas remonter à une époque antérieure à celle des croisades, doit évidemment céder le pas, pour tout esprit impartial, à la tradition primitive, telle qu'elle est consignée dans le pèlerin de Bordeaux, dans Eusèbe et dans saint Jérôme, lesquels, étant plus rapprochés de l'origine même des premières traditions chrétiennes de la Palestine et étant en même temps, les deux derniers surtout, les plus sérieuses autorités que l'on puisse consulter en pareille matière, à cause de leur connaissance approfondie de la contrée, principalement au point de vue religieux, doivent, par conséquent, l'emporter dans la balance sur des autorités moins graves ou d'une date plus récente.

En outre, les circonstances elles-mêmes du récit des Actes des apôtres relativement à ce baptême semblent s'opposer matérielle-

ment à l'hypothèse qui place à l'A'ïn el-Hanîeh le lieu de cet événement. Le texte sacré nous dit que l'eunuque de la reine d'Éthiopie était sur un char :

28. Et revertebatur sedens super currum suum, legensque Isaiam prophetam...

38. Et jussit stare currum, et descenderunt uterque in aquam, Philippus et eunuchus, et baptizavit eum [1].

Or la route qui passe près de l'A'ïn el-Hanîeh ne paraît pas avoir jamais été carrossable. Au contraire, la route à côté de laquelle coule l'A'ïn ed-Diroueh conserve encore, çà et là, les traces d'un ancien pavage. Bien des siècles sans doute avant l'époque romaine et dès le règne de Salomon, selon toute apparence, la route conduisant de Jérusalem à Hébron devait être carrossable. Nous savons, en effet, que ce monarque avait un très-grand nombre de chars [2]; il devait donc préalablement avoir rendu praticables pour l'évolution de ces chars les principales voies qui avoisinent Jérusalem, et tout porte à croire qu'il n'avait pas laissé de côté celle qui de la métropole menait à Hébron, cité où son père David avait régné pendant plusieurs années, et dont il avait fait sa capitale, avant de pouvoir se rendre maître de Jérusalem.

Que si l'on invoque, en faveur de l'authenticité de la tradition relative à l'A'ïn el-Hanîeh, la présence, dans le voisinage de cette fontaine, de quelques colonnes qui peuvent avoir appartenu à une ancienne église, aujourd'hui totalement rasée, qui aurait été élevée jadis en l'honneur de saint Philippe pour conserver la mémoire du baptême conféré par cet apôtre à l'eunuque éthiopien, on retrouve de même au-dessus de l'A'ïn ed-Diroueh les restes encore très-reconnaissables d'une ancienne basilique chrétienne, à laquelle, à plus juste titre, on peut rattacher un semblable souvenir.

A mon avis, une des raisons qui depuis le moyen âge ont contribué à fausser sur ce point la tradition primitive, c'est la confusion que l'on a faite longtemps des ruines de Bettir, la fameuse Bethar,

[1] *Actes des apôtres*, c. VIII, v. 28, 38. — [2] *Rois*. l. III. c. X, v. 26.

avec celles de Beit-Sour, l'antique Beth-Tsour, confusion qui a permis de croire que le texte du pèlerin de Bordeaux, d'Eusèbe et de saint Jérôme pouvait s'appliquer à l'A'ïn el-Hanîeh, assez rapprochée du Khirbet Bettir, que l'on identifiait alors avec Beth-Tsour, tandis que le texte de ces trois écrivains mène, en réalité, directement à l'A'ïn ed-Diroueh, que dominent à l'ouest, et par conséquent à la droite de ceux qui viennent de Jérusalem, les débris du Khirbet Bordj-Sour, où tous les critiques placent actuellement sans conteste la ville et la forteresse de Beth-Tsour, si célèbre à l'époque des Machabées, de même que Bethar, aujourd'hui Bettir, le fut plus tard, lors de la terrible et dernière insurrection des Juifs sous Bar-Cocheba.

KHIRBET BEKKAR.

A midi quinze minutes, nous quittons l'A'ïn ed-Diroueh pour monter vers le nord-ouest, puis vers l'ouest.

A midi trente minutes, nous cheminons sur un plateau hérissé de broussailles et, en particulier, de touffes épaisses de chênes verts nains.

Notre direction redevient ensuite celle du nord.

A une heure, nous parvenons au *Khirbet Bekkar*, خربة بقّار. Ces ruines consistent en un amas de petites maisons abandonnées et à moitié détruites, d'apparence musulmane; quelques pierres de taille et un tronçon de colonne sont les seuls débris antiques que j'y aie remarqués. Deux magnifiques chênes, plusieurs fois séculaires, ombragent l'un des points culminants de ce plateau, d'où le regard, à l'ouest, s'étend jusqu'à la Méditerranée.

KHIRBET KOUSBOUR.

A une heure dix minutes, nous partons dans la direction du sud-est, puis du sud; bientôt après, nous descendons vers l'ouest par un sentier très-rapide où nos chevaux, que nous tenons par la bride, glissent plutôt qu'ils ne marchent, et, à une heure trente-cinq mi-

nutes, nous atteignons le fond de l'*Oued ech-Cheikh*, واد الشيخ. Nous traversons cette vallée au milieu d'épaisses broussailles, telles que chênes verts nains, arbousiers et lentisques, et, à une heure cinquante-trois minutes, une nouvelle ascension nous mène au *Khirbet Kousbour*, خربة كسبر.

Ce sont les ruines d'un village considérable, dont beaucoup de maisons sont encore debout; elles se composent toutes d'une seule chambre voûtée intérieurement, que surmonte, à l'extérieur, une terrasse plate. L'apparence de ces maisons, les restes d'un khan assez vaste et ceux d'une mosquée attestent que ce village, maintenant abandonné, qui a pu succéder à une bourgade antique, a été habité depuis l'époque musulmane.

KHIRBET MENA'ÏN.

A deux heures quinze minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-sud-est. Chemin faisant, je rencontre un ancien pressoir à vin, taillé dans le roc et divisé en deux compartiments.

A deux heures trente-cinq minutes, un autre village musulman, également situé sur une montagne et déserté par ses habitants, m'est désigné sous le nom de *Khirbet Mena'ïn*, خربة منعين. Quatre fellahs seulement se sont établis au milieu des ruines et y cultivent quelques plantations de tabac, diverses espèces de légumes et des figuiers. J'admire en cet endroit plusieurs vieux chênes d'un développement très-remarquable; mais aucune trace d'antiquité ne s'offre à mes yeux, à part un caveau creusé dans le roc.

KHIRBET BEIT-RHIRAN.

A deux heures cinquante-cinq minutes, nous descendons de la hauteur où nous sommes dans la direction de l'est-nord-est.

A trois heures cinq minutes, je remarque deux tombeaux antiques pratiqués dans le roc; près de là coule une source appelée *A'ïn Sabboud*.

A trois heures quinze minutes, nous faisons halte au *Khirbet Beit-Rhiran*, خربة بيت غيران, restes d'un village musulman sur une montagne. Trois pauvres fellahs cultivent un peu de tabac dans l'intérieur même des habitations abandonnées, qui, privées, pour la plupart, de leur voûte, sont actuellement à ciel ouvert. Des broussailles et de hautes herbes les entourent.

KHIRBET KOUFIN.

A quatre heures, nous gravissons une haute colline, dans la direction du nord-est.

A quatre heures quinze minutes, nous en descendons les pentes vers l'ouest-nord-ouest, à travers un fourré de chênes verts et d'arbousiers.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, j'examine sur un monticule les débris d'un autre village, appelés *Khirbet Koufin*, خربة كوفين. Les maisons en sont presque toutes renversées. Au sommet de la colline qu'elles couvrent s'élève un *bordj* de forme rectangulaire, mesurant vingt-cinq pas de long sur dix-huit de large, et construit avec de gros blocs assez régulièrement taillés, dont quelques-uns paraissent provenir d'un édifice plus ancien, comme le prouvent diverses moulures très-effacées sur l'une de ces pierres de taille. Ce *bordj*, intérieurement voûté en ogive, est couronné, à l'extérieur, d'une terrasse plate, à demi écroulée, par suite de la chute d'une partie de la voûte. Un vieillard seul habite maintenant ces ruines. Au bas de l'emplacement occupé par le village est un grand *birket* carré, long de quarante pas sur une largeur à peu près égale; il a été construit avec des pierres aujourd'hui disjointes. Un bouquet de vieux oliviers l'avoisine.

Tous ces différents villages ont dû succéder à des villages ou bourgades antiques; mais, faute de documents, il m'est impossible d'essayer quelque identification, les noms qu'ils portent actuellement ne nous mettant d'ailleurs sur la voie d'aucun rapprochement tant soit peu vraisemblable.

BEIT-OUMMAR.

A cinq heures vingt minutes, nous repartons dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

A cinq heures trente-cinq minutes, nous dressons nos tentes pour la nuit à *Beit-Oummar*, بيت اومّار. Ce village, situé sur une montagne, renferme quatre cent cinquante habitants. Une petite mosquée, consacrée à *Neby Matha*, a succédé probablement à une ancienne église chrétienne sous le vocable de Saint-Matthieu. Le cheikh me fait monter sur une tour de construction arabe, qui sert de *bordj* au village, et du haut de laquelle la vue embrasse un immense horizon de montagnes, de vallées et de plaines jusqu'à la Méditerranée.

Beit-Oummar n'a ni puits, ni citernes; les femmes du village sont obligées d'aller chercher de l'eau jusqu'au puits de Koufin.

DJALA.

A une vingtaine de minutes à peine à l'ouest-sud-ouest de Beit-Oummar, est le petit village de *Djala*, جالا.

Peut-être faut-il y reconnaître l'antique *Giloh*, en hébreu גִּלֹה, en grec Γηλώμ, Γηλών et Γωλά, en latin *Gilo*, ville située dans le district montagneux de Juda[1], et qui fut la patrie du fameux Achitophel[2]. Je ne propose toutefois cette identification qu'avec réserve, car, en décrivant Beit-Djala dans le tome I, chapitre v, de cet ouvrage, j'ai dit que cette dernière localité, à cause de son nom et de sa position, pouvait pareillement être considérée comme cette même ville de Giloh.

[1] *Josué*, c. xv, v. 51. — [2] *Rois*, l. II, c. xv, v. 12.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

KHIRBET BEIT-ZITA. — KHIRBET EL-FEREIDIS. — OUED A'RROUB. — BEIT-FEDJAR. — KHIRBET BEREIKOUT. — KHIRBET MERASIA. — DEIR EL-BENAT. — KHIRBET EL-KHOUKH, JADIS PROBABLEMENT SELA E'TAM. — AQUEDUC ANTIQUE. — RETOUR À BETHLÉHEM.

KHIRBET BEIT-ZITA.

Le 25 juillet, à cinq heures du matin, nous descendons des hauteurs de Beit-Oummar, en nous dirigeant vers l'est-nord-est.

A cinq heures vingt-cinq minutes, nous laissons à notre gauche le Khirbet Koufin.

A cinq heures trente minutes, nous rencontrons, sur une colline hérissée d'épaisses touffes de chênes verts nains, des ruines appelées *Khirbet Beit-Zita*, خربة بيت زيتا.

A cent vingt pas plus à l'est, d'autres ruines du même nom et appartenant à la même localité, qui paraît avoir eu jadis deux groupes distincts d'habitations, jonchent le sol au milieu des broussailles. Elles consistent en arasements de petites maisons. Une grande citerne, en partie seulement conservée, alimentait d'eau le village, dont la dénomination est certainement antique, bien que la Bible ne la mentionne pas. Mais les Livres saints sont loin de signaler tous les villages ni même toutes les villes de la Palestine.

KHIRBET EL-FEREIDIS.

En poursuivant notre marche vers l'est, nous arrivons, à six heures, au *Khirbet el-Fereidis*, خربة الفريديس. Au milieu des débris de petites maisons voûtées, bâties confusément sur un monticule

aujourd'hui envahi par des touffes de chênes verts, de térébinthes et de divers arbustes épineux, on distingue les arasements d'un *bordj* qui avait été construit avec des pierres de dimensions assez considérables, dont quelques-unes taillées en bossage. Plusieurs citernes sont creusées çà et là. Plus bas, un *birket*, bâti avec de gros blocs actuellement disjoints, mesure quinze pas de long sur dix de large.

Dans le voisinage coule une source abondante; elle est renfermée dans une construction connue sous le nom de *Bir Abou'l-Kisi*, بير ابو الكيسى.

OUED A'RROUB.

A six heures quinze minutes, nous continuons à cheminer vers l'est, au milieu d'une vallée fertile appelée *Oued A'rroub*, واد عرّوب. De distance en distance, nous apercevons des puits antiques, quelques-uns bouchés, d'autres ouverts et où l'eau affleure. L'un de ces puits, appelé *A'ïn A'rroub*, عين عرّوب, déborde et forme ruisseau.

A six heures trente minutes, je remarque les traces d'un ancien canal recouvert horizontalement par de gros blocs et amenant les eaux de ces sources, qui très-probablement communiquent entre elles, à un vaste *birket* dont je vais parler.

A six heures quarante minutes, nous parvenons à ce réservoir. Il a quatre-vingt-huit pas de long sur soixante et dix de large. Sa profondeur actuelle est de sept mètres. Ses murs, très-épais, sont formés extérieurement avec des pierres d'un appareil moyen. A celles-ci sont agglutinées, à l'intérieur, des pierres plus petites, qui sont revêtues elles-mêmes d'un ciment très-puissant. Un escalier permet de descendre dans ce *birket*, actuellement hors d'usage et à sec. Des térébinthes y ont pris racine et tapissent les murs de leurs branches.

Les eaux de l'Oued A'rroub, qui maintenant se perdent dans la vallée, se divisaient autrefois en deux branches : l'une alimentait le *birket*, l'autre poursuivait son cours sur l'un des murs de ce bassin et, arrivée à l'extrémité orientale de ce mur, elle tombait en cascade

pour faire tourner probablement des moulins. Toutes ces eaux ensuite, s'il faut en croire la tradition encore subsistante dans le pays, étaient conduites, par deux canaux différents, les unes à Herodium, aujourd'hui Djebel el-Fereidis, les autres à Jérusalem.

BEIT-FEDJAR.

A sept heures, nous nous remettons en marche, dans la direction du nord-nord-est, puis du nord.

Une montée très-roide nous conduit, à sept heures vingt minutes, au sommet d'une colline rocheuse, qui s'élève par gradins successifs tellement réguliers, qu'on les dirait taillés par la main de l'homme. En gravissant les pentes de cette montée, j'avais remarqué un tombeau antique, creusé dans le roc; il est précédé d'un vestibule, et les habitants de *Beit-Fedjar*, بيت فجار, y enterrent encore leurs morts. Le village ainsi appelé couronne la colline que je viens de signaler; sa population peut être évaluée à quatre cents âmes.

KHIRBET BEREIKOUT.

Nous redescendons vers l'ouest-nord-ouest, de la hauteur de Beit-Fedjar, et nous nous avançons à travers un fourré de chênes verts nains.

A sept heures cinquante-deux minutes, un village complétement désert, sur un monticule, m'est désigné sous le nom de *Khirbet Bereikout*, خربة بريكوت.

De nombreuses petites maisons, consistant en une seule pièce dont la voûte est légèrement ogivale, sont encore en partie debout; elles sont bâties avec des matériaux irréguliers et de faibles dimensions. Une enceinte composée de blocs grossièrement taillés en bossage, et mesurant vingt-quatre pas de long sur quinze de large, semble avoir été un ancien *bordj*. Plusieurs citernes et une dizaine de caveaux pratiqués dans le roc datent probablement de l'antiquité.

KHIRBET MERASIA.

A huit heures vingt minutes, nous suivons vers le nord un sentier bordé de lentisques, de chênes verts et de térébinthes à l'état de simples arbustes.

A neuf heures, je jette un coup d'œil sur d'autres ruines, appelées *Khirbet Merasia*, خربة مراسيع. Elles se réduisent à quelques habitations renversées, sur un monticule, et aux restes d'une construction plus solide et en pierres plus régulières, qui était le *bordj* de ce hameau. Celui-ci était alimenté d'eau par deux citernes creusées dans le roc et par un *birket* rectangulaire, maintenant très-dégradé; les blocs qui en délimitaient l'enceinte sont disjoints et bouleversés.

DEIR EL-BENAT.

A neuf heures six minutes, nous inclinons vers le nord-est.

A neuf heures quinze minutes, nous parvenons sur un plateau du haut duquel Beit-Djala, Bethléhem et, plus au nord, Jérusalem, se découvrent à nos yeux. Après avoir salué ces dernières villes, nous descendons du point élevé où nous sommes, en nous engageant dans une gorge appelée *Khallet Merasia*, خلّة مراسيا. Elle est très-profonde et cultivée le long de ses pentes.

A neuf heures trente-cinq minutes, parvenus à la partie inférieure de ce ravin et tournant à l'ouest, nous arrivons bientôt aux ruines de *Deir el-Benat*, دير البنات (couvent des filles). Ce sont les restes d'une enceinte assez considérable, assise sur un monticule rocheux et formant un rectangle de trois côtés; le quatrième côté est irrégulier, parce qu'il suit les contours de l'Oued el-Benat, qu'il domine vers l'ouest. Les murs sont revêtus extérieurement d'un appareil de pierres de grandes dimensions et taillées grossièrement en bossage. A ce premier appareil en succède, à l'intérieur, un second, composé de menus matériaux que recouvrait une couche de ciment qui a presque entièrement disparu. Au dedans de cette

puissante enceinte, qui ressemble à celle d'une forteresse, mais qui, d'après la tradition des indigènes et le nom attaché à ces ruines, aurait été un ancien couvent de femmes, on ne remarque aucune trace de construction; quelques pierres seulement gisent çà et là au milieu des broussailles. Tout a été rasé de fond en comble.

KHIRBET EL-KHOUKH.

A dix heures quatorze minutes, nous suivons, dans la direction de l'est-nord-est, les replis de l'Oued Deir el-Benat, dont le lit est resserré entre des montagnes.

A dix heures vingt minutes, nous gravissons, vers le nord-ouest, les flancs d'une hauteur escarpée que couronnent des ruines dont j'ai déjà parlé, sous le nom de *Khirbet el-Khoukh*, خربة الخوخ. Elles appartiennent très-probablement à l'antique ville d'*E'tam*, en hébreu עֵיטָם, en grec Αἰτάν, en latin *Etam*, dont cette hauteur formait un quartier. C'était peut-être le *Sela E'tam* ou le « rocher d'E'tam » signalé, dans l'histoire de Samson, comme ayant servi de refuge à ce redoutable adversaire des Philistins[1].

AQUEDUC ANTIQUE.

A onze heures, nous nous remettons en marche vers l'est-nord-est. J'examine de nouveau en passant, au bas du Khirbet el-Khoukh, l'*A'ïn A'than*, عين عطان, ou *A'tan*, عتان, que j'ai également décrite dans le chapitre LXV de cet ouvrage (ci-dessus, p. 117), et dont le nom rappelle de trop près celui d'E'tam pour qu'une pareille identification ne se présente pas aussitôt à l'esprit.

Nous longeons ensuite, vers le nord-est, au-dessous de l'*Oued Ourthas*, واد ارطاس, regardé avec raison comme l'ancienne vallée d'E'tam, célèbre par les jardins de Salomon, la ligne sinueuse de l'aqueduc qui amenait autrefois à Jérusalem les eaux réunies de la fontaine scellée, des vasques et de la source d'E'tam, et, pourrais-je

[1] *Juges*, c. XV.

ajouter, celles des deux vallées appelées aujourd'hui, l'une *Oued A'rroub*, l'autre *Oued el-Biar*. Cet aqueduc, dans cette partie de son parcours, consiste en de gros tuyaux de terre cuite emboîtés les uns dans les autres, et placés au milieu d'un bain de mortier, dans un canal construit, que recouvrent de grosses pierres plates. De distance en distance, de petits regards ont été jadis ménagés, ou pratiqués violemment à différentes époques, ce qui permet au passant de se désaltérer à l'eau courante. Le canal, en effet, est à fleur de terre, et suit les divers replis de la route. Ailleurs ces tubes de poterie, qui sont dus probablement à une restauration postérieure, disparaissent complétement, et l'on ne voit que le même canal, soit construit, soit taillé dans le roc. On peut côtoyer presque partout cet aqueduc, qui est, dans la plus grande partie de son étendue, au niveau du sentier très-accidenté qui le borde. Il serpente ainsi à travers monts et vallées, formant un petit ruisseau murmurant sous les dalles de pierre dont il est recouvert. Quelquefois, cependant, il s'engage sous le sol et l'on en perd la trace. Là où les vallées sont très-profondes, il les contourne en courant le long du flanc des collines, afin que l'eau ne se précipite pas sur des pentes trop rapides, pour avoir à remonter ensuite les pentes opposées. Le niveau, sans être partout le même, n'est pas néanmoins brusquement changé. De là les circuits nombreux de l'aqueduc, dont le développement jusqu'à Jérusalem, où il aboutit, à partir des vasques où il commence actuellement, peut être évalué au double environ de la distance réelle à vol d'oiseau.

Cet ouvrage important, quoique fort simple, n'offre donc pas l'aspect monumental et majestueux des grands travaux hydrauliques des Romains. Ceux-ci, en effet, là où le sol s'abaissait, construisaient une ligne d'arches plus ou moins considérables, selon la profondeur des vallées qu'elles traversaient. Parfois même ils élevaient plusieurs rangs superposés d'arcades, sur l'étage supérieur desquelles l'eau poursuivait tranquillement, j'allais dire triomphalement, son cours, comme sur des espèces de ponts gigantesques, sans changer jamais de niveau.

L'aqueduc qui nous occupe en ce moment est attribué par la tradition à Salomon, de même que les grandes vasques que j'ai décrites précédemment. A la vérité, la Bible se tait sur ce point. Mais elle ne mentionne pas tous les travaux exécutés par ce monarque. Ne pourrait-on pas cependant, comme je l'ai déjà dit, voir une allusion, sinon à cet aqueduc, du moins aux trois magnifiques réservoirs d'El-Bourak, dans le verset suivant du livre de l'Ecclésiaste?

Et exstruxi mihi piscinas aquarum, ut irrigarem silvam lignorum germinantium[1].

Or, si ces immenses bassins, qui accusent un travail véritablement royal par leur étendue, leur profondeur et les dépenses considérables qu'ils ont coûtées, semblent devoir être rapportés à l'époque la plus florissante de l'histoire des Juifs, et vraisemblablement au règne de Salomon, ainsi que la tradition le prétend, tout porte à supposer que l'aqueduc qui amenait les eaux de ces réservoirs à Jérusalem a eu pareillement pour premier fondateur ce monarque. Ces deux grands travaux sont, à mon sens, corrélatifs et semblent appartenir au même projet. Ils ont dû être conçus et, probablement, accomplis en même temps; et il me paraît difficile d'admettre que les trois vasques n'aient été creusées que pour arroser des jardins, comme on pourrait l'induire en prenant trop à la lettre le texte de l'Ecclésiaste :

Je me suis construit des réservoirs d'eau pour l'arrosement de mes bosquets et de mes plantations.

Voici toutefois un passage de Josèphe qui semble, au premier abord, ne faire remonter qu'à Ponce Pilate l'aqueduc en question :

Ὑδάτων δὲ ἐπαγωγὴν εἰς τὰ Ἱεροσόλυμα ἔπραξε, δαπάνῃ τῶν ἱερῶν χρημάτων, ἐκλαβὼν τὴν ἀρχὴν τοῦ ῥεύματος ὅσον ἀπὸ διακοσίων σταδίων[2].

« Pilate amena des eaux à Jérusalem, et cela avec les fonds du trésor sacré, en faisant partir l'aqueduc d'un point éloigné d'environ deux cents stades de la ville. »

[1] *Ecclésiaste*, c. II, v. 6. — [2] *Antiquités judaïques*, XVIII, III, § 2.

Les dépenses entreprises à ce sujet par le gouverneur romain, dépenses auxquelles il pourvut en puisant dans le trésor sacré, excitèrent contre lui une sédition, qu'il réprima avec une grande cruauté. Or Josèphe, en nous parlant de cet aqueduc, dont la prise d'eau était distante de deux cents stades de Jérusalem, emploie l'expression ἔπραξε, *il fit, il exécuta,* et non *il restaura.* Il serait donc permis de conclure de son texte que Ponce Pilate ne répara pas un ouvrage qui existait déjà depuis longtemps, mais qu'il en fut le premier auteur. Dans ce cas, l'aqueduc qui nous occupe ne serait pas antérieur aux Romains. Je crois cependant que, en étudiant de plus près le texte de Josèphe, on peut arriver à une autre conclusion. Cet historien, en effet, nous apprend que Pilate alla chercher la prise d'eau à deux cents stades environ de la ville :

Ἐκλαβὼν τὴν ἀρχὴν τοῦ ῥεύματος ὅσον ἀπὸ διακοσίων σταδίων.

Il ne s'agit donc pas ici de la prise d'eau d'E'tam, localité que Josèphe lui-même, dans un autre passage, nous dit n'être qu'à deux schènes, c'est-à-dire à soixante stades de Jérusalem :

Ἦν δὲ χωρίον τι ἀπὸ δύο σχοίνων Ἱεροσολύμων, ὃ καλεῖται μὲν Ἠθάμ[1].

Mais il s'agit sans aucun doute d'autres sources plus éloignées de la ville. Ce chiffre de deux cents stades doit, à mon avis, être considéré non comme la distance directe et à vol d'oiseau du point de départ de l'aqueduc, mais comme la longueur effective du canal, en tenant compte de toutes les sinuosités qu'il décrit. Ceci étant admis, je crois être dans le vrai en plaçant dans l'Oued A'rroub l'origine de l'aqueduc entrepris par Ponce Pilate. Avant lui, celui d'E'tam existait donc, et, pour augmenter les eaux qu'il fournissait à Jérusalem, Pilate voulut y adjoindre celles de sources plus éloignées. En même temps, il put réparer le canal d'E'tam et les trois vasques, ce qui occasionna les grandes dépenses qui ameutèrent contre lui le peuple de Jérusalem, ces dépenses surtout étant supportées par le trésor sacré.

[1] *Antiquités judaïques,* VIII, VII, § 3.

Je ferai observer à ce sujet que, dans un autre passage, Josèphe prétend que la prise d'eau de l'aqueduc exécuté par Ponce Pilate était à quatre cents stades de Jérusalem :

Μετὰ δὲ ταῦτα ταραχὴν ἑτέραν ἐκίνει τὸν ἱερὸν θησαυρὸν (καλεῖται δὲ Κορβανᾶς) εἰς καταγωγὴν ὑδάτων ἐξαναλίσκων. Κατῆγε δὲ ἀπὸ τετρακοσίων σταδίων[1].

« Après cela, Pilate provoqua de nouveaux troubles, en dépensant les fonds du trésor sacré (on l'appelle Corbanas), pour conduire des eaux dans la ville. Or il les amena d'une distance de quatre cents stades.

Mais ce dernier chiffre de quatre cents stades est évidemment erroné; car il nous conduirait bien au delà d'Hébron, vers le sud, ce qui est tout à fait invraisemblable, et ce que ne confirme d'ailleurs aucune trace d'aqueduc antique se dirigeant vers Jérusalem et partant d'un point plus méridional qu'Hébron.

Une preuve que l'aqueduc d'E'tam est antérieur à l'époque romaine, c'est que le Talmud[2] nous parle de cet aqueduc comme se déchargeant dans la mer d'Airain sur le Moriah, en ajoutant que la source en était de vingt-trois coudées plus élevée que le pavé du temple. Or peut-on supposer que Ponce Pilate, à une époque si tardive, quand déjà la gloire du temple était éclipsée, et que la nationalité juive était sur le point d'être anéantie, ait le premier conçu et exécuté pour les besoins de ce sanctuaire un ouvrage auquel, pendant la splendeur du royaume de Juda, aucun prince de cette dynastie n'avait songé? La chose est peu vraisemblable.

J'ai assez étudié, dit M. de Saulcy[3], la nature de cet aqueduc souterrain, pour être assuré qu'il ne saurait être de construction romaine, et je ne doute pas un seul instant que toute la partie qui se voit sur la route de Beit-Lehm ne soit en réalité l'œuvre des rois de Juda ..... Je croirais difficilement, ajoute-t-il, que le Qanât el-Koufar puisse jamais être considéré comme de construction romaine, et je suppose que Pilate n'a fait que remettre l'aqueduc en bon état. Une inscription arabe recueillie par Schultz sur la portion de l'aqueduc qui traverse le Birket es-Soulthan nous apprend qu'il fut encore

[1] *Guerre des Juifs*, II, IX, § 4.

[2] *Joma*, fol. 31.

[3] *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 357.

réparé par le soulthan mamlouk Bahrite El-Malek en-Naser Mohammed, fils d'El-Malek el-Mansour Kelaoun (693 à 741 de l'hégire, 1294 à 1340 de Jésus-Christ). Comme Arculphe, cité par le R. Robinson, nous dit que, vers 697, il y avait au même point un pont de pierre avec arches qui traversait la vallée, je pense que c'était une portion de l'aqueduc de Ponce Pilate.

Vers la fin du xve siècle, Qayt-Bey, sultan d'Égypte, consacra des sommes considérables à ce même aqueduc, et les entailles profondes pratiquées dans les flancs des montagnes qui environnent les vasques d'El-Bourak sont dues, dit-on, à ce prince. Il voulait ainsi faciliter l'arrivée des eaux pluviales destinées à alimenter ces bassins. On rapporte, en outre, qu'il chercha à amener à ces mêmes réservoirs l'eau des sources voisines d'Hébron. En cela, probablement, il acheva ou répara l'ouvrage de Ponce Pilate, car j'ai déjà dit que le chiffre de deux cents stades, donné par l'historien Josèphe à la distance qui séparait de Jérusalem la prise d'eau de l'aqueduc entrepris par ce gouverneur romain, place bien au delà d'E'tam, et, selon toute apparence, dans l'Oued A'rroub, l'origine de ce canal. Comme Ponce Pilate, en épuisant pour ce travail les trésors du temple, souleva contre lui une grande partie de la population, il est permis de supposer que son ouvrage resta inachevé et fut terminé plus tard par Qayt-Bey, vulgairement appelé Cathouba.

En 1537, Soliman le Magnifique exécuta quelques réparations à l'aqueduc d'E'tam.

Nous lisons à ce sujet dans l'écrit intitulé *Jichus ha-Abot :*

Maintenant, dans l'année 5297[1], on a entrepris d'élever les murailles autour de la ville, par ordre du sultan Soliman, dont Dieu veuille exalter la gloire. On a fait dériver une grande source dans le temple, à plus de deux parasanges hors de la ville[2].

Cette source, comme l'indique le chiffre de deux parasanges, ne pouvant être que celle d'E'tam, ce travail de Soliman ne fut, en réalité, qu'une pure restauration, puisque, bien des siècles aupa-

[1] L'année 5297 de l'ère de la création, d'après l'ère juive, répond à l'année 1537 de l'ère vulgaire. — [2] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 437.

ravant, les talmudistes nous disent que les eaux de cette même source étaient conduites par un aqueduc sur l'esplanade du temple de Salomon et aboutissaient à la mer d'Airain.

De nos jours, en 1856 et en 1860, sous le gouvernement de Kiamil et de Souraya, les eaux d'E'tam, qui n'arrivaient plus jusqu'à Jérusalem, y ont été de nouveau amenées et ont recommencé à couler dans un des bassins du Haram. Mais bientôt l'aqueduc fut encore coupé et, en 1863, lors de mon dernier voyage en Palestine, l'eau ne coulait plus au delà de Bethléhem, les habitants de cette ville ayant brisé ou obstrué l'aqueduc en cet endroit, afin d'absorber au passage, pour leurs besoins domestiques et pour l'arrosement de leurs plantations, toute l'eau des vasques, de l'A'ïn Saleh ou fontaine scellée et de l'A'ïn A'than, en d'autres termes, toute l'eau de la vallée d'E'tam.

RETOUR À BETHLÉHEM.

A midi quinze minutes, je rentre à Bethléhem, où je consacre le reste de la journée du 25 juillet et la journée du 26 à rédiger mes notes et à préparer ma dernière tournée dans le pays de Juda.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

DEIR EL-KHADHER OU COUVENT DE SAINT-GEORGES. — KHIRBET BEIT-FAGHOUR, JADIS PE'OR OU PHAGOR. — BEIT-ZAKARIA, JADIS BETH-ZACHARIAS. — KHIRBET A'ÏN ABOU-KELIBEH. — NAHHALIN. — A'ÏN FARES. — KHIRBET ED-DEIR. — KHIRBET EL-A'ÏN. — A'ÏN MEDIKKER. — FOUKIN. — BEIT-A'THAB. — DEIR EL-HAOUA. — SIFLA. — KHIRBET EL-ASAD. — DJERRACH.

DEIR EL-KHADHER.

Avant de retourner à Jérusalem, il me restait à explorer plusieurs districts de l'ancienne tribu de Juda que je n'avais point encore parcourus ou dont je n'avais point achevé complétement l'étude.

Je quittai donc de nouveau Bethléhem le 27 juillet, pour entreprendre cette dernière tournée, pendant laquelle j'eus également l'occasion de retrouver un certain nombre de localités antiques qui avaient échappé aux recherches de mes devanciers.

A cinq heures cinquante-cinq minutes du matin, nous nous mettons en marche dans la direction de l'ouest-sud-ouest.

A six heures douze minutes, nous laissons à notre droite le village de *Beit-Djala*, بيت جالا, dont j'ai déjà suffisamment parlé et que ses deux nouvelles églises, l'une grecque, l'autre latine, signalent d'assez loin à l'attention des voyageurs.

A six heures quinze minutes, je remarque des traces très-apparentes de voie antique. C'est celle qui de Jérusalem conduisait à Hébron. Comme les pierres de différentes grandeurs avec lesquelles elle avait été jadis pavée sont désunies depuis longtemps, elle présente maintenant à la marche à peu près les mêmes difficultés que le lit pierreux d'un torrent, et aucun véhicule ne pour-

rait aujourd'hui y rouler comme du temps où elle voyait chaque matin passer le char de Salomon se rendant à ses délicieux jardins d'E'tam.

A six heures trente minutes, nous cessons de suivre la route d'Hébron, pour tourner à droite vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-ouest.

A sept heures, nous parvenons au petit village de *Deir el-Khadher*, دير الخضر, ainsi appelé parce qu'il renferme un couvent grec consacré à saint Georges, saint que les Arabes désignent par le surnom d'*El-Khadher* (le verdoyant, plein de verdeur et de vie). Ils donnent pareillement la même épithète au prophète Élie. Ce village se réduit à deux cents habitants, presque tous musulmans. Quelques restes de constructions en assez grosses pierres de taille régulièrement agencées entre elles datent probablement d'une époque antérieure à la conquête arabe. Quant au couvent ou Deir el-Khadher, il est peu considérable et ne paraît pas si ancien. Il est administré par un seul religieux grec, aidé de deux frères et de quelques domestiques. Un petit nombre d'étroites cellules y sont réservées aux étrangers. Une porte solide et bardée de fer donne accès dans l'intérieur du cloître.

La chapelle, dédiée à saint Georges, est surmontée d'une coupole que soutiennent quatre piliers. On y voit suspendus aux murs plusieurs vieux tableaux, un, entre autres, qui représente saint Georges monté sur son coursier et terrassant un dragon, au moment où l'animal allait dévorer une jeune fille, qui s'enfuit. Suivant une ancienne tradition, en effet, ce guerrier aurait ainsi sauvé la fille d'un roi de Berytus, en immolant un monstre qui s'apprêtait à fondre sur elle. Est-ce là la représentation d'un fait réel? Est-ce, au contraire, une simple allégorie, ce dragon étant l'image du démon, et cette jeune fille figurant l'humanité, qui échappe, par la vertu des saints patrons qui la protégent, au péril dont elle est menacée de la part de son éternel ennemi? Toujours est-il, comme je l'ai déjà dit ailleurs, que saint Georges est vénéré dans tout l'Orient, non-seulement par les chrétiens, mais encore par les musulmans;

l'Église grecque surtout a élevé en son honneur de nombreux sanctuaires, bien avant qu'il devînt l'un des principaux patrons de l'Angleterre.

On remarque également, dans la chapelle dont il est question ici, une grosse chaîne de fer, à laquelle on prétend que ce saint fut attaché lorsqu'il fut flagellé à Lydda, et qui, à cause de cet attouchement sacré, aurait contracté une vertu curative toute particulière. Elle guérirait de la folie ceux qui y seraient attachés. Cette croyance est encore vivace de nos jours; musulmans et Grecs me l'ont plusieurs fois affirmée, et le moine qui me faisait les honneurs du petit monastère d'El-Khadher m'assura avoir été témoin lui-même d'une guérison de cette nature, dans la personne d'un pauvre fou amené de Jérusalem; après avoir été attaché pendant trois jours à la chaîne miraculeuse dont j'ai parlé, il aurait recouvré complétement la raison.

Aux portes mêmes de Jérusalem, sur une colline située à l'ouest de la ville, au delà de la vallée de Gihon, se trouve une petite chapelle qui passe pour fort ancienne et qui est dédiée pareillement à saint Georges. Jadis au pouvoir des Grecs, qui viennent encore, de temps en temps, y célébrer la messe, elle appartient depuis cent vingt ans à une famille musulmane, qui, moyennant une légère rétribution, y laisse pénétrer les chrétiens. On y montre, outre l'emplacement des tombeaux de saint Cosme et de saint Damien, dont les cendres y reposaient, dit-on, jadis, une chaîne de fer qui est considérée de même, par les musulmans et par les chrétiens, comme ayant été sanctifiée par le contact de saint Georges, et comme ayant aussi la vertu de guérir les fous qui la portent. Le propriétaire actuel de cet oratoire, en me montrant cette chaîne, prétendait que presque tous les aliénés qu'on y attachait recouvraient la raison au bout de trois jours. « Afin d'aider à ce résultat, ajoutait-il, quelques coups administrés matin et soir au malade ne sont pas inutiles. ».

Pour en revenir au village d'El-Khadher, les Grecs pensent que là s'élevait autrefois la maison d'Obed-Edom, où l'arche sainte,

venant de Kiriath-Iearim, demeura trois mois avant de rentrer à Jérusalem :

Et habitavit arca Domini in domo Obededom tribus mensibus, et benedixit Dominus Obededom et omnem domum ejus [1].

Comme nous l'avons vu, les Latins indiquent ailleurs, un peu au nord d'A'ïn Karim, l'emplacement de cette maison. Cette dernière tradition, sans s'appuyer, non plus que la précédente, sur des documents antiques, me paraît néanmoins fort vraisemblable. La maison d'Obed-Edom, en effet, devait être probablement peu distante de la route de Kiriath-Iearim à Jérusalem. Si, comme tout porte à le penser, Kiriath-Iearim, où l'arche avait été déposée dans la maison d'Abinadab, doit être identifié avec le village actuel de Kiriet el-E'nab, la route suivie par cette même arche, lors de son retour vers Jérusalem, est évidemment celle que prennent aujourd'hui d'ordinaire les pèlerins pour se rendre de Jaffa dans la Ville sainte et réciproquement, en d'autres termes, la route méridionale. Or cette route, vers le milieu de son parcours entre Kiriath-Iearim (Kiriet el-E'nab) et Jérusalem, se rapproche assez près de l'endroit assigné par la tradition latine à l'emplacement de la maison d'Obed-Edom, tandis qu'elle est éloignée de trois heures de marche du village d'El-Khadher. La tradition grecque qui fixe dans cette localité, sur le site actuel du couvent de Saint-Georges, l'emplacement de la maison qui eut le privilége de recevoir quelque temps en dépôt l'arche du Seigneur me paraît donc dénuée de toute probabilité.

KHIRBET BEIT-FAGHOUR.

A sept heures trente-cinq minutes, nous quittons Deir el-Khadher pour prendre la direction du sud.

A sept heures cinquante-cinq minutes, laissant à notre gauche

[1] *Rois*, l. II, c. VI, v. 11.

le Kala'at el-Bourak et les trois magnifiques réservoirs auxquels il doit son nom, nous suivons, vers l'ouest-sud-ouest, un sentier légèrement accidenté, qui longe une vallée plantée de vignes.

A huit heures quinze minutes, notre direction devient celle du sud-sud-ouest, et, après avoir franchi successivement deux collines, nous parvenons, vers huit heures trente-cinq minutes, à un amas de ruines situées sur une troisième colline, et connues sous le nom de *Khirbet Beit-Faghour*, خربة بيت فغور. Cette ancienne localité a été encore habitée à l'époque moderne, comme le prouvent une vingtaine de maisons en partie debout et d'apparence arabe; elles sont actuellement abandonnées, ainsi que les jardins qui les avoisinent. En parcourant ce village, aujourd'hui solitaire et à moitié détruit, j'ai observé çà et là plusieurs pierres de taille et un tronçon de colonne qui semblent antiques.

Dans la vallée qui s'étend au sud-sud-ouest de la colline de Beit-Faghour, coule dans un ancien canal, actuellement très-dégradé, une source appelée *A'ïn Faghour*, et, au delà de cette vallée, sur les flancs de la colline qui la limite au sud, plusieurs tombeaux creusés dans le roc sont les restes d'une petite nécropole depuis longtemps sans doute dévastée; la plupart des chambres sépulcrales sont brisées, et quelques-unes servent de refuge à des bergers.

Le Khirbet Beit-Faghour est évidemment la ville de Phagor, signalée, dans la version des Septante du livre de Josué, comme étant dans le voisinage de Bethléhem et d'E'tam :

Θεκὼ, καὶ Ἐφραθά· αὕτη ἐστὶ Βαιθλεὲμ, καὶ Φαγὼρ, καὶ Αἰτάν[1]...

Ce verset, on le sait, ne se trouve point dans le texte hébreu ni dans celui de la Vulgate, mais ce n'est point une raison pour en rejeter le contenu, l'existence des villes qui y sont énumérées nous étant d'ailleurs attestée par d'autres témoignages.

En hébreu, le nom de cette ville devait être *Pe'or*, פְּעוֹר, comme celui de la montagne de Moab sur le sommet de laquelle Balak

[1] *Josué*, c. XVI, v. 60. version des Septante.

conduisit le devin Balaam, pour que de là il maudît le peuple d'Israël [1].

La dénomination de *Beit-Faghour* donnée aux ruines que je viens de décrire, dénomination qui, sauf une très-légère nuance, est identique avec celle de *Pe'or*, en grec Φαγώρ, en latin *Phehor*, *Phohor*, *Phegor*, *Phogor* et *Fogor*, et de plus la proximité de ce *khirbet* de l'emplacement d'E'tam et de Bethléhem, ce sont là deux raisons qui permettent d'y reconnaître d'une manière certaine la ville de Φαγώρ mentionnée par les Septante et existant, à l'état de village, à l'époque d'Eusèbe, qui l'appelle Φογώρ :

Φογὼρ καὶ Βηθφογὼρ, ὄρος Μωάβ, ἐν ᾧ τὸν Βαλαὰμ ἤγαγεν ὁ Βαλάκ· ὑπέρκειται δὲ τῆς νῦν Λιβιάδος καλουμένης· ἔστι δὲ ἄλλη Φογὼρ κώμη πλησίον Βηθλεέμ.

« Phogor et Bethphogor, montagne de Moab, sur laquelle Balak conduisit Balaam. Elle domine la ville appelée maintenant Livias. Il y a aussi non loin de Bethléhem un village du nom de Phogor. »

Saint Jérôme, en traduisant ce passage de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, appelle ce même village *Phaora* :

Sed et alia villa Fogor haud procul a Bethleem cernitur, quæ nunc Phaora nuncupatur.

La Bible nous apprend que Ba'al-Pe'or, en grec Βεελφεγώρ, en latin *Beelphegor*, était l'une des principales divinités des Moabites. Le culte que l'on rendait à ce dieu devait être infâme, comme le fait supposer le châtiment terrible que le Seigneur ordonna à Moïse d'infliger à tous ceux qui s'y étaient initiés [2].

Saint Jérôme, dans son Commentaire sur Osée, compare ce dieu à Priape [3].

Peut-être, avant l'arrivée des Hébreux dans la Terre sainte, avait-il un sanctuaire dans la ville dont le Khirbet Beit-Faghour occupe l'emplacement, de même qu'il en avait un, sans doute, dans la Moabitide, sur la montagne qui portait son nom.

[1] *Nombres*, c. XXIII, v. 28. — [2] *Ibid.* c. XXV. — [3] *Commentaire sur Osée*, c. IX.

BEIT-ZAKARIA.

A neuf heures quinze minutes, nous poursuivons notre marche vers l'ouest, en gravissant une montagne hérissée de chênes verts, de térébinthes et d'arbousiers.

A neuf heures trente minutes, nous parvenons sur un plateau élevé pour en redescendre aussitôt en longeant, à notre droite, une vallée très-profonde, appelée *Oued Beit-Zakaria*, واد بيت زقاريا.

A neuf heures cinquante-huit minutes, nous arrivons au village de *Beit-Zakaria*, بيت زقاريا. Il est presque entièrement abandonné et consiste en un amas confus de petites maisons, fort mal bâties et la plupart tombant en ruine. Quelques-unes seulement sont encore habitées par une dizaine de fellahs, que je trouve occupés à battre leurs grains sur des aires antiques. On rencontre çà et là des citernes creusées dans le roc. Une petite mosquée renferme, dit-on, un tombeau, qui n'est plus visible, enseveli qu'il est sous des décombres; il passe pour contenir les restes vénérés d'*Abou Zakaria*. A l'entrée de ce sanctuaire, je remarque deux colonnes qui semblent provenir d'une église byzantine; les chapiteaux, en effet, représentent des espèces de corbeilles de joncs entrelacés comme les mailles d'un filet.

De la hauteur qui couronne le village, on domine au loin la grande plaine des Philistins, et, au delà, apparaît la Méditerranée.

Quant au nom que portait cette localité, il était le même que celui qu'elle a conservé fidèlement jusqu'à nos jours.

Nous lisons dans le livre I des Machabées que, l'an 163 avant Jésus-Christ, Antiochus Eupator ayant envahi la Judée avec une armée formidable et mis le siége devant le forteresse de Bethsura (Beth-Tsour), Judas se hâta de quitter Jérusalem et alla placer son camp à Bethzachara :

31. Et venerunt per Idumæam [hostes], et applicuerunt ad Bethsuram, et pugnaverunt dies multos, et fecerunt machinas; et exierunt, et succenderunt eas igni, et pugnaverunt viriliter.

32. Et recessit Judas ab arce, et movit castra ad Bethzacharam contra castra regis.

33. Et surrexit rex ante lucem et concitavit exercitus in impetum contra viam Bethzacharam; et comparaverunt se exercitus in prœlium, et tubis cecinerunt[1].

La bataille s'engagea dans la vallée connue aujourd'hui sous le nom d'*Oued Beit-Zakaria* et sur les montagnes qui la bordent. Car il est impossible de ne pas reconnaître dans le Beit-Zakaria dont je viens de parler la ville de Bethzachara signalée dans ce passage. L'identité complète des noms et la position de ce village entre Jérusalem et Beth-Tsour ne laissent aucun doute à ce sujet. Si Judas Machabée choisit ce point pour y établir son camp, c'est que, n'ayant qu'une poignée d'hommes à opposer à la formidable armée d'Antiochus qui assiégeait Beth-Tsour, il devait chercher à attirer l'ennemi sur un champ de bataille qui ne lui permît pas de déployer librement sa cavalerie et ses éléphants, et d'où il pût ensuite lui-même, en cas d'échec, se réfugier facilement à Jérusalem. Effectivement, malgré des prodiges de valeur et l'heureux choix qu'il avait fait du lieu du combat, il fut contraint de céder au nombre et de battre en retraite vers Jérusalem. Parmi les plus braves de ses compagnons d'armes qui demeurèrent sur le champ de bataille, il faut citer Éléazar, fils de Saura, qui s'était voué courageusement à la mort, pour tuer un éléphant revêtu de la cuirasse royale et qu'il croyait pour cela monté par le roi de Syrie.

L'historien Josèphe, en nous racontant la même bataille, donne le nom de Βεθζαχαρίας, *Bethzacharias*, plus exact très-probablement que celui de *Bethzachara*, au lieu où elle se livra et où Judas Machabée était venu dresser son camp. Il ajoute que cet endroit était éloigné de l'ennemi de soixante et dix stades.

Ἰούδας δὲ τὴν ἔφοδον τοῦ βασιλέως ἀκούσας, ἀφίσταται μὲν τοῦ τὴν ἄκραν πολιορκεῖν, ἀπαντήσας δὲ τῷ βασιλεῖ βάλλεται στρατόπεδον ἐπὶ τῶν στενῶν, ἔν τινι τόπῳ Βεθζαχαρίᾳ λεγομένῳ, σταδίους ἀπέχοντι τῶν πολεμίων ἑβδομή-

[1] *Machabées*, l. I, c. VI, v. 31-33.

κοντα. Ὁ δὲ βασιλεὺς ὁρμήσας ἀπὸ τῆς Βεθσούρας ἤγαγε τὴν δύναμιν ἐπὶ τὰ σλενὰ καὶ τὸ τοῦ Ἰούδα σλρατόπεδον[1].

« Judas, ayant appris l'expédition du roi, cesse d'assiéger la citadelle et, marchant à la rencontre du roi, il établit son camp dans des défilés, en un lieu appelé Bethzacharias, éloigné de soixante et dix stades de l'ennemi. Le roi, s'avançant alors de Bethsura, conduisit son armée vers ces défilés, contre le camp de Judas. »

Soixante et dix stades équivalent presque à treize kilomètres, distance supérieure, il est vrai, de trois kilomètres à celle qui sépare Beit-Zakaria de Beit-Sour (Beth-Tsour). Mais on sait, par beaucoup d'autres passages, qu'il ne faut pas demander à Josèphe une précision mathématique en fait de chiffres, et l'intervalle qu'il indique entre Bethzacharias et la citadelle de Bethsura (Beth-Tsour) est suffisamment exact pour nous autoriser à conclure que le premier de ces deux points ne peut être placé ailleurs qu'au village actuel de Beit-Zakaria.

Le même historien fait mention également de cette bataille et du lieu qui en fut le théâtre, dans sa Guerre des Juifs :

Συναγαγὼν οὖν πεζῶν μυριάδας πέντε, ἱππεῖς δὲ εἰς πεντακισχιλίους, ἐλέφαντας δὲ ὀγδοήκοντα, ἐμβάλλει διὰ τῆς Ἰουδαίας εἰς τὴν ὀρεινήν. Βηθσουρὰν μὲν οὖν πολίχνην αἱρεῖ, κατὰ δὲ τὸν τόπον ὃς καλεῖται Βεθζαχαρίας, σλενῆς οὔσης τῆς παρόδου, Ἰούδας ὑπήντα μετὰ τῆς δυνάμεως[2].

« Antiochus, ayant réuni cinquante mille fantassins, cinq mille cavaliers et quatre-vingts éléphants, se jette à travers la Judée dans le district montagneux. Il s'empare de la ville de Bethsura; mais dans le lieu appelé Bethzacharias, à un endroit où le passage devient étroit, Judas s'avança à sa rencontre avec ses forces. »

Je ne chercherai point ici quel fut le Zacharie qui donna son nom à Beth-Zacharias. Nous trouvons dans les Livres saints plus de vingt personnages désignés ainsi dans divers passages. S'agit-il du fils du grand prêtre Joïada, qui fut lapidé, par ordre de l'ingrat Joas, dans le parvis même du temple, pour avoir reproché au

[1] *Antiquités judaïques*, XII, IX, § 4. — [2] *Guerre des Juifs*, I, I, § 5.

peuple son infidélité à l'égard du Seigneur? Serait-ce, au contraire, le prophète Zacharie, fils de Barachie, qui prophétisa lors du rétablissement du temple, après le retour de la captivité? Je l'ignore complétement, et toute hypothèse à ce sujet serait purement oiseuse, faute de renseignements certains. Il ne peut être question, en effet, du père de saint Jean-Baptiste, appelé pareillement Zacharie, puisque bien avant la naissance de ce prêtre, la localité qui nous occupe portait déjà le nom de Beth-Zacharias.

KHIRBET A'ÏN ABOU-KELIBEH.

A dix heures dix-huit minutes, nous franchissons, dans la direction du nord-ouest, un ravin dont nous longeons ensuite le flanc méridional à une certaine hauteur de son lit, en suivant un étroit sentier bordé d'arbousiers, de lentisques, de chênes verts et de petits pins.

A dix heures quarante-cinq minutes, une source près de laquelle nous passons m'est désignée sous le nom d'*A'ïn Abou-Kelibeh*, عين ابو كليبة. Elle coule, à cette époque de l'année, avec peu d'abondance, et descend arroser quelques jardins qui sont mal entretenus.

A quinze minutes au nord-ouest de là, je vais visiter, sur une montagne dont le plateau est hérissé d'énormes quartiers de roche, les restes d'un très-petit village, qui paraît n'avoir jamais été habité que par des bergers. On les appelle *Khirbet el-A'ïn Abou-Kelibeh* (les ruines de la source de la Petite Chienne), dénomination toute arabe, et qui, par conséquent, ne peut rien nous apprendre sur celle que ce hameau portait autrefois.

NAHHALIN.

A onze heures quarante minutes, de retour à l'A'ïn Abou-Kelibeh, nous nous remettons en marche vers le nord-nord-est. Un chemin très-accidenté nous conduit à *Nahhalin*, نحّلين, où nous arrivons à midi quinze minutes. C'est un amas confus de petites

maisons, les unes debout, les autres renversées, sur une colline rocheuse, et qui ne sont plus habitées maintenant que par quelques pauvres familles.

Des plantations de tabac environnent le village.

A'ÏN FARES.

A midi vingt-cinq minutes, nous prenons la direction de l'ouest-nord-ouest, puis celle du sud-ouest.

A midi cinquante-deux minutes, j'examine en passant dans une vallée un *birket* de dimensions peu considérables; il est probablement antique, et recueille les eaux d'une source dite *A'ïn Fares*, عين فارس.

KHIRBET ED-DEIR.

Au delà de ce *birket*, vers le nord, on trouve, sur les pentes d'une colline hérissée de broussailles, les débris d'un hameau antique. Plusieurs petites enceintes bâties avec des pierres mal équarries, placées sans ciment les unes au-dessus des autres, sont disséminées au milieu d'un fourré de térébinthes, de chênes verts et de divers arbustes épineux. Ces ruines sont connues sous le nom de *Khirbet ed-Deir*, خربة الدير.

KHIRBET EL-A'ÏN.

A une heure quinze minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-ouest.

A une heure trente minutes, je rencontre, sur une haute colline rocheuse, d'autres ruines également peu importantes; on les appelle *Khirbet el-A'ïn*, خربة العين. Là s'élevait un hameau, dont on foule les débris à travers d'épaisses broussailles.

A'ÏN MEDIKKER.

En descendant de cette colline dans une vallée où l'on a semé

du sésame et où croissent quelques figuiers, nous y trouvons une source qui la fertilise, et qui se nomme *A'in Medikker*, عين مدكّر.

FOUKIN.

Nous suivons alors, dans la direction du nord-est, l'*Oued Foukin*, واد فوكين, et, à deux heures quinze minutes, nous atteignons le village du même nom. A moitié ruiné, Foukin ne compte maintenant qu'un fort petit nombre d'habitants. Le village actuel a dû succéder à une localité antique, car, le long des flancs du monticule au bas duquel il est bâti, on observe plusieurs anciens tombeaux creusés dans le roc.

BEIT-A'THAB.

Nous gravissons ensuite vers l'ouest, puis vers le nord-ouest, un sentier abrupt, pratiqué à travers d'âpres rochers.

A deux heures quarante minutes, nous franchissons une vallée, à laquelle succède bientôt une montagne. Une fois parvenus sur le plateau qui couronne cette montagne, nous y cheminons vers l'ouest.

A trois heures cinquante minutes, après avoir traversé un *oued*, nous passons au pied méridional de la hauteur dont *Beit-A'thab*, بيت عطاب, occupe le sommet. J'ai déjà décrit ce village.

DEIR EL-HAOUA.

A quatre heures dix minutes, devant nous, au nord, sur une montagne escarpée, se présente, à la distance de quelques kilomètres et sous un aspect très-pittoresque, le village de *Deir el-Haoua*, دير الهوا, qui doit sans doute son nom de *couvent du vent* à sa position élevée.

SIFLA.

Inclinant vers l'est-sud-ouest, nous traversons, à quatre heures

seize minutes, le petit village de *Sifla*, سفلا, qui s'élève près de l'*Oued el-Merhara*, واد المغارا (le ravin de la Caverne), *oued* ainsi nommé parce qu'il renferme dans ses flancs, en cet endroit, une grotte assez spacieuse, en partie remplie d'eau. Ce village est aujourd'hui réduit à une dizaine de maisons.

KHIRBET EL-ASAD.

Un peu plus loin, sur les bords du même *oued*, je remarque les débris d'un village abandonné, appelés *Khirbet el-Asad*, خربة الاسد (ruines du Lion). Cette dénomination tient-elle au séjour ou au passage d'un lion dans cette localité? C'est ce que les habitants de Sifla n'ont pu me dire.

DJERRACH.

A quatre heures vingt minutes, nous commençons à descendre de la hauteur où nous sommes, par une pente extrêmement rapide, et, à quatre heures vingt-cinq minutes, nous faisons halte à *Djerrach*, جرّاش, hameau où nous dressons nos tentes pour la nuit. Situé à mi-côte sur le flanc occidental de la montagne du même nom, il ne contient que vingt-cinq habitants, qui vivent dans de misérables huttes.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

DEIR ABAN. — SARA'A. — A'RTOUF. — KHIRBET A'SELIN; OUALY CHEIKH GHERIB OU KABR CHAMCHOUN. — KHIRBET DEIR ABOU-KABOUS. — ACHOUA'. — KHIRBET SIDI IBRAHIM. — KHIRBET A'MADEH. — KHIRBET 'ABOU'L-CHEROF. — KHIRBET ABOU-CHEKADEM. — KHIRBET DJENNIR. — KHIRBET EN-NAḲOURA. — ZANOUA'. — BEIT-NETTIF.

DEIR ABAN.

Le 28 juillet, à cinq heures trente minutes du matin, nous descendons vers l'ouest, au bas de la montagne de Djerrach, et, à cinq heures quarante-cinq minutes, parvenus dans la vallée dite *Oued es-Serar*, واد السرار, nous la suivons dans la direction du nord-nord-ouest. Les bords du torrent qui y serpente sont ornés de belles touffes d'agnus-castus actuellement en fleur.

Nous laissons bientôt à notre droite, sur une haute colline, le grand village de *Deir Aban*, دير ابان, que j'ai déjà décrit, et nous continuons notre marche dans la même vallée, qui, en cet endroit, est semée de sésame.

SARA'A.

A six heures trente minutes, nous franchissons le lit desséché du torrent.

A six heures trente-cinq minutes, j'aperçois à notre gauche, sur le sommet d'un monticule rocheux, le village de *Sara'a*, صرعا. C'est, comme je l'ai dit ailleurs, l'antique *Tsora'h*, en grec Σαράθ, Σαράα et Σαραᾶ, en latin *Saraa* et *Sarea*, l'une des villes assignées à la tribu de Dan et qui fut la patrie de Samson.

A'RTOUF.

Notre direction devient alors celle du nord.

A six heures quarante minutes, nous passons au pied de la petite éminence que couronne le hameau d'*A'rtouf*, عرتوف, dont j'ai de même parlé précédemment.

KHIRBET A'SELIN. — OUALY CHEIKH GHERIB.

A sept heures cinq minutes, nous nous arrêtons un instant au milieu du *Khirbet A'selin*, خربة عسلين. C'était en grande partie pour le visiter que j'étais revenu dans ce district, que j'avais déjà parcouru, mais où, à mon insu, j'avais laissé plusieurs ruines intéressantes, sans les avoir examinées. Lors de mon passage à Beit-A'thab, quelques habitants de ce village, que je questionnai sur les antiquités et sur les traditions de la région qui leur était familière, m'avaient demandé si j'avais exploré, près de Sara'a et d'A'rtouf, le Khirbet A'selin. « Là, m'avaient-ils dit, est un sanctuaire vulgairement appelé *Oualy Cheikh Gherib*, mais que nous vénérons également sous le nom de *Kabr Chamchoun* (tombeau de Samson). »

Cette indication avait été un trait de lumière pour moi. J'avais ouvert aussitôt ma Bible et j'y avais vu que Samson, après avoir succombé à Gaza, en entraînant dans sa ruine et écrasant sous les débris de l'édifice qu'il avait ébranlé plusieurs milliers de Philistins, fut ramené par ses frères dans sa terre natale et enterré entre Tsora'h et Echthaol, dans le tombeau de son père Manoah :

Descendentes autem fratres ejus et universa cognatio tulerunt corpus ejus et sepelierunt inter Saraa et Esthaol, in sepulchro patris sui Manue[1].

Les mêmes habitants de Beit-A'thab avaient ajouté que le village d'Achoua' s'appelait autrefois Achoua'l ou Achtoua'l, nom dans lequel il est permis de reconnaître celui d'Echthaol.

[1] *Juges*, c. XVI, v. 31.

Ce second renseignement avait achevé de me décider à visiter de nouveau les rives de l'Oued es-Serar et, en particulier, le Khirbet A'selin, dans l'espérance d'y retrouver, grâce aux indications tout à fait inattendues que je venais de recueillir, le tombeau de l'homme extraordinaire qui avait si longtemps fait trembler les Philistins.

En arrivant donc à ce dernier *khirbet*, où l'on voit les décombres d'une quarantaine de petites maisons, je me hâtai de pénétrer dans l'*Oualy Cheikh Gherib*, والى شيخ غريب; mais je n'y trouvai qu'un sanctuaire musulman, de forme rectangulaire au dehors et voûté au dedans. De vieux figuiers l'ombragent à l'extérieur. Intérieurement, on remarque, à l'un de ses angles, un long sarcophage de pierre, surmonté d'un couvercle en dos d'âne et analogue à ceux que l'on rencontre si fréquemment dans ces sortes de chapelles funéraires. Je doute fort qu'il date de l'époque judaïque, mais l'*oualy* qui le renferme a pu être élevé sur l'emplacement d'un ancien tombeau juif, actuellement détruit ou caché sous cette construction musulmane, et qui, d'après la tradition que m'ont transmise les habitants de Beit-A'thab, ne serait autre que le tombeau de Samson, dont le nom est resté attaché à l'*oualy*, concurremment avec celui du cheikh qui y est enterré. Dans tous les cas, je ferai observer ici que cette tradition semble en parfait accord avec le verset que j'ai cité tout à l'heure. Ce verset, en effet, nous apprend que Samson fut enseveli entre Tsora'h et Echthaol, dans le tombeau de son père Manoah. Celui-ci, originaire de la première de ces deux villes, qui a été identifiée avec le village actuel de Sara'a, situé à deux kilomètres à peine au sud du Khirbet A'selin, avait son champ et son tombeau de famille entre Tsora'h et Echthaol, dans un endroit appelé Mahaneh-Dan (dans la Vulgate : *castra Dan*), comme cela résulte du passage suivant :

24. Peperit itaque filium, et vocavit nomen ejus Samson. Crevitque puer, et benedixit ei Dominus.

25. Cœpitque Spiritus Domini esse cum eo in castris Dan inter Saraa et Esthaol [1].

[1] *Juges*, c. XIII, v. 24, 25.

Il est probable, en effet, que le tombeau de Manoah, qui, d'après le verset 31 du chapitre XVI du livre des Juges, est indiqué comme se trouvant entre Tsora'h et Echthaol, occupait l'emplacement que je lui assigne, puisque le Mahaneh-Dan est également mentionné entre ces deux mêmes villes.

Tsora'h, ai-je dit, a été identifiée par tous les critiques avec le village de Sara'a, qui, sauf une légère nuance, a conservé fidèlement la dénomination antique de cette ville. Quant à Echthaol, que la Bible lui associe toujours et dont, par conséquent, elle devait être voisine, la tradition que j'ai rapportée la confond avec Achoua', jadis Achoua'l et Achtoua'l. Or, comme le Khirbet A'selin est situé entre Sara'a, au sud, et Achoua', à l'est-nord-est, j'en conclus que l'Oualy Cheikh Gherib peut revendiquer légitimement l'honneur que la même tradition lui attribue, et qu'il est permis d'y reconnaître l'emplacement du tombeau de Samson.

Dans sa relation intitulée *Les Chemins de Jérusalem*, Rabbi Ishak Chelo, qui voyagea en Palestine vers 1333, s'exprime ainsi :

> De Jérusalem à Sarea, la patrie de Samson. Aujourd'hui on l'appelle Surah, et l'on y montre la tombe de Samson. C'est un fort ancien monument, orné de la mâchoire d'âne avec laquelle il avait tué les Philistins[1].

Ce passage concorde avec la tradition dont j'ai parlé, et qui place près de Sara'a le tombeau de Samson. Seulement, le monument signalé par Ishak Chelo n'existe plus, et c'est vraisemblablement l'Oualy Cheikh Gherib qui a succédé à ce tombeau.

KHIRBET DEIR ABOU-KABOUS.

A sept heures trente minutes, nous nous remettons en marche vers le nord-est.

A sept heures trente-sept minutes, j'examine sur une colline les restes d'un village presque entièrement détruit. Ces ruines sont connues sous le nom de *Khirbet Deir Abou-Kabous*, خربة دير ابو كابوس.

[1] Carmoly, *Itinéraires de la Terre sainte*, p. 245.

On y remarque, au milieu de débris de maisons, une grande et belle citerne antique, et deux énormes pierres debout, disposées parallèlement, avec des rainures qui se correspondent. Ces deux pierres sont percées de part en part, à la même hauteur, de deux trous, dans lesquels devait passer une pièce de bois, destinée, selon toute apparence, à faire tourner une meule : c'était donc probablement un moulin à bras.

ACHOUA'.

A huit heures dix minutes, nous inclinons vers le sud-est, et, à huit heures seize minutes, nous passons à *Achoua'*, اشوع, village que j'identifie, comme je l'ai déjà dit, avec l'antique Echthaol.

KHIRBET SIDI IBRAHIM.

Prenant alors la direction du sud-sud-est, puis de l'est, nous faisons l'ascension d'une haute colline, sur les pentes de laquelle nous rencontrons, à huit heures trente-cinq minutes, des ruines appelées *Khirbet Sidi Ibrahim*, خربة سيدى ابرهيم, et qui consistent en une trentaine de petites habitations bouleversées de fond en comble. Au milieu de ces ruines on distingue les assises inférieures d'une construction plus considérable en pierres de taille de grandes dimensions. Deux citernes et plusieurs caveaux pratiqués dans le roc attestent un travail antique. L'emplacement de cet ancien village est partout hérissé de broussailles.

KHIRBET A'MADEH.

Après avoir franchi un ravin, nous traversons, à neuf heures, sur une colline, des ruines analogues aux précédentes et nommées *Khirbet A'madeh*, خربة عادة. Ce village, dont il ne reste plus que quatre ou cinq citernes encore intactes, était environné d'un petit mur grossièrement bâti, qui est aux trois quarts renversé; on en suit la trace au milieu d'un fourré de lentisques.

KHIRBET ABOU'L-CHEROF.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous descendons dans la direction du sud-ouest et ensuite du sud.

A neuf heures cinquante minutes, nous rencontrons des ruines peu étendues, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Abou'l-Cherof*, خربة ابو الشرف.

KHIRBET ABOU-CHEKADEM.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, nous gravissons vers le sud-sud-est une colline assez considérable, sur la partie supérieure de laquelle nous rencontrons les débris d'un grand village antique, dont l'appellation primitive s'est perdue. C'est aujourd'hui le *Khirbet Abou-Chekadem*, خربة ابو شكادم. Une quinzaine de belles citernes creusées dans le roc prouvent que cet endroit avait jadis quelque importance. On n'y observe plus actuellement que les arasements d'une cinquantaine de maisons; les autres sont complétement démolies. Une petite enceinte circulaire, formée à la hâte de pierres sèches, y est vénérée, par les fellahs des environs, sous le nom d'*Oualy Abou-Chekadem*, parce qu'elle renferme dans sa partie centrale la tombe d'un cheikh ainsi appelé, tombe dont l'emplacement est marqué par une colonne antique dressée debout.

Au sommet de la colline sont des carrières depuis longtemps abandonnées. Un peu plus bas, je remarque un ancien tombeau, pratiqué dans le roc vif et consistant en une seule chambre sépulcrale sans fours à cercueil.

KHIRBET DJENNIR.

A dix heures dix minutes, nous redescendons vers l'ouest-sud-ouest.

A dix heures trente minutes, nous traversons l'Oued es-Serar; notre direction devient alors sud-est.

A dix heures quarante-cinq minutes, j'examine, sur un monticule actuellement couvert d'oliviers, de lentisques et d'herbes épineuses, les vestiges d'un ancien village, dont les maisons sont entièrement rasées, et dont il ne subsiste plus qu'un certain nombre de citernes et de caveaux, creusés dans le roc. Le fût mutilé d'une colonne de pierre gît sur le sol. Ces ruines portent le nom de *Khirbet Djennir*, خربة جنّير.

KHIRBET EN-NAKOURA.

Plus à l'est, sur une colline voisine plantée d'oliviers, sont épars les débris d'un autre village antique, appelés *Khirbet en-Nakoura*, خربة النقورا.

KHIRBET ZANOU'A.

A dix heures cinquante-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers le sud, puis vers le sud-sud-est.

A onze heures cinq minutes, nous repassons au bas du grand village de Deir Aban, déjà mentionné plus haut.

A onze heures trente-cinq minutes, nous gravissons les pentes de la colline que couronnent les ruines étendues de *Zanoua'*, زانوع. Je les ai déjà décrites ailleurs, et j'ai montré qu'elles étaient celles de l'antique *Zanoah*, en grec Τάνω et Ζανῶ, en latin *Zanoe*, signalée dans le livre de Josué parmi les villes de la Chéphélah :

Et Zanoe, et Ængannim, et Taphua, et Enaim [1].

BEIT-NETTIF.

Après avoir jeté un nouveau coup d'œil sur les débris de cette antique cité et traversé vers le sud un plateau couvert de broussailles, nous descendons, à midi huit minutes, dans l'Oued Beit-

[1] *Josué*, c. xv, v. 34.

Nettif, vallée fertile, qu'arrosent de nombreuses sources et qui est actuellement couverte de sésame.

A midi trente-cinq minutes, nous faisons halte au village de Beit-Nettif, situé sur une montagne dont les pentes sont en partie plantées de vignes, de figuiers et d'oliviers.

Beit-Nettif, بيت نتيف, comme je l'ai dit en décrivant dans un autre chapitre ce village important, me paraît être l'antique *Netophah*, en grec Νετωφά, en latin *Netupha*, mentionnée dans la Bible parmi les villes qui furent réhabitées au retour de la captivité :

Viri Netupha, quinquaginta sex[1].

[1] *Esdras*, l. I, c. II, v. 22.

CHAPITRE QUATRE-VINGTIÈME.

KHIRBET KLIDIA. — KHIRBET KAÏAFA. — BIR SEFSAF. — KHIRBET A'BBAD. — KHIRBET ECH-CHOUEIKEH, JADIS SOKOH. — KHIRBET KENIA. — KHIRBET DROUSIA. — KHIRBET OUMM EL-LOUZ. — OUMM-BORDJ. — KHIRBET REBBA. — BIR OUED ES-SOUR. — KHIRBET CHEIKH MADKOUR. — KHIRBET A'ÏD EL-MIAH. — KHIRBET GHRABEH. — KHIRBET A'LIN. — KHIRBET ED-DEIR. — BIR ES-SOUÏDEH. — BIR EL-KOUS. — KHIRBET KILA, JADIS KE'ILAH. — KHIRBET BEIT-NESIB, L'ANCIENNE NETSIB. — TERKOUMIEH, JADIS TRICOMIAS.

KHIRBET KLIDIA.

Le 29 juillet, à cinq heures du matin, nous descendons vers le sud-ouest des hauteurs de Beit-Nettif, où nous avions passé la nuit.

A cinq heures quinze minutes, nous atteignons l'*Oued es-Soumt*, واد الصمت, vallée très-fertile et semée de dourah. Le long du torrent qui la sillonne croissent de belles touffes d'agnus-castus actuellement en fleur. Nous suivons cette vallée dans la direction du nord-nord-ouest.

A six heures, sur l'une des collines qui la bordent, j'examine des ruines assez étendues, appelées *Khirbet Klidia*, خربة قليديا. Des débris de nombreuses petites maisons jonchent le sol au milieu d'un fourré de lentisques et de chênes verts. Une partie aussi de l'emplacement qu'occupait jadis ce village considérable est maintenant livrée à la culture.

KHIRBET KAÏAFA.

A une faible distance de là, vers l'ouest-nord-ouest, sur une colline plus élevée et couverte de broussailles, les restes d'un autre

village moins important me sont désignés sous le nom de *Khirbet Kaïafa*, خربة كيافا.

BIR SEFSAF.

A six heures trente-cinq minutes, nous nous dirigeons vers le sud-sud-est et, après avoir franchi l'Oued es-Soumt, nous rencontrons bientôt un beau puits antique construit avec des pierres de taille très-régulières et de grandes dimensions; on l'appelle *Bir Sefsaf*, بير سفسف, et aussi *Bir Safieh*, بير صافية. L'eau en est bonne et très-abondante.

KHIRBET A'BBAD.

Nous quittons alors l'Oued es-Soumt pour entrer, au sud, dans une autre vallée.

A sept heures trois minutes, nous commençons à monter vers l'est-sud-est.

A sept heures quinze minutes, nous parvenons sur le sommet d'une colline, qui est aujourd'hui livrée à la culture, et qui était autrefois occupée soit par un village, soit par un grand établissement, dont il ne subsiste plus que des tas de pierres et les vestiges d'une muraille d'enceinte; quelques citernes néanmoins et un pressoir antique sont assez bien conservés. Ces ruines s'appellent *Khirbet A'bbad*, خربة عبّاد.

KHIRBET ECH-CHOUEIKEH.

Sur une colline voisine, vers l'est, existe un *khirbet* bien plus étendu, qui se nomme *Khirbet ech-Choueikeh*, خربة الشويكة. Là, sur un plateau oblong, s'élevait jadis une petite ville, dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. J'aperçois partout des caveaux creusés dans le roc, qui formaient autrefois le sous-sol d'autant de maisons. Beaucoup de citernes pratiquées également dans le roc sont, les unes à sec, les autres encore pleines d'eau. Des plantations de tabac croissent au milieu des décombres. Aux deux extrémités du plateau, on remarque deux *oualy* musulmans. L'un est à moitié

démoli et renferme intérieurement une petite colonne antique; l'autre, encore debout, est ombragé par un magnifique térébinthe et par un chêne vert plusieurs fois séculaire; on désigne ce dernier sanctuaire sous le nom d'*Oualy Abou-Helal*, والى ابو هلال.

Le Khirbet ech-Choueikeh, à cause de son nom et de sa position, répond à l'ancienne ville de *Sokoh*, en hébreu שוכה, en grec Σαωχώ ou Σωχώ, en latin *Socho* et *Soccho*, mentionnée dans le livre de Josué parmi les villes de la Chéphélah :

Et Jerimoth et Adullam, Socho et Azeca [1].

Il faut la distinguer d'une autre ville du même nom, qui était située dans le district montagneux de Juda, et dont j'ai parlé au chapitre LXXI de cet ouvrage.

Dans le livre I des Rois nous lisons que les Philistins, lors du combat singulier de David avec Goliath, avaient établi leur camp entre Sokoh et Azéca. Les enfants d'Israël, de leur côté, sous la conduite de Saül, s'étaient rassemblés dans la vallée du Térébinthe :

1. Congregantes autem Philisthiim agmina sua in prœlium, convenerunt in Socho Judæ, et castrametati sunt inter Socho et Azeca, in finibus Dommim.

2. Porro Saul et filii Israel congregati venerunt in vallem Terebinthi, et direxerunt aciem ad pugnandum contra Philisthiim.

3. Et Philisthiim stabant super montem ex parte hac, et Israel stabat supra montem ex altera parte; vallisque erat inter eos [2].

La Sokoh, en latin *Socho*, dont il est question ici est la ville qui nous occupe en ce moment. Quant à Azéca, en hébreu *A'zekah*, elle n'a pas encore été retrouvée d'une manière certaine, ce nom paraissant avoir disparu. Cette dernière ville, d'après l'*Onomasticon*, était située entre Éleuthéropolis et Jérusalem :

Ἄζηκα, πόλις τῶν Χαναναίων, μέχρις ἧς κατεδίωξεν Ἰησοῦς τοὺς ε' βασιλεῖς, ἥτις γέγονε φυλῆς Ἰούδα· καλεῖται δὲ καὶ νῦν Ἔξηκα κώμη ἀνάμεσον Ἐλευθεροπόλεως καὶ Αἰλίας.

« Azéca, ville des Kananéens, jusqu'où Josué poursuivit les cinq rois. Elle fut adjugée à la tribu de Juda. Un village s'appelle encore aujourd'hui Execa entre Éleuthéropolis et Ælia. »

[1] *Josué*, c. XV, v. 35. — [2] *Rois*, l. I, c. XVII, v. 1-3.

Ailleurs, au mot Σόκχω, Eusèbe s'exprime ainsi :

Σόκχω, κῶμαί εἰσι δύο ἀνιόντων ἀπὸ Ἐλευθεροπόλεως εἰς Αἰλίαν, ἐν τῷ Θ' σημείῳ· ἡ μὲν ἀνωτέρα, ἡ δὲ κατωτέρα Σοκχὼθ χρηματίζουσαι, φυλῆς Ἰούδα.

« Soccho. Il existe deux villages, que l'on rencontre, en se rendant d'Éleuthéropolis à Ælia, au neuvième mille, l'un supérieur, l'autre inférieur, appelés également Socchoth et appartenant à la tribu de Juda. »

La distance de neuf milles indiquée par Eusèbe et reproduite par saint Jérôme comme séparant Sokoh d'Éleuthéropolis est un peu trop grande; car Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, n'est guère qu'à sept milles ou sept milles et demi du Khirbet ech-Choueikeh. Néanmoins, l'identification des ruines ainsi nommées avec la Sokoh de la Chéphélah, c'est-à-dire avec celle qu'Eusèbe mentionne évidemment dans ce passage, me semble incontestable.

A'zekah, comme cela paraît ressortir des mots ἀνάμεσον Ἐλευθεροπόλεως καὶ Αἰλίας, « dans un point intermédiaire entre Éleuthéropolis et Ælia, » était probablement plus rapprochée de Jérusalem que Sokoh; toutefois, elle ne devait pas non plus être fort éloignée de celle-ci, puisque les Philistins étaient campés entre Sokoh et A'zekah :

Congregantes autem Philisthiim . . . . castrametati sunt inter Socho et Azeca.

Ce texte précis de la Bible réfute, comme on le voit, la tradition actuelle, qui place non loin d'A'in Karim le théâtre de la célèbre victoire remportée par David sur le géant Goliath. La vallée où cet événement s'est accompli doit être plus éloignée de Jérusalem et plus rapprochée de la Chéphélah, attendu que les Philistins étaient campés non loin de Sokoh, ville de la Chéphélah, et que, après leur défaite, qui suivit le trépas du géant Goliath, ils furent poursuivis par les Israélites vainqueurs jusqu'aux portes d'É'kron, en latin *Accaron* :

Et consurgentes viri Israel et Juda vociferati sunt, et persecuti sunt Philisthæos usque dum venirent in vallem et usque ad portas Accaron; ceciderunt que vulnerati de Philisthiim in via Saraim, et usque ad Geth et usque ad Accaron [1].

[1] *Rois*, l. I, c. XVII, v. 52.

Or une pareille poursuite depuis les environs d'A'ïn Karim jusqu'aux portes d'É'kron, aujourd'hui A'kir, est tout à fait invraisemblable, tandis qu'elle se comprend bien mieux si l'on éloigne de Jérusalem la scène de ce combat mémorable, pour la rapprocher davantage du Khirbet ech-Choueikeh.

Sokoh fut plus tard une des villes de Juda que Roboam fortifia, après la révolte des dix tribus :

Bethsur quoque [exstruxit], et Socho, et Odollam [1].

Sous le règne du roi Achaz, elle tomba au pouvoir des Philistins :

Philisthiim quoque diffusi sunt per urbes campestres et ad meridiem Juda : ceperuntque Bethsames, et Aialon, et Gaderoth, Socho quoque et Thamnan et Gamzo cum viculis suis, et habitaverunt in eis [2].

A l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, comme cela résulte de l'*Onomasticon*, elle s'appelait *Socchoth* et était formée de la réunion de deux villages, l'un supérieur et l'autre inférieur. J'ai signalé les débris du premier sur le plateau de la colline de Choueikeh; le second, qui s'étendait probablement sur les flancs ou au pied de cette même colline, a été complétement rasé; on n'y voit plus que quelques cavernes pratiquées dans le roc.

KHIRBET KENIA.

A huit heures, nous quittons le Khirbet ech-Choueikeh pour prendre la direction du sud.

A huit heures cinq minutes, tournant à l'ouest, nous suivons, à travers des collines hérissées de broussailles, un sentier étroit bordé de chênes verts, d'arbousiers et de lentisques.

A huit heures quarante-cinq minutes, nous inclinons vers le nord-ouest, et, à huit heures quarante-huit minutes, nous faisons halte un instant au *Khirbet Kenia*, خربة قنيا, restes d'un village

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 7. — [2] *Ibid.* c. XXVIII, v. 18.

antique complétement détruit; mais les matériaux avec lesquels les maisons avaient été construites sont en partie gisants sur le sol. Grossièrement taillés pour la plupart, ils ont des dimensions assez considérables. Plusieurs cavernes creusées dans un tuf blanchâtre et crayeux affectent la forme d'entonnoirs renversés, comme celles de Beit-Djibrin et de Deir Doubban. Trois de ces excavations sont intérieurement percées d'une foule de petits trous, pratiqués à égale distance les uns des autres et sur différentes lignes parallèles.

KHIRBET DROUSIA.

A l'ouest et dans le voisinage du Khirbet Kenia, j'aperçois d'autres ruines plus considérables, que j'ai déjà visitées et décrites. On les appelle *Khirbet Drousia*, خربة درسيا.

KHIRBET OUMM EL-LOUZ.

Vers l'ouest-sud-ouest, sur une faible éminence plus rapprochée, existait un petit village dont les restes portent actuellement le nom de *Khirbet Oumm el-Louz*, خربة امّ اللوز.

OUMM-BORDJ.

Au sud, à la distance de six kilomètres, s'élève, sur une montagne, le village d'*Oumm-Bordj*, امّ برج, qui domine au loin la contrée.

KHIRBET REBBA.

A neuf heures quinze minutes, nous nous remettons en marche vers l'est.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous arrivons au *Khirbet Rebba*, خربة ربّا. D'une assez grande étendue, ces ruines couvrent le sommet et les pentes d'une colline. De nombreuses citernes et des caveaux pratiqués dans le roc attestent une haute antiquité.

Les maisons, de dimensions très-restreintes, étaient pour la plupart construites avec des pierres de taille d'appareil moyen et généralement bien équarries; elles jonchent partout le sol de leurs débris. Un édifice renversé également de fond en comble paraît avoir été une église, ce qui prouve que, à l'époque chrétienne, cette localité était encore habitée. Six tronçons de colonnes mutilées gisent en cet endroit. J'y remarque pareillement, sur un beau bloc rectangulaire, deux croix grecques sculptées.

Quel était le nom de la ville dont le Khirbet Rebba offre les restes? J'incline à penser qu'il était le même que celui qui s'attache encore à ces ruines. Car, au delà du Jourdain, nous connaissons deux anciennes cités appelées *Rabbah* et, à l'état construit, *Rabbath*, savoir : Rabbath-Ammon et Rabbath-Moab; et dans la tribu de Juda la Bible mentionne, avec l'adjonction de l'article, une ville appelée en hébreu *Ha-Rabbah*, הָרַבָּה, en grec Ἀρεββά ou Ἀρεμβά, en latin *Arebba :*

Cariathbaal, hæc est Cariathiarim, urbs silvarum, et Arebba, civitates duæ, et villæ earum [1].

Cette dernière ville est-elle celle sur l'emplacement de laquelle nous sommes en ce moment? La chose est possible; néanmoins, je n'oserais l'affirmer, attendu qu'Arebba est mentionnée, dans le verset qui précède, à côté de Cariathiarim. Or le Khirbet Rebba est éloigné d'environ quatre heures de marche, au sud-ouest, de Kiriet el-E'nab, que l'on s'accorde à identifier avec Cariathiarim.

Dans l'*Onomasticon,* Eusèbe se borne à dire que cette ville, qu'il appelle *Aremba,* était située dans la tribu de Juda :

Ἀρεμβὰ, φυλῆς Ἰούδα.

Saint Jérôme n'est pas plus explicite en traduisant ce passage :

Arebba, in tribu Judæ.

[1] *Josué,* c. xv, v. 60.

BIR OUED ES-SOUR.

A dix heures trente minutes, nous prenons la direction du sud, puis de l'est-sud-est.

A dix heures cinquante-cinq minutes, après avoir traversé successivement plusieurs collines hérissées de broussailles, nous commençons à descendre dans l'*Oued es-Sour*, واد السور.

A dix heures cinquante-huit minutes, nous rencontrons dans cette vallée un magnifique et large puits en pierres de taille, auprès duquel une dizaine d'auges sont disposées pour abreuver les troupeaux. Ce puits antique porte le nom de *Bir Oued es-Sour*. Les abords en sont assiégés en ce moment par plusieurs centaines de moutons, qui s'entassent avidement autour des auges.

KHIRBET CHEIKH MADKOUR.

Non loin de là, vers le sud, se dresse une colline blanchâtre, haute de cent mètres, dont les flancs supérieurs sont percés de nombreuses cavernes creusées dans le roc. Le plateau qui la couronne est aujourd'hui livré à la culture; il était jadis occupé par un village, depuis longtemps rasé en grande partie, et dont il ne subsiste plus qu'une quinzaine de citernes. Un *oualy* en bon état y est dédié au cheikh Madkour, et le *khirbet* au milieu duquel il a été construit tire de cette circonstance sa dénomination de *Khirbet Cheikh Madkour*, خربة شيخ مدكور.

KHIRBET A'ÏD EL-MIAH.

A onze heures vingt minutes, nous redescendons vers l'est dans la vallée.

A onze heures vingt-cinq minutes, j'examine d'autres ruines, appelées *Khirbet A'ïd el-Miah*, خربة عيد الميه. Une soixantaine d'habitations renversées formaient dans l'*oued* un village qui existait

encore à l'époque musulmane, car on y observe les restes d'une mosquée.

Dans l'antiquité, les ruines qui couvrent le plateau de la colline du Cheikh Madkour et celles qui s'étendent dans la vallée constituaient probablement une seule et même ville, divisée en deux quartiers, la partie haute et la partie basse.

Près du Khirbet A'ïd el-Miah, s'élève, au milieu de l'*oued*, un superbe térébinthe, dont le tronc mesure au moins cinq mètres de circonférence; malgré son extrême vieillesse, il est toujours vivace et vigoureux.

KHIRBET GHRABEH.

A onze heures cinquante-cinq minutes, nous franchissons le lit du torrent qui sillonne la vallée dite *Oued es-Sour*, en nous avançant dans la direction de l'est-nord-est.

A midi, nous gravissons vers le nord-est une colline blanchâtre, puis, à midi quinze minutes, une seconde colline, analogue à la précédente.

A midi vingt-deux minutes, nous atteignons un plateau envahi par des broussailles. J'y observe les vestiges d'un mur d'enceinte bâti avec de gros blocs non cimentés, qui enfermait dans son périmètre un certain nombre d'habitations, construites elles aussi, du moins pour la plupart, avec des pierres d'un assez grand appareil. Les flancs de la colline dont ce plateau forme le sommet sont percés en tous sens de cavernes et de citernes. On donne à ces ruines le nom de *Khirbet Ghrabeh*, خربة غرابة.

KHIRBET A'LIN.

A midi trente-cinq minutes, nous poursuivons notre marche vers l'est.

A midi quarante-cinq minutes, une montagne voisine m'offre à son sommet les débris d'une bourgade antique, dont l'emplacement

est aujourd'hui occupé en partie par des jardins plantés de figuiers et de grenadiers. Les murs qui les environnent et les séparent les uns des autres sont construits avec de gros blocs enlevés aux ruines de ce *khirbet*, appelé *Khirbet A'lin*, خربة علين. On y voit çà et là des citernes et des caveaux pratiqués dans le roc; je remarque également un pressoir antique, divisé en deux cuves et analogue à tous ceux que j'ai déjà signalés ailleurs.

Au bas de la montagne, vers l'est-nord-est, serpente l'Oued A'lin.

KHIRBET ED-DEIR.

A une heure quinze minutes, nous repartons dans la direction du sud.

A une heure trente minutes, nous traversons les débris d'un village, connus sous le nom de *Khirbet ed-Deir*, خربة الدير, et consistant en une cinquantaine d'habitations renversées, une dizaine de caveaux et quelques citernes, creusés dans le roc.

BIR ES-SOUÏDEH.

A une heure trente-cinq minutes, nous descendons, de la colline que couvrent ces dernières ruines, dans une vallée semée de dourah, que nous suivons vers l'ouest.

A une heure cinquante-cinq minutes, nous sommes de retour auprès du vieux térébinthe dont j'ai fait mention tout à l'heure.

Notre direction devient alors celle du sud-ouest et bientôt du sud.

Nous repassons au pied du Khirbet Cheikh Madkour, en côtoyant le torrent de l'Oued es-Sour, qui, un peu plus loin, perd ce nom, pour prendre celui d'*Oued el-Biar*, واد البيار.

A deux heures cinquante minutes, nous passons près d'un beau puits antique, bâti en pierres de taille très-régulièrement agencées, et entouré d'auges. On l'appelle *Bir es-Souïdeh*, بير السويدة.

BIR EL-KOUS.

Cinq cents pas plus loin, un autre puits, pareillement antique, m'est désigné sous le nom de *Bir el-Kous*, بير القوس, parce qu'il est surmonté d'une arcade; celle-ci date d'une époque moins reculée, ou, dans tous les cas, elle a subi une restauration musulmane.

KHIRBET KILA.

A l'est de ce puits, se dresse, au-dessus de l'Oued el-Biar, une haute colline, dont nous gravissons les pentes. Le plateau supérieur, maintenant livré à la culture sur plusieurs points, était autrefois couvert d'habitations. Un certain nombre d'entre elles sont encore debout; elles ont été bâties probablement avec des matériaux antiques; elles ne paraissent point elles-mêmes antérieures à l'époque musulmane, à l'exception d'une seule, qui est souterraine, et dont la voûte en plein cintre, construite en belles pierres de taille, accuse une date plus ancienne. Un mur d'enceinte environnait jadis ce plateau; il n'en subsiste plus que des arasements. Sur les flancs d'une colline voisine, vers le nord, plusieurs tombeaux antiques pratiqués dans le roc ont appartenu, selon toute vraisemblance, à la nécropole de la petite ville dont les ruines s'appellent *Khirbet Kila*, خربة كيلا.

Le livre de Josué signale, parmi les villes de la Chéphélah, celle de *Ke'ilah*, en hébreu קְעִילָה, en grec Κεειλάμ, Κεειλά, Κειλά et Κίλλα, en latin *Ceila* :

43. Jephtha, et Esna, et Nesib,
44. Et Ceila, et Achzib, et Maresa[1] . . .

Comme Ke'ilah est citée immédiatement après *Netsib*, en latin *Nesib*, dont je vais parler tout à l'heure, il est hors de doute qu'il s'agit, dans le verset 44, de la ville désignée sous le nom de

[1] *Josué*, c. xv, v. 43, 44.

Khirbet Kila, et dont les ruines avoisinent le Khirbet Beit-Nesib, qui est évidemment l'antique *Netsib* du verset 43.

Je décrirai bientôt une autre localité, appelée *Beit-Kahel*, nom dans lequel on pourrait être tenté de reconnaître pareillement celui de *Ke'ilah*. Mais Beit-Kahel se trouve dans le district montagneux de Juda, et est, par conséquent, distinct de Ke'ilah, qui, bien que sur une colline, faisait néanmoins partie de la Chéphélah.

David, ayant appris que les Philistins avaient attaqué Ke'ilah et pillé le territoire de cette ville, marcha au secours de cette place, et la délivra par la défaite des ennemis qui l'assiégeaient.

1. Et annuntiaverunt David, dicentes : Ecce Philisthiim oppugnant Ceilam, et diripiunt areas.

2. Consuluit ergo David Dominum, dicens : Num vadam, et percutiam Philisthæos istos? Et ait Dominus ad David : Vade, et percuties Philisthæos, et Ceilam salvabis...

5. Abiit ergo David et viri ejus in Ceilam, et pugnavit adversus Philisthæos, et abegit jumenta eorum, et percussit eos plaga magna ; et salvavit David habitatores Ceilæ [1].

Saül apprit bientôt que David était à Ke'ilah ; dans l'espérance de s'emparer de sa personne, il marcha contre cette ville. Mais David, craignant d'être livré à Saül par les habitants de Ke'ilah, prévint l'arrivée de ce prince, et se retira avec sa petite troupe dans le désert.

Lors du retour de la captivité, nous voyons Achabiah et Bavaï ben Henadad, qui administraient chacun un des deux quartiers de Ke'ilah, concourir au rétablissement des remparts de Jérusalem :

17. Post eum ædificaverunt Levitæ, Rehum filius Benni; post eum ædificavit Hasebias, princeps dimidiæ partis vici Ceilæ, in vico suo.

18. Post eum ædificaverunt fratres eorum, Bavai filius Enadad, princeps dimidiæ partis Ceilæ [2].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Κεειλά, Eusèbe s'exprime comme il suit :

Κεειλά, φυλῆς Ἰούδα, ἔνθα ἐκαθέσθη Δαβίδ· καὶ εἰς ἔτι νῦν κώμη Κηλὰ

[1] *Rois*, l. I, c. XXIII, v. 1, 2, 5. — [2] *Esdras*, l. II, c. III, v. 17, 18.

πρὸς ἀνατολὰς Ἐλευθεροπόλεως ἀπιόντων εἰς Χεβρὼν, ὡς ἀπὸ σημείων ιζ'· τὸ μνῆμα Ἀμβακοὺμ τοῦ προφήτου αὐτόθι δείκνυται.

« Ceïla, de la tribu de Juda, où se retira David; il existe encore maintenant un village du nom de Céla à l'orient d'Éleuthéropolis, sur la route de Chébron, à la distance d'environ dix-sept milles. On y montre le tombeau du prophète Ambacum (Habacuc). »

En traduisant ce passage, saint Jérôme corrige le chiffre de dix-sept milles en celui de huit milles.

A mon avis, l'*Onomasticon* confond à tort en une seule deux localités différentes. La *Ke'ilah*, en grec Κεειλά, où David s'établit un instant est la ville dont je viens de décrire les ruines; elle est située, à la vérité, à l'orient d'Éleuthéropolis, mais non sur la route d'Hébron, et sa distance de la première de ces deux villes peut être estimée à six milles en ligne directe. Quant au village de Κηλά, qu'Eusèbe place à dix-sept milles d'Éleuthéropolis, sur la route d'Hébron, et saint Jérôme à huit milles, il répond à l'emplacement de Beit-Kahel, dont il sera question au chapitre suivant, et qui se trouve en effet sur l'une des routes conduisant d'Éleuthéropolis à Hébron, à douze milles environ de la première de ces villes. Le chiffre de saint Jerôme paraît donc se rapporter plutôt à la distance qui séparait Éleuthéropolis de la ville de Ke'ilah située dans la Chéphélah, et celui d'Eusèbe à l'intervalle qui s'étendait entre le même point de départ, c'est-à-dire Éleuthéropolis, et le village de Κηλά, en latin *Cela*, qui semble être notre Beit-Kahel actuel.

KHIRBET BEIT-NESIB.

A trois heures trente minutes, nous descendons du Khirbet Kila dans la direction du sud.

A quatre heures, nous gravissons la colline que couronnent les ruines de *Beit-Nesib*, بيت نصيب.

A quatre heures sept minutes, parvenu sur le sommet de cette colline, j'examine d'abord une construction rectangulaire, mesurant vingt-trois pas de long sur quatorze de large. Bâtie en assez beaux

blocs, dont quelques-uns sont taillés en bossage, elle présente intérieurement une voûte légèrement ogivale. Le rez-de-chaussée est aujourd'hui seul debout; il était autrefois surmonté d'un premier étage, maintenant aux trois quarts démoli. Ce *bordj*, tel est le nom que les Arabes donnent à cet édifice, date peut-être de l'époque des croisades; en tout cas, il n'est pas antérieur à l'occupation musulmane.

Non loin de là est une grande salle, longue de quarante pas sur huit de large, dont la partie supérieure est démolie; elle est probablement de la même époque que le *bordj* dont nous venons de parler.

Le reste du plateau est parsemé de débris de toutes sortes de bâtisses, musulmanes pour la plupart, qui prouvent que la ville située jadis sur cette colline a survécu longtemps à la nationalité judaïque et même à la domination byzantine.

De l'antiquité proprement dite il ne subsiste plus qu'un certain nombre de citernes, de tombeaux, de magasins souterrains, et un *birket* creusé dans le roc.

Le Khirbet Nesib, comme l'indiquent son nom et sa position, est l'ancienne *Netsib*, en hébreu נְצִיב, en grec Νασείϐ et Νεσίϐ, en latin *Nesib*, mentionnée dans le livre de Josué parmi les villes de la Chéphélah :

Jephtha, et Esna, et Nesib[1].

D'ailleurs, il n'en est plus question ensuite dans les saintes Écritures.

Elle existait néanmoins encore à l'époque d'Eusèbe et de saint Jérôme, comme le prouve le passage suivant de l'*Onomasticon* :

Νεσὶϐ, φυλῆς Ἰούδα. Ἔστι Νασὶϐ ἀπὸ θ' σημείων Ἐλευθεροπόλεως ἐπὶ Χεϐρών.

« Nesib, de la tribu de Juda. Il y a une localité appelée Nasib au neuvième mille d'Éleuthéropolis, en se rendant vers Chébron. »

[1] *Josué*, c. xv, v. 43.

Selon saint Jérôme, la distance qui séparait cette ville d'Éleuthéropolis était seulement de sept milles, et non de neuf, comme le prétend Eusèbe.

Neesib, in tribu Juda, quæ nunc vocatur Nasibi, in septimo milliario Eleutheropoleos pergentibus Chebron.

La correction précédente est justifiée par l'intervalle qui s'étend entre Beit-Djibrin, l'ancienne Éleuthéropolis, et le Khirbet Beit-Nesib. Cet intervalle approche effectivement de sept milles, chiffre par conséquent beaucoup plus exact que celui de neuf milles.

Les ruines que j'ai signalées attestent que la ville de Netsib a survécu à la domination byzantine. Quand fut-elle définitivement abandonnée? C'est ce que l'histoire ne nous apprend pas.

TERKOUMIEH.

A cinq heures, nous nous remettons en marche vers le sud-sud-est, puis vers le sud.

A cinq heures trente minutes, nous faisons halte pour la nuit à *Terkoumieh*, ترقومية, et nous dressons nos tentes sous de beaux oliviers.

Le village ainsi appelé est situé sur une colline rocheuse, et peut renfermer quatre cents habitants. Ceux-ci sont contraints actuellement d'aller chercher de l'eau fort loin, leurs citernes étant à sec depuis une quinzaine de jours. Ces citernes et quelques cavernes pratiquées dans le roc paraissent antiques; il en est de même d'un certain nombre de pierres de taille encastrées dans de grossières constructions arabes.

Terkoumieh est l'ancienne ville de *Tricomias*, Τρικομίας, mentionnée, dans les *Notices ecclésiastiques*, comme appartenant à la Palestine première; elle est citée également dans la *Notice des Dignités de l'Empire romain*, qui nous apprend qu'elle était sous la dépendance du *dux Arabiæ*. La cavalerie illyrienne y avait un de ses cantonnements.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-UNIÈME.

KHIRBET DOUKAS. — BEIT-OULA, JADIS BETHOUL. — KHIRBET HATTA. — KHIRBET A'ÏN DAB. — KHIRBET DJIMRIN. — KHIRBET LOUKA. — KHARAS. — NOUBA, JADIS NOB OU NOBAH. — RETOUR À BEIT-OULA. — BEIT-KAHEL, L'ANCIEN VILLAGE DE Κηλά, MENTIONNÉ PAR EUSÈBE. — KHIRBET THAYEBEH. — KHIRBET FARA'. — DOURA, JADIS ADORAÏM.

KHIRBET DOUKAS.

Le 30 juillet, à cinq heures du matin, nous descendons, vers le nord-est, du plateau où nous avions campé.

A cinq heures dix minutes, nous rencontrons quelques citernes et caveaux pratiqués dans le roc, sur un monticule; on me les désigne sous le nom de *Khirbet Doukas*, خربة دوكاس.

Nous montons ensuite par un sentier que borde à droite une vallée plantée de vignes.

A cinq heures trente-cinq minutes, une descente nous conduit au fond d'un ravin couvert d'oliviers.

BEIT-OULA.

Devant nous se dresse alors la haute et rocheuse colline de *Beit-Oula*, بيت اولا, que nous gravissons.

A cinq heures cinquante minutes, nous atteignons le sommet où est situé le village de Beit-Oula, qui renferme cinq cents habitants. J'avais remarqué, avant d'y arriver, plusieurs aires antiques et un certain nombre de citernes et de caveaux pratiqués dans le roc. Au-dessous du village on cultive quelques jardins, qui

sont plantés de figuiers et de grenadiers, et qu'entourent des haies de cactus.

Beit-Oula me paraît être l'ancienne *Bethoul* ou *Bethouel*, en hébreu בְּתוּל ou בְּתוּאֵל, en grec Βαθθούλ et Βαθουήλ, en latin *Bethul* et *Bathuel*, signalée parmi les villes de Juda qui furent concédées à la tribu de Siméon.

Et Eltholad, Bethul et Harma[1].

28. Habitaverunt autem [filii Simeon] in Bersabee, et Molada, et Hasarsuhal. . . . .

30. Et in Bathuel, et in Horma, et in Siceleg[2].

Selon toute apparence, c'est la même ville que celle qui est désignée ailleurs sous la dénomination de *Bethel*, en hébreu *Beth-El*, בֵּית־אֵל, et qu'il faut distinguer de la célèbre ville de ce nom qui appartenait à la tribu de Benjamin :

Rex Maceda unus, rex Bethel unus[3].

KHIRBET HATTA.

A six heures, nous descendons de Beit-Oula, dans la direction du nord-ouest.

A six heures quarante-cinq minutes, nous rencontrons des ruines étendues, appelées *Khirbet Hatta*, خربة حتّا. Une dizaine de tombeaux, plusieurs citernes, des caveaux souterrains, un pressoir à vin, trois puits pratiqués également dans le roc vif, et dont l'un est encore muni à son orifice de l'espèce de gros bouchon de pierre qui servait à le fermer, enfin les vestiges d'un grand nombre de maisons renversées de fond en comble, dont l'emplacement n'est plus marqué que par des tas confus de blocs assez considérables, généralement mal taillés et rongés par le temps : tout cela dénote qu'il existait jadis sur ce point un bourg de quelque importance, qui paraît avoir été abandonné et détruit depuis de longs siècles.

[1] *Josué*, c. XIX, v. 4. — [2] *Paralipomènes*, l. I, c. IV, v. 28, 30. — [3] *Josué*, c. XII, v. 16.

KHIRBET A'ÏN DAB.

A sept heures quatorze minutes, nous continuons notre route vers le nord-est, puis vers le nord. Chemin faisant, nous trouvons encore quelques tombeaux antiques, qui attirent mon attention.

A sept heures trente-cinq minutes, après avoir suivi une route très-accidentée, nous passons à côté de ruines peu considérables, situées au-dessus d'un *oued* et appelées *Khirbet A'ïn Dab*, خربة عين داب, ou peut-être *A'ndab*, عندا ب, car j'ai cru entendre deux Arabes donner chacun une de ces deux prononciations.

KHIRBET DJIMRIN.

Inclinant alors vers l'est, nous parvenons, à sept heures cinquante-cinq minutes, au sommet d'une montagne. Ce plateau était jadis occupé par une bourgade, aujourd'hui entièrement détruite et abandonnée, à l'exception de deux maisons, qui sont habitées par un vieillard et sa famille. De nombreux silos et magasins souterrains pratiqués dans le roc accusent un travail antique. Quant aux maisons dont les ruines sont partout amoncelées sur le sol, elles paraissent d'origine beaucoup plus moderne, et consistaient toutes en une seule chambre voûtée intérieurement; la voûte affectait la forme d'une ogive peu prononcée. On désigne ce *khirbet* sous le nom de *Djimrin*, جمرين.

KHIRBET LOUKA.

A huit heures cinq minutes, nous redescendons vers le sud-sud-est.

A huit heures dix minutes, nous franchissons l'*Oued Djimrin;* notre direction devient alors celle du sud.

A huit heures quinze minutes, j'examine sur une colline quelques ruines, appelées *Khirbet Louka*, خربة لوقا. Un petit nombre de

citernes et de caveaux creusés dans le roc, voilà tout ce qui reste de ce hameau antique.

KHARAS.

A huit heures trente-cinq minutes, nous arrivons à *Kharas*, خاراس, village de trois cents habitants, situé sur une haute colline. J'observe çà et là des pierres d'apparence antique engagées, comme matériaux de construction, dans de pauvres habitations arabes.

NOUBA.

A huit heures quarante minutes, nous franchissons l'*Oued ech-Cheikh*, واد الشيخ, qui serpente entre Kharas, au sud, et *Nouba*, نوبا, au nord.

Ce dernier village, que nous atteignons à huit heures cinquante minutes, après avoir gravi des pentes très-roides, compte cinq cents habitants.

Le nom de cette localité est évidemment antique. Dans la version des Septante, parmi les villes auxquelles David envoya une part du butin qu'il avait fait sur les Amalécites est comprise celle de Νομβέ, *Nombé* :

30. Καὶ τοῖς ἐν Ἱεριμοὺθ, καὶ τοῖς ἐν Βηρσαβέε, καὶ τοῖς ἐν Νομβὲ,
31. Καὶ τοῖς ἐν Χεβρών . . .

« [Voici une part du butin pris sur les ennemis du Seigneur] pour ceux de Hierimuth, pour ceux de Bersabée, pour ceux de Nombé,
« Et pour ceux de Chébron. . . »

Cette *Nombé*, ainsi que cela semble résulter du nom des autres villes auxquelles elle est adjointe, doit être distinguée de la ville de Νομβά ou Νοβά, en hébreu נֹב, *Nob*, ou נֹבָה, *Nobah*, cité sacerdotale, que Saül détruisit, et qui était située plus au nord. J'en ai parlé ailleurs, en décrivant la route de Jaffa à Jérusalem.

Le village de Nouba qui nous occupe maintenant s'appelait donc très-certainement autrefois *Nob* ou *Nobah* en hébreu, d'où les Grecs ont fait Νομβά ou Νομβέ, comme le prouvent le texte des Sep-

tante et celui de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, au mot Νομβά, que saint Jérôme traduit par *Nobba* ou *Noba*.

RETOUR À BEIT-OULA.

Après une descente très-rapide, suivie bientôt d'une nouvelle ascension, nous traversons une seconde fois, à neuf heures seize minutes, Beit-Oula, dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre. Partis de ce village dans la direction du nord-ouest, puis du nord, nous y revenions par le sud-sud-est.

BEIT-KAHEL.

A neuf heures trente minutes, nous descendons dans un ravin planté d'oliviers. Après avoir monté ensuite vers le sud, puis vers l'est-sud-est, nous recommençons à descendre, à dix heures, des pentes extrêmement escarpées, où il serait impossible de s'aventurer avec d'autres chevaux que des chevaux arabes.

A dix heures dix minutes, nous atteignons enfin le fond de l'*Oued Beit-Kahel*, وادي بيت كاحل. Cet *oued*, bordé, à droite et à gauche, de rochers gigantesques, qui forment en certains endroits des espèces de hautes murailles presque verticales, est l'une des vallées les plus sauvages et les plus austères de cette partie de la Palestine.

Deux chemins se présentent alors devant nous, l'un se dirigeant au nord, l'autre à l'est. C'est ce dernier que nous prenons.

A dix heures trente minutes, nous rencontrons une source abondante qui tombe en cascade le long des rochers; elle est connue sous le nom d'*A'ïn Beit-Kahel*, et elle arrose quelques jardins. Sur ce point l'*oued* est très-resserré. Nous quittons alors cette gorge étroite, pour escalader, vers l'est-nord-est, les flancs d'une montagne couverte de chênes verts, d'arbousiers et de petits pins.

A onze heures cinq minutes, nous parvenons à un pauvre village, nommé *Beit-Kahel* et composé seulement d'une trentaine de misérables habitations. Il a succédé à une localité antique, comme le

prouvent plusieurs aires, des magasins souterrains et des tombeaux pratiqués dans le roc, que l'on remarque soit sur le plateau, soit sur les pentes de la montagne.

La dénomination *Beit-Kahel* pourrait d'abord faire supposer que le village ainsi appelé a succédé à l'ancienne Ke'ilah, en hébreu קְעִילָה, dans la Vulgate *Ceila*, mentionnée plusieurs fois dans la Bible. Mais, si le nom de ce village se prête à cette identification, la position qu'il occupe s'y oppose. Ke'ilah, en effet, est citée, dans le livre de Josué, comme appartenant à la Chéphélah, c'est-à-dire à la grande plaine de Juda :

33. In campestribus vero : Estaol, et Sarea, et Asena . . .
44. Et Ceila, et Achzib, et Maresa [1] . . .

Or Beit-Kahel fait partie du district montagneux. Je sais bien que plusieurs autres villes de la Chéphélah sont, en réalité, situées sur des collines, quelques-unes même sur de véritables montagnes; mais ces collines et ces montagnes sont sur la lisière de la Chéphélah, et dès lors les villes ou bourgades qui s'y trouvaient pouvaient être classées parmi celles de la plaine. En conséquence, j'identifie Ke'ilah avec le Khirbet Kila dont il a été question plus haut (p. 341-343), et je vois dans Beit-Kahel le village de Κηλά, qu'Eusèbe signale comme existant de son temps à dix-sept milles à l'est d'Éleuthéropolis, sur la route conduisant de cette ville à Hébron. Il devait, selon toute vraisemblance, porter en hébreu le nom de *Ke'ilah*, comme la ville ainsi appelée qui appartenait à la Chéphélah; de là sera résultée la confusion qu'Eusèbe semble faire de ce village avec la place de Ke'ilah où David s'était retiré quelques jours, et que j'identifie, pour ma part, de préférence avec la Ke'ilah de la Chéphélah, parce qu'elle devait être plus sujette que la seconde aux incursions des Philistins. En outre elle dominait une fertile vallée, riche en céréales, ce qui explique très-bien les ravages exercés par l'ennemi sur les aires.

[1] *Josué*, c. xv, v. 33, 44.

Et annuntiaverunt David, dicentes : Ecce Philisthiim oppugnant Ceilam, et diripiunt areas [1].

Beit-Kahel est, au contraire, situé sur une montagne abrupte, qui s'élève, au nord et au sud, entre deux gorges profondes, où la culture des céréales ne pourrait trouver place.

Enfin l'expression *descendre*, employée plusieurs fois dans la Bible pour indiquer la marche de Saül et de son armée contre Ke'ilah, indique que cette ville appartenait à la Chéphélah.

8. Et præcepit Saul omni populo ut ad pugnam descenderet in Ceilam. . .
11. Si tradent me viri Ceilæ in manus ejus, et si descendet Saul, sicut audivit servus tuus? Domine, Deus Israel, indica servo tuo. Et ait Dominus : Descendet [2].

Au verset 6 du même chapitre, nous lisons :

Porro eo tempore, quo fugiebat Abiathar filius Achimelech ad David in Ceilam, ephod secum habens descenderat.

Telles sont les principales raisons qui m'empêchent de reconnaître dans Beit-Kahel la Ke'ilah que David sauva des mains des Philistins, et d'où ensuite il dut s'échapper, dans la crainte d'être livré à Saül.

KHIRBET THAYEBEH.

A onze heures trente minutes, nous redescendons, vers le sud-sud-ouest, au fond de l'Oued Beit-Kahel. Après l'avoir franchi, nous gravissons péniblement, vers le sud-ouest, une montagne très-âpre, à travers un fourré de chênes verts, d'arbousiers et de lentisques.

A midi, nous parvenons sur un plateau élevé, d'où nous distinguons au loin la Méditerranée et la plus grande partie de l'ancienne plaine des Philistins, depuis Ramleh, au nord, jusqu'à Gaza, au sud. A notre gauche serpente un *oued* extrêmement profond.

A midi dix minutes, nous marchons droit vers l'ouest.

[1] *Rois*, l. I, c. XXIII, v. 1. — [2] *Rois*, l. I, c. XXIII, v. 8, 11.

A midi quinze minutes, j'examine les restes d'un village abandonné, appelés *Khirbet Thayebeh*, خربة طيّبه. Le point élevé qu'il occupait est actuellement couvert de débris d'habitations, dont quelques-unes paraissent anciennes et d'autres sont de fabrique musulmane. On rencontre çà et là plusieurs citernes antiques. Un berger erre en ce moment avec son troupeau au milieu de ces ruines solitaires.

Il y avait là certainement, dans l'antiquité, un bourg, dont le nom s'est perdu, car la dénomination *Thayebeh* est d'origine arabe.

KHIRBET FARA'.

A midi trente minutes, nous passons, dans la direction du sud, à côté de quelques jardins plantés de vignes et de figuiers, et cultivés par des fellahs des environs; puis nous descendons dans un ravin profondément encaissé, appelé *Oued Fara'*, واد فارع. Nous le suivons quelque temps vers l'est, avant de gravir les flancs d'une montagne qui le borde au sud, et où les ruines d'une localité antique me sont désignées sous le nom de *Khirbet Fara'*, خربة فارع.

A une heure trente minutes, nous rencontrons une source abondante, l'*A'ïn Fara'*, qui jaillit en cascade d'un petit canal antique et tombe dans un *birket* bien construit. A quelques pas de distance, on remarque les débris d'un fortin appelé *Kasr Fara'*, قصر فارع; il était destiné jadis à protéger cette source et à défendre l'*oued* du même nom, qui est très-resserré en cet endroit.

DOURA.

Nous continuons notre ascension vers l'est, puis vers le sud-est.

A deux heures, nous marchons directement vers le sud.

A deux heures quinze minutes, nous atteignons le plateau de la montagne. Inclinant alors vers l'est, nous faisons halte, à deux heures cinquante-cinq minutes, à *Doura*, دورا.

Cette petite ville a été naguère le principal foyer de l'insurrec-

tion qui a éclaté dans toute la montagne d'Hébron contre Kourchid-Pacha, gouverneur de Jérusalem, et qui a été réprimée immédiatement par des mesures aussi énergiques qu'habiles. Je trouve les habitants encore un peu agités, par suite des troubles qui ont eu lieu. Ils sont au nombre de cinq mille, et passent pour être braves, remuants et fanatiques.

Je parcours successivement les principales rues. Quelques tronçons de colonnes antiques et un assez grand nombre de pierres de taille provenant d'anciennes constructions et encastrées dans des bâtisses arabes attestent que Doura a remplacé une ville judaïque, dont les matériaux ont servi à la bâtir. Deux casernes notamment, occupées chacune en ce moment par une trentaine de bachibouzouks, ont été construites de cette manière. Au-dessus de la porte de l'une d'elles, un beau bloc formant linteau était jadis orné de moulures actuellement très-dégradées.

A l'ouest-sud-ouest de la ville, sur une éminence, s'élève un *oualy* célèbre, qui renferme un sarcophage de dimensions colossales, où, d'après la tradition, reposerait la dépouille mortelle de Noé. Ce tombeau est recouvert de tapis, que l'on renouvelle de temps en temps, et il est le but et l'objet d'un pèlerinage assez fréquenté. Le cheikh qui me le montrait ajoutait que la tradition qui y rattache le nom de ce patriarche est immémoriale dans le pays, et que la grandeur extraordinaire du sarcophage ne devait pas m'étonner, attendu que ce *prophète*, c'est le titre que les musulmans donnent à Noé, avait une taille gigantesque.

Un autre *oualy*, vers l'est, est pareillement très-vénéré; il est consacré au santon A'ly Aleim.

Au-dessous s'étendent des jardins. Près de là j'aperçois plusieurs tombeaux taillés dans le roc, qui datent peut-être d'une époque très-reculée; ils ont été creusés sur les flancs de la montagne dont Doura occupe le plateau.

Cette ville est l'antique *Adoraïm*, en hébreu אֲדוֹרַיִם, en grec Ἀδωραί, en latin *Aduram*, que la Bible mentionne parmi les places de Juda qui furent fortifiées par Roboam.

Sed et Aduram [exstruxit], et Lachis, et Azeca[1].

La forme duelle du nom hébreu *Adoraïm* peut faire supposer que la ville ainsi appelée était divisée en deux quartiers distincts.

L'historien Josèphe, qui la cite sous la dénomination de Ἀδωραΐμ dans les Antiquités judaïques[2], lui donne le nom de Ἄδωρα dans un autre passage du même ouvrage[3], en l'appelant *ville d'Idumée*. On sait que, dans les derniers temps de l'histoire juive, on comprenait sous cette désignation toute la partie méridionale et même la partie centrale de l'ancienne tribu de Juda.

C'est également sous ce nom de Ἄδωρα qu'elle est signalée par cet écrivain au nombre des villes de l'Idumée qui furent soumises par Hyrcan :

Ὑρκανὸς δὲ καὶ τῆς Ἰδουμαίας αἱρεῖ πόλεις Ἄδωρα καὶ Μάρισσαν[4].

« Hyrcan s'empare en Idumée des villes d'Adora et de Marissa. »

Dans d'autres éditions, au lieu de Ἄδωρα, *Adora*, on lit Δῶρα, *Dora*, ce qui se rapprocherait plus encore, pour ne pas dire tout à fait, de la forme arabe دورا, *Doura*.

Dans son ouvrage de la Guerre des Juifs, Josèphe l'appelle Ἀδώρεος, et nous apprend que cette ville fut rebâtie plus tard par ordre de Gabinius :

Συνεπολίσθησαν γοῦν, τούτου κελεύσαντος, Σκυθόπολίς τε καὶ Σαμάρεια, καὶ Ἀνθηδὼν, καὶ Ἀπολλωνία, καὶ Ἰάμνεια, καὶ Ῥαφία, καὶ Μάρισσά τε καὶ Ἀδώρεος[5].

« D'après ses ordres, commencèrent à être réhabitées comme villes Scythopolis, Samarie, Anthédon, Apollonia, Iamnia, Raphia, Marissa et Adoreos. »

Depuis cette époque, elle n'est plus signalée par aucun écrivain ancien, et, dans les temps modernes, elle a été fort rarement visitée par les voyageurs.

[1] *Paralipomènes*, l. II, c. XI, v. 9.

[2] Josèphe, *Antiquités judaïques*, VIII, X, § 1.

[3] *Antiquités judaïques*, XIII, VI, § 4.

[4] *Antiquités judaïques*, XIII, IX, § 1.

[5] *Guerre des Juifs*, I, VIII, § 4.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DEUXIÈME.

KHIRBET KHOURZA. — KHIRBET ED-DEIR. — KHIRBET HABDA. — KHIRBET ES-SERREH. — KHIRBET A'KOUD EL-MINIEH. — KHIRBET BIR EL-A'LKAH. — KHIRBET KERZA. — KHIRBET DAOUMEH, JADIS DOUMAH. — DHAHERIEH. — KHIRBET A'NAB ES-SERHIR, JADIS A'NAB. — KHIRBET KEFR DJOUR. — KHIRBET EL-DJOUY. — MERHAÏR CHAHOUAN. — KHIRBET EL-BIREH. — KHIRBET SOUMRA. — KHIRBET A'NAB EL-KEBIR, JADIS A'NAB. — RETOUR À DHAHERIEH.

KHIRBET KHOURZA.

Le 31 juillet, à cinq heures du matin, nous descendons, vers le sud-ouest, des hauteurs de Doura.

A cinq heures quarante-cinq minutes, nous arrivons au *Khirbet Khourza*, خربة خرزة. Un assez grand nombre d'habitations recouvrent les pentes d'une colline. Sous la plupart d'entre elles un caveau pratiqué dans le roc servait de magasin. Ces petites maisons, du reste, avaient été bâties avec de menus matériaux assez mal taillés. Au bas de la colline, un puits antique et un *birket* creusés dans le roc continuent à fournir aux Arabes des environs une eau excellente.

Dans la partie supérieure du monticule, une pauvre mosquée à moitié détruite atteste que cette localité a été occupée par les musulmans avant d'être définitivement abandonnée.

KHIRBET ED-DEIR.

A six heures, nous poursuivons notre marche vers le sud-ouest, puis bientôt vers l'ouest.

A six heures douze minutes, nous rencontrons, sur un plateau que borde à l'ouest un ravin très-profond, des ruines appelées *Khirbet ed-Deir*, خربة الدير. J'y observe, en particulier, plusieurs aires antiques et une vingtaine de magasins souterrains pratiqués dans le roc.

KHIRBET HABDA.

A six heures vingt-cinq minutes, nous descendons, vers l'est, dans une vallée.

A six heures trente-deux minutes, notre direction devient celle du sud.

A six heures cinquante minutes, nous inclinons de nouveau vers l'est.

A six heures cinquante-cinq minutes, j'examine, sur une colline rocheuse, le *Khirbet Habda*, خربة حبدا. Des amas de matériaux à peine équarris sont épars sur le sol; ce sont les débris de petites maisons renversées. Çà et là on trouve des citernes creusées dans le roc. Les flancs de la colline sont en outre percés d'un grand nombre d'excavations souterraines.

Sur les pentes d'une éminence voisine, qui fait face à l'ouest à celle-ci, on remarque pareillement une vingtaine de cavernes pratiquées dans le roc; quelques-unes sont éboulées.

Dans un *oued* qui serpente au nord, on me signale un puits antique, appelé *Bir Habda*.

KHIRBET ES-SERREH.

A sept heures vingt minutes, nous nous remettons en marche, dans la direction de l'ouest-nord-ouest, et bientôt ensuite de l'ouest.

A sept heures cinquante minutes, nous traversons, sur une haute colline, hérissée de broussailles et notamment de touffes de lentisques, les vestiges d'un village presque entièrement détruit; il n'en reste plus que quelques caveaux pratiqués dans le roc. Ces ruines portent le nom de *Khirbet es-Serreh*, خربة السرّة.

KHIRBET A'KOUD EL-MINIEH.

A sept heures cinquante-trois minutes, nous nous dirigeons vers l'est-sud-est.

A huit heures dix minutes, après avoir descendu, vers l'ouest, un *oued* profond, nous commençons à gravir, dans la même direction, les flancs d'une montagne, sur les pentes de laquelle nous rencontrons, à huit heures trente-cinq minutes, d'anciennes carrières. Là aussi, dans un endroit appelé *Khirbet A'koud el-Minieh*, خربة عقود المنية, se trouvent plusieurs constructions assez remarquables, qui datent probablement de l'époque romaine, ou tout au moins de l'époque byzantine. Je signalerai, entre autres, un édifice rectangulaire, long de dix-neuf pas. Voûté intérieurement, il est traversé, dans le sens de sa longueur, par cinq arcades cintrées, en pierres de taille. A l'extérieur, il est bâti avec des blocs de dimensions considérables, mais peu réguliers, au milieu desquels on en a intercalé d'autres plus petits; un ciment très-dur les unit entre eux. Au-dessus de cet édifice règne une terrasse plate, ornée jadis d'une mosaïque dont on distingue encore quelques fragments.

A quelque distance de là, je pénètre dans une chambre voûtée en berceau et construite en belles pierres de taille.

J'observe aussi les arasements de plusieurs murs en pierres de taille, qui s'élevaient d'étage en étage pour former différentes terrasses successives.

KHIRBET BIR EL-A'LKAH.

A neuf heures, nous reprenons, vers l'est, le même sentier que nous avions suivi, et, à neuf heures trente minutes, nous inclinons vers l'est-sud-est.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous longeons à notre gauche l'*Oued Khallet Nathel*, واد خلّة ناطل.

A neuf heures cinquante minutes, nous faisons halte un instant dans une vallée, sous un magnifique chêne vert, qui s'élève à côté

d'un puits antique, nommé *Bir el-A'lkah*, بير العلقه (le puits de la Sangsue), sans doute parce que cette espèce de ver aquatique abonde dans ses eaux. Près de là, les vestiges d'un hameau détruit me sont désignés sous le nom de *Khirbet Bir el-A'lkah*. Il n'en subsiste plus que trois ou quatre cavernes creusées dans le roc et une dizaine d'habitations aux trois quarts renversées.

KHIRBET KERZA.

A dix heures vingt-deux minutes, nous nous remettons en route vers le sud-sud-est.

A dix heures trente-deux minutes, nous rencontrons d'autres ruines beaucoup plus considérables, appelées *Khirbet Kerza*, خربة كرزا; ce sont celles d'une ancienne bourgade. J'examine tour à tour : une petite maison consistant en une seule chambre voûtée en plein cintre, et construite en belles pierres de taille; les restes d'un édifice rectangulaire, bâti également en pierres de taille de très-grandes dimensions, dont la partie centrale est relevée en un bossage peu prononcé; les assises inférieures de six autres maisons en gros blocs, soit complétement aplanis, soit relevés en bossage et juxtaposés sans ciment; de nombreux magasins souterrains, des citernes et des puits creusés dans le roc. Deux gros fûts monolithes de colonnes en pierre attirent aussi mon attention.

KHIRBET DAOUMEH.

A dix heures quarante minutes, nous repartons vers l'ouest-sud-ouest.

A onze heures cinquante-cinq minutes, des ruines plus étendues encore me sont désignées sous le nom de *Khirbet Daoumeh*, خربة دومة. Située sur deux collines que sépare une vallée, la localité dont ces ruines marquent l'emplacement se composait ainsi de deux quartiers distincts, l'un oriental, l'autre occidental.

Indépendamment des vestiges de nombreuses habitations confu-

sément renversées sur le sol, on distingue les restes de deux églises chrétiennes. L'une d'elles mesurait vingt-quatre pas de long sur quinze de large; elle formait un rectangle orienté de l'ouest à l'est et avait été construite avec des pierres de taille de grandes dimensions, relevées pour la plupart en bossage, qui provenaient peut-être d'édifices antérieurs. La porte d'entrée, encore debout, est surmontée d'un linteau énorme, au milieu duquel a été sculptée une croix ancrée. Le chevet est presque complétement détruit. La nef centrale était ornée de colonnes, dont on ne voit plus en place qu'un seul fût. Deux bases gisent au milieu d'autres débris.

L'autre église, de moitié plus petite que la précédente, et sur la porte de laquelle on remarque également une croix sculptée dans un cercle, paraît avoir été transformée en mosquée par les Arabes.

Outre ces deux églises, plusieurs autres édifices, construits de même en pierres de taille, sont plus ou moins démolis.

Un grand nombre de citernes et de caveaux pratiqués dans le roc appartiennent vraisemblablement à l'époque juive ou kananéenne.

L'antique cité dont le Khirbet Daoumeh nous offre les débris est la ville de *Doumah*, en hébreu דּוּמָה, mentionnée dans le texte original[1] comme faisant partie du district montagneux de Juda. Les Septante la signalent par erreur sous le nom de Ῥεμνά, et la Vulgate sous celui de *Ruma*. Comme en hébreu la lettre *resch*, ר, offre une grande ressemblance avec le *daleth*, ד, cette dernière altération de *Doumah* en *Ruma* s'explique très-facilement.

Au temps d'Eusèbe, c'était encore un très-grand village, nommé Δουμά, *Douma* :

Δουμὰ, φυλῆς Ἰούδα· κώμη μεγίστη νῦν ἐν τῷ Δαρωμᾷ, ἐν ὁρίοις Ἐλευθεροπόλεως ἀπὸ σημείων ιζ'.

«Douma, de la tribu de Juda. C'est maintenant un très-grand village dans le Daroma, sur les confins d'Éleuthéropolis, à dix-sept milles de cette ville.»

Cette distance de dix-sept milles est, à la vérité, un peu trop

[1] *Josué*, c. XXV, v. 52.

forte; mais, en tenant compte de tous les circuits que la route devait décrire à travers les montagnes, on arrive à un chiffre qui approche de cette évaluation.

DHAHERIEH.

A midi trente-cinq minutes, nous suivons, vers le sud-sud-ouest, puis vers le sud, une vallée semée de dourah.

A une heure, nous commençons à monter vers le sud, en inclinant bientôt vers le sud-sud-est.

A une heure quinze minutes, nous atteignons *Dhaherieh*, ضاهرية, village situé sur un plateau rocheux. Je le trouve abandonné depuis peu par une grande partie de ses habitants, beaucoup d'hommes ayant pris la fuite et s'étant retirés plus au sud sous des tentes, afin d'échapper à la conscription.

Un édifice mesurant seize pas sur chaque face et bâti en belles pierres de taille, avec un soubassement en talus, attire tout d'abord mes regards. Il renferme plusieurs compartiments voûtés, en pierres fort bien appareillées. C'est actuellement l'habitation d'un des cheikhs du village.

J'examine ensuite un *oualy* construit, du moins en partie, avec des blocs antiques équarris avec soin. Plusieurs maisons particulières sont également bâties avec de beaux matériaux, provenant d'anciennes constructions; quelques-unes même paraissent dater, soit en totalité, soit seulement dans leurs assises inférieures, de l'époque romaine. De nombreuses citernes et des caveaux pratiqués dans le roc servent encore aux besoins des habitants.

KHIRBET A'NAB ES-SERHIR.

A deux heures dix minutes, laissant mon bagage à Dhaherieh, où je dois passer la nuit, je me remets en marche dans la direction de l'ouest, puis de l'ouest-nord-ouest.

A deux heures vingt-huit minutes, nous traversons des ruines

considérables, nommées *Khirbet A'nab es-Serhir*, خربة عناب الصغير, (ruines d'A'nab la Petite), pour distinguer cette ville d'une autre A'nab, surnommée *la Grande*, dont je parlerai tout à l'heure. Des centaines de maisons renversées, en pierres de taille pour la plupart, couvrent le sommet et les pentes d'une colline. Quelques constructions plus étendues, et bâties avec de gros blocs, les uns aplanis, les autres relevés en bossage, semblent avoir été des édifices publics. De distance en distance, on rencontre des citernes et des magasins souterrains creusés dans le roc.

Le livre de Josué mentionne une ville appelée *A'nab*, en hébreu עֲנָב, parmi les cités du district montagneux de Juda :

Anab, et Istemo, et Anim[1].

Les Septante la désignent dans ce passage sous le nom de Ἀνών.

Josué extermina les A'nakim, auxquels cette ville appartenait primitivement :

In illo tempore venit Josue, et interfecit Enacim de montanis, Hebron, et Dabir, et Anab, et de omni monte Juda et Israel, urbesque eorum delevit[2].

Dans l'*Onomasticon*, au mot Ἀνάϐ, nous lisons :

Ἀνὰϐ, φυλῆς Ἰούδα, καὶ εἰς ἔτι νῦν ἐν ὁρίοις Ἐλευθεροπόλεως. Ἀλλὰ καὶ Ἀνεά ἐστι κώμη Ἰουδαίων μεγίστη, καλουμένη Δαρωμὰ, πρὸς νότον Χεϐρὼν ἀπὸ σημείων θ'.

« Anab, de la tribu de Juda. Elle existe encore sur les confins d'Éleuthéropolis. Il y a aussi un très-grand village habité par des Juifs et appelé Anea, dans le Daroma, au sud de Chébron, à neuf milles de cette ville. »

Ce qui prouve qu'il faut interpréter les mots καλουμένη Δαρωμά comme s'il y avait καλουμένη ἐν Δαρωμᾷ, c'est la traduction correspondante de saint Jérôme :

Anab, in tribu Judæ; nunc usque vicus in finibus Eleutheropoleos. Est et alia grandis villa Judæorum, nomine Anea, in Daroma, contra australem plagam Chebronis, novem ab ea millibus separata.

[1] *Josué*, c. xv, v. 50. — [2] *Ibid.* c. xi, v. 21.

Quoi qu'il en soit, ce passage signale dans le district montagneux et méridional de Juda deux localités du même nom, du moins en hébreu, et qui, du temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, s'appelaient, l'une *Anab*, et l'autre *Anea*. L'une des deux est probablement l'A'nab es-Serhir dont il s'agit en ce moment.

KHIRBET KEFR DJOUR.

Nous poursuivons bientôt notre marche vers l'ouest-nord-ouest, puis vers le nord-nord-ouest.

A trois heures douze minutes, les restes d'un assez grand village, sur une colline, me sont indiqués sous la dénomination de *Khirbet Kefr Djour*, خربة كفر جور. Les maisons avaient été construites pour la plupart en pierres de taille, ainsi que l'attestent les débris qui subsistent. Un fragment de cuve baptismale et quelques tronçons de colonnes proviennent d'une église chrétienne, aujourd'hui démolie. Des citernes et des caveaux creusés dans le roc se voient çà et là.

KHIRBET EL-DJOUY.

A trois heures dix-huit minutes, nous descendons vers l'ouest-sud-ouest; puis, à trois heures vingt minutes, nous montons vers le nord-nord-ouest.

A trois heures trente-cinq minutes, je jette un coup d'œil sur le *Khirbet el-Djouy*, خربة الجوى. Des citernes et de nombreux caveaux creusés dans le roc, dont quelques-uns servent encore de retraite aux bergers, sont tout ce qui subsiste de cette bourgade antique. Les maisons, en effet, sont complétement renversées et ne forment plus que des tas confus de matériaux autour de chacun de ces caveaux. Il est possible aussi que, même dans l'antiquité, plusieurs de ces réduits souterrains aient été l'unique demeure de familles entières, qui y vivaient à la manière des troglodytes, et se contentaient d'entourer ces caveaux d'un petit mur de pierre, sans bâtir par-dessus d'habitation proprement dite.

MERHAÏR CHAHOUAN.

A quatre heures, nous descendons, vers le sud-ouest, dans une vallée dont les flancs sont percés d'un certain nombre de cavernes, que mon guide me désigne sous le nom de *Merhaïr Chahouan*, مغاير شهوان. Cette vallée est, en certains endroits, envahie par des touffes gigantesques de lentisques; ailleurs, elle est semée de dourah. Nous la suivons quelque temps vers le sud; puis nous en gravissons les berges ouest-sud-ouest.

KHIRBET EL-BIREH.

A quatre heures quinze minutes, parvenus sur un plateau, nous trouvons les ruines d'une petite ville, appelées *Khirbet el-Bireh*, خربة البيرة. Cette ville était assise sur deux monticules. Les débris de plusieurs constructions en pierres de taille, entre autres les vestiges d'une ancienne église, tournée de l'ouest à l'est et bâtie avec de beaux blocs bien appareillés, frappent particulièrement les regards. Au-dessus de la porte d'entrée d'un petit édifice voisin de l'église, et construit lui-même avec des pierres très-régulières, on remarque une sorte de croix rayonnante, gravée au milieu du linteau.

KHIRBET SOUMRA.

A quatre heures trente-deux minutes, nous prenons la direction du sud-sud-est et ensuite du sud.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, nous traversons le *Khirbet Soumra*, خربة سمرا. La plupart des maisons de ce gros village avaient été construites en pierres de taille. On y trouve plusieurs citernes et caveaux pratiqués dans le roc.

KHIRBET A'NAB EL-KEBIR.

Nous poursuivons notre route sur un haut plateau, puis nous

franchissons une vallée fertile, semée de dourah et de sésame, et appelée *Oued Abou-Kharroubeh*, واد ابو خرّوبة.

A cinq heures trente-cinq minutes, des ruines très-étendues provoquent de ma part un nouvel examen: ce sont celles d'*A'nab el-Kebir*, خربة عناب الكبير.

La ville dont ce *khirbet* offre les débris s'élevait sur deux collines, l'une occidentale, l'autre orientale, séparées par une vallée qui est aujourd'hui livrée à la culture, et qui paraît avoir été aussi jadis couverte d'habitations. En parcourant l'emplacement que cette ville occupait, on heurte à chaque pas les arasements de maisons bouleversées de fond en comble, qui renfermaient pour la plupart un hypogée pratiqué dans le roc. Il y a de nombreuses citernes; les unes sont obstruées par des décombres, les autres sont encore pleines d'eau.

Sur la colline occidentale, on remarque une mosquée qui mesure quatorze pas de long sur dix de large, et qui a été presque tout entière construite avec des blocs antiques, dont quelques-uns sont taillés en bossage. Voûtée à l'intérieur, elle est couronnée extérieurement par une terrasse plate. Trois croix étoilées décorent le linteau de la porte, ce qui pourrait faire croire que ce sanctuaire musulman a succédé à un édifice chrétien.

Sur la colline de l'est, les traces d'une église chrétienne sont encore très-reconnaissables, bien qu'elle soit détruite aux trois quarts : il ne reste que quelques arasements de murs et une partie de l'abside centrale. Cette église avait été construite avec de magnifiques blocs du plus bel appareil. La nef principale était ornée de colonnes; une seule est encore en place.

Sur cette même colline, on observe également les vestiges considérables d'un vaste édifice qui paraît avoir eu une destination militaire; il était bâti en pierres de taille très-régulièrement agencées.

Une quarantaine de meules à moudre le grain gisent çà et là.

La Bible, il est vrai, ne mentionne, dans le massif montagneux de Juda, qu'une seule ville appelée *A'nab;* mais les deux *khirbet* connus sous ce nom, et distingués uniquement l'un de l'autre par

les épithètes de *petit* et de *grand*, prouvent que, dans l'antiquité, il y avait deux villes ainsi désignées, qui pouvaient être différenciées entre elles par quelque surnom analogue.

Dans l'*Onomasticon*, Eusèbe s'exprime comme il suit, au mot Ἀνίμ :

Ἀνὶμ, φυλῆς Ἰούδα· ἄλλη Ἀναιὰ πλησίον τῆς προτέρας, ἣ νῦν ὅλη Χριστιανῶν τυγχάνει οὖσα, ἀνατολικὴ τῆς προτέρας.

« Anim, de la tribu de Juda : il y a une autre ville appelée Anea, voisine de la précédente, qui est tout entière habitée par des chrétiens et située à l'est de cette dernière. »

Saint Jérôme admet aussi, et probablement à tort, la même identification de Ἀναιά, en latin *Anea*, avec *Anim*, en hébreu עֲנִים, *A'nim*, signalée dans le livre de Josué[1] parmi les villes de la montagne de Juda.

Anim, in tribu Judæ. Est vicus Anea juxta alterum de quo supra diximus, ad orientalem plagam respiciens, cunctis habitantibus Christianis.

Mais du témoignage de ces deux écrivains il résulte qu'il y avait, de leur temps, dans la région qui nous occupe actuellement, deux localités, voisines l'une de l'autre, appelées *Anea*, et situées l'une à l'est; l'autre à l'ouest. La première était habitée par des chrétiens, et la seconde par des juifs. Celle-ci était alors la plus considérable des deux, car elle est désignée, dans l'*Onomasticon*, avec l'épithète de μεγίστη κώμη, *grandis villa*. Or le Khirbet A'nab el-Kebir nous offre précisément deux collines, l'une occidentale, l'autre orientale, séparées par une simple vallée. La seconde Anea paraît avoir été moins peuplée; j'y ai remarqué aussi les vestiges d'une ancienne église chrétienne. La première, couverte des débris d'un plus grand nombre d'habitations, serait peut-être l'Anea de l'ouest, bourg peuplé de juifs, Ἀνεά ou Ἀναιὰ, κώμη Ἰουδαίων μεγίστη, et voisin de l'Anea de l'est, autre bourg, peuplé de chrétiens, ὅλη Χριστιανῶν τυγχάνει οὖσα, ἀνατολικὴ τῆς προτέρας.

Je propose donc de reconnaître, dans les ruines qui couvrent

[1] *Josué*, c. xv, v. 50.

ces deux collines, les restes des deux Anea dont il vient d'être question. Seulement la dénomination d'*A'nab* conservée à ces ruines m'empêche de souscrire à l'identification, adoptée par Eusèbe et par saint Jérôme, d'*Anea* avec *Anim*, et je suis porté à croire que le nom actuel reproduit fidèlement le nom antique.

Quelques critiques seraient peut-être tentés, au premier abord, de voir, dans le Khirbet A'nab es-Serhir ou A'nab la Petite, les ruines du bourg d'Anea habité par des chrétiens, et dans le Khirbet A'nab el-Kebir celles de l'autre bourg d'Anea, peuplé de juifs et surnommé par ces deux écrivains *μεγίστη κώμη*, *grandis villa;* mais comme Eusèbe et saint Jérôme s'accordent à dire que ce dernier était à l'occident du premier, il est de toute impossibilité, si cette remarque est exacte, de voir dans A'nab el-Kebir l'Anea occidental, et dans A'nab es-Serhir l'Anea oriental de l'*Onomasticon,* car ces deux *khirbet* sont dans des positions réciproques toutes différentes, A'nab el-Kebir étant plutôt au sud qu'à l'ouest par rapport à A'nab es-Serhir.

RETOUR À DHAHERIEH.

A six heures vingt minutes, nous repartons vers le nord, puis vers le nord-est.

A six heures quarante minutes, nous rencontrons, chemin faisant, le cadavre d'un pauvre fellah assassiné; la tête a été séparée du tronc. Un peu plus loin, le bachibouzouk qui m'accompagne ramasse la dépouille d'un grand serpent, long d'au moins deux mètres, qui a changé de peau. Notre direction devient alors celle de l'est-nord-est.

A sept heures quinze minutes, nous sommes de retour à Dhaherieh. J'apprends au cheikh la rencontre que nous avons faite d'un corps humain mutilé. Il me dit que les environs de son village sont peu sûrs depuis quelque temps, et il m'engage, dans la crainte d'une attaque nocturne, à faire bonne garde jusqu'au retour du jour. La première partie de la nuit se passe néanmoins tranquille; épuisés de fatigue par la longue marche que nous

venions d'accomplir, nous finissons par céder au sommeil. Vers une heure du matin, nos chevaux commencent à frémir et à s'agiter d'une manière inusitée. En même temps un coup de feu retentit à nos oreilles; il avait été tiré par un des habitants du village auxquels le cheikh avait donné l'ordre de veiller en armes près de ma tente. En un instant nous sommes tous sur pied, et nous apprenons alors que nous avons affaire non point à des maraudeurs nocturnes, mais à une panthère, qui rôde autour de notre petit camp, et qui disparaît bientôt dans les ténèbres. Nos chevaux se calment peu à peu, et tout rentre dans le silence et dans le repos.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-TROISIÈME.

KHIRBET ED-DEIR. — KHIRBET RABDA. — KHIRBET RABOUDH. — HEURKAN BENI-HASAN. — KHIRBET KERMA. — KHIRBET BEZEM. — KHIRBET DEIR RHAZEH. — KHIRBET TERRAMA. — KHIRBET A'ÏN MADJOUR. — KHIRBET MEDJOUNEH. — RETOUR À HÉBRON.

KHIRBET ED-DEIR.

Le 1er août, pendant qu'on lève ma tente, je vais avec un guide, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, examiner des ruines que le cheikh de Dhaherieh m'avait signalées la veille, et que je n'avais pu aller visiter. Elles sont situées à vingt minutes à peine au sud-est de ce village, sur une colline rocheuse, et s'appellent *Khirbet ed-Deir*, خربة الدير. Les arasements d'un mur d'enceinte enveloppent le sommet de cette colline. On y observe en outre plusieurs citernes et magasins souterrains pratiqués dans le roc, les assises inférieures d'une construction rectangulaire en belles pierres de taille, mesurant dix pas de long sur six de large, et, près de là, les vestiges d'une petite église, tournée de l'ouest à l'est, dont le chevet est encore en partie reconnaissable; une citerne avait été creusée dans l'atrium.

KHIRBET RABDA.

De retour à Dhaherieh, je quitte définitivement ce village à six heures quinze minutes. Ma direction est celle de l'est-nord-est, puis du nord-est.

A six heures quarante-cinq minutes, nous laissons à notre gauche, à huit minutes de distance vers l'ouest, le Khirbet Daoumeh, que j'ai décrit plus haut (p. 359).

A sept heures cinq minutes, nous franchissons l'*Oued Kerza*, واد كرزا, et nous escaladons ensuite, vers le sud-est, les pentes d'une petite montagne qui est hérissée de broussailles, et que couronnent des ruines confuses, nommées *Khirbet Rabda*, خربة ربدا. Ce sont les restes d'un village détruit, dont il ne subsiste plus que quelques puits antiques.

KHIRBET RABOUDH.

A sept heures trente minutes, en continuant à nous avancer vers l'est, nous rencontrons, sur les flancs et sur le sommet d'une éminence voisine, plus haute que la précédente, des cavernes et des citernes creusées dans le roc, une aire également pratiquée dans le roc, les arasements de petites maisons démolies et, sur le point culminant, les restes d'un *bordj* grossièrement construit. Ces ruines portent le nom de *Khirbet Raboudh*, خربة ربوض.

HEURKAN BENI-HASAN.

Au nord et au sud-est, deux autres montagnes, qui ne sont séparées de l'éminence dont nous venons de parler que par d'étroits ravins, sont percées de nombreuses cavernes, creusées dans le roc et appelées *Heurkan Beni-Hasan*, حرقان بنى حسن.

KHIRBET KERMA.

A huit heures, nous descendons, vers le nord-est, dans une vallée nommée *Oued er-Rakhim*, واد الراخيم, qui est cultivée en céréales.

Nous la suivons un instant, puis nous commençons une nouvelle ascension vers l'ouest-nord-ouest.

A huit heures trente-sept minutes, j'examine, sur une colline rocheuse, les débris d'un hameau antique, appelés *Khirbet Kerma*, خربة كرما. Des amas de matériaux provenant de quelques habitations renversées, plusieurs citernes et caveaux pratiqués dans le

roc, deux aires, un pressoir à vin à deux compartiments, creusés pareillement dans le roc vif, et, près de là, une meule à moitié brisée, tels sont les seuls restes de ce petit village, abandonné sans doute depuis fort longtemps.

KHIRBET BEZEM.

A huit heures cinquante-trois minutes, nous redescendons vers le nord-est, et, après avoir traversé une vallée, nous parvenons, à neuf heures quinze minutes, en montant vers le nord, à des ruines plus considérables, appelées *Khirbet Bezem*, خربة بزم, qui couvrent les pentes méridionales d'une colline. Ce sont celles d'un bourg qui subsistait encore à l'époque chrétienne, comme le prouvent les vestiges d'une église sur l'emplacement de laquelle gisent quelques fûts de colonnes de pierre. Cette église est, du reste, renversée elle-même de fond en comble, ainsi que les autres édifices et les maisons de cette localité. Un certain nombre de cavernes et de magasins souterrains, plusieurs aires et des citernes creusées dans le roc, témoins d'une époque antérieure aux constructions qui les recouvraient ou les avoisinaient, ont néanmoins survécu à l'anéantissement du bourg.

KHIRBET DEIR RHAZEH.

A neuf heures trente-cinq minutes, nous gravissons péniblement, vers le nord-est, des pentes hérissées de rochers et d'herbes épineuses.

A neuf heures cinquante-cinq minutes, parvenus sur un plateau élevé, d'où nous découvrons un horizon très-étendu, nous trouvons les ruines d'un village antique, dont il ne subsiste plus que des cavernes, des citernes et des aires pratiquées dans le roc. Les maisons sont complétement renversées. On donne à ce *khirbet* le nom de *Deir Rhazeh*, دير غازة.

KHIRBET TERRAMA.

A dix heures cinq minutes, nous repartons vers le nord-nord-est, puis vers le nord.

A dix heures trente-cinq minutes, nous inclinons vers le nord-ouest.

A dix heures quarante minutes, nous atteignons le sommet d'une colline qui s'élève comme par gradins successifs et dont les terres sont soutenues par plusieurs murs d'appui. Un dernier mur d'enceinte, qui a été démoli, mais dont les traces sont reconnaissables, environnait jadis la plate-forme supérieure, où sont épars des amas de gros blocs disjoints, ayant appartenu à une assez puissante construction, presque entièrement détruite, qui semble avoir eu une destination militaire. On y remarque aussi plusieurs cavernes pratiquées dans le roc, une, entre autres, dont les parois sont percées intérieurement d'une foule de petites niches semblables à des trous de pigeonnier. Ces ruines me sont désignées sous le nom de *Khirbet Terrama*, خربة ترّاما.

KHIRBET A'ÏN MADJOUR.

A onze heures, nous descendons, vers le nord, à travers des touffes de chênes verts nains.

A onze heures quinze minutes, nous rencontrons une source s'écoulant d'un petit canal antique dans un *birket*, et de là dans une vallée qu'elle arrose; on l'appelle *A'ïn Madjour*, عين مجور. Sur une colline voisine sont dispersés les restes d'une bourgade antique, dont l'emplacement est aujourd'hui envahi par un fourré de chênes verts nains et d'autres broussailles. Je le sillonne en divers sens, heurtant à chaque pas des débris d'anciennes constructions, qui avaient été bâties, pour la plupart, avec des blocs grossièrement taillés. Une de ces maisons est encore en partie debout et mesure onze pas sur chaque face. Les blocs qui en constituent les assises

inférieures sont presque tous de dimensions gigantesques. Divisée intérieurement en deux compartiments, elle se compose d'une chambre et d'un petit vestibule. La porte qui, du dehors, donne accès dans ce vestibule est rectangulaire, et une pierre énorme en forme le linteau.

KHIRBET MEDJOUNEH.

A midi quinze minutes, nous prenons la direction de l'est-nord-est.

A midi trente minutes, nous apercevons quelques ruines sans importance et sans caractère, qui me sont désignées sous le nom de *Khirbet Medjouneh*, خربة مجونة.

RETOUR À HÉBRON.

A midi trente-cinq minutes, nous passons devant l'A'ïn Delbeh, dont j'ai parlé précédemment (p. 210).

A midi cinquante minutes, nous arrivons à l'A'ïn el-Hedjireh, que j'ai également signalée ailleurs (p. 211).

A partir de ce point, notre direction est presque constamment celle du nord-est.

A deux heures vingt-cinq minutes enfin, nous faisons halte à Hébron. Après quelques moments de repos, je jette un dernier coup d'œil sur cette ville célèbre, avant de la quitter, sans doute pour toujours.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATRIÈME.

TEFOUAH. — KHIRBET EL-MA'MOUDIEH. — KHIRBET LOUZA. — TEFOUAH EST L'ANCIENNE BETH-TAPPOUAH. — KHIRBET HASKEH. — KHIRBET MERRINA. — BEIT-OUMMAR.

TEFOUAH.

Le 2 août, à cinq heures du matin, nous suivons, au sortir d'Hébron, vers le nord-ouest, l'*Oued Tefouah*, واد تفوح, vallée très-fertile, plantée de vignes, figuiers, grenadiers et poiriers.

A cinq heures vingt-deux minutes, nous laissons à notre droite, à une faible distance, le magnifique chêne dit *d'Abraham*, dont j'ai parlé plus haut (p. 267).

A cinq heures vingt-sept minutes, notre direction devient celle de l'ouest. Le sentier où nous cheminons est fort accidenté et serpente entre deux ravins.

A six heures vingt-deux minutes, nous parvenons à *Tefouah*, تفوح. Ce village, situé sur une montagne qui domine au loin tous les environs, compte quatre cents habitants. Au nord, nous distinguons très-nettement la hauteur et le village de Beit-Kahel, et, au nord-ouest, les ruines de Thayebeh.

La petite ville à laquelle a succédé Tefouah était jadis entourée d'un mur d'enceinte bâti en pierres de taille, dont il subsiste encore quelques parties. Plusieurs maisons paraissent très-anciennes. Sur les pentes de la montagne dont le village actuel occupe le sommet, pentes qui sont plantées d'oliviers plusieurs fois séculaires, je remarque un certain nombre de citernes et de magasins souterrains pratiqués dans le roc. Un peu plus bas, deux puits antiques, construits en belles pierres de taille, alimentent d'eau les habitants.

KHIRBET EL-MA'MOUDIEH.

En continuant à descendre vers le sud-ouest, sous la conduite d'un habitant de Tefouah, j'atteins, au bout de quinze minutes de marche, l'*Oued el-Ma'moudieh*, واد المعمودية, et, bientôt après, une source abondante, dérivant d'un petit canal antique que recouvre une voûte cintrée ; elle tombe dans un *birket* long de vingt pas sur dix de large, puis elle arrose quelques jardins. On l'appelle *A'ïn el-Ma'moudieh*, عين المعمودية (la source du Baptême), parce que, au dire de mon guide, il y avait en cet endroit, à l'époque chrétienne, une chapelle où l'on administrait ce sacrement. En face, sur les flancs inférieurs de la montagne que contourne l'*oued*, s'élevait un village, actuellement détruit, dont les débris portent le nom de *Khirbet el-Ma'moudieh*. Sauf quelques cavernes creusées dans le roc, il n'offre plus qu'un amas informe de matériaux confusément entassés.

KHIRBET LOUZA.

A dix minutes au sud-sud-est de cette ruine, on rencontre, dans une vallée, les restes d'un autre village renversé, appelés *Khirbet Louza*, خربة لوزا.

BETH-TAPPOUAH.

De retour à Tefouah, j'examine de nouveau, avant de partir, les vestiges de constructions antiques qui s'y trouvent.

Le livre de Josué signale deux villes de Juda appelées : l'une *Tappouah*, en hébreu תַּפּוּחַ, en latin *Taphua*, et l'autre *Beth-Tappouah*, בֵּית־תַּפּוּחַ, en grec Βαιθαχού et Βεθθαπφουέ, en latin *Bethtaphua*. La première faisait partie de la Chéphélah :

33. In campestribus vero : Estaol, et Sarea, et Asena,
34. Et Zanoe, et Ængannim, et Taphua, et Enaim [1].

[1] *Josué*, c. xv, v. 33, 34.

La seconde est nommée parmi les villes du district montagneux :

48. Et in monte : Samir, et Jether, et Socoth...
53. Et Janum, et Beththaphua, et Apheca[1].

Comme dans le verset suivant l'écrivain sacré nomme la ville d'Hébron, et que le village actuel de Tefouah, voisin de cette ville, est situé en outre au milieu du massif montagneux de Juda, il faut l'identifier sans hésitation avec Beth-Tappouah.

Au mot Βηθτάφου, Eusèbe s'exprime ainsi :

Βηθτάφου, φυλῆς Ἰούδα· κώμη ἐπέκεινα Ῥουφίας σημείοις ιδ' εἰσιόντων εἰς Αἴγυπτον, ἣ καὶ ὅριόν ἐστι Παλαιστίνης.

« Bethtaphou, de la tribu de Juda; c'est un village à quatorze milles au delà de Rouphia, lorsqu'on se rend en Égypte; il est sur la frontière de la Palestine. »

Si ce passage, que saint Jérôme traduit sans le modifier, est exact, il en résulte que, du temps de ces deux écrivains, un village appelé *Bethtaphou* ou *Beththaphou*, identique pour le nom avec la ville de Beth-Tappouah que je viens de mentionner, existait sur les confins de la Palestine et de l'Égypte. La Bible n'en parle pas; car la ville de Tappouah indiquée parmi les cités de la Chéphélah était beaucoup plus au nord, comme le prouvent les noms des différentes localités auxquelles elle est adjointe.

Ailleurs, au mot Θαφφοῦ, Eusèbe nous dit :

Θαφφοῦ, πόλις ἣν ἐπολιόρκησεν Ἰησοῦς, τὸν βασιλέα αὐτῆς ἀνελών, ἣ γέγονε φυλῆς Ἰούδα· κεῖται καὶ ἀνωτέρω Βηθαφοῦ, ὅριον Παλαιστίνης καὶ Αἰγύπτου.

« Thapphou, ville dont s'empara Josué, qui en tua le roi; elle appartenait à la tribu de Juda. Il a été question plus haut de Bethaphou, frontière de la Palestine et de l'Égypte. »

Cette ville de Thapphou, dont le roi fut mis à mort par Josué, est celle qui est citée dans le verset suivant :

Rex Taphua unus, rex Opher unus[2].

[1] *Josué*, c. xv, v. 48, 53. — [2] *Ibid.* c. xii, v. 17.

En effet, d'après le nom des autres places au milieu desquelles elle est comprise, elle paraît avoir été située dans la Chéphélah et être par conséquent identique avec Tappouah, dont parle le verset 34 du chapitre xv du livre de Josué. Elle est donc différente de la ville de Beth-Tappouah dont il s'agit en ce moment, et qui ne se trouve ainsi mentionnée qu'une seule fois dans les Livres saints.

KHIRBET HASKEH.

A huit heures huit minutes, nous nous remettons en marche vers l'est-nord-est, en descendant, par un sentier étroit et rocheux, des pentes très-inclinées.

A huit heures trente minutes, nous traversons une vallée plantée de vignes; puis nous gravissons une montagne vers le nord.

A huit heures cinquante-cinq minutes, une descente rapide nous conduit dans une autre vallée, appelée *Oued Bir Rekka*, واد بير ركّا, parce qu'elle renferme un puits antique de ce nom. Elle est couverte de lentisques, de chênes verts nains et d'arbousiers.

Après l'avoir suivie quelque temps dans la direction de l'est-nord-est, nous commençons, à neuf heures quinze minutes, une nouvelle ascension.

A neuf heures trente minutes, nous parvenons sur un plateau élevé, en grande partie hérissé de broussailles; çà et là aussi apparaissent des traces de culture.

Beit-Kahel au nord n'est séparé de nous, à vol d'oiseau, que par une faible distance; mais un *oued* très-profondément encaissé s'interpose entre la montagne que ce village couronne et celle où nous cheminons.

A dix heures huit minutes, nous descendons dans l'*Oued Haskeh*, واد جسكة, et nous faisons halte près d'une source abondante, qui s'écoule d'un petit canal, probablement antique, dans un *birket* long de dix pas sur huit de large; de là les eaux se répandent dans la vallée, qu'elles fertilisent.

Des ruines que l'on me désigne sous le nom de *Khirbet Haskeh*,

comme l'*oued* lui-même, couvrent les deux berges, méridionale et septentrionale, à droite et à gauche de la source dont je viens de parler.

Au sud de cette source s'élèvent, sur une sorte de plate-forme, les débris d'un *khan* ou d'un petit fort, long de vingt-trois pas sur une largeur de vingt-deux. Cet édifice, construit avec de gros blocs irréguliers et plus ou moins bien équarris, avait jadis un rez-de-chaussée et un premier étage. Le rez-de-chaussée subsiste encore aujourd'hui et consiste en une grande salle soutenue par des piliers; la voûte est légèrement ogivale. A côté est un autre édifice moins considérable, qui est à moitié détruit et qui paraît dater de la même époque. Près de là on observe les vestiges de plusieurs maisons renversées.

Sur la berge septentrionale, d'autres habitations démolies jonchent le sol de matériaux épars. Une seule, qui avait été très-solidement bâtie, existe encore aujourd'hui. Elle est occupée par une famille de fellahs, qui compose l'unique population de ce village abandonné. Ceux-ci désignent cette maison sous le nom d'*El-Habs* (la prison), comme si elle avait eu jadis cette destination. Les murs sont effectivement très-épais.

KHIRBET MERRINA.

A onze heures quinze minutes, nous poursuivons notre marche vers le nord-est.

A onze heures vingt minutes, nous rencontrons, en gravissant les pentes d'une colline, deux tombeaux antiques pratiqués dans le roc.

A onze heures cinquante minutes, nous laissons, à notre droite, l'A'ïn Diroueh et, à notre gauche, le Khirbet Beit-Sour, l'antique et célèbre place de Beth-Tsour, dont il a été question plus haut (p. 288).

A midi trente-cinq minutes, nous traversons les ruines de Koufin, sans nous y arrêter, cette localité ayant déjà été visitée et décrite par moi (p. 297). Prenant alors la direction de l'ouest-nord-ouest,

nous atteignons, à une heure, le *Khirbet Merrina*, خربة مرّينا, ancienne bourgade détruite, sur les pentes septentrionales d'une colline actuellement hérissée de chênes verts, de térébinthes, d'arbousiers et de lentisques. Un certain nombre de petites maisons, consistant en une seule pièce recouverte à l'intérieur d'une voûte légèrement ogivale, sont encore en partie debout; les autres sont renversées. Une mosquée ou plutôt une simple chapelle musulmane, reconnaissable à son *mihrab*, subsiste également.

Au bas de la colline, un puits antique s'appelle *Bir Merrina*.

BEIT-OUMMAR.

A une heure vingt minutes, nous quittons ces ruines pour marcher directement vers le sud.

A une heure trente-cinq minutes, nous faisons halte pour la nuit à Beit-Oummar. On connaît déjà ce village, dont j'ai parlé précédemment (p. 298). Nous y établissons nos tentes sous de vieux oliviers, nos chevaux étant trop fatigués par la chaleur pour aller plus loin ce jour-là. Vers le soir, quand une tiède température a succédé aux feux embrasés d'un soleil dévorant, les principaux habitants du village viennent s'accroupir en cercle autour de nous, comme autour d'hôtes qui leur sont connus, et ils ne se retirent dans leurs demeures que lorsque la nuit a mis enfin un terme à leurs longues causeries et aux incessantes questions qu'ils nous adressaient.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-CINQUIÈME.

KHIRBET DJEDOUR, L'ANTIQUE GEDOR. — SOURIF. — DJEBA'H, JADIS GIBEA'H. — A'ÏN FARES. — NAHHALIN. — EL-HOUSAN. — EL-KHADHER. — RETOUR À BETHLÉHEM.

KHIRBET DJEDOUR.

Le 3 août, à quatre heures cinquante-cinq minutes du matin, nous descendons de Beit-Oummar, et nous nous dirigeons vers le nord, puis vers l'ouest-nord-ouest.

A cinq heures dix minutes, nous arrivons au *Khirbet Djedour*, خربة جدور, qui consiste en un amas de ruines peu distinctes, sur une colline que borde, au nord et à l'ouest, une profonde vallée. L'emplacement que ces ruines occupaient est maintenant envahi par un fourré de chênes verts, d'arbousiers et de térébinthes à l'état de simples broussailles.

Un magnifique chêne, aux proportions colossales, s'élève sur le point culminant de la colline. Les siècles en s'accumulant sur cet arbre n'en ont point tari la séve; peut-être est-il contemporain des derniers âges hébraïques de la petite ville dont les vestiges l'entourent. Celle-ci, sauf les arasements d'un mur d'enceinte et de quelques maisons, sauf aussi deux citernes, est complétement détruite.

Robinson[1] a reconnu avec beaucoup de raison dans ce *khirbet* l'antique Gedor, mentionnée dans le livre de Josué parmi les cités du district montagneux de Juda :

Halhul, et Bessur, et Gedor[2].

En hébreu son nom était *Gedor*, גְּדוֹר, en grec Γεδδών, et plus correctement Γεδώρ, en latin *Gedor*.

[1] *Biblical Researches in Palestine*, III, p. 283. — [2] *Josué*, c. xv, v. 58.

Il ne faut pas confondre cette localité avec celle qui est signalée dans l'*Onomasticon* au mot Γεδούρ :

Γεδοὺρ, φυλῆς Ἰούδα· καὶ νῦν ἐστι Γεδροὺς κώμη μεγίστη ἀπὸ ι' σημείων Διοσπόλεως ἀπιόντων εἰς Ἐλευθερόπολιν.

« Gedour, de la tribu de Juda; il existe encore maintenant un très-grand village du nom de Gedrous, à dix milles de Diospolis, en se rendant à Éleuthéropolis. »

Il s'agit ici, en effet, de la ville de Gederah[1] qui était située dans la Chéphélah et qui continue à survivre dans le village de Katrah, prononcé par d'autres Gadrah, dont la position répond à celle qu'Eusèbe et, d'après lui, saint Jérôme assignent au bourg de Gedrous, à dix milles de Diospolis, sur le chemin d'Éleuthéropolis, et nullement à celle de Gedor, qui se trouvait dans le district montagneux, à quelques milles au nord-ouest des villes de Beth-Tsour et de Halhoul, avec lesquelles elle est mentionnée dans le livre de Josué. Il est évident que, dans ce passage de l'*Onomasticon*, Eusèbe et ensuite saint Jérôme ont commis une méprise en citant, à propos du mot Γεδούρ, en latin *Gahedur*, identique avec l'hébreu *Gedor* (le Khirbet Djedour de nos jours), le bourg de Γεδρούς, en latin *Gedrus*, qui était très-distant, vers l'ouest-nord-ouest, de l'emplacement de la ville de Gedor.

A cinq heures trente minutes, nous descendons vers le nord de la colline de Djedour.

A cinq heures quarante minutes, nous passons auprès de l'*A'ïn Djedour*, عين جدور. L'eau de cette source s'écoule dans un petit *birket*, et de là elle arrose des jardins cultivés par étages sur les berges de l'Oued Djedour, et plantés principalement d'oliviers et de figuiers.

SOURIF.

Parvenus au fond de l'*oued*, nous le suivons dans la direction du nord-ouest.

[1] *Josué*, c. xv, v. 36.

A six heures quinze minutes, nous gravissons les pentes d'une colline dont le plateau rocheux est occupé par le village de *Sourif*, صوريف. Ce village renferme environ sept cents habitants. Sauf un *birket* creusé dans le roc, quelques citernes et un fût de colonne antique que l'on a placé près d'une petite mosquée, toutes les constructions de Sourif sont plus ou moins modernes.

DJEBA'H.

A six heures vingt-cinq minutes, nous poursuivons notre marche tantôt vers le nord-est, tantôt vers le nord, tantôt aussi vers le nord-nord-est.

Après avoir traversé deux vallées et deux collines successives, nous parvenons, à sept heures cinq minutes, sur le sommet d'une troisième éminence, que couronne un pauvre village, appelé *Djeba'h*, جبعة. Réduit à une population qui ne dépasse guère cent âmes, il contient plusieurs maisons qui paraissent fort anciennes, sinon antiques. Quelques cavernes artificielles, deux citernes et un tombeau creusé dans le roc appartiennent, au contraire, sans conteste à la cité judaïque, peut-être même kananéenne, dont le village actuel occupe l'emplacement et dont il a conservé le nom. Djeba'h, en effet, paraît être la ville de *Gibea'h*, en hébreu גִּבְעָה, en grec Γαβαά, en latin *Gabaa*, mentionnée comme se trouvant dans le district montagneux de Juda, et qu'il faut distinguer d'autres localités du même nom situées ailleurs :

Accain, Gabaa et Thamna[1].

A'ÏN FARES.

A sept heures dix-huit minutes, nous descendons, vers le nord-est, des hauteurs de Djeba'h.

A sept heures trente-cinq minutes, nous atteignons par un sen-

[1] *Josué*, c. XV, v. 57.

tier très-rapide le lit d'un *oued* profondément encaissé, qui décrit de nombreux détours; nous le suivons dans la direction du nord-est, puis de l'est; c'est l'*Oued el-Masar*, واد المصر.

A sept heures cinquante-cinq minutes, nous désaltérons nos chevaux à l'*A'ïn Fares*, عين فارس, dont il a été question précédemment (p. 320).

NAHHALIN.

A huit heures vingt-cinq minutes, nous laissons à notre droite, sur une colline, le village de *Nahhalin*, نحّلين, que j'ai également déjà signalé (p. 319).

EL-HOUSAN.

A neuf heures, après une montée très-âpre, nous apercevons, sur notre gauche, à quelques minutes de distance, à l'ouest-nord-ouest, le village d'*El-Housan*, الحوسان, situé sur une haute colline rocheuse. Il ne renferme qu'un petit nombre d'habitants, dont les maisons sont groupées autour d'un *bordj*.

En continuant notre ascension dans la direction du nord-est, puis de l'est, nous parvenons, à neuf heures vingt minutes, sur le point culminant de la montagne sauvage et escarpée dont nous gravissions péniblement les pentes.

EL-KHADHER.

Une descente très-rapide nous ramène ensuite bientôt au couvent et au village d'*El-Khadher*, الخضر, sur lesquels il est inutile de donner ici de nouveaux détails (v. p. 311).

RETOUR À BETHLÉHEM.

A dix heures dix minutes, nous saluons avec joie Bethléhem et le couvent hospitalier des franciscains.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SIXIÈME.

EL-BOURAK. — KHIRBET OUED EL-BIAR. — RAS EL-A'ÏN A'THAN. — KHIRBET BEIT-SAOUÏR. — KHIRBET FAGHOUR, L'ANCIENNE PHOGOR. — BETHLÉHEM. — RETOUR À JÉRUSALEM. — FIN DE L'EXPLORATION DE LA JUDÉE.

EL-BOURAK.

Après deux jours de repos, dont nous avions tous grand besoin, je me mets en marche, le 6 août, à midi cinquante minutes, pour aller examiner, au sud-sud-ouest de Bethléhem, quelques ruines qui m'avaient échappé, et que le révérend père Emmanuel Forner m'avait signalées la veille.

A une heure quarante-cinq minutes, nous faisons halte un instant près des fameuses piscines dites *El-Bourak*, البرك, que le lecteur connaît suffisamment par la description que j'en ai donnée précédemment (p. 110). Nous les laissons bientôt à notre droite.

KHIRBET OUED EL-BIAR.

A deux heures sept minutes, nous avons à notre gauche l'*Oued Deir el-Benat*, واد دير البنات, et les ruines du couvent ainsi appelé.

A deux heures quinze minutes, nous entrons dans l'*Oued el-Biar*, واد البيار. Nous passons auprès de quelques ruines peu importantes, qui me sont indiquées sous le nom de *Khirbet Oued el-Biar*, خربة واد البيار; elles appartiennent à un ancien village détruit.

Chemin faisant, je remarque les traces d'une voie antique.

RAS EL-A'ÏN A'THAN.

A deux heures cinquante-cinq minutes, en poursuivant toujours

notre route dans l'Oued el-Biar et vers le haut de cette vallée, qui doit la dénomination qu'elle porte à plusieurs puits qui y ont été creusés, nous arrivons à l'entrée d'un souterrain antique pratiqué dans le roc, et appelé *Ras el-A'ïn A'than*, راس العين عطان. Après avoir descendu quelques marches, on se trouve devant une ouverture rectangulaire, jadis fermée par une porte; les trous des gonds sont encore très-reconnaissables. D'autres marches plus nombreuses, aujourd'hui très-dégradées, conduisent à une source qui passe pour être l'origine, راس (la tête), de celle qui, plus rapprochée des vasques de Salomon, se nomme *A'ïn A'than*, عين عطان.

KHIRBET BEIT-SAOUÏR.

A trois heures, nous commençons à gravir, vers l'ouest, une colline en partie couverte de caroubiers, de térébinthes et de chênes verts nains. Le sommet et quelques-unes des pentes offrent les débris d'un ancien bourg détruit. Plusieurs citernes, un *birket* presque entièrement démoli, les vestiges de petites habitations renversées, qui avaient été bâties autrefois, du moins pour la plupart, avec de menus matériaux; çà et là aussi un certain nombre de pierres de taille éparses sur le sol : voilà à quoi se bornent ces ruines, dont le nom est *Khirbet Beit-Saouïr*, خربة بيت سوير. Quelques critiques les identifient à tort avec l'antique Beth-Tsour, que l'on s'accorde généralement, comme je l'ai dit, à reconnaître plus au sud, au Khirbet Beit-Sour, dont la position répond beaucoup mieux aux données que nous avons relativement à cette place forte, si célèbre à l'époque des Machabées.

KHIRBET FAGHOUR.

A trois heures quarante-cinq minutes, nous descendons, vers le nord-nord-est, de la colline de Beit-Saouïr, et, à quatre heures dix minutes, nous traversons le *Khirbet Faghour*, خربة فغور, dont il a été question ailleurs (p. 314).

Je jette un nouveau coup d'œil sur ces ruines, restes de l'ancienne Phogor; puis nous regagnons Bethléhem, où nous arrivons avant le coucher du soleil.

BETHLÉHEM.

Le lendemain, 7 août, je visite pour la dernière fois les principaux environs de cette petite ville, tels que Beit-Sahour, le champ de Booz, le lieu présumé de l'apparition des anges aux pasteurs, en un mot tous les endroits marqués par un souvenir, soit sacré, soit profane. Je termine par une longue station dans la vénérable basilique de Bethléhem et dans la grotte de la Nativité. La procession quotidienne des pères franciscains parcourait en ce moment tous les replis de la crypte sacrée. Leurs chants graves et solennels, auxquels s'unissait la voix argentine des jeunes enfants de chœur bethléhémites, en éveillaient les échos et en évoquaient tour à tour les saints mystères. Un semblable spectacle et de tels souvenirs dans un pareil sanctuaire sont faits pour remuer l'âme profondément. J'abandonnai la mienne à l'émotion qui la possédait, et lorsque, à la suite des religieux latins, je remontai les degrés de la crypte, je ne sais quel attrait puissant me retenait dans cette grotte, que j'avais déjà si souvent visitée, et où ma raison et ma foi, cédant à des témoignages irrécusables, plaçaient, avec la tradition unanime de dix-huit siècles, l'humble et auguste berceau du Messie.

RETOUR À JÉRUSALEM.

Le lendemain matin, je rentrais dans les murs de la Cité sainte.

Ici s'arrête la première partie de mon travail sur la Palestine. Elle comprend toute l'ancienne Judée, moins Jérusalem, dont la description, ainsi que je l'ai annoncé dans ma préface, formera un volume distinct, que je publierai ultérieurement. Dans les volumes que je viens d'achever, après avoir sillonné en tous sens la contrée qui

était l'objet de mon étude, de manière à embrasser dans le réseau complexe de mes explorations la presque totalité du territoire qui avait été jadis assigné aux tribus de Juda, de Benjamin, de Dan et de Siméon, j'ai décrit avec le plus de soin et de fidélité qu'il m'a été possible toutes les localités que j'ai examinées. Les unes sont encore habitées, quoique beaucoup d'entre elles datent d'une époque antérieure à l'entrée des Hébreux dans la Terre promise; les autres n'offrent plus que des ruines plus ou moins confuses, débris d'âges différents. En lisant mon ouvrage, on aura, je l'espère, une idée assez nette de leur état actuel. J'ai, en outre, rattaché à chacune d'elles les principaux souvenirs qu'elles rappellent. Celles-ci ont été des cités puissantes; celles-là, au contraire, étaient de simples villages. Il en est qui ont gardé à travers les siècles leur nom primitif, la désignation officielle que la conquête romaine avait momentanément imposée à plusieurs d'entre elles ayant disparu presque complétement, et les antiques dénominations, soit kananéennes, soit judaïques, qu'elles portaient, se retrouvant parfois sans la moindre altération, ou avec des changements peu notables, dans celles que les Arabes leur donnent encore aujourd'hui. Elles présentent ainsi à la critique une base sûre pour des identifications certaines. Il en est d'autres malheureusement, et en assez grand nombre, dont l'ancien nom s'est perdu et effacé totalement, et dont le nom actuel ne remonte pas au delà de l'invasion musulmane. Quelques-unes enfin, qui ne sont signalées ni dans la Bible ni dans aucun écrivain profane de l'antiquité, sont désignées encore maintenant par des appellations où, sous la forme arabe, il est facile d'en reconnaître une autre beaucoup plus ancienne. Je les ai toutes indiquées et décrites telles que je les ai vues, sans jamais chercher à substituer les couleurs factices de mon imagination à l'aspect réel des lieux.

Aussi, dans la crainte d'être moins véridique, me suis-je abstenu de parler de celles que je n'ai point examinées moi-même et pour lesquelles je ne pouvais pas apporter les renseignements précis d'un observateur direct et d'un témoin oculaire.

Peut-être quelques lecteurs me reprocheront-ils d'être entré

parfois dans des détails d'une importance minime, en ne leur faisant grâce d'aucune des ruines que j'ai visitées et en marquant exactement heure par heure, souvent même minute par minute, les diverses directions que j'ai suivies dans mes itinéraires. Mais d'autres aussi, pour qui le nom seul de Palestine éveille des souvenirs non moins chers que sacrés, me sauront sans doute quelque gré d'avoir cherché à leur faire connaître, jusque dans les plus petites particularités, tout ce qui se rapporte à cette contrée célèbre.

Les trois tomes subséquents contiendront une description analogue et fort détaillée de la Samarie et de la Galilée, accompagnée de deux cartes. Les matériaux de cette deuxième et de cette troisième partie de mon ouvrage sont déjà réunis en grand nombre; mais j'ai besoin pour les compléter de retourner en Palestine. J'adresse donc pour le moment mes adieux à mon lecteur, en le priant d'accueillir favorablement cette étude sur la Judée, qui est le résultat de plusieurs voyages, et dans laquelle tous ceux qui s'intéressent aux Saints Lieux et aux investigations bibliques reconnaîtront, je l'espère, l'œuvre de longues et consciencieuses recherches.

FIN DU TOME TROISIÈME.

INDEX

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES, TANT ANCIENS QUE MODERNES [1],
MENTIONNÉS DANS LES TROIS VOLUMES DE CET OUVRAGE.

A

Abou-Achkhidem, III, 35.
Abou-Koch, III, 34.
Achoua', *Echtaol, Esthaol,* II, 12-14; III, 327.
Adjouar, II, 263.
A'djour, II, 103.
A'ïn A'nazieh, III, 133.
A'ïn A'rab, III, 275.
A'ïn A'than, *E'tam,* III, 118, 303.
A'ïn Djoura, II, 5.
A'ïn ed-Diroueh, III, 287-288.
A'ïn el-Hanîeh, I, 108-112.
A'ïn Fares, III, 320, 383.
A'ïn Karim, *Karem, Kerem,* I, 83; II, 2.
A'ïn Medikker, III, 321.
A'ïn Saleh, *fons signatus,* III, 110, 303.
A'ïn Sebta, III, 267-275.
A'ïn Yabroud, III, 42.
A'ïn Yalo, I, 107-108.
A'ker, *E'kron, Accaron,* II, 36-44.
A'kkour, II, 7.
A'llar el-Fouka, II, 381.
A'llar es-Sifla, II, 380.
A'mouas, *Emmaüs, Nicopolis,* I, 293.
A'moury, II, 31.
A'nata, *A'nathoth, Anathoth,* III, 76-79.
A'rak el-Fenech, II, 316.
A'rak el-Kharab, II, 305.
A'rak el-Menchîeh, II, 123-124, 304.
A'rtouf, II, 15; III, 324.
Asdoud, *Achdôd, Azotus,* II, 70-78.
A'skoulan, *Achkelon, Ascalon,* II, 135-149, 153-171.
A'skoulan el-Djedida, II, 133-134.

B

Barbarah, II, 172-173.
Barka, *Bene-Berak, Barach,* II, 68.
Barkousia, II, 121.
Bathanieh ech-Charkieh, II, 80.
Bathanieh el-Gharbieh, II, 81-82.
Beit-A'ffa, II, 126.
Beit-A'nan, I, 348.
Beit-A'nnabeh, *Bethannaba,* I, 314-317.
Beit-A'our el-Fouka, *Beth-Horon ha-Elon, Bethoron superior,* I, 346.
Beit-A'our et-Thata, *Beth-Horon ha-Thaethon, Bethoron inferior,* I, 338-344.
Beit-A'thab, II, 381-383; III, 321.
Beit-Daras, II, 81.
Beit-Dedjan, *Beth-Dagon,* I, 30-32.
Beit-Djala, *Giloh,* I, 113-118.
Beit-Djerdja, II, 173.
Beit-Djibrin, *Betogabra, Eleutheropolis,* II, 307-312, 331-340.
Beit ech-Chit, II, 66.
Beit el-Djemal, *E'n-Gannim, Ænganim?* II, 25-26.
Beit-Fedjar, III, 301.
Beit-Hanina, *A'naniah,* I, 394.

[1] Les noms anciens sont donnés en caractères italiques et les noms modernes ou arabes en caractères romains.

Beit-Hanoun, II, 175.
Beit-Iksa, I, 256.
Beitin, *Beth-El, Bethel,* III, 14-27.
Beit-Kahel, *Cela,* III, 350-352.
Beit-Lahem, *Beth-Lehem, Bethlehem,* I, 120-206; III, 386.
Beit-Lahia, II, 176.
Beit-Loukieh, I, 347.
Beit-Nakoubeh, I, 71, 279.
Beit-Nettif, *Netopha, Netupha,* II, 375-377; III, 329-330.
Beit-Nouba, *Nob',* I, 285-290.
Beit-Oula, *Bethoul, Bethouel, Bethul, Bathuel, Beth-El, Bethel,* III, 346-347.
Beit-Oummar, III, 298, 379.
Beit-Safafa, II, 401.
Beit-Sahour, I, 207-210.
Beit-Sira, I, 338.
Beit-Sourik, I, 362.
Beit-Tamar, III, 121-122.
Beit-Thimeh, II, 127-128.
Beit-Zacharia, *Bethzacharias, Betzachara,* III, 316-319.
Belaïn, II, 121.
Beni-Naïm, ou Kefr Bereik, *Caphar Barucha,* III, 153-157.
Beni-Seleh, II, 251.
Berfilya, I, 336.
Bettir, *Bether,* II, 387-395.
Biddou ou Beit-Dou, I, 362.
Biout Abou-Hadher, III, 277-278.
Bir A'tara, *A'taroth, Ataroth,* III, 6-7.
Bir Ayoub, I, 60.
Bir en-Nedjem, I, 241-243.
Bir ez-Zeit, III, 33-34.
Bir Nebala, I, 393; III, 5.
Bordj el-Houmar, III, 92.
Bourka, III, 57.
Brir, II, 293.

C

Cha'fath, *Mitspah, Maspha, Masphat,* I, 395-402.
Chahmeh, II, 35.
Chellal, II, 265-266.
Cherafat, II, 401.
Chioukh, III, 150.

D

Danyal, I, 335.
Deir Aban, II, 22-23; III, 323.
Deir Ayoub, I, 61.
Deir Diouan, III, 53, 54.
Deir Djerir, III, 44.
Deir Doubban, II, 104-106.
Deir el-Bedaouïeh, II, 27.
Deir el-Belahh, *Darum,* II, 223-226.
Deir el-Benat, III, 302-303.
Deir el-Haoua, III, 321.
Deir el-Khadher, III, 311-313.
Deir el-Mokhalles, II, 98.
Deir el-Mousallabeh, I, 77-82; II, 1.
Deir er-Ra'ouat, I, 212-213.
Deir Esneid, *Achna, Asena, Esna,* II, 173-174.
Deir Louka, III, 85.
Deir Ma'ïn, I, 337.
Deir Mâr Elias, I, 239-241.
Deir Mâr Saba, III, 92-107.
Deir Nakhas, ou Nahhas, *Ir-Nahach, urbs Naas,* II, 366-367.
Deir Seiar er-Rhanem, *Migdal-Eder,* I, 214-223; III, 85.
Denebbeh, II, 89.
Dhaherieh, III, 361, 367-368.
Dikrin, II, 108.
Dimreh, II, 174.

Djala, *Giloh, Gilo?* III, 298.
Djeba', *Geba', Gabaa, Gabae, Gabee,* III, 67-70.
Djeba'h, *Gibea'h, Gabaa,* III, 382.
Djebalia, II, 175-176.
Djebel Fradis, *Herodium,* III, 125-132.
Djedireh, I, 392.
Djerrach, III, 322.
Djibia', *Gibea'th-Pinchas, Gabaath Phinees,* III, 37-38.
Djifna, *Gophna,* III, 28-32.
Djimzou, *Gimzo,* I, 335-336.
Djir et-Terrakat, II, 287.
Djoules, II, 126-127.
Djoura, II, 134-135.
Douaïmeh, II, 342, 361.
Doura, III, 42.
Doura, *Adoraïm, Aduram, Adora,* III, 353-355.

E

Ed-Deir, II, 173.
El-A'ïsaouïeh, III, 80.
El-A'rich, *Chihor, Sior, Rhinocoloura,* II, 245-249.
El-Beka'ah, *E'mek Rephaïm, vallis Raphaim,* I, 244-248.
El-Berryeh, I, 56.
El-Bireh, *Beeroth, Beroth,* III, 7-13.
El-Bordj, I, 337.
El-Bridje, II, 30.
El-Djib, *Gibeon, Gabaon,* I, 385-391.
El-Djisr, II, 121-122.
El-Haouria, II, 101.
El-Housan, II, 385; III, 383.
El-Khalil, *Kiriath-Arba', civitas Arbee, Cariath-Arbe, Hebron,* III, 214-257.
El-Khimeh, II, 88.
El-Kods, *Yerouchalaïm, Jerusalem,* I, 71.
El-Koubab, *Koube,* I, 56-59, 314.
El-Koubeibeh, I, 348-361.
El-Medjdel, *Migdal-Gad, Magdalgad,* II, 130-132.
El-Mesmieh, II, 88.
Er-Ras, II, 6.

F

Faloudja, II, 124, 303.
Foukin, III, 321.

H

Halhoul, *Halhoul, Halhul,* III, 284-287.
Hamameh, *Kariathamaum?* II, 129-130.
Haram Ramet el-Khalil, III, 278-284.
Hatta, II, 125.
Hazmeh, *A'zmaveth, Asmaveth,* III, 74.
Horim, Chorræi, Horræi, II, 99, 102.

I

Idna, *Iedna,* II, 364-365.
Iakin, III, 158.

K

Kabou, II, 384.
Kalandieh, I, 393; III, 6.
Kasr Bir el-Limoun, II, 29.
Kasthineh, II, 87-88.

Kasthoul, I, 71, 264.
Kathanneh, I, 283.
Kathrah, *Gederah, Gedera,* II, 35-36.
Kebeibeh, II, 52.
Kesla, *Khesalon, Cheslon,* II, 11.
Kefr Achoua', III, 39.
Kefr A'na, *Ono,* I, 319-321.
Kefr Djenes, I, 322.
Keratîeh, II, 124.
Khan Younès, *Ienysus,* II, 227-230.
Kharas, III, 349.
Kharbata, I, 347.
Kharroubeh, I, 317-318.
Khirbet Aa'ziz, III, 204-205.
Khirbet A'bbad, III, 332.
Khirbet Aberdjan, I, 344.
Khirbet Abou-Chekadem, III, 328.
Khirbet Abou'l-Cherof, III, 328.
Khirbet Abou'l-Choukof, III, 57.
Khirbet Achkib, *Akzib,* II, 277.
Khirbet A'dasa, *Adasa,* III, 5-6.
Khirbet A'djlan, *E'glon, Eglon,* II, 297.
Khirbet Ahmed, II, 12.
Khirbet Aïd el-Miah, III, 338.
Khirbet A'ïn Abou-Kelibeh, III, 319.
Khirbet A'ïn Chems, *Beth-Chemech, Bethsames, Ir-Chemech, Hirsemes,* II, 18-22.
Khirbet A'ïn Dab, III, 348.
Khirbet A'ïn Delbeh, III, 210-211.
Khirbet A'ïn el-Lehi, *Ramath-Lehi,* II, 396-399.
Khirbet A'ïn Karim ou Khirbet Beit-Mezmir, *Obed-Edom,* I, 82-83.
Khirbet A'ïn Madjour, III, 372-373.
Khirbet A'ïn Nounkor, III, 258-259.
Khirbet A'koud el-Minieh, III, 358.
Khirbet A'lin, III, 339-340.
Khirbet A'lmit, *A'lmon, Almon, A'llemeth, Almath,* III, 75-76.
Khirbet A'madeh, III, 327-328.
Khirbet Amaris, II, 150.
Khirbet A'nab el-Kebir, *A'nab, Anab,* III, 364-367.
Khirbet A'nab es-Serhir, *A'nab, Anab,* III, 361-363.
Khirbet A'ouïebdeh, III, 164.
Khirbet Armilta, II, 265.
Khirbet Arnoutieh, III, 28.
Khirbet A'rak Hala, II, 314-316.
Khirbet Arkak Berr, III, 102.
Khirbet A'selin, III, 324-326.
Khirbet Asny, II, 269.
Khirbet Atrhaouï, *Thabatha?* II, 255-256.
Khirbet A'ttir, *Yattir, Jether,* III, 197-199.
Khirbet Barouk, III, 164.
Khirbet Bathen et-Thouïleh, II, 89.
Khirbet Bedd es-Saoumeh, II, 320.
Khirbet Beioudh, III, 181.
Khirbet Beit-Aa'lam, II, 365.
Khirbet Beit-A'mra, III, 208.
Khirbet Beit-A'noun, *Beth-A'noth, Bethanoth,* III, 151-152.
Khirbet Beit-Baher, II, 343, 361.
Khirbet Beit-Dirdis, II, 291.
Khirbet Beit el-Ban, II, 363.
Khirbet Beit el-Haoua, II, 360.
Khirbet Beit en-Nis, II, 10.
Khirbet Beit-Fadjous, II, 11.
Khirbet Beit-Faghour, *Pe'or, Phagor, Phogor,* III, 314-315, 385.
Khirbet Beit-Far, II, 32.
Khirbet Beit-Ika, II, 378.
Khirbet Beit-Mirsim, II, 349.
Khirbet Beit-Mizeh, I, 263.
Khirbet Beit-Nesib, *Netsib, Nasib, Nesib,* III, 343-345.
Khirbet Beit-Rhiran, III, 297.
Khirbet Beit-Rhouch, II, 347-348.
Khirbet Beit-Sakaïa, II, 7.
Khirbet Beit-Saouïr, III, 385.
Khirbet Beit-Thoulmah, I, 256.
Khirbet Beit-Zita, III, 299.
Khirbet Bekkar, III, 295.
Khirbet Beni-Dar, III, 159.
Khirbet Berdara, II, 81.
Khirbet Bezem, III, 371.

Khirbet Bir el-A'lkah, III, 359.
Khirbet Bir es-Seba', *Beer Chaba'*, *Beer Cheba'*, *Bersabee*, II, 277-284.
Khirbet Bir ez-Za'feraneh, III, 149.
Khirbet Bir ez-Zeit, III, 34.
Khirbet Bir Refah, *Raphia*, *Raphea*, II, 233-235.
Khirbet Bordj-Sour, *Beth-Tsour*, *Bethsura*, *Bethsur*, *Bessur*, III, 288-295.
Khirbet Bou-Arkeik, II, 286.
Khirbet Boudrhouch, II, 350.
Khirbet Bouktiari, II, 4.
Khirbet Bradj es-Seba', II, 276.
Khirbet Breida', III, 120-121.
Khirbet Breideh, II, 352.
Khirbet Chayeh, II, 368.
Khirbet Cheikh Hassan, *Maiumas Gazæ*, *Constantia*, II, 219-221.
Khirbet Cheikh Houbin, II, 383.
Khirbet Cheikh Madkour, III, 338.
Khirbet Cheikh Sa'd, III, 102.
Khirbet Cheikh Sidi Daoud, II, 89.
Khirbet Chellal, II, 265-266.
Khirbet Choubaneh, II, 252.
Khirbet Daoumeh, *Doumah*, *Douma*, *Remna*, *Ruma*, III, 359-361.
Khirbet Deir Abou-Kabous, III, 326-327.
Khirbet Deir Amer, II, 8.
Khirbet Deirat, III, 165.
Khirbet Deir Eben-A'bid ou Deir Dôsi, III, 88-92.
Khirbet Deir ech-Chems, III, 202.
Khirbet Deir el-Akbal, III, 41.
Khirbet Deir el-A'moud, III, 102.
Khirbet Deir el-A'sal, II, 346-347.
Khirbet Deir el-Bothoum, II, 98.
Khirbet Deir el-Louz, III, 201.
Khirbet Deir el-Mahsen, II, 33.
Khirbet Deir Rhazah, III, 209, 371.
Khirbet Deir Saïdeh, III, 35.
Khirbet Deir Samit, II, 345.
Khirbet Demdem, II, 89.
Khirbet Dikrin, *Gath*, *Geth*, II, 108-120.
Khirbet Djeba'h, II, 8-9.
Khirbet Djedeideh, II, 262, 317.
Khirbet Djedour, *Gedor*, III, 380-381.
Khirbet Djeladieh, II, 85.
Khirbet Djelameh, II, 294.
Khirbet Djellal, II, 267.
Khirbet Djembeh, III, 178.
Khirbet Djemma, II, 265.
Khirbet Djemmama, II, 295.
Khirbet Djennabeh, II, 371.
Khirbet Djennir, III, 329.
Khirbet Djimrin, III, 348.
Khirbet Djindjes, III, 101.
Khirbet Dmeti, II, 252.
Khirbet Doukas, III, 346.
Khirbet Drousia, II, 370; III, 335.
Khirbet ech-Choueikeh, *Sokoh*, *Socho*, *Soccho*, *Socoth*, III, 201-202, 332-335.
Khirbet ed-Dar, III, 257.
Khirbet ed-Daredjat, III, 190.
Khirbet ed-Debbeh, III, 163.
Khirbet ed-Deir, III, 195, 320, 340, 357, 369.
Khirbet ed-Douar, III, 36.
Khirbet ed-Doueir, III, 67.
Khirbet edh-Dherbeh, *Maiumas Iamniæ*, II, 53-55.
Khirbet el-A'ïn, III, 320.
Khirbet el-A'koud, II, 2.
Khirbet el-A'lia, III, 54-55.
Khirbet el-A'rak, II, 107.
Khirbet el-Asad, III, 322.
Khirbet el-Atrabeh, II, 98-99.
Khirbet el-Baha, II, 288.
Khirbet el-Baris, III, 184.
Khirbet el-Bassal, II, 317.
Khirbet el-Bireh, III, 364.
Khirbet el-Bordj, II, 359; III, 3-4, 15-16.
Khirbet el-Bordj, *Beth-Tappouah*, *Bethtaphou*, II, 236-237.
Khirbet el-Bridje, I, 348; II, 255.
Khirbet el-Djouf, III, 209.
Khirbet el-Djouy, III, 363.

Khirbet el-E'urk, II, 288.
Khirbet el-Fereidis, III, 299-300.
Khirbet el-Hamam, II, 363-364.
Khirbet el-Hammam, II, 295.
Khirbet el-Harayeh, III, 211-212, 258.
Khirbet el-Hasanîeh, II, 313.
Khirbet el-Hater, II, 313.
Khirbet el-Hayeh, III, 66.
Khirbet el-Hedjireh, III, 211.
Khirbet el-Kaddous, I, 193.
Khirbet el-Kasr, II, 361.
Khirbet el-Kathamoun, I, 248-249.
Khirbet el-Katt, II, 313.
Khirbet el-Keriteïn, *Kerioth, Carioth,* III, 180-181.
Khirbet el-Khan, II, 378-379.
Khirbet el-Kharaba, III, 195.
Khirbet el-Khardjeh, III, 71.
Khirbet el-Kharsa, II, 262.
Khirbet el-Khoukh, *Sela E'tam,* III, 118, 303.
Khirbet el-Khrous, I, 370.
Khirbet el-Koudeireh, *A'ï, Hai,* III, 57.
Khirbet el-Koum, II, 343-344.
Khirbet el-Louz, II, 4.
Khirbet el-Ma'moudieh, III, 375.
Khirbet el-Mefarrada, II, 275-276.
Khirbet el-Mensîeh, II, 89.
Khirbet el-Merak, II, 344.
Khirbet el-Merkez, III, 179.
Khirbet el-Minieh, III, 149.
Khirbet el-Mokater, III, 57.
Khirbet en-Nakoura, III, 329.
Khirbet en-Nasara, III, 276-277.
Khirbet en-Nasrany, II, 349.
Khirbet Erfa'ïeh, III, 165.
Khirbet er-Rayeh, II, 360.
Khirbet es-Safîeh, II, 97.
Khirbet es-Sa'ïdeh, II, 6.
Khirbet es-Samera, II, 90.
Khirbet es-Serreh, III, 357.
Khirbet es-Slayeb, II, 265.
Khirbet es-Sour, *Anthedon,* II, 215-218.
Khirbet Esthaboul, III, 162-163.
Khirbet ez-Za'ak, II, 351.
Khirbet Fara', III, 353.
Khirbet Farhan, I, 263.
Khirbet Fradis, *Herodia,* III, 122-125.
Khirbet Ghrabeh, III, 339.
Khirbet Habda; III, 357.
Khirbet Hallabeh, I, 345.
Khirbet Hamra, II, 346.
Khirbet Haskeh, III, 377-378.
Khirbet Hatta, III, 347.
Khirbet Kaïafa, III, 331-332.
Khirbet Kamas, II, 128.
Khirbet Karkapha, *Caicapha,* II, 85.
Khirbet Karmel, *Karmel, Carmel,* III, 166-170.
Khirbet Kasr A'ntar, III, 141.
Khirbet Kasr el-Limoun, III, 140.
Khirbet Kebaleh, I, 278-279.
Khirbet Kefirah, *Kephirah, Caphira, Caphara,* I, 283-285.
Khirbet Kefr A'na, III, 43.
Khirbet Kefr Djour, III, 363.
Khirbet Kefr Halik, III, 44.
Khirbet Kefr Mour, III, 27.
Khirbet Kefr Soum, II, 383.
Khirbet Kenia, II, 369-370; III, 335.
Khirbet Kerma, III, 370.
Khirbet Kerza, III, 359.
Khirbet Kharitoun, III, 133, 138-139.
Khirbet Khouïelfeh, II, 352.
Khirbet Khourza, III, 356.
Khirbet Khouyefireh, II, 268.
Khirbet Khreichoum, *Tappouah, Taphua?* II, 27-28.
Khirbet Kila, *Ke'ilah, Ceila,* III, 341.
Khirbet Kilkiz, III, 212, 257-258.
Khirbet Klidia, III, 331.
Khirbet Koufeir, II, 295.
Khirbet Koufîeh, II, 289.
Khirbet Koufin, III, 297.
Khirbet Kouhaleh, III, 190.
Khirbet Kousbour, III, 295-296.

Khirbet Louka, III, 349.
Khirbet Louza, III, 375.
Khirbet Ma'an Younès, *Minoïs,* II, 230.
Khirbet Makhoul, III, 191.
Khirbet Mansourah, II, 305.
Khirbet Mâr Hanna, *Morecheh-Gath, Morasthi?* II, 321-323.
Khirbet Martabah, II, 274-275.
Khirbet Medjdeleh, II, 362.
Khirbet Medjed, II, 346.
Khirbet Medjed el-Baa', III, 203-204.
Khirbet Medjouneh, III, 373.
Khirbet Merach, *Marechah, Maresa,* II, 323-329.
Khirbet Merasia, III, 302.
Khirbet Merebba', II, 35.
Khirbet Merrina, III, 378-379.
Khirbet Messeha, III, 27.
Khirbet Miriam ou Bourrhan, III, 39-40.
Khirbet Mountar, III, 101.
Khirbet Mourran, II, 350.
Khirbet Mtaa' Khouïelfeh, II, 357.
Khirbet Neby Boulos, II, 374.
Khirbet Oued el-Biar, III, 384.
Khirbet Oued el-Djaieh, III, 55.
Khirbet Oued el-Ftis, II, 287.
Khirbet Oumm Achchan A'ïn Aroun, III, 44.
Khirbet Oumm ech-Choukof, II, 151, 300.
Khirbet Oumm ed-Daredj, III, 153.
Khirbet Oumm el-Abar, III, 182.
Khirbet Oumm el-A'mad, III, 163, 207.
Khirbet Oumm el-A'mdan, III, 56-57.
Khirbet Oumm el-A'raïs, III, 177.
Khirbet Oumm el-Barrhout, II, 285.
Khirbet Oumm el-Botheïn, II, 356.
Khirbet Oumm el-Djerar, *Guérar, Gerar,* II, 257-262.
Khirbet Oumm el-Hadjar, II, 255.
Khirbet Oumm el-Khafat, III, 182.
Khirbet Oumm el-Lakis, *Lakhich, Lachis,* II, 299-303.
Khirbet Oumm el-Louz, III, 336.
Khirbet Oumm er-Roumammin, *Rimmon, Remmon, Remon,* II, 352-354.
Khirbet Oumm es-Safeh, III, 166.
Khirbet Oumm et-Talaa', III, 88.
Khirbet Oumm Thaboun, II, 293.
Khirbet Oumm Thouba, III, 83-85.
Khirbet Rabda, III, 370.
Khirbet Raboudh, III, 370.
Khirbet Rafat, III, 195-196.
Khirbet Ras Kharroub, III, 79.
Khirbet Ras Oued el-A'raïs, III, 88.
Khirbet Rebba, *Ha-Rabbah, Arebba, Aremba?* III, 336-337.
Khirbet Rhalalet Rached, II, 268.
Khirbet Roumelta, II, 85.
Khirbet Sahan, II, 289.
Khirbet Seiaa', III, 40.
Khirbet Sembea', II, 264.
Khirbet Serasir ou Daouïrban, *Debir, Dabir,* III, 261-267.
Khirbet Sidi Bou-A'das, II, 384.
Khirbet Sidi Ibrahim, III, 327.
Khirbet Simîa, II, 344; III, 203.
Khirbet Soufia, II, 104.
Khirbet Souk Rheir, II, 79-80.
Khirbet Soumra, III, 364.
Khirbet Soura, II, 369.
Khirbet Sousieh, *Hatsar-Sousah, Hasersusa?* III, 172-173.
Khirbet Tabaka, *Tagaba,* II, 294.
Khirbet Tekoua', *Thekoa', Thecue, Thecua,* III, 141-148.
Khirbet Tell A'radh, *A'rad, Arad, Hered,* III, 182-183.
Khirbet Tell el-Farah, *Parah, Ha-Phara, Aphara,* III, 71-73.
Khirbet Tell el-Hadjar, III, 55-56.
Khirbet Tell el-Hesy, II, 296.
Khirbet Tell el-Kouseifeh, III, 188.
Khirbet Tell el-Melah, *Moladah, Molada, Malatha,* III, 184-188.
Khirbet Tell-Louzah, I, 257.
Khirbet Tell Ma'ïn, *Ma'on, Maon,* III, 170.

Khirbet Tell-Nedjileh, II, 295.
Khirbet Tell-Touaneh, III, 166.
Khirbet Tenefsieh, II, 107.
Khirbet Tennar ou Konithreh, II, 304.
Khirbet Terrama, III, 372.
Khirbet Thayebeh, III, 181, 353.
Khirbet Tibneh, *Timnah, Timnathah, Thamna, Thamnatha,* II, 30-31.
Khirbet Touach, II, 345.
Khirbet Tout, II, 361.
Khirbet Yarmouk, *Iarmouth, Iarimuth, Ierimoth,* II, 372-374.
Khirbet Yarzeh, *Jourzah,* II, 128-129.
Khirbet Zaker, II, 107.
Khirbet Zanoua', *Zanoah, Zanoe,* II, 23-25; III, 329.
Khirbet Zanoutah, *Zanoah, Zanoe,* III, 199-200.
Khirbet Zif, *Ziph,* III, 159-162.
Khouldah, II, 34.
Kiriet el-A'nab ou Abou-Goch, *Kiriath-Iearim, Cariathiarim, Baalah, Kiriath-Baal,* I, 62-71, 279-280.
Kolounieh, *Koulon,* I, 257-262.
Koubar, III, 36.
Koubbet Rahil, I, 224-236.
Koudna, II, 367.
Koukabeh, II, 127.

L

Lathroun, *Modin?* I, 59, 309-313.
Lifta, *Nephtoah, Bethleptepha,* I, 252-255.
Loudd, *Lod, Lydda, Diospolis,* I, 322-334.

M

Malhah, *Malchaia,* I, 107; II, 400.
Mansourah, II, 35.
Mâr Zachariâ, I, 99-100.
Merhaïr ez-Zenanir, I, 262.
Merharah, II, 36.
Merharet Kharitoun, III, 133-138.
Minet Asdoud, *Azotus maritima,* II, 72.
Moukhmas, *Mikhmach, Machmas,* III, 63.

N

Nahhalin, III, 319-320, 383.
Nahr Eribiah, II, 150.
Nahr Roubin, II, 53.
Na'lia, II, 172.
Neby Roubin, II, 53.
Neby Samouïl, *Ramathaïm Tsophim, Ramathaïm Sophim, Ramatha,* I, 363-384; III, 4-5.
Nedjed, II, 292.
Nesleh, II, 177.
Nouba, *Nobah, Nob, Nomba, Nombe, Nobba, Noba,* III, 349-350.

O

Oued Abou-Roumman, III, 260.
Oued Ahmed, I, 113.
Oued A'ly, I, 59-61.
Oued A'rroub, III, 300-301.
Oued Asdoud, II, 79.
Oued A'ttir, III, 197.
Oued Barka, II, 79.
Oued Beit-Hanina, I, 71, 102-103, 256, 394; II, 2; III, 2-3.
Oued Beit-Kahel, III, 350.
Oued Beit-Nettif, III, 329.
Oued Beit-Zakaïa, II, 6.

Oued Beit-Zakaria, III, 316-317.
Oued Bodrous, I, 335.
Oued Bou-Arkeik, II, 286.
Oued Delbeh, III, 210.
Oued Djembeh, III, 178-180.
Oued Djeriout, I, 344.
Oued ech-Cheriah, II, 288.
Oued ech-Cheikh, III, 296.
Oued-Daredjat, III, 189.
Oued el-A'koud, III, 180.
Oued el-A'loueh, III, 209.
Oued el-A'raïs, III, 177.
Oued el-A'rich, *Chihor, Sihor, Nahal Mitsraïm, torrens Ægypti,* II, 237-240.
Oued el-Baris, III, 184.
Oued el-Bradieh, III, 66.
Oued el-Farah, III, 71-72.
Oued el-Ftis, II, 286.
Oued el-Halouah, III, 87.
Oued el-Hayeh, III, 66.
Oued el-Hesy, II, 294-296.
Oued el-Kabou, II, 385.
Oued el-Kerm, III, 261.
Oued el-Kharoubeh, I, 121, 192.
Oued el-Kis, II, 346.
Oued el-Masar, III, 383.
Oued el-Menchar, III, 260.
Oued el-Ouard, I, 107.
Oued Haskeh, III, 377.
Oued Kathanneh, I, 283-285.
Oued Kesla, II, 11.
Oued Khalasah, II, 269.
Oued Kolounieh, I, 258.
Oued Librina, I, 348.
Oued Lifta, I, 252.
Oued Loudd, I, 322.
Oued Nar, III, 88, 92, 94.
Oued Nasrany, III, 261.
Oued Nathaf, I, 286.
Oued Oumm el-Barrhout, II, 285.
Oued Ourthas ou Arthas, *E'mek E'tam, hortus conclusus,* III, 104-109.
Oued Rafat, III, 195.
Oued Rahib, I, 121.
Oued Rhazzeh, *Besor,* II, 213, 252.
Oued Rhoueïn, III, 191.
Oued Saleh, III, 85.
Oued Saouafir, II, 85.
Oued Seba', II, 276-278.
Oued Sebta, III, 267-275.
Oued Serar, II, 18, 31-32.
Oued Soleiman, I, 347.
Oued Soueinit, III, 67.
Oued Soumt, III, 331, 332.
Oued Sour, III, 338.
Oued Tefouah, III, 374.
Oued Yalo, I, 290.
Oumm-Bordj, III, 336.
Oumm-Djina, II, 28-29.
Ourthas, III, 108-109.

P

Pelichtim, Philisthiim, Philistiim, Palæsthini, II, 45-51.

R

Rafat, I, 392; II, 18.
Ramleh, *Arimathia,* I, 34-55.
Ra'na, II, 107.
Ras el-A'ïn A'than, III, 384.
Ras Kana'an, III, 259.
Redjoum el-Kouar, III, 140.
Rhazeh ou Rhazzeh *A'zzah, Gaza, Cadytis,* II, 178-211.
Rhoueïn ech-Charkîeh, *A'roër, Aroer,* III, 192-194.
Rhoueïn er-Rharbieh, *A'roër, Aroer,* III, 191-192.

S

Saferîeh, I, 32.
Saïdoun, II, 33.
Saïr, III, 150.
Saouafir ech-Charkîeh, *Chaphir,* II, 83-84, 86.
Saouafir ech-Chemalieh, *Chaphir,* II, 82.
Saouafir el-Gharbieh, *Chaphir,* II, 82.
Sara'a, *Tsora'h, Saraa, Sarea,* II, 15-17; III, 323.
Sarfend, *Tsariphin, Sariphæa,* I, 33-34.
Saris, *Sei'r, Saris,* I, 62, 281-283.
Sathaf, II, 3.
Semoua', *Echtemoa', Echtemoh, Istemo, Esthamo, Estemo,* III, 173-176.
Sifla, III, 321-322.
Simsim, II, 293.
Souba, I, 265-278.
Soukkarieh, II, 304.
Souk Rheir, II, 79-80.
Soummeil el-Khalil, II, 121-122.
Sour Baher ou Sour Bahel, III, 83.
Sourif, III, 382.

T

Tabaka, *Tagaba,* II, 294.
Tefouah, *Beth-Teppouah, Beththaphua,* III, 375-377.
Tell Bournat, II, 314.
Tell Dahab, II, 292.
Tell ech-Cheriah, II, 288.
Tell el-A'djoul, II, 212-213.
Tell el-Farah, II, 267.
Tell el-Menchîeh, II, 123.
Tell es-Safîeh, *Mitspeh, Maspha, Alba Specula,* II, 90-96.
Tell et-Tourmous, II, 87.
Tell Hôra, II, 356.
Tell Zakaria, II, 371.
Terkoumieh, *Tricomias,* III, 345.
Thayebeh, *O'phrah, Ophra, Aphra, Éphron, Éphraïm, Éphrem,* III, 45-51.
Tineh, II, 88.

Y

Yafa, *Yapho, Joppe,* I, 1-22.
Yalo, *Aïalon,* I, 290-293.
Yazour, *Gazer, Gezer?* I, 26-29.
Yazour, *Hatsor-Hadattah, Asor Nova,* II, 67, 68.
Yebneh, *Yabneh, Iebneel, Iabnia, Iamnia,* II, 55-65.
Yehoudieh, *Yehoud, Jud,* I, 321-322.
Youttha, *Youttah, Jota, Jeta, Jettan,* III, 205-206.

Z

Zakaria, *Caphar Zacharia,* II, 372.
Zernouka, II, 52.
Zif, *Ziph,* III, 159-162.
Zita, II, 306.

FIN DE L'INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE LVII. Départ de Jérusalem. — Kabr Oumm el-A'med. — Khirbet el-Bordj. — Neby Samouïl. — Bir Nebala. — Khirbet A'dasa, jadis Adasa. — Kalandieh. — Khirbet A'tara, l'une des A'taroth mentionnées par Eusèbe. — El-Bireh, l'ancienne Beeroth 1

CHAPITRE LVIII. Beitin, jadis Beth-El. — Khirbet el-Bordj. — Histoire de Beth-El. — Khirbet Messeha. — Khirbet Kefr Mour. — Khirbet Arnoutieh. — Djifna, l'ancienne Gophna. — Histoire de Gophna 14

CHAPITRE LIX. Bir ez-Zeit. — Khirbet Bir ez-Zeit. — Abou-Koch. — Khirbet Deir Saïdeh. — Abou-Achkhidem. — Koubar. — Khirbet ed-Douar. — Djibia', jadis Gibea'th-Pinehas. — Kefr Achoua'. — Khirbet Miriam ou Khirbet Bourrhan. — Khirbet Seiaa'. — Khirbet Deir el-Akbal. — Retour à Djifna 33

CHAPITRE LX. Doura. — A'ïn Yabroud. — Khirbet Kefr A'na. — Khirbet Oumm Achchan A'ïn Aroun. — Khirbet Kefr Halik. — Deir Djerir. — Thayebeh (O'phrah, Éphrem, Éphraïm, Éphron). — Histoire d'O'phrah. — Rimmoun, jadis Sela ha-Rimmon. — Arrivée à Deir Diouan 42

CHAPITRE LXI. Deir Diouan. — Khirbet el-A'lia. — Khirbet Oued el-Djaieh. — Khirbet Tell el-Hadjar. — Khirbet Oumm el-A'mdan ou Khirbet el-Kniseh. — Khirbet el-Mokater. — Khirbet Abou'l-Choukof. — Bourka. — Khirbet el-Koudeireh, jadis probablement A'ï. — Histoire d'A'ï. — Moukhmas, l'antique Mikhmach. — Histoire de Mikhmach. — Khirbet el-Hayeh. — Khirbet ed-Doueir. — Djeba', jadis Geba'. — Histoire de Geba' 54

CHAPITRE LXII. Khirbet el-Khardjeh. — Tell el-Farah, jadis Parah. — Kobour el-Israïn, ou Kobour el-A'malikah. — Hazmeh, peut-être jadis A'zmaveth. — Khirbet A'lmit, l'ancienne A'lmon ou A'llemeth. — A'nata, jadis A'nathoth. — Khirbet Ras Kharroub. — El-A'ïsaouïeh. — Retour à Jérusalem 71

CHAPITRE LXIII. Départ de Jérusalem pour le district d'Hébron. — Sour Baher ou Sour Bahel. — Khirbet Oumm Thouba. — Deir Louka. — Deir Seiar er-Rhanem. — Arrivée à Bethléhem 82

CHAPITRE LXIV. Départ pour le couvent de Saint-Saba. — Khirbet Oumm et-

Pages.

Talaa'. — Khirbet Ras Oued el-A'raïs. — Deir Eben-A'bid ou Deir Dôsi. — Bordj el-Houmar. — Deir Mâr Saba. — Description de ce couvent. — Khirbet Djindjes. — Khirbet Mountar. — Khirbet Arkak Berr. — Khirbet Deir el-A'moud. — Khirbet Cheikh Sa'd. — Retour à Bethléhem..... 87

CHAPITRE LXV. Départ de Bethléhem. — Tours de garde. — Oued Ourthas, jadis vallée d'E'tam, l'*hortus conclusus* des Livres saints. — A'ïn Ourthas. — Village d'Ourthas. — Kala'at el-Bourak. — A'ïn Saleh, jadis *fons signatus*. — Vasques dites de Salomon. — A'ïn A'than. — Khirbet el-Khoukh ou l'ancienne E'tam. — Retour à Bethléhem..... 103

CHAPITRE LXVI. Départ de Bethléhem. — Khirbet Breida'. — Beit-Ta'mar. — Khirbet Fradis, jadis Herodia. — Djebel Fradis (Herodium). — A'ïn A'nazieh. — Khirbet Kharitoun. — Merharet Kharitoun. Est-ce l'ancienne caverne d'A'doullam ou Odollam? — Monastère de Saint-Chariton. — Douars des Ta'amereh. — Redjoum el-Kouar. — Khirbet Kasr el-Limoun. — Khirbet Kasr A'ntar. — Khirbet Tekoua', l'ancienne Thekoa'. — Histoire de Thekoa'. — Retour au douar des Ta'amereh..... 120

CHAPITRE LXVII. Khirbet el-Minieh. — Khirbet Bir ez-Za'feraneh. — Chioukh. — Sa'ïr. — Khirbet Beit-A'noun (Beth-A'noth). — Khirbet Oumm ed-Daredj. — Beni-Naïm ou Kefr Bereik, jadis Caphar Barucha..... 149

CHAPITRE LXVIII. Iakin. — Khirbet Beni-Dar. — Khirbet Zif, jadis Ziph. — Khirbet Esthaboul. — Khirbet Oumm el-A'mad. — Khirbet ed-Debbeh. — Khirbet A'ouïebdeh. — Khirbet Barouk. — Khirbet Erfa'ïeh. — Khirbet Deirat. — Khirbet Oumm es-Safeh. — Khirbet Tell Touaneh. — Khirbet Karmel, jadis Karmel. — Khirbet Tell Ma'ïn, jadis Ma'on. — Khirbet Sousieh, peut-être jadis Hatsar-Sousah. — Semoua', l'ancienne Echtemoa'..... 158

CHAPITRE LXIX. Khirbet Oumm el-A'raïs. — Khirbet Djembeh. — Khirbet el-Merkez ou el-Merked. — Khirbet el-Keriteïn, jadis peut-être Kerioth. — Khirbet Beioudh. — Khirbet Thayebeh. — Khirbet Oumm el-Khafat. — Khirbet Oumm el-Abar. — Khirbet Tell A'radh, jadis A'rad. — Khirbet el-Baris. — Khirbet Tell el-Melah, l'ancienne Moladah. — Khirbet Tell el-Kouseifeh. — Alerte et halte pour la nuit..... 177

CHAPITRE LXX. Khirbet ed-Daredjat. — Khirbet Kouhaleh. — Khirbet Makhoul. — Khirbet Rhoueïn er-Rharbieh. — Khirbet Rhoueïn ech-Charkîeh, peut-être l'ancienne A'roër. — El-Kharaba. — Khirbet ed-Deir. — Khirbet Rafat. — Retour à Semoua'..... 190

CHAPITRE LXXI. Khirbet A'ttir, l'ancienne Yattir. — Khirbet Zanouta, jadis Zanoah. — Khirbet Deir el-Louz. — Khirbet ech-Choueikeh, jadis Sokoh. — Khirbet Deir ech-Chems. — Khirbet Simîa. — Khirbet Medjed el-Baa'. — Khirbet Aa'ziz. — Youttha, jadis Youttah..... 197

Pages.

CHAPITRE LXXII. Khirbet Oumm el-A'mad. — Khirbet Beit-A'mra. — Khirbet el-Djouf. — Khirbet Deir Rhazah. — Départ du Khirbet el-Djouf. — Khirbet A'ïn Delbeh. — Khirbet el-Hedjireh. — Khirbet el-Harayeh. — Khirbet Kilkiz. — Arrivée à Hébron 207

CHAPITRE LXXIII. Description d'El-Khalil, jadis Hébron ou Kiriath-Arba'. . . . 214

CHAPITRE LXXIV. Résumé de l'histoire d'Hébron 246

CHAPITRE LXXV. Khirbet ed-Dar. — Khirbet Kilkiz. — Khirbet el-Harayeh. — Khirbet A'ïn Nounkor. — Ras Kana'an. — A'ïn ech-Chems. — Khirbet Serasir ou Daouïrban. Est-ce l'ancienne Debir? — A'ïn Sebta. — Chêne dit vulgairement d'Abraham. — Où était située la vallée de Mambré? — Retour à Hébron 257

CHAPITRE LXXVI. Khirbet en-Nasara. — Biout Abou-Hadher. — Haram Ramet el-Khalil. — Emplacement du chêne d'Abraham. — Halhoul, jadis Halhoul. — A'ïn ed-Diroueh. — Khirbet Bordj-Sour, l'antique Beth-Tsour. — Fontaine de Saint-Philippe. — Khirbet Bekkar. — Khirbet Kousbour. — Khirbet Mena'ïn. — Khirbet Beit-Rhiran. — Khirbet Koufin. — Beit-Oummar. — Djala, peut-être l'antique Giloh 276

CHAPITRE LXXVII. Khirbet Beit-Zita. — Khirbet el-Fereidis. — Oued A'rroub. — Beit-Fedjar. — Khirbet Bereikout. — Khirbet Merasia. — Deir el-Benat. — Khirbet el-Khoukh, jadis probablement Sela E'tam. — Aqueduc antique. — Retour à Bethléhem 299

CHAPITRE LXXVIII. Deir el-Khadher ou couvent de Saint-Georges. — Khirbet Beit-Faghour, jadis Pe'or ou Phagor. — Beit-Zakaria, jadis Beth-Zacharias. — Khirbet A'ïn Abou-Kelibeh. — Nahhalin. — A'ïn Fares. — Khirbet ed-Deir. — Khirbet el-A'ïn. — A'ïn Medikker. — Foukin. — Beit-A'thab. — Deir el-Haoua. — Sifla. — Khirbet el-Asad. — Djerrach 310

CHAPITRE LXXIX. Deir Aban. — Sara'a. — A'rtouf. — Khirbet A'selin. — Oualy Cheikh Gherib ou Kabr Chamchoun. — Khirbet Deir Abou-Kabous. — Achoua'. — Khirbet Sidi Ibrahim. — Khirbet A'madeh. — Khirbet Abou'l-Cherof. — Khirbet Abou-Chekadem. — Khirbet Djennir. — Khirbet en-Nakoura. — Zanoua'. — Beit-Nettif 323

CHAPITRE LXXX. Khirbet Klidia. — Khirbet Kaïafa. — Bir Sefsaf. — Khirbet A'bbad. — Khirbet ech-Choueikeh, jadis Socoh. — Khirbet Kenia. — Khirbet Drousia. — Khirbet Oumm el-Louz. — Oumm-Bordj. — Khirbet Rebba. — Bir Oued es-Sour. — Khirbet Cheikh Madkour. — Khirbet A'ïd el-Miah. — Khirbet Ghrabeh. — Khirbet A'lin. — Khirbet ed-Deir. — Bir es-Souïdeh. — Bir el-Kous. — Khirbet Kila, jadis Ke'ilah. — Khirbet Beit-Nesib, l'ancienne Netsib. — Terkoumieh, jadis Tricomias. . 331

Pages.

CHAPITRE LXXXI. Khirbet Doukas. — Beit-Oula, jadis Bethoul. — Khirbet Hatta. — Khirbet A'ïn Dab. — Khirbet Djimrin. — Khirbet Louka. — Kharas. — Nouba, jadis Nob ou Nobah. — Retour à Beit-Oula. — Beit-Kahel, l'ancien village de Κηλά, mentionné par Eusèbe. — Khirbet Thayebeh. — Khirbet Fara'. — Doura, jadis Adoraïm 346

CHAPITRE LXXXII. Khirbet Khourza. — Khirbet ed-Deir. — Khirbet Habda. — Khirbet es-Serreh. — Khirbet A'koud el-Minieh. — Khirbet Bir el-A'lkah. — Khirbet Kerza. — Khirbet Daoumeh, jadis Doumah. — Dhaherieh. — Khirbet A'nab es-Serhir, jadis A'nab. — Khirbet Kefr Djour. — Khirbet el-Djouy. — Merhaïr Chahouan. — Khirbet el-Bireh. — Khirbet Soumra. — Khirbet A'nab el-Kebir, jadis A'nab. — Retour à Dhaherieh. 356

CHAPITRE LXXXIII. Khirbet ed-Deir. — Khirbet Rabda. — Khirbet Raboudh. — Heurkan Beni-Hasan. — Khirbet Kerma. — Khirbet Bezem. — Khirbet Deir Rhazeh. — Khirbet Terrama. — Khirbet A'ïn Madjour. — Khirbet Medjouneh. — Retour à Hébron. 369

CHAPITRE LXXXIV. Tefouah. — Khirbet el-Ma'moudieh. — Khirbet Louza. — Tefouah est l'ancienne Beth-Tappouah. — Khirbet Haskeh. — Khirbet Merrina. — Beit-Oummar. 374

CHAPITRE LXXXV. Khirbet Djedour, l'antique Gedor. — Sourif. — Djeba'h, jadis Gibea'h. — A'ïn Fares. — Nahhalin. — El-Housan. — El-Khadher. — Retour à Bethléhem. 380

CHAPITRE LXXXVI. El-Bourak. — Khirbet Oued el-Biar. — Ras el-A'ïn A'than. — Khirbet Beit-Saouïr. — Khirbet Faghour, jadis Phagor ou Phogor. — Bethléhem. — Retour à Jérusalem. — Fin de l'exploration de la Judée. 384

INDEX des noms géographiques, tant anciens que modernes, mentionnés dans les trois volumes de cet ouvrage. 389

CARTE
DE
LA JUDÉE ANCIENNE ET MODERNE
ACCOMPAGNANT
LA DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE LA PALESTINE
PAR
V. GUÉRIN
Membre de la Société de géographie de Paris et de la Société des Antiquaires de France
chargé d'une mission scientifique
En 1863.
SIGNES ABRÉVIATIFS
B. = Beit, mot arabe qui répond à celui de Beth en hébreu.
D. = Deir, couvent.
Kh. = Khirbet, ruine.
O. = Oued, vallée, rivière, torrent
R. = Ruines, dont l'auteur n'a pu obtenir le nom.
Nota. L'auteur n'a marqué sur cette carte que les localités qu'il a lui-même visitées
Échelle de 1/210,000
0
5,000
10,000
20,000 mètres
YAFA, JAFFA (YAPHO, JOPPÉ)
EL-KODS (JERUSALEM)
BEIT-LAHEM (BETHLEEM)
EL KHALIL (HEBRON)
RHAZZEH (GAZA, CADYTIS)
KH. ASKOULAN (ACHKELON, ASCALON)
ASDOUD (ACHDOD, AZOT)
BIR ES SEBA (BEER CHEBA)
KH. EL-KHALASAH (ELUSA)
MER MORTE
BAHR EL LOUTH ou MER MORTE
MER MÉDITERRANÉE

Date Due

[redacted]
AUG 31 '84
[redacted]

DS107 .G93 v.3
Description geographique, historique et
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00066 5028